





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE PARIS.

1898

23rd Nov. 1898

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE DU XIX^e SIÈCLE.

—
TOME TROISIÈME.

—
MARS 1838.
—

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMP^{le}.

—
1838

THE UNIVERSITY OF CHINA

Library of the University of China
Beiping, China

Acquisition Report

Received from the University of Chicago
Library of the University of Chicago
Beiping, China

1917

LE FADA.

I.

Dès qu'elles furent seules, les deux jeunes femmes s'embrasèrent avec effusion :

— Que j'étais loin de m'attendre à te voir arriver aujourd'hui ici ! s'écria M^{me} de Rambert. Voilà pourtant près de dix ans que nous avons quitté l'institution de cette bonne M^{me} Dulaure, dix ans que nous avons passés à deux cents lieues l'une de l'autre !

— Hélas ! c'est toute une vie, répondit M^{me} de Villejazer ; pendant cette longue absence combien de fois j'ai songé à toi, à notre bonne amitié d'enfance !

— Moi non plus, Lucie, je ne t'avais pas oubliée, et bien que notre correspondance ait cessé depuis si longtemps, je sentais que nous n'étions pas moins bonnes amies ; je savais que nous nous retrouverions quelque jour, j'y comptais comme sur un de ces bonheurs que nous doit le hasard. Quel chagrin d'être obligée de partir au moment où tu arrives ! Nous avons tant de choses à nous raconter ! Pauvre amie ! j'ai su indirectement que ton mariage avec M. de Villejazer n'avait pas été heureux. Alors je voulais t'écrire, et puis je n'ai pas osé ; il y a des choses qu'une lettre dit toujours mal. Ah ! si j'eusse été libre, je serais allée te trouver !

M^{me} de Villejazer serra les mains de son amie ; ses grands yeux noirs et tristes se fermèrent un moment, comme si elle se fût recueillie dans ses souvenirs. Cette voix aimée venait de lui rappeler tout à coup ses premières affections et les tranquilles joies de son adolescence.

— Hélas ! dit-elle avec un long soupir, que sont devenues nos vives espérances d'autrefois ? Te rappelles-tu, Mathilde ? Que de projets ! comme la vie est belle pour ceux qui ne la savent pas encore ! Pauvres enfants ! nous y allions d'un cœur plein de confiance : le monde, la liberté, l'avenir ; que ces mots sont grands ! Quel sens immense ils présentent à l'imagination d'une jeune fille ! ah ! j'avais rêvé trop de bonheur ; Dieu a voulu punir ce cœur insatiable. J'ai bien souffert seule, toute seule. Moi aussi je voulais t'écrire alors ; mais tu as un mari, je ne savais point s'il laissait toute liberté à ta correspondance : il fallait te voir pour te parler avec confiance, pour te tout dire comme autrefois, quand nous étions deux sœurs. J'en'ai pas eu d'amie qui t'ait remplacée, chère Mathilde : mon Dieu ! est-il possible que nous ayons rompu pendant si longtemps des relations qui nous furent si douces ! combien ta présence me fait de bien ! Mais à mon tour j'ai besoin de savoir que ton sort a été meilleur que le mien : dis-moi, Mathilde, es-tu heureuse ?

— Je crois que oui, répondit-elle avec une naïve hésitation ; j'ai bien de temps en temps quelque chagrin ; pourtant M. de Rambert n'est pas un mauvais mari. J'ai un cruel souci en ce moment, mais ce n'est pas lui qui le cause ; je te dirai cela plus tard ; parlons de toi d'abord : tu arrives seule ici ?

— Oui. Ma demande en séparation de corps et de biens a eu un plein succès ; M. de Villejaret a épuisé tous les moyens, il m'a traînée devant toutes les juridictions ; toutes l'ont condamné. A présent, je suis libre, il n'y a plus personne autour de moi.

— Et tu considères cet isolement comme un bonheur ! Il faut que cet homme t'ait rendue bien malheureuse !

— Oui, il m'a tant fait souffrir, que j'ai failli en perdre la raison et la vie... il me torturait, il me brisait sans pitié ni miséricorde : que veux-tu ? c'est un fou ! A présent que je lui ai pour toujours échappé, je lui pardonne ; j'ai tout oublié. Non, il ne me reste rien, ni pour ni contre lui ; il m'est indifférent ; je ne l'ai plus haï du moment que j'ai cessé de le craindre.

— Tu es bonne et généreuse ; je vauz moins que toi ; à ta place je n'eusse pas si facilement pardonné.

— Pourquoi ? reste-t-il quelque chose du mal que me fit M. de Villejaret ? Non ; l'influence qu'il eut sur ma vie ne fut que

momentanée ; les blessures qu'il me fit sont guéries, car elles n'étaient pas profondes, elles n'allaient pas jusqu'au cœur. Non, ce n'est pas de lui que me sont venues mes plus cruelles peines.

La jeune femme appuya son front sur l'épaule de son amie, et ajouta après un silence : Je n'avais déjà plus aucune illusion, aucun espoir de bonheur ici-bas, quand j'épousai M. de Villejaret.

— Toi ! s'écria Mathilde avec une extrême surprise ; toi ! jeune belle et riche à millions...

— Oui, j'ai une grande fortune à présent ; mais j'étais pauvre autrefois.

— L'héritage de ton oncle t'a enrichie avant ton mariage, à ce qu'on m'avait dit.

— Alors il n'était déjà plus temps.

Elle releva la tête et regarda autour d'elle avec une sombre tristesse. Tout se faisait dans cette vaste chambre, à peine éclairée par la lampe qui jetait ses lueurs indécises sur une table couverte de livres et de papiers ; le vent faisait frôler les rideaux derrière les fenêtres entr'ouvertes ; c'était l'heure du recueillement et de ces intimes confidences qui ne doivent pas être interrompues.

— Allons, parle-moi comme autrefois, sous les tilleuls du jardin, lorsque nous avons seize ans toutes deux, dit M^{me} de Rambert en passant sa main sur le front pâle de Lucie, je connais bien déjà ce pauvre cœur si fier, si sensible, si ferme dans ses affections. Allons, ne pleure pas ainsi et dis-moi, dis-moi tout. Mais il t'est donc arrivé quelque horrible malheur, quelque un de ces événements qui perdent une jeune fille et jettent le désespoir dans une famille honorable ?

— Non ! répondit-elle avec amertume, non, rien comme cela. J'ai eu le sort de beaucoup de femmes, j'ai aimé, j'ai cru à un immense avenir de bonheur et je me suis trompée, voilà tout. Mais d'autres recommencent à aimer, à espérer, et moi je n'ai pu avoir qu'un seul amour.

— Pauvre Lucie ! et il y a déjà longtemps ?...

— Oui, des années ; mais ce souvenir est toujours vivant au fond de mon cœur ; je n'existe que dans le passé plein de tant d'émotions, d'amères joies, de pensées ardentes. Oh ! oui, j'ai

souffert, mais je puis dire aussi que j'ai vécu, j'ai vécu en quelques mois toute une vie.

Te rappelles-tu nos adieux, Mathilde ? tu restais à Paris, moi on m'emmenait en Provence au milieu de ma famille ; en te quittant, j'allais retrouver des personnes qui m'étaient aussi bien chères. J'avais appris vaguement que la fortune de mon père était fort dérangée ; en arrivant je sus que nous étions à peu près ruinés : les terribles chances du commerce avaient tourné contre nous, et une banqueroute semblait inévitable. Mon père était un homme honnête et courageux, il abandonna tout ce qu'il avait, absolument tout, et ses créanciers furent payés. Il resta pauvre, mais avec du crédit et une haute réputation de probité ; c'était assez pour recommencer sa fortune. Il demeura à Marseille et se remit à travailler. Ma mère ne put supporter cette chute, elle alla habiter une petite propriété que nous avions conservée aux environs d'Hyères.....

— Et ton frère, interrompt Mathilde, ce pauvre garçon dont tu m'avais tant parlé ?

— Mon père le garda près de lui ; il était, il est toujours le même. Je m'en allai donc à la campagne avec ma mère. Nous vivions dans une solitude absolue, mais quel beau pays ! Notre maison n'était pas loin de la mer ; à l'entour il y avait un jardin planté d'orangers et fermé par de grandes haies d'arbousiers. Que de fruits, que de fleurs, que de parfums ! Je me trouvais heureuse dans ce paradis, et pourtant une vague inquiétude me faisait souvent pleurer ; j'étais tourmentée par une surabondance de vie et d'activité, par un besoin d'émotions qui tournait aux larmes dès que je regardais en moi-même. Tu as connu ma mère quand elle vint me voir à Paris ; c'était une femme pleine de bonté, mais faible, et, Dieu lui pardonne ! facile jusqu'à l'insouciance. Elle m'aimait uniquement, et pourtant elle ne comprenait rien, elle ne devinait rien de ce qui se passait en moi ; elle ne connaissait ni mon âme, ni mon caractère, et j'ai souffert à en mourir sans qu'elle s'en soit doutée. Nous étions à la campagne depuis six mois lorsque mon père nous annonça que nous allions avoir un hôte. C'était, écrivait-il à ma mère, un ami qu'il avait rencontré dix ans auparavant à la Vera-Cruz, et dont les soins lui avaient sauvé la vie pendant une épidémie de fièvre jaune. Il arrivait malade en France, après un long voyage, et les

médecins lui ayant conseillé de passer l'hiver à Hyères, mon père, qu'il avait reçu autrefois dans sa maison, lui offrait la nôtre : il avait accepté.

Je fus contente en apprenant que M. Vasconcellos venait se mettre en tiers dans notre solitude ; il me sembla que les soirées d'hiver passeraient plus gaiement au coin du feu, tandis qu'il ferait le piquet de ma mère et nous raconterait ses voyages. Je me le figurais déjà d'un certain âge, comme mon père, l'air grave, les cheveux gris et le teint hâlé.

Le lendemain soir il arriva. Je ne saurais te dire ce que j'éprouvai à son aspect ; ce fut un étonnement profond, une émotion indicible, un trouble que je n'avais jamais connu. Vasconcellos était un homme de trente ans, il avait des cheveux noirs comme les tiens et une fort belle tournure. Je le saluai tout interdite, et lui, s'adressant à ma mère, s'excusa avec vivacité et en peu de paroles de tout l'embarras que son séjour allait nous causer ; puis, encouragé par le bon accueil qu'il rencontrait, il parut se trouver aussi à l'aise que chez d'anciens amis. J'avais à peine levé les yeux sur lui, et pourtant ce moment aurait suffi pour que je n'eusse jamais oublié sa physionomie, son regard surtout. Il y avait tant de noblesse et d'intelligence sur ce large front, tant de bonté dans ce calme sourire ! Vasconcellos avait un laisser-aller plein de tact, une politesse franche et affectueuse, qui rendaient sa société infiniment agréable et facile. Il était d'origine espagnole, comme mon père, et on retrouvait en lui la dignité de sa nation unie aux habitudes d'une éducation toute française. Dans le monde où j'ai vécu après l'avoir connu, je n'ai jamais rencontré personne qui, de près ou de loin, lui ressemblât.

C'est de cette soirée que data ma véritable vie, la vie du cœur et de l'intelligence. J'étais un enfant et je devins sans transition une femme ; je compris tout à coup le bonheur et les peines qui tuent.

J'éprouvai d'abord une ardente curiosité pour tout ce qui regardait Vasconcellos. Bien que je n'osasse l'interroger, j'avais une habileté singulière pour le faire parler de lui. Avec quelle avidité j'écoutais le récit de ses longs voyages ! Quels battements de cœur quand il racontait tant de hasards et de dangers ! Sa famille avait été proscrite au temps du roi Joseph, et il était

venu bien jeune en France ; puis, au bout de quelques années il partit, et tant que la terre et la mer avaient voulu le porter, il était allé en avant : il revenait après avoir fait le tour du globe. Que te dirais-je, Mathilde ! je crois que je l'aimai surtout parce que son existence n'avait pas été comme celle de tout le monde ; je l'aimai pour sa vie aventureuse, pour les périls effroyables qu'il avait courus. Tout ce qui lui appartenait était plein d'intérêt pour moi, tout m'était cher, jusqu'à son nègre Pepito, jusqu'à la perruche verte qu'il avait donnée à ma mère ; et personne ne se douta de ce que j'avais au cœur, lui surtout ne pouvait le deviner. Pendant nos longues promenades, il donnait le bras à ma mère ; moi, je marchais à l'écart, le regardant, l'écoutant parler ; c'était assez de bonheur, je n'en désirais, je n'en voulais pas d'autre. Si par hasard nous nous trouvions seuls un moment, je fuyais. Souvent, épuisée par de si vives émotions, je me réfugiais dans ma chambre ; j'y restais des heures entières pour reprendre la force de supporter mon bonheur. Oui, j'étais heureuse, si heureuse que je ne formais qu'un vœu, celui de vivre toujours ainsi ; nulle espérance ne me montrait dans l'avenir quelque chose de meilleur que le présent ; je regrettais chaque jour, chaque heure écoulée ; j'eusse voulu en faire mon éternité.

Vasconcellos était affectueux pour moi, mais sans empressement. Je m'apercevais bien qu'il n'attachait pas grand intérêt à me plaire, et que je passais dans son esprit pour une petite personne assez médiocre et insignifiante ; mais je l'aimais trop pour être piquée de son indifférence, et je me disais souvent, dans l'humilité de mon âme, qu'il n'avait en effet aucune raison pour m'aimer. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Vasconcellos ne parlait point de son départ ; il semblait heureux de cette vie paisible, tout unie, et qui n'avait, hélas ! d'agitation que pour moi. Il était comme le fils de la maison, tant ma mère avait pris d'affection pour lui. Elle était déjà âgée, ma pauvre mère, et souvent il arrivait qu'elle l'appelait en riant : « Mon enfant. » Alors il lui baisait la main et disait avec reconnaissance : « Oui, votre enfant. J'étais bien malade en arrivant ici ; je croyais n'avoir pas une année à vivre, et vos bons soins m'ont ressuscité ; j'ai trouvé une famille, moi, pauvre étranger, qui m'attendais à n'être reconnu de personne après une si longue absence. » Alors

ma mère souriait et répondait doucement : « Eh, bien, il faut rester avec nous. »

Mon cœur battait alors ; j'éprouvais de mortelles angoisses ; j'avais peur que Vasconcellos parlât enfin de son départ.

Un soir ma mère m'arrêta, au moment où je traversais sa chambre pour me retirer dans la mienne : « Lucie, me dit-elle, assieds-toi là, près de mon lit ; il faut que je te parle, mon enfant. »

Un frisson me saisit ; j'eus peur d'avoir été dévinée, et je me laissai aller tout éperdue sur le carreau de soie où ma mère venait de s'agenouiller pour dire ses prières. « Lucie, reprit-elle avec effection, tu as depuis quelque temps une manière d'être qui me donne de l'inquiétude ; tu es triste, muette ; quoi que tu fasses, on dirait que tu dors debout : il ne faut pas être ainsi maussade et indifférente. Tu dois te marier un jour : quel est l'homme qui se trouvera heureux d'avoir sans cesse devant lui un visage morne et rechigné ? Ta manière d'être frappe tout le monde. Hier, M. Vasconcellos m'en parlait, et il en était véritablement affligé. Tu devrais tâcher d'être un peu plus aimable pour lui ; c'est un ancien ami de ton père, un homme rare, le plus honnête, le meilleur que je connaisse, et, si tu le voulais, peut-être il ne nous quitterait plus. »

Je demeurai immobile de saisissement et de surprise ; je venais d'entrevoir tout à coup des choses auxquelles je n'avais jamais osé songer. Dans la crainte de me trahir, je feignis de n'avoir pas compris le sens de ces derniers mots. « Pardon, chère maman, dis-je enfin avec effort ; en vérité je ne suis point triste, mais j'ai parfois comme cela des envies de pleurer : cela passera, je vous le promets. Quant à M. Vasconcellos, j'ai de l'amitié pour lui ; mais je n'ose parler en sa présence, j'aime mieux l'écouter. J'essaierai ; je ferai ce que vous voulez ; vous serez contente de moi. — Bien, mon enfant, dit ma mère en me congédiant ; dors tranquille, et sois prête de bonne heure. Demain matin nous irons faire une promenade avant le déjeuner. » Je me couchai ; mais, pendant toute cette nuit, je ne fermai pas les yeux : les paroles de ma mère bourdonnaient dans ma tête. J'entrevois que je n'étais pas aussi indifférente à Vasconcellos que je l'avais cru jusqu'alors. Dès ce jour je commençai à donner un sens à ses paroles à ses regards ; je l'ob-

servais avec cette persévérance intelligente que l'amour seul peut donner à une fille de dix-huit ans, et je vis bien jusqu'au fond de son âme ; je compris qu'il ne m'aimait pas encore, mais que je lui plaisais. Alors l'instinct d'une coquetterie adroite et naïve s'éveilla en moi ; je devins tout à coup habile à tirer parti de mes avantages. Oui, Vasconcellos devait me trouver belle ; j'étais belle en ce temps d'espérances et d'illusions.

Les boutons commençaient à poindre aux branches vertes des orangers, les premières fleurs du printemps s'épanouissaient, et je voyais venir avec joie le mois de mai si beau, si beau maintenant que j'allais chaque jour parcourir avec Vasconcellos nos jardins embaumés. Lui paraissait heureux aussi ; il se laissait aller à ces influences, il semblait arrêté là pour toute sa vie.

Je passais habituellement la matinée seule avec ma mère ; Vasconcellos restait dans sa chambre à faire des lettres et à lire les journaux, qu'on apportait d'assez bonne heure de la ville ; nous ne nous réunissions qu'à midi, pour le déjeuner.

Un matin, le jour de Pâques, oh ! je n'ai pas oublié cette date fatale ! Vasconcellos, qui depuis l'avant-veille me semblait inquiet et préoccupé, annonça à ma mère qu'une affaire importante l'obligeait à partir sur-le-champ pour Bordeaux. A cette nouvelle, mon cœur cessa de battre, j'eus comme un éblouissement, je sentis la pâleur me monter au visage ; mais je gardai une attitude calme et une physionomie impassible. Ma mère dit avec un véritable chagrin :

— Quel vide va laisser ici votre absence ! monsieur Vasconcellos. Mais vous reviendrez, vous ne nous quittez que pour peu de temps, n'est-ce pas ?

Il lui baisa la main avec un geste indécis, qu'elle interpréta comme une promesse. Nous déjeunerâmes en silence, les larmes me gagnaient ; mais j'affectai un air si serein, que ma mère, qui m'observait avec quelque inquiétude, ne devina rien. Les chevaux de poste étaient déjà commandés pour sept heures du soir. Vasconcellos remonta dans sa chambre ; son nègre Pepito chantait là-haut en faisant les malles ; tout le monde autour de moi était calme et content. Cela me faisait mal ; je ne pus soutenir la vue de ces préparatifs de départ. Je m'en allai dans la campagne, et, cachée au fond d'un ravin, je pleurai, je pleurai à en mourir. C'était ma première douleur ; elle fut affreuse. Mes lar-

mes s'épuisèrent enfin ; un peu d'espoir me revint au cœur. Je me dis que cette cruelle absence aurait un terme, et que mon bonheur n'était pas tout entier perdu. Je m'exhortai au courage, à la résignation, à la dissimulation surtout. Je séchai mes larmes, je relevai mes cheveux épars. et quand toutes les traces de mon chagrin furent effacées, je repris le chemin de la maison. Ma mère accourut au-devant de moi dans le jardin.

D'où viens-tu donc, Lucie ? me dit-elle avec vivacité ; je t'ai fait chercher partout, j'étais fort inquiète. M. Vasconcellos a paru bien contrarié ; il tenait à te faire ses adieux.

La respiration me manqua, je ne pus proférer une parole ; je fis un geste comme pour dire : Eh bien ! me voici ; où est-il ?

— Il est parti depuis un quart d'heure, reprit ma mère. Notre voisin, M. Julien, allait à Hyères, et il a offert de l'emmener dans sa voiture. Tout était prêt ; M. Vasconcellos tenait à aller à Toulon aujourd'hui même ; cela lui faisait gagner quatre heures. Il a accepté ; mais il a eu grand regret de ne pouvoir te faire ses adieux.

J'écoutai cette explication d'un air tranquille. Au moment de rentrer dans cette maison où n'était plus Vasconcellos, je dis à ma mère :

— Il vous a dit quel jour il reviendrait ?

— Non, me répondit-elle avec tristesse ; mais certainement il reviendra.

J'ai été éprouvée par de grandes peines, chère Mathilde ; pourtant je n'ai rien souffert qui soit comparable à la tristesse, au morne abattement dans lequel je tombai alors. Toutes les heures de la journée, les plus insignifiantes circonstances de la vie me ramenaient quelque souvenir poignant. Dans cette affreuse solitude où j'étais rentrée, j'entendais toujours comme un écho de la voix de Vasconcellos ; je croyais voir passer encore son ombre sur les murailles blanches du salon.

D'abord ces souvenirs me furent si douloureux, que je redoutais tout ce qui pouvait les raviver. Je n'entrais plus dans le jardin ; j'éprouvais un serrement de cœur inexprimable sous ces sombres allées d'orangers où nous nous étions si souvent promenés ensemble, et qui allaient fleurir pour moi seule maintenant. Puis après m'être abîmée dans mes regrets, je tâchai d'espérer et de vivre dans l'avenir. Au bout de quelques jours, Vasconcel-

los écrivit à ma mère; sa lettre était bonne et affectueuse. Elle me jeta pourtant dans un découragement profond : elle ne parlait point de retour. A force de la commenter, de chercher un sens à ces paroles simplement amicales, je finis pourtant par me persuader que tout cela signifiait quelque chose de plus. J'espérai encore et j'attendis. Je recherchai ce que j'avais fui d'abord, je m'entourai du souvenir de Vasconcellos. Souvent j'allais furtivement passer des heures entières dans sa chambre; il y restait quelques vestiges de sa présence. Je m'emparai d'un livre oublié, d'un bouquet d'immortelles sauvages et de romarin que nous avions cueilli ensemble la veille de son départ. Un jour, en furetant dans le secrétaire, je trouvai quelques morceaux de papiers déchirés avec intention. J'avais reconnu l'écriture de Vasconcellos, et aussitôt je me mis à rassembler ces fragments épars. Il fallut une incroyable patience pour rajuster ces mots, dont une moitié manquait; et après ce grand travail, je ne pus trouver le sens complet d'une phrase; seulement, je lus çà et là: Mon amie !..... je vous crois..... il m'en coûte.... cette jeune fille... je pars... à Bordeaux... je ne sais encore...

Je cherchai, je cherchai partout les moindres fragments. En ouvrant vivement l'un des tiroirs, j'aperçus un papier qui avait glissé dessous et y était resté caché. Je devins tremblante en reconnaissant que c'était une lettre à l'adresse de Vasconcellos. J'hésitai un moment, puis je l'ouvris...

M^{me} de Villejazet s'interrompit et passa ses deux mains sur son front.

— Chaque fois que je me souviens de ceci, reprit-elle, je sens qu'il y a du sang espagnol de mon père dans mes veines.

— Ah ! pauvre enfant, s'écria Mathilde, tu avais une rivale plus heureuse, mieux aimée ?...

— Non, s'il l'avait aimée d'amour, si elle eût été sa maîtresse, j'aurais pardonné à cette femme, répondit M^{me} de Villejazet en se levant pour prendre le nécessaire de voyage posé sur la table. Elle l'ouvrit; dans le double fond fermé par un secret, il y avait un volume dépareillé, un bouquet flétri et une lettre.

— Voilà ce qui lui a appartenu, tout ce que j'ai de lui, reprit M^{me} de Villejazet, en déployant le papier, et elle lut : « Votre confiance m'effraye, cher Juanito, je vous vois dans un péril imminent, et dont mon amitié ne vous sauvera peut-être pas, car qui

sait si ma lettre arrivera à temps. Vous me demandez conseil, à moi, sur vos projets de mariage!.. Vous me dites de sang-froid que vous avez rencontré une petite personne bien sage, bien élevée, appartenant à une famille très-honorable, et qu'à force de vous trouver vis-à-vis de cette enfant, il vous est venu la pensée de l'épouser. Mais, vous êtes devenu fou! Quoi! pour un caprice, sans aucun intérêt d'ambition, vous aliéneriez votre liberté, vous cloueriez là votre avenir, toute votre vie, et vous n'avez que trente ans! Encore une fois, vous êtes fou! Je ne vous parlerais pas ainsi, mon ami, si vous aviez une grande passion, ou si vous trouviez là une grande fortune, car, raisonnable ou non, vous auriez un motif; mais épouser, sans amour, une fille sans dot, voilà ce qui me paraît le comble de l'absurdité, et que je dois tâcher d'empêcher, puisque je suis votre amie: ce que j'empêcherai, si j'ai conservé sur vous quelque ascendant. Vous êtes sur une pente effroyable, il faut vous arrêter, ou vous êtes perdu. Ne me dites pas que vous êtes sûr de votre cœur, maître de vous-même; peut-être sans vous en apercevoir, ne le seriez-vous bientôt plus de votre volonté. Vous croyez avoir deviné que cette jeune fille vous aime: eh bien! quand cela serait, est-ce une raison pour l'épouser? Êtes-vous décidé à faire son bonheur aux dépens du vôtre? Vous, homme d'esprit et d'expérience, vous êtes près de vous laisser prendre par une Agnès! J'ai déjà eu beaucoup d'amies qui m'ont fait leurs confidences; je connais mieux que vous le cœur des femmes; la plus naïve sait bien comment on vient à bout des irrésolutions d'un honnête homme. Je ne vois pour vous qu'un moyen de salut: partez, partez sur-le-champ. De loin vous verrez toutes ces choses avec plus de sang-froid, et si vous voulez ensuite retourner sur vos pas, il sera toujours temps; on ne manque pas si aisément l'occasion de faire une sottise.

» Nous passerons probablement l'été à Bordeaux. J'attends votre réponse, ou plutôt je vous attends. Adieu. »

M^{me} de Villejaret laissa retomber cette lettre sur la table, et appuya dessus ses deux mains jointes. — Voilà pourquoi il était parti, reprit-elle avec une profonde amertume; dès ce moment, je compris bien qu'il ne reviendrait jamais, et tout fut fini. Je tombai dans un dégoût complet de la vie, dans une indifférence dont je ne me suis plus relevée. J'étais bien malheureuse, et pour-

tant il me restait une dernière douleur à subir, une douleur plus affreuse peut-être que toutes les autres : Vasconcellos écrivit de Bordeaux, pour annoncer à ma mère qu'il allait retourner au Mexique ; sa lettre était singulièrement affectueuse ; cette fois il parlait de son retour, et il en fixait l'époque, hélas ! bien éloignée. J'eus un éclair de joie et d'espoir ; ma mère crut, j'en suis persuadée, que Vasconcellos voulait revenir pour m'épouser : huit mois plus tard, nous apprîmes qu'il était mort de la fièvre jaune, en arrivant à la Vera-Cruz.

— Mort ! répéta M^{me} de Rambert ; oh ! ma pauvre Lucie !

— J'étais riche alors. L'héritage d'un vieux parent me donnait un million de dot. Je me laissai marier. Ma pauvre mère était morte, je perdis aussi mon père, et je restai seule livrée à cet homme... Mais, je te le répète, tout le mal que m'a fait M. de Villejzet n'est rien auprès des malheurs qu'a causés cette fatale lettre ! le départ et la mort de Vasconcellos !

— Et tu n'as jamais su quelle était cette femme ?

— Je la connaissais sans l'avoir jamais vue : souvent Vasconcellos parlait d'elle à ma mère. Je soupçonne qu'il l'avait aimée. Elle était mariée. Que Dieu lui rende le mal qu'elle m'a fait !

Les grands yeux sombres de M^{me} de Villejzet s'animèrent d'une expression profonde ; elle passa ses mains sur son front comme pour écarter une pensée importune et reprit après un silence : — Tu as une jeune sœur, Mathilde, tu lui sers de mère ; prends garde !

— Hélas ! oui, demain je l'emmène.

— Comment ! c'est par rapport à elle ?...

— Quel autre motif aurait pu me décider à partir quand tu arrives ? Oui, il le faut, cette enfant souffre ; je n'ai que trop tardé peut-être. Nous sommes ici depuis deux mois ; M. Paul de La Vieville, ce jeune homme qui nous a salués dans le jardin, y était arrivé en même temps que nous. Je m'aperçus bientôt qu'il aimait Élise, et j'avoue que j'en eus une grande joie. Sa famille est connue de M. de Rambert, elle est fort honorable ; il a une fortune médiocre, mais indépendante. Tu l'as vu, c'est un homme qui est parfaitement bien de figure et de manières : que pouvais-je ambitionner de mieux pour ma sœur ? M. de La Vieville n'avait encore fait aucune proposition de mariage di-

recte, et je trouvais tout simple qu'il différât de me déclarer ses intentions. Notre séjour dans la même maison, la liberté dont on jouit aux eaux, autorisait des relations journalières, et il pouvait être avec nous sur un certain pied d'intimité, sans compromettre Élise. Je laissai donc aller les choses, à peu près sûre de préparer un heureux mariage à ma sœur. La pauvre enfant ne me cachait rien, j'étais la confidente de ses scrupules, de ses frayeurs, de ses joies ; elle me racontait les demi-aveux, les empressements de M. de La Vieville. Combien de fois j'ai écouté pendant la moitié de la nuit tous ces grands secrets ! mais l'amour de M. de La Vieville s'est brusquement éteint à l'arrivée d'une femme qu'il avait connue dans ses voyages ; elle n'était pas libre alors, et j'ai tout lieu de croire qu'il l'aima sans pouvoir devenir son amant. A présent elle est veuve et elle veut en faire son mari. Je ne saurais te dire quel art, quelle persévérance elle a mis en tout ceci. Tout d'abord, elle a pu comprendre que cet homme aimait Élise, qu'il en était aimé ; eh bien ! elle s'est placée entre eux, elle a employé toutes les ressources de son expérience et de sa coquetterie pour le détacher de cette enfant. Elle est belle, spirituelle, habile, elle a réussi. M. de La Vieville s'est repris d'amour, il l'épousera. Elle ne l'aime pas certainement ; mais l'intérêt, l'ambition, l'ennui du veuvage, font qu'elle tient à lui et qu'elle ne s'en dessaisira plus. Élise ne s'aperçoit de tout cela qu'à demi, elle ne s'avoue pas sa jalousie, ses craintes ; mais elle souffre. Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de l'emmener. J'espère que l'absence finira par emporter tout ce qu'elle a au cœur, et d'abord elle sera plus tranquille dès qu'elle n'aura plus sous les yeux le spectacle de cette intrigue, dès qu'elle ne verra plus tous les jours M. de La Vieville aux pieds de M^{me} Vanbergem...

— M^{me} Vanbergem ! interrompit Lucie en pâlisant. M^{me} Héloïse Vanbergem !...

— Tu la connais ! d'où sais-tu son nom ?...

M^{me} de Villejazer rouvrit la lettre et dit en montrant la signature : — Tiens, le voilà !

— Oui, c'est elle ! c'est bien elle ! s'écria Mathilde avec une amère surprise ; cette femme aura donc fait le malheur de tout ce que j'aime au monde !... Tu ne resteras pas ici, Lucie, tu ne voudras pas vivre avec elle. Vois-tu, dans cette maison il n'y a

nul moyen de s'isoler, et quand même tu ne sortirais pas, tu rencontreras partout M^{me} Vanbergem. Évite-toi cette amertume ; viens, pars avec nous.

— Non, Mathilde, non ! répondit M^{me} de Villejazet devenue pensive. Je veux me trouver en face de cette femme, je veux venger ta sœur, je veux me venger ; va, ce n'est pas impossible...

— Tu es bien belle, et M. de La Vieville pourrait t'aimer.

— Oh ! non, non, elle ne l'aime pas, m'as-tu dit ; ce serait une faible vengeance, j'en vois une autre. Cette femme tient surtout à épouser un homme riche ?

— Elle le veut aussi jeune et beau, spirituel surtout ; elle l'a dit devant moi. Jamais elle n'épousera un homme dont elle ne pourrait être fière sous tous les rapports ; pour avoir son amour, il faudra d'abord flatter son orgueil. Vienne un amant plus jeune, plus riche, mieux placé dans le monde que M. de La Vieville, et il l'emportera.

— Eh bien ! c'est moi qui la remarierai, s'écria M^{me} de Villejazet avec un rire amer ; c'est pour cela que je reste. Ma chère Mathilde, emmène ta sœur, console cette pauvre enfant ; qu'elle ne désespère pas tout à fait du cœur de M. de La Vieville, il lui reviendra peut-être.

Les deux femmes ne se séparèrent que bien avant dans la nuit, et M^{me} de Villejazet resta levée jusques à l'aube. Avant de se coucher elle écrivit la lettre suivante à l'homme de confiance qui gouvernait sa maison en son absence : « Monsieur Vialet, amenez-moi mon frère sur le champ. Vous viendrez en poste et vous descendrez à la Maison des Bains, où vous me trouverez. Je désire que Victor soit parfaitement habillé ; s'il lui manque quelque chose, donnez vos ordres au tailleur et n'épargnez rien. Marquez-moi d'avance le jour de votre départ et celui de votre arrivée. N'amenez personne avec vous, je ne m'en soucie pas à cause des bavardages que tout autre que vous ne manquerait pas de faire sur la situation de mon frère. Cela me serait si désagréable, que, pour l'éviter, je renvoie demain à Marseille Rosalie, ma femme de chambre, et les deux autres domestiques qui m'ont suivie. Vous ne resterez que vingt-quatre heures, prenez vos mesures en conséquence. Je vous recommande de lire cette lettre plutôt deux fois qu'une, afin de la bien comprendre, et je compte que vous serez ici dans moins de quinze jours. »

II.

— M^{me} de Villejazel n'a pas paru à la table, elle ne descend pas ce soir, dit un tout jeune homme en regardant la pendule, qui venait de marquer dix heures; et il resta accoudé au coin de la cheminée, dans une attitude mélancolique que personne ne lui fit le plaisir de remarquer. La partie de bouillotte était fort animée; les demoiselles et les jeunes femmes boudaient, il avait été impossible d'organiser une contredanse; deux dames anglaises étaient au piano et chantaient intrépidement à travers le bruit sourd et continu de vingt conversations croisées, interrompues et reprises d'un bout du salon à l'autre.

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent qu'on s'amuse aux eaux! continua le jeune homme entre ses dents; le diable m'emporte si c'est vrai!

— Fi donc! cousin, interrompit une petite fille en le menaçant de son éventail; voilà qui est bien mal dit pour un jeune homme qui fait sa philosophie.

Il la regarda de travers; puis, comme il voulait parler n'importe à qui, de ce qu'il appelait ses peines de cœur, il reprit tout bas :

— Ma parole d'honneur, je suis un homme bien malheureux, ma petite Camille!

— Est-ce que vous avez été grondé aujourd'hui?

— Eh! non, non, mademoiselle. Est-ce que je suis un enfant pour me laisser gronder? Il s'agit bien de cela, vraiment! Décidément M^{me} de Villejazel ne descendra pas.

— C'est qu'elle reste chez elle avec son frère, qui est arrivé ce matin, un beau jeune homme. Nous l'avons rencontré dans le jardin, et il nous a regardés comme ça, avec de grands yeux; il m'a pris une envie de rire! M^{me} de Villejazel lui donnait le bras, et ils se promenaient dans la grande allée en parlant tout bas. Je suis sûre qu'il aime bien sa sœur. Il vient la trouver peut-être pour toute la saison. Tant mieux! cela fera toujours un danseur de plus; je me figure qu'il danse à ravir.

— Je ne le crois pas, dit gravement une demoiselle de quinze ans; il a l'air bête.

— Ah! par exemple! M^{me} Vanbergem lui trouve une tournure fort distinguée; n'est-ce pas, madame?

— Mais oui, répondit-elle nonchalamment; il ressemble à sa sœur, et M^{me} de Villejazer me plaît beaucoup.

— Ah! c'est une bien jolie femme! Elle est un peu pâle; mais cela lui donne l'air intéressant, n'est-ce pas, mon petit cousin Gustave?

— Oh! oui, j'adore cette pâleur, répondit-il avec un profond soupir et en relevant son jabot de batiste; j'ai fait cette après-midi ma visite à M^{me} de Villejazer, et je l'ai vu, ce frère. Il ne dit pas grand'chose; je lui trouve l'air distrait et même sauvage. S'il empêche comme cela sa sœur de descendre le soir, je le prendrai en grippe.

Le bruit d'une voiture qui roulait devant le perron attira quelques personnes aux fenêtres.

— Qui est-ce qui arrive? demanda M^{me} Vanbergem.

— Eh! mon Dieu! personne! s'écria la petite fille d'un air consterné; c'est le frère de M^{me} de Villejazer qui repart. Voilà son valet de chambre à la portière; et tenez, le voici lui-même.

On vit alors, à la lueur des flambeaux que portaient quelques domestiques, le frère et la sœur descendre ensemble le perron. C'était comme une scène d'opéra-comique; cette herline attelée, ce groupe éclairé par des clartés vacillantes, faisaient tableau. Le jeune homme avait une tournure fort élégante dans son costume de voyageur; ses traits étaient d'une beauté mélancolique; les grands cheveux blonds qui s'échappaient de sa calotte de cachemire lui donnaient une certaine physionomie pittoresque. M^{me} de Villejazer le retint un moment sous les regards de tout le monde accouru aux fenêtres pour le voir; puis elle l'embrassa et lui fit un dernier signe d'adieu. Il s'élança dans la berline; le postillon fit claquer son fouet, et l'attelage partit au grand trot.

— Ah! quel dommage! s'écria naïvement la petite fille; j'avais bien cru qu'il resterait, et ces demoiselles aussi.

— Taisez-vous donc, Camille, interrompit tout bas la demoiselle de quinze ans; est-ce qu'on dit ces choses-là?

Un quart d'heure après, M^{me} de Villejazer descendit au salon, et raconta que son frère, appelé en Angleterre pour une affaire importante, s'était détourné de son chemin pour passer quelques heures avec elle.

— Il est fâcheux pour nous de n'avoir pas eu le temps de faire sa connaissance, dit M^{me} Vanbergem.

— J'espère vous le présenter dans un mois ou six semaines, répondit M^{me} de Villejzet avec une politesse assez froide ; il est reparti bien à contre-cœur, et je compte qu'il viendra passer ici la fin de la saison.

Dès ce jour, il fut singulièrement question de M. Victor d'Ayala dans la société réunie aux eaux d'A... On sut qu'il était garçon et millionnaire, qu'il avait trente ans, qu'il voulait se marier ; de plus, un certain bruit se répandit qu'ayant entrevu dans le jardin M^{me} Vanbergem, il avait été frappé de sa beauté au point d'être reparti presque amoureux d'elle. C'était Gustave, le petit soupirant de M^{me} de Villejzet, qui rapportait, colportait et commentait tout cela, en y ajoutant mille détails de son invention. Il avait eu le bonheur de le voir, ce frère ; c'était un homme extrêmement distingué, un esprit plein de saillies, un cœur tendre, une imagination brûlante ; enfin, il était capable d'une de ces passions comme on n'en voit que dans les romans. Toutes ces fadaises furent rapportées à M^{me} Vanbergem, et bien qu'elle eût du tact et de la finesse, elle y fit attention, tant la vanité d'une coquette est crédule.

M^{me} Vanbergem était alors une femme d'environ trente ans, brune, belle, et pleine d'une grâce aisée qui allait au-devant de tout le monde. Du reste, elle était fausse, égoïste et dissimulée ; elle avait la tête vive, mais ses passions s'arrêtaient toujours à temps, et elle mettait même dans leurs écarts une logique impitoyable. La vanité dominait en elle, et dirigeait, peut-être à son insu, ses sentiments les plus tendres et les plus intimes. Elle ne pouvait aimer qu'un homme riche, haut placé dans le monde. Pour elle, il y avait dans le luxe et la grandeur une séduction plus puissante que les dons de l'esprit et de la figure. Non qu'elle fût sordidement intéressée ; mais son orgueil se passionnait à défaut de son cœur. Feu M. Vanbergem ne l'ayant pas seulement nommée dans son testament, elle avait une fortune des plus médiocres, et depuis trois ans qu'elle était veuve, elle n'avait pu parvenir à faire un mariage selon ses vues. Elle se décida en retrouvant M. de La Vieville, bien qu'il ne fût pas assez riche pour qu'elle se prît de passion en sa faveur ; c'était une sorte de pis-aller qu'elle acceptait, soucieuse de l'avenir et peut-être secrètement effrayée de ses trente ans. Quand on lui eut dit que M. Victor d'Ayala l'avait trouvée belle, elle se rapprocha de

M^{me} de Villejazer, qui, sans y mettre pourtant d'affectation, ne lui faisait aucune avance.

— Madame, lui dit-elle un jour, seriez-vous alliée à la famille d'Ayala, de Marseille, qui avait une maison de campagne aux environs d'Hyères ?

— C'était ma mère, madame, qui possédait ce petit domaine, répondit la jeune femme avec tranquillité. Pourtant elle avait changé de couleur.

— Comment, madame, vous seriez mademoiselle Lucie d'Ayala ?

— Oui, madame ; mais je ne puis comprendre comment j'ai eu l'honneur d'être connue de vous ?

— C'est tout simple : j'ai entendu dire tout le bien imaginable de vous et de votre famille par un ami, mort aujourd'hui, hélas ! Ne vous rappelez-vous d'ont, madame, un Espagnol nommé M. Vasconcellos, qui a passé quelque temps à Hyères, il y a huit ans environ ?

— Certainement, madame, je m'en souviens, répliqua M^{me} de Villejazer, devenue pâle à ce nom.

M^{me} Vanbergem rompit aussitôt cet entretien ; elle crut voir du dépit dans cette réponse brève et prononcée avec un accent profond ; mais elle ne soupçonna rien autre. Seulement elle ne pouvait s'expliquer cette grande fortune chez des gens qu'elle avait su positivement pauvres, quoique fort honorables. Le même jour, elle prit le bras de M. Gustave pour aller faire un tour dans le jardin, et elle n'eut pas besoin de l'interroger beaucoup pour lui faire dire l'histoire de l'oncle millionnaire, qu'il avait apprise le matin même.

— M^{me} de Villejazer a quelque confiance en moi, ajouta-t-il d'un air suffisant, le plus risible du monde ; c'est d'elle que je tiens ces détails, et elle m'a dit encore bien d'autres choses. Ce pauvre M. Victor lui écrit, presque tous les jours, des lettres charmantes et où il est question de vous, madame.

— De moi ! il ne me connaît pas.

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié... Il vous a rencontrée, il vous a vue ici, dans ce jardin ; vous étiez assise sous les tilleuls, et ce moment a décidé de son sort.

A cette phrase de comédie, débitée avec un aplomb qui valait le geste et les paroles, M^{me} Vanbergem répondit en souriant :

— Allons donc ! quelle plaisanterie !

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure. Comment, madame, vous ne croyez donc pas à la puissance de l'amour, à ces passions nées d'un regard et qui durent toute la vie? On voit bien que vous n'avez jamais aimé. Vous ignorez encore ce que c'est qu'un sentiment, que la sympathie, qui...

M^{me} Vanbergem savait que Gustave venait d'achever sa rhétorique; elle eut peur du discours dont il la menaçait.

— Mon Dieu! interrompit-elle, vous êtes sans chapeau par ce grand soleil; rentrez vite, monsieur; c'est fort dangereux, à ce que dit le docteur; on peut gagner un rhume.

— Ah! madame, vous ne prenez pas seulement en pitié le malheureux qui souffre et languit loin de vous! s'écria-t-il.

— Voilà une exagération! répliqua-t-elle d'un air incrédule. Pourtant, quand elle fut seule, elle se prit à réfléchir sur tout cela, et M. de La Vieville lui parut un parti fort mesquin. d'autant plus que le matin même il avait parlé d'habiter sa terre de Champagne, le plus triste endroit du monde. Dès lors M^{me} Vanbergem forma le projet d'épouser le millionnaire; elle calcula assez habilement ses chances de succès, et d'abord elle se mit à l'œuvre en essayant de se lier intimement avec M^{me} de Villejazzet. Celle-ci reçut ses avances et la laissa faire. Jamais elle ne lui parlait de son frère; mais, de temps en temps, elle lisait quelques fragments de lettres à M. Gustave, qui brodait, amplifiait la chose, et en faisait de longs discours à M^{me} Vanbergem. Pourtant elle ne se décidait pas encore à congédier M. de La Vieville; il était toujours là, inquiet, irrité, ne pouvant s'expliquer un changement évident; il attendait et il souffrait, car il aimait véritablement cette femme.

Sur ces entrefaites, il vint aux eaux un M. Touchet, ancien notaire à Marseille. C'était un vieux bonhomme, grand faiseur d'embarras, de ces gens qui sont les amis intimes de tous ceux auxquels ils ont une fois parlé. On sut tout d'abord par lui qui il était, d'où il venait, et où il comptait aller. Dès que M^{me} Villejazzet eut appris son arrivée, elle descendit en toute hâte auprès de lui.

— Mon cher monsieur Touchet, lui dit-elle sans préambule, vous êtes le notaire et l'ami de la famille depuis longtemps; je viens, au nom de nos bonnes relations, vous demander une chose: c'est de ne parler à qui que ce soit ici du pauvre Victor. On

sait que j'ai un frère, car on l'a vu, et on croit qu'il est comme tout le monde : ne dites le contraire à personne.

— Certainement, madame, vous avez bien fait de me prévenir ; j'aurais pu, sans mauvaise intention, raconter ce qui en est ; mais, à présent que je suis averti, tout est dit. Je le croyais ici, ce pauvre enfant....

— Il voyage avec Violet.

— Ma foi, promettez moi de vous dire que c'est de l'argent perdu : autant vaudrait promener en voiture une tête de bois.

— Hélas ! je le sais bien. J'ai votre parole, monsieur Touchet ; nous ne parlerons de ceci qu'entre nous ?

Le même jour M^{me} Vanbergem trouva moyen d'interroger le notaire sur la famille d'Ayala.

— Il y a là une belle fortune, répondit-il. Qui sait quel en sera l'héritier ?

— Mais ce ne sera pas un collatéral, je pense, interrompit M^{me} Vanbergem en riant de cette prévoyance du notaire ; M^{me} de Villejazel est encore jeune, et d'ailleurs, son frère se mariera.

— Il n'a pas encore été question de cela.

— C'est un fort bel homme.

— Il ressemble un peu à sa sœur.

— Et puis de bonnes manières, de l'esprit.

— Eh ! eh ! il n'a pas inventé la poudre.

— Il écrit des lettres charmantes.

— Ah ! vous les avez lues, madame ?

— Non, monsieur, on me l'a dit. M. d'Ayala s'ennuie fort à Londres ; il annonce toujours son prochain retour, mais ses affaires le retiennent d'une semaine à l'autre. Il s'agit de vendre une vaste exploitation, une brasserie, je crois. Vous devez savoir cela mieux qui moi, monsieur ?

— Oui, madame, j'en sais. Une belle propriété, ma foi, qui donne cinquante mille livres de rente. Et c'est Victor qui s'occupe de cette vente ? Bon !

— Comment, est-ce que vous le croiriez capable de dépenser, de faire des folies ?...

— Du tout, du tout, madame. Ah ! ce n'est pas lui qui mangera son bien ; il est sage comme une belle fille.

M^{me} Vanbergem se mettait en tête des plans immenses, en écoutant ces détails ; elle comptait les jours de l'absence de

Victor, et faisait de profondes combinaisons sur la chance qui se présentait à elle de faire ce grand mariage. M^{me} de Villejazer continuait de la traiter avec une politesse réservée ; elle parlait assez rarement de son frère ; c'était M. Gustave qui, sans s'en douter, lui servait de rapporteur officieux. Elle ne se fût pas décidée à un rôle plus actif ; mais M^{me} Vanbergem alla au-devant de tout ; les calculs de son égoïsme et de son ambition firent tous les frais. La saison s'avancait, M^{me} de Villejazer se décida à brusquer le dénouement de cette singulière intrigue. Un jour elle se rendit chez M^{me} Vanbergem, et lui dit simplement :

— Avec une personne moins spirituelle et moins sensée que vous, madame, je serais embarrassée d'expliquer le motif de ma visite ; mais, avec vous, j'ose parler franchement. Mon frère, M. Victor d'Ayala, est en Angleterre depuis deux mois, il espérait revenir, je l'attendais tous les jours ; mais voici que ses affaires le retiendront longtemps encore. Vous étiez pour beaucoup, madame, dans l'extrême désir qu'il avait de revoir son pays, et aujourd'hui, en m'écrivant pour m'exprimer ses regrets, il m'adresse la demande la plus étrange...

M^{me} Vanbergem ouvrit de grands yeux, comme si elle ne se doutait point de quoi il s'agissait ; la jeune femme reprit : — Vous ne me comprenez pas, madame ; eh ! bien, mon frère me dit de venir vous demander si l'offre de sa main et la perspective de passer tout l'hiver prochain en Angleterre ne vous déplairaient pas.

— Madame, je suis très-flattée ; mais cette proposition est si inattendue ; il me faut réfléchir, bulbutia M^{me} Vanbergem, qu'une joie profonde fit rougir jusques au blanc des yeux.

— Sans doute, madame, je ne vous demande pas tout de suite une réponse ; il est juste que vous consultiez vos amis, que vous cherchiez à avoir quelques renseignements sur le caractère et les habitudes de mon frère ; je voudrais pourtant connaître votre détermination sous peu de jours ; fixez vous-même un délai.

— Avant peu... Bientôt, sans doute... maintenant, je suis si troublée... la proposition dont vous venez de me faire part est tellement inattendue... elle m'honore beaucoup, madame ; je n'ai besoin d'aucun renseignement, votre famille est suffisam-

ment connue ; je ne veux que me consulter avec moi-même. Avant tout, je dois vous dire que je ne suis pas riche.

— Nous avons plus de cent mille livres de rentes ; c'est suffisant.

A ce chiffre, M^{me} Vanbergem fut si émue, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Je vous laisse, reprit M^{me} de Villejazel, et dans quatre jours je reviendrai savoir ce qu'il faut écrire de votre part à mon frère.

Le même soir, M^{me} Vanbergem dit au pauvre La Vieville : — Mon ami, j'ai sur le cœur quelque chose qui me pèse, et que je ne sais comment vous déclarer.

Il la regarda, inquiet et le cœur gros de colère ; depuis deux jours ils se boudaient.

— Hélas ! reprit-elle, j'ai réfléchi ; en nous épousant, nous ferions tous deux un mauvais mariage, car je n'ai presque rien, et votre fortune aurait besoin d'être augmentée d'une bonne dot. Je vous parle ici en femme raisonnable, et je souhaiterais que vous me comprissiez...

— Oui, interrompit-il avec rage, je vous comprends, vous ne m'aimez plus, vous en aimez un autre...

— Quant à cela, je vous jure que non.

— Vous avez en vue un autre mariage.

— Eh ! quand cela serait ? répliqua-t-elle intrépidement.

— Je saurai quel est cet homme ; je ne souffrirai pas qu'il reçoive insolemment la parole que vous m'aviez donnée ; je le provoquerai, et ce sera entre nous un duel à mort.

— Allons, vous êtes fou ! réellement, Paul, vous m'affligez. Voyons, point de colère, la paix entre nous, au nom de Dieu !

Alors il se jeta à ses genoux, il la supplia, avec la lâche faiblesse d'un homme amoureux fou ; mais elle fut inflexible. Il la quitta désespéré, jurant de se venger, et du même pas il alla chez M^{me} de Villejazel, à laquelle il n'avait jamais fait de visite.

— Madame, lui dit-il, je sais que vous êtes en correspondance avec M^{me} de Rambert, pourriez-vous m'apprendre son adresse ?

Elle l'écrivit sur une carte et la lui donna, en disant : — M^{me} de Rambert doit être de retour à Paris depuis une dizaine de jours.

— Ma première visite sera pour elle ; je serais fort heureux, madame, si vous vouliez me charger de vos commissions, dit M. de La Vieville d'un certain air résolu, facile à interpréter.

— Dites-lui, s'écria M^{me} de Villejazeret avec un sourire de triomphe et de joie qu'elle ne put réprimer, dites-lui que je tiendrai parole jusques au bout, et que dans un mois j'irai la trouver.

Le lendemain M^{me} Vanbergem donna son consentement au mariage qu'on lui proposait, et dès lors tout fut promptement résolu. M. Victor d'Ayala, dont la présence à Londres était indispensable, ne pouvait venir que deux jours avant le mariage ; aussitôt après la cérémonie, les nouveaux époux devaient partir. Il était convenu que tout se ferait sans apparat, sans bruit, en présence des seuls témoins ; c'était chose facile ; il n'y avait plus personne aux eaux ; M. Touchet, qui s'était en allé le dernier, comptait pourtant y passer encore quelques jours au retour de sa tournée en Belgique. M^{me} Vanbergem avait cru devoir proposer de le choisir pour l'un des témoins de son mariage, mais M^{me} de Villejazeret s'y était opposée sans donner aucun motif, et on l'avait laissé partir sans lui rien dire. M^{me} Vanbergem ne voyait que le but, et elle n'allait pas trop au fond des choses ; quand elle se mettait à considérer son bonheur, elle n'en revenait pas.

Elle se prit presque d'amour pour cet homme qu'elle avait à peine entrevu ; à l'aide de ses cent mille livres de rente, elle en fit un type de beauté, d'élégance, d'esprit et de bonnes manières ; il lui écrivit quelques lettres qu'elle trouva charmantes, et auxquelles elle répondit dans un style fort tendre. Tout cela était d'un romanesque qui lui allait ; elle comprit très-bien qu'on pût se passer de connaître personnellement quelqu'un qu'on va épouser, et elle se fût volontiers mariée comme les princesses, par ambassadeur.

Au milieu de tous ces préparatifs, M^{me} de Villejazeret conservait, vis-à-vis de sa future belle-sœur, une attitude fort réservée ; jamais, dans leurs relations, elle n'alla jusqu'à la fausseté, jamais elle n'eut un regard affectueux, une parole d'amitié sur les lèvres. M^{me} Vanbergem expliquait cette manière d'être selon son caractère ; elle se figurait que M^{me} de Villejazeret se prêtait au mariage de son frère parce qu'elle n'avait pu l'empêcher, et

qu'il lui causait un grand dépit. L'aversion que ces deux femmes avaient l'une pour l'autre perçait à travers toutes leurs relations. M^{me} Vanbergem y mettait pourtant une grande dissimulation ; elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir que ses avances étaient constamment reçues avec froideur, elle ne demandait point compte de cette roideur étrange ; mais elle s'en vengeait à sa manière. Elle avait cru deviner qu'il restait au cœur de la jeune femme quelque souvenir de Vasconcellos, et elle prenait plaisir à l'empoisonner. Elle se vanta imprudemment que l'Espagnol l'avait aimée, elle raconta longuement leurs relations ; elle dit tout, excepté ce que M^{me} de Villejazer savait déjà. Celle-ci écoutait ces détails avec une apparente tranquillité ; son regard sombre et impassible ne se remplissait point de larmes ; elle supportait ce supplice avec la patience de son sang espagnol, en regardant venir le moment de sa vengeance.

Pendant le dénouement de ce drame étrange approchait ; toutes les formalités étaient remplies, on n'attendait plus que le futur époux. Le mariage devait avoir lieu le 25 octobre. M. Victor d'Ayala avait annoncé qu'il serait à A..... le 22 : tout était prêt, il n'avait, pour ainsi dire, qu'à descendre de voiture pour se marier ; le 25 à minuit il n'était pas encore arrivé.

M^{me} Vanbergem passa ces deux jours dans une horrible inquiétude : elle se figura que son bonheur l'abandonnait, que quelque fatale combinaison du destin allait rompre ce mariage qu'un hasard si heureux avait fait ; elle pleura de regret, de dépit, de colère, contre son fiancé inconnu ; à peine si elle parvint à garder, en présence de M^{me} de Villejazer, une attitude calme et convenable. La jeune femme prenait tout cela avec un parfait sang-froid ; le soir, avant de quitter sa future belle-sœur, elle lui dit :

— Voilà un fâcheux retard ; mais il n'a rien de surprenant. La mer est mauvaise par le vent qui règne depuis quelques jours, il doit être impossible de passer le détroit. Je me figure l'impatience de mon frère. Le temps va lui manquer. Qui sait ? peut-être sera-t-il obligé de retourner à Londres sans vous ? Si nous étions en Espagne, tout cela pourrait s'arranger autrement ; en ce pays là ce n'est pas comme en France, la loi permet les mariages par procuration ; sans que mon frère quittât Londres, vous auriez pu l'épouser à Madrid.

M^{me} Vanbergem ne répondit à ces réflexions que quelques paroles ambiguës ; mais au fond de son âme elle regretta fort de ne pouvoir agir à la mode d'Espagne. Elles ne se couchèrent que passé minuit : une heure après, deux voitures arrivèrent presque en même temps : c'étaient la diligence, qui laissa M. Touchet devant la maison des bains, et une chaise de poste d'où descendirent Victor d'Ayala et Vialet.

— Holà ! cria le gros bonhomme, c'est vous ? Eh ! d'où venez-vous comme cela ? Victor à l'air tout gelé : il fait bien froid, n'est-ce pas, mon garçon ! Puisque vous voyagez en poste, vous auriez dû vous arrêter pour la couchée, comme les princes et les rouliers.

— Ma sœur avait dit d'arriver, répondit-il en battant la semelle dans le vestibule. Certainement... ah ! le froid... mais demain nous sommes de noce ! Bonsoir, monsieur Touchet.

A ces mots il courut au-devant de sa sœur, qui descendait pour le recevoir.

— Que veut-il dire ? demanda le notaire.

Vialet haussa les épaules. — Je ne sais pas s'il le comprend lui-même, répondit-il ; c'est vrai pourtant ; demain il se marie.

— Il se marie ! lui !... Victor ! s'écria M. Touchet stupéfait, un homme qu'il faudrait interdire...

— Madame trouve qu'il est comme tout le monde ; elle n'a jamais voulu entendre parler d'interdiction, vous le savez, monsieur Touchet.

— Je lui ai dit souvent que Victor sachant signer son nom, il serait bon d'empêcher qu'il pût le mettre au bas d'aucun acte. Et quelle est la femme qui se décide à l'épouser ?

— Une jolie femme, une veuve ; vous la connaissez peut-être, car elle a passé ici toute la saison ; M^{me} Vanbergem.

— M^{me} Vanbergem ! j'aurais dû m'en douter ! elle prétendait que Victor est un garçon d'esprit ; la pauvre femme ! elle ne le connaît pas. Tout cela est incroyable, Vialet ! Comment diable a-t-elle pu consentir ?

— Elle tient à la fortune, apparemment.

— Mais Victor n'en a point, tout appartient à sa sœur.

— Certainement. Enfin cela ne nous regarde pas, monsieur Touchet. Madame m'a dit ses intentions, je les ai remplies ; elle voulait marier M. Victor, elle en est venue à bout, c'est bien ;

personne n'a rien à dire et je n'en sais pas davantage, voilà.

— Il y a quelque chose là-dessous, c'est clair, murmura le notaire en gagnant sa chambre; que de mystères! Mon arrivée va les gêner, mais je sais vivre, je ne me montrerai pas. Ça sera curieux, pourtant, ce mariage. Je voudrais bien savoir s'il y a eu quelque chose par-devant notaire..... Oh! non, non! On m'aurait consulté, ils s'en seront passés; et l'on ne m'avait rien dit, rien! M^{me} de Villejazer aura eu peur qu'il m'échappât quelque réflexion en présence de la future épouse.... Comme si j'étais capable d'aller rompre un mariage, moi qui ai passé en ma vie tant de contrats! La dame est majeure, elle sait ce qu'elle fait en épousant ce pauvre Victor....; nous verrons comment elle s'en trouvera. C'est inutile, il y a pourtant quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci; M^{me} de Villejazer veut ce qu'elle veut: elle a fait ce mariage; mais pourquoi?

M^{me} Vanbergem avait entendu tout ce bruit de gens qui arrivent, et elle passa le reste de la nuit dans une agitation extrême. Dès qu'il fut jour, on vint frapper à la porte de sa chambre, c'était M^{me} de Villejazer.

— Eh! bien, madame, dit-elle en entrant, mon frère est arrivé, mais je ne sais vraiment comment tout ceci va s'arranger. Victor n'a qu'un seul jour à passer ici, demain matin il doit repartir.

— Demain! s'écria M^{me} Vanbergem avec un mouvement d'inquiétude qu'elle ne réprima pas à temps.

— Oui, reprit froidement la jeune femme, et je viens vous demander, madame, si vous consentiriez à vous marier aujourd'hui, ce soir même.

A cette proposition inouïe, M^{me} Vanbergem se troubla un peu; mais elle ne répondit pas non: elle fit quelques objections insignifiantes et finit par se jeter dans les bras de sa future belle-sœur, en s'écriant: — Eh bien! puisque vous le voulez, je cède. Mon Dieu! quel moment! si vous saviez comme le cœur me bat! je tremble: c'est si téméraire d'épouser un homme qu'on ne connaît point! J'ai à peine entrevu votre frère.

— Écoutez, répondit sèchement M^{me} de Villejazer, il ne faut pas que vous vous engagiez à regret; il est temps encore de revenir sur tout cela. Si vous avez quelque frayeur, quelque scrupule, il faut attendre. Votre mariage serait renvoyé de quelques

mois, et vous ne resteriez pas engagée. A cette époque, mon frère pourra venir à Paris, et s'il est libre encore, si vous n'avez pas non plus changé d'intention, vous aurez tout le temps de le connaître avant de l'épouser.

M^{me} Vanbergem craignait par dessus tout un délai; elle savait qu'un mariage renvoyé est un mariage rompu. Elle comprit qu'avec une personne comme M^{me} de Villejzet, il n'y avait pas moyen de faire valoir son consentement, et elle se hâta de le donner simplement et sans restriction.

— Mon frère attend la permission de venir vous faire sa cour, dit la jeune femme; il était horriblement fatigué: je l'ai engagé à se mettre au lit; mais je suis sûre qu'il ne dort pas; dans une heure je vous l'amènerai.

Vers midi, M^{me} de Villejzet revint seule; elle annonça que son frère, brisé par ce long voyage, dormait profondément.

— Ne l'éveillez pas, dit M^{me} Vanbergem avec quelque dépit, je ne veux le voir qu'à la mairie; ce sera presque comme s'il m'épousait par procuration; tenez, ma chère, c'est fort bizarre tout cela, fort romanesque.

— Oh! je ne le nie pas, répliqua M^{me} de Villejzet avec un certain sourire; vous êtes pourtant d'une prudence presque craintive, quand il s'agit de mariage.

— Il est vrai: aussi ne conseillerais-je à personne ce que je vais oser, répliqua-t-elle; j'ai empêché des mariages moins hasardés que le mien; moi qui suis près de renoncer si résolument à ma liberté, j'ai su parfois défendre celle des autres.

A ces mots, prononcés d'un ton fier et railleur, la jeune femme leva vers la pendule un sombre regard, et dit avec le sourire froid et patient qui lui était habituel:

— Vous pouvez maintenant compter les heures de liberté qui vous restent. Avant que cette aiguille ait achevé le tour du cadran, vous serez M^{me} d'Ayala.

Vers le soir Victor n'était pas encore sorti de sa chambre. M^{me} Vanbergem, fort surprise de ce procédé, commença pour tant sa toilette de mariée. Elle mit une simple robe de cachemire blanc, une coiffure blanche à laquelle manquait la couronne de fleurs d'oranger, et un bouquet de roses entre ses dentelles. Elle se trouva bien belle ainsi, et elle s'écria, dans l'orgueil et l'égoïsme de son cœur: — C'en est fait, dans une heure je serai

M^{me} d'Ayala ! Ce pauvre La Vieville est capable d'en mourir : il m'aimait pourtant !

Enfin, à huit heures du soir, M^{me} de Villejuzet entra cérémonieusement avec son frère ; les témoins suivaient, déjà les voitures étaient avancés...

M. d'Ayala était vêtu avec un luxe et un goût remarquables, l'habit noir allait bien à son teint d'une blancheur animée ; mais il avait un regard vague, et quelque chose d'étrange dans la physionomie. M^{me} Vanbergem vit d'un coup d'œil qu'il ne ressemblait pas beaucoup de près à l'image qu'elle s'était faite en le voyant de loin. Il s'inclina devant elle et baisa du bout des lèvres la main qu'elle lui donna ; puis il recula brusquement derrière sa sœur. M^{me} Vanbergem interpréta ce geste et sourit avec une orgueilleuse joie ; elle crut qu'une émotion extrême avait coupé la parole à son fiancé.

— Victor, dit tout bas M^{me} de Villejuzet d'un ton sévère, allons, fais ce que je t'ai dit.

On monta en voiture. Victor s'assit devant sa sœur et sa fiancée ; il avait l'air tout stupéfait, mais cela se passa presque aussitôt ; et tout à coup, avançant la main vers le bouquet que portait M^{me} Vanbergem, il sembla le lui demander. Elle sourit à cette bizarrerie, et lui présenta gracieusement une rose.

— Merci, dit-il en la baisant.

En moins d'une demi-heure la cérémonie eut lieu à la mairie et à l'église. M. d'Ayala répondit *oui* sans hésiter et signa quand on lui présenta la plume. On eût dit un automate, tant il était silencieux et tout d'une pièce. M^{me} de Villejuzet ne le quittait pas du regard et lui parlait bas souvent. La nouvelle mariée pensa qu'elle venait d'épouser un homme amoureux et timide jusqu'au ridicule.

Les chevaux de poste étaient commandés pour trois heures du matin, et il était neuf heures du soir, M^{me} de Villejuzet retint son frère un instant dans le salon, et M^{me} d'Ayala entra dans sa chambre, préoccupée d'un certain trouble. Elle s'assit devant le feu, immobile et le cœur palpitant ; pour la première fois de sa vie peut-être, elle éprouvait une véritable émotion. Sa femme de chambre attendait pour la déshabiller ; elle la congédia et resta avec sa toilette de mariée, la tête couverte de sa mantille blanche. Au bout d'un quart d'heure M. d'Ayala entra doucement et re-

garda autour de lui d'un air surpris et effaré, qui fit sourire sa femme; puis il vint s'accouder à la cheminée et resta là debout et immobile.

— Monsieur, dit enfin la mariée, vous semblez singulièrement préoccupé, et j'avoue que je suis troublée aussi jusqu'au fond de l'âme. Notre situation est si bizarre! Étrangers l'un à l'autre, et cependant unis pour toute la vie! En vérité, ceci me semble un rêve.

Comme il ne répondait pas, elle reprit après un silence : — Oui, c'est comme un rêve; car je ne croirais pas même à votre amour, si vous ne m'en aviez parlé dans des lettres charmantes, pleines de grâce et de passion. Nous les relirons ensemble, monsieur.

Cette phrase n'obtint pas plus de réponse que la première; M. d'Ayala fit quelques pas dans la chambre comme un homme tout dépaysé; puis il vint s'asseoir sur un tabouret devant la cheminée, et il arrangea tranquillement le feu. Sa femme le regarda en face et s'écria avec une expression pleine d'amertume et de dépit : Il paraît, monsieur, que vous avez mis dans vos lettres tout ce que vous vouliez me dire?

Il tressaillit, car s'il n'avait pas compris ces paroles, il avait reconnu l'accent d'un reproche.

— Pardon, pardon! dit-il en joignant les mains avec la naïve frayeur d'un enfant.

— Mais vous avez peur de moi tout de bon, Dieu me pardonne! fit dédaigneusement M^{me} d'Ayala; voyons, monsieur, calmez-vous, reprenez vos sens.

Elle croisa les bras et eut l'air d'attendre qu'il recommençât l'entretien; mais il parut peu à peu oublier qu'il n'était point seul, et il se mit à siffler tout bas en promenant ses mains sur la flamme. La nouvelle mariée stupéfaite dit avec une colère concentrée : — Vous avez de singulières façons d'agir, monsieur! si nous n'avions pas fait ce soir une action fort sérieuse, je croirais que tout ceci est une indigne plaisanterie, que vous vous moquez de moi! Pourquoi me regardez-vous avec cet air étrange? avez-vous oublié que depuis une heure je suis votre femme, que vous êtes mon mari?...

— Oui, oui, répondit-il d'une voix trainante et en reculant à l'autre coin de la cheminée, ma sœur m'a mené à l'église...

J'ai dit *oui* au prêtre, je sais bien, je sais bien, nous sommes mariés....

Il avait alors un aspect réellement étrange ; sa haute taille s'était courbée, il se faisait petit en serrant ses coudes contre ses genoux ; son visage, immobile comme un masqué de plâtre, roulait des yeux d'un gris clair dont le regard terne était plein de larmes ; la pauvre créature tremblait craintive et soumise. M^{me} d'Ayala s'était levée : Cet homme est fou ! s'écria-t-elle en sonnant à casser les cordons. Victor épouvanté se leva les mains étendues ; alors elle eut peur de lui et se précipita hors de la chambre en appelant au secours. A ces cris les gens de la maison accoururent ; M. Touchet, qui n'était pas encore couché, vint avec tout le monde. On trouva la nouvelle mariée pâle, hors d'elle-même, et Victor blotti dans un coin.

— Monsieur, dit M^{me} d'Ayala en allant droit au notaire et en désignant du doigt son mari, vous connaissez la famille d'Ayala, dites-moi qu'est-ce que cet homme ?

— Eh ! eh ! c'est un *fada*, répondit le notaire en haussant les épaules ; vous avez dû tout d'abord vous en apercevoir.

— Un *fada* ! qu'est-ce qu'un *fada* ?

— Ma foi, madame, c'est une pauvre créature, innocente comme l'enfant qui vient de naître, et dont l'esprit n'a pas grandi avec le corps. Dans notre pays il y a beaucoup de familles affligées d'un tel malheur. Un *fada* n'est pas comme un fou, il ne fait mal à personne, il aime ceux qui le soignent, il leur obéit. Parfois on vient à bout de lui apprendre quelque chose. Victor sait lire ; à la vérité il ne comprend pas ce qu'il lit ; c'est comme un enfant de cinq ans. Il est doux, il est soigneux de sa personne, on peut le mener partout et le faire dîner à table, il ne vous rendra pas malheureuse.

M^{me} d'Ayala recula tremblante de colère et d'étonnement.

— Monsieur, dit-elle, vous auriez dû me donner ces renseignements il y a trois mois.

— Ma foi ! madame, quand vous m'avez dit que Victor était un homme d'esprit, j'ai cru que vous le vouliez ainsi.

— Oui, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai que ce que j'ai voulu. Monsieur, je sais mon devoir ; cet homme est mon mari, j'en prendrai soin ; j'administrerai sa fortune, qu'il a sans doute abandonnée aux mains de sa sœur...

— Sa fortune ! interrompit le notaire ; mais il n'a rien, absolument rien ; c'est M^{me} de Villejazel qui a eu l'héritage.

M^{me} d'Ayala devint pâle comme la mort, et tomba défaillante sur un fauteuil ; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment. Elle congédia tous les témoins de cette étrange scène, et faisant signe à Victor de la suivre, elle alla chez sa belle-sœur. M^{me} de Villejazel l'attendait et vint au-devant d'elle, comme pour braver l'explication.

— Madame, dit la jeune femme avec cet accent de fermeté froide qui lui était particulier, je pars cette nuit pour Paris ; je vais assister au mariage de M. de La Vieville avec la sœur de M^{me} de Rambert. Victor vient avec moi ; vous êtes la maîtresse de nous accompagner ou d'aller où bon vous semblera.

M^{me} d'Ayala regarda son mari, puis sa belle-sœur, en faisant un geste violent, et dit d'une voix brève :

— Je partirai demain, je partirai seule. J'ai été victime d'une trahison infâme. Prenez garde, madame, si quelque jour je peux me venger !..... Mais que vous avais-je donc fait ? Pourquoi me haïssez-vous ? pourquoi m'avez-vous précipitée dans cet infernal guet-apens ? Oh ! quel compte vous aurez à rendre peut-être !...

M^{me} de Villejazel tira de son nécessaire la fatale lettre qui avait causé le départ et la mort de Vasconcellos, et la mettant sous les yeux de la nouvelle mariée, elle lui répondit :

— De quoi voulez-vous donc vous venger ? Vous aviez rompu mon mariage, madame, j'ai fait le vôtre. Nous sommes quittes !

H. ARNAUD.

(M^{me} CHARLES REYBAUD.)

MÉMOIRES

D'UN TOURISTE (1).

Les rives de la Saône, à deux lieues au-dessus de Lyon, sont pittoresques, singulières, fort agréables. Elles me rappellent les plus jolies collines d'Italie, celles de Dezinsano, immortalisées par la bataille que Napoléon osa y livrer au maréchal Wurmser, contre l'avis de tous les généraux savants de son armée. Sur ces collines de la Saône, les *canus* de Lyon ont bâti des maisons de plaisance, ridicules comme les idées qu'ils ont de la beauté. Dans tous les genres ils en sont restés au grand goût du siècle de Louis XV ; mais la beauté naturelle du pays l'emporte sur tous les pavillons chinois dont on a prétendu l'embellir. Ce sont de jolis rochers couverts d'arbres qui, précipités, pour ainsi dire, dans le cours de la Saône, la forcent à des détours rapides.

Un négociant d'une belle figure sans expression, emphatique et chaud patriote, embarqué avec nous, nommait avec complaisance les maisons de campagne devant lesquelles nous passions : la *Sauragère*, la *Mignonne*, la *Jolivette*, la *Tour de la belle Allemande*, la *Petite Claire*, la *Paisib'le*, etc.

(1) Le fragment qu'on va lire est tiré d'un ouvrage que doit bientôt publier l'auteur de *Rouge et Noir*. Les mœurs et les paysages de la France sont décrits avec une rare finesse dans ce livre, qui formera un digne pendant aux *Promenades dans Rome*, et qui, pour certains lecteurs, aura un attrait de plus. Dans l'un et l'autre de ces récits, l'observation spirituelle ou profonde du voyageur est interprétée par une forme souple, mordante et concise.

C'est, je pense, dans les environs de ce pays-ci, qui probablement s'appelle Neuville, que la femme que je respecte le plus au monde avait un petit domaine. Elle comptait y passer tranquillement le reste de ses jours, quand la révolution appela aux affaires tous les hommes capables, et les ministres comme Rolland remplacèrent les ministres comme M. de Calonne.

J'ai passé deux heures fort agréables, et pourquoi rougir et ne pas dire le mot? deux heures délicieuses dans les chemins et sentiers le long de la Saône; j'étais absorbé dans la contemplation des temps héroïques où M^{me} Rolland a vécu. Nous étions alors aussi grands que les premiers Romains. En allant à la mort, elle embrassa tous les prisonniers de sa chambrée qui étaient devenus ses amis; l'un d'eux, M. R..., qui me l'a raconté, fondait en larmes.

— Eh quoi! Reboul, lui dit-elle, vous pleurez, mon ami? quelle faiblesse! Pour elle, elle était animée, riante; le feu sacré brillait dans ses yeux.

— Eh bien! mon ami, dit-elle à un autre prisonnier, je vais mourir pour la patrie et la liberté; n'est-ce pas ce que nous avons toujours demandé?

Il faudra du temps avant de revoir une telle âme! Après ce grand caractère sont venues les dames de l'empire, qui pleuraient dans leurs calèches au retour de Saint-Cloud, quand l'empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite les dames de la restauration, qui allaient entendre la masse au Sacré-Cœur, pour faire leurs maris préfets; enfin les dames du justemilieu, modèles de naturel et d'amabilité.

.....
Lyon est pavé de petites pierres pointues qui ont la forme d'une poire : il m'est absolument impossible de marcher là-dessus; j'ai l'air d'un goutteux.

Cette grande ville, la seconde de France, est bâtie au confluent de la Saône et du Rhône, dont le cours forme comme un Y majuscule.

Les Allobroges ayant chassé de Vienne une partie des citoyens romains qui l'habitaient, le sénat ordonna au proconsul Munatius Plancus de leur bâtir une ville; celui-ci les établit au village de Lugdunum, situé près des confluent du Rhône et de la Saône, sur le penchant d'une colline qui borde la Saône au couchant.

C'est sur cette belle colline de Fourvières qu'était bâti le palais d'Auguste, qui fit Lyon colonie militaire.

Lorsque la peur a cessé de régner exclusivement dans le monde, Lyon, comme toutes les villes, est descendu dans la plaine, mais voici le mal : les Lyonnais modernes, au lieu de bâtir leur ville sur le penchant de la colline de la Croix-Rousse qui sépare les deux rivières en Y, l'ont bâtie trois cents toises plus loin, dans la petite plaine basse et marécageuse, qui se rencontre presque toujours au confluent de deux grandes rivières. De là vient que Lyon est le pays de *la boue noire* et des brouillards épais, cent fois plus que Paris, dont le centre pourtant est bâti dans une île, et qui se trouve plus avancé vers le nord de quatre degrés.

A sept lieues de Lyon, Vienne occupe une position charmante sur le Rhône, et on la croirait de deux degrés plus au midi. A Lyon, le brouillard règne deux fois la semaine pendant six mois : alors tout paraît noir; on n'y voit pas à dix pas de soi au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages. Il faut voir la tournure et le costume *canu* des gens qui se démènent dans cette brume fétide; c'est au point que j'accueille l'odeur du charbon de terre comme un parfum agréable.

.....
 Mon devoir m'a conduit à Saint-Jean, la cathédrale de Lyon commencée à la fin du XII^e siècle et terminée par Louis XI. Je n'y ai trouvé de remarquable que la piété des fidèles. C'est un gothique mêlé de *roman*, car il faut observer que les souvenirs de Rome ne périrent jamais entièrement dans le midi de la France, et, pour l'architecture, ce midi commence à Lyon. Les bas-reliefs de la façade de Saint-Jean m'ont rappelé ceux de Notre-Dame de Paris; les guerriers sont revêtus de cottes de mailles.

Il faut chercher dans la chapelle de Bourbon des tours de force en sculpture. Ce sont des chardons ciselés avec une patience plus admirable pour le bourgeois que le génie de Michel-Ange. Le vulgaire ne trouve rien dans son cœur qui réponde au génie, et la *patience* est son mérite de tous les jours.

L'église de Saint-Nizier est du XIV^e siècle; le portail, beaucoup plus moderne, est de la renaissance; il a été construit par Philibert de Lorme.

Parmi les dévots qui fréquentaient Saint-Nizier, on remar-

quait le comte Vida, homme simple, bon, absordé dans la plus haute piété; chaque jour son valet de chambre mettait un mouchoir dans son habit, et le soir jamais le comte n'avait de mouchoir.

— Mais, monsieur, on vous vole vos mouchoirs, disait le valet de chambre.

— Non, mon ami, je les perds, répondait le comte, qui pour tout au monde n'aurait pas voulu penser mal du prochain.

Un matin le valet de chambre, impatienté, prend le parti de coudre le mouchoir de son maître à la poche. A peine le comte est-il à vingt pas de son hôtel, qu'il sent qu'on tiraille son habit.

— Laissez, laissez, mon ami, dit-il au voleur sans se retourner, aujourd'hui on l'a cousu. Et il court à l'église prier pour la conversion du voleur.

J'ai trouvé mes amis de Lyon dans le chagrin; ils viennent de perdre René (de Marseille), l'âme de toutes leurs parties de plaisir. Je l'ai connu; c'était peut-être le plus joli homme de France, le plus naturel, le plus gai: de l'esprit sans doute, mais point apprêté, coulant de source; une sorte d'esprit naïf et charmant, plutôt que brillant, et qui enchantait à la première vue. On ne pouvait pas ne point l'aimer: aussi était-il aimé, et de deux dames à la fois, dont huit jours avant le dernier il s'est débarrassé d'une façon officielle en quelque sorte.

Malgré ses quarante-huit ans sonnés, M^{me} Saint-Moralet fait encore *la pluie et le beau temps* dans la société d'une des plus grandes villes du midi.

A mon dernier voyage, elle montrait encore beaucoup de prétentions, et il faut avouer qu'elle avait une maison charmante: presque tous les jours de la musique, des dîners, des soupers, des parties sur l'eau. On ne peut lui refuser beaucoup d'en-train, de cette sorte de gaieté qui n'est pas bien noble, mais qui se communique: de plus, M^{me} Saint-Moralet n'a jamais d'humeur, et l'on peut dire qu'elle serait fort aimable si elle ne songeait pas toujours à être aimée.

Mais être aimée! Même, sans parler de l'âge, une femme qui a 60,000 livres de rente! cela se voit-il en 1858? Le pauvre René n'eut pas le courage de résister à cette vie joyeuse et

toute de fêtes, lui qui n'avait pour toute fortune qu'une chétive pension de 1200 francs mal payée par son père, et une place de commis dans une maison de commerce.

Il régnait donc sur le cœur de M^{me} Saint-Moralet, lorsque cette vénérable douairière eut l'imprudencce de céder aux vœux de son gros mari, et prit chez elle M^{lle} Hortense Sessins. C'est la nièce du bonhomme, belle comme le jour ; elle a des yeux noirs, incroyables d'expression noble, mais si pauvre, que malgré ses vingt ans et sa rare beauté, elle ne trouvait point de mari. L'oncle avare pensa qu'à N*** il pourrait la marier sans dot.

Tous les soirs, à onze heures, René quittait le salon de M^{me} Saint-Moralet. Il sortait par la porte cochère de l'hôtel, qui se refermait sur lui à grand bruit ; mais cet hôtel avait un jardin et ce jardin un mur. René montait sur ce mur, descendait dans le jardin, se cachait dans un grand arbre, et attendait que, sur le minuit, une petite lumière parût à la fenêtre de M^{lle} Hortense. Bientôt on lui tendait une échelle de corde, et ce n'était qu'au petit jour qu'il repassait le mur du jardin. Ses amis soupçonnaient son bonheur, mais ne trouvaient pas qu'il en eût l'air assez enchanté. Il lui arriva même de dire une fois que M^{lle} Sessins n'était qu'une petite comédienne,

Or, une nuit, tandis que René était caché dans son arbre, il voit tout à coup la tête d'un homme paraître au-dessus du mur du jardin ; son arbre n'était qu'à six pas du mur. Cette tête tourne de tous les côtés et a l'air d'examiner fort attentivement ce qui se passe.

Cet homme est un rival, pensait René ; il le voit s'élever sur ses poignets, se mettre à cheval sur le mur, et enfin se pendre à une corde et sauter dans le jardin. Tandis que, dans la nuit sombre, René cherche à reconnaître si cet homme est de sa connaissance, un second saute du mur dans le jardin, et ensuite un troisième. C'étaient des voleurs qui se mettent à dévaliser un pavillon où M^{me} Saint-Moralet faisait quelquefois de la musique. Il s'y trouvait une pendule, des flambeaux d'argent et quelques meubles.

René se garda bien de troubler les voleurs ; le lendemain on lui aurait dit :

« Mais que faisiez-vous là ? »

Le vol de la pendule, arrivée de Paris depuis huit jours seu-

lement, piqua si fort M^{me} Saint-Moralet, qu'elle promit vingt louis à un homme de la police de Lyon, s'il faisait prendre les voleurs. On les eut bientôt : mais M^{me} Saint-Moralet fut obligée de paraître à la cour d'assises, ce qui ne lui déplut pas. Elle y arriva chargée de tous ses atours ; et son mari étant occupé, elle ne manqua pas de se faire donner le bras par le beau René, partie de ses atours.

Un des voleurs ne manquait pas d'esprit. Piqué d'honneur par la gloire de Lacenaire, alors récente, et voyant que, faute de preuves directes, il ne serait pas condamné, il se mit à entreprendre M^{me} Saint-Moralet en pleine audience, et à la tourner en ridicule. Il fit naître des transports de bonheur parmi les femmes présentes en grand nombre. Après avoir bien des fois excité un rire fou aux dépens de la dame, il parla des beaux garçons qui, parmi tous les genres de travaux que la société présente à l'activité de la jeunesse, savent choisir ceux qui sont les moins pénibles, *du moins en apparence*.

— Vous êtes trop éloquent et un peu trop impudent, dit tout à coup René d'un grand sang-froid. Vous irez aux galères, et c'est moi qui vais avoir l'honneur de mettre en cage un oiseau si plaisant. Messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, j'ai vu ces gens commettre le vol ; monsieur a sauté le premier dans le jardin, etc., etc. René raconte toutes les circonstances ; les voleurs sont atterrés et lui adressent des injures.

Mais peu à peu M^{me} Saint-Moralet, enchantée d'abord, comprend que ce n'était pas pour elle que René était caché dans un arbre ; elle lui adresse des reproches, d'abord à voix basse, mais bientôt tous les voisins sont dans la confidence. Il y a scène publique. René, d'un air fort poli et sans s'émouvoir le moins du monde, reconduit la dame à sa voiture, et oncques depuis n'a revu son hôtel ni prononcé son nom.

Ce pauvre garçon commençait à respirer et on le voyait plus gai que jamais ; mais quelques jours après, il est mort d'une petite fièvre.

Voici des détails de ménage ; mais, je le crains, je vais passer pour un monstre.

Les mauvais sujets, amis de René, m'ont dit que M. R....., négociant de Lyon, passe 200 francs par mois à sa femme pour les dépenses du ménage. Cette somme est payable le 15 du mois :

quand la femme, d'ailleurs fort aimée de son mari, a besoin de son argent le 1^{er}, elle lui paye un escompte de un pour cent, et ne reçoit que 198 francs. Ces messieurs ont l'infamie d'ajouter que ce négociant a nombre d'imitateurs, mais je n'ai garde de le croire.

M. S***, Anglais, homme d'esprit, qui était présent (nous étions quinze à souper, tous étrangers à Lyon), dit qu'il ne trouve rien d'étonnant à cela. M. Tompkins, riche fournisseur de l'armée anglaise, se détermina tout à coup, l'an passé, à faire un cadeau de 20,000 livres sterling (500,000 francs) à son neveu, qui commençait une belle entreprise. Tompkins compte à ce neveu quinze ou vingt lettres de change acceptées par de bonnes maisons et payables à trois mois de date.

Tout en le remerciant, le neveu lui dit que de l'argent comptant lui ferait faire une bien meilleure figure auprès de ses associés.

— Eh bien ! reprend l'oncle, je puis vous escompter toutes ces traites au taux fort modéré de un pour cent. Et Tompkins reprend gravement les traites, et donne en échange, à son neveu, un bon de 495,000 francs sur son banquier.

M. S*** me demande quel est le moyen, pour un étranger, de connaître la France.

— Je n'en vois qu'un seul assez agréable, lui dis-je ; il faut passer six ou huit mois dans une ville de province peu accoutumée à voir des étrangers. Et, ce qui est plus difficile pour un Anglais, il faut être ouvert, *bon enfant*, et n'établir de lutte d'amour-propre avec personne. Si vous voulez connaître la France moderne et civilisée, la France des machines à vapeur, placez votre tente au nord de la ligne de Besançon à Nantes ; si c'est la France originale et spirituelle, la France de Montaigne que vous vouliez voir, allez au midi de cette ligne.

Je ne vous défends pas de venir tous les deux mois respirer à Paris pendant huit jours ; mais ne manquez pas, au retour, de dire à vos amis provinciaux que vous préférez de beaucoup à Paris la ville de.... (que vous avez choisie). Ajoutez que vous n'allez à Paris que pour affaires.

En arrivant dans cette petite ville, vous serez fort indisposé et choisirez le médecin le plus beau parleur : le sublime serait d'avoir un procès avec quelqu'un.

Songez que ce que les sots méprisent sous le nom de *commé-
rage* est au contraire la seule histoire qui, dans ce siècle d'affec-
tation, peigne bien un pays. Vous trouverez toutes ces petites
villes de dix mille âmes, surtout dans les pays pauvres, animées
d'une grande haine contre le sous-préfet. Les gens que ce fonc-
tionnaire invite aux deux bals qu'il donne chaque année, mépri-
sent fort les autres, qui les appellent *serviles*. Il n'y a bataille
que tous les quatre ans, lors des élections.

Vous passeriez vingt ans à Paris, que vous ne connaîtriez pas
la France : à Paris les bases de tous les récits sont *vagues* ;
jamais l'on n'est *absolument sûr d'aucun* fait (un peu délicat),
d'aucune anecdote. Ce qui passe pour avéré pendant six mois
est démenti le semestre suivant. On ne peut observer par soi-
même que la chambre des députés et la bourse ; tout le reste on
l'apprend à travers le journal. Dans votre petite ville de dix
mille âmes au contraire, vous pouvez, si vous êtes adroit, ac-
quérir une certitude *suffisante* à l'égard de la plupart des faits
sur lesquels vous devez établir votre opinion. Comme vous aurez
à *réussir*, ce qui n'est pas facile pour un étranger ; comme vous
aurez à dévorer vos nombreux désappointements, et à ne pas
vous fâcher contre les bruits absurdes qui courront sur votre
compte, vous parviendrez à ne pas trop vous ennuyer. Vous
pouvez choisir au midi Niort, Limoges, Brives, Le Puy, Tullés,
Aurillac, Auch, Montauban, ou bien au nord, Amiens, Saint-
 Quentin, Arras, Rennes, Langres, Nancy, Metz, Verdun.

La grande difficulté, c'est de trouver un prétexte plausible au
séjour. Beaucoup d'Anglais s'étaient fixés à Avranches par
amour pour la pêche.

Un remords me prend, j'oserai dire ce qui suit : c'est une des his-
toires du pauvre René. Il y avait à M...., vers 1827, un apothi-
caire qui fit des spéculations heureuses sur les drogues, devint
riche en six mois, et se montra plus fat qu'il n'est permis de
l'être, même dans le midi. Il ne marchait plus dans la rue qu'en
se donnant toutes les grâces d'un tambour-major. Une belle nuit,
six de ses amis (les amis d'un homme sont toujours les plus indi-
gnés de sa fortune ; voyez les gens qui lisent le journal après
une promotion), six amis donc pénétrèrent à deux heures du ma-
tin dans la boutique de l'apothicaire, de là ils montent à sa
chambre, l'éveillent, l'attachent, le bâillonnent, le portent dans

sa boutique, là dansent autour de lui en réjouissance de sa fortune, et finissent, je ne sais si j'oserai le dire, par le prier d'accepter de chacun un remède d'eau tiède. En partant, ils promettent de recommencer s'il continue à faire le *fendant* dans la rue. Ce fait est parfaitement vrai ; c'est la plaisanterie du midi.

Si j'avais quelque anecdote d'amour un peu touchante, comme celle que Bilon vient de raconter, je crois que je ne la placerais pas dans cet ouvrage ; l'amour n'est plus à la mode en France, et les femmes n'obtiennent guère plus, en 1857, qu'une attention de politesse. Tout homme qui se marie autrement que par l'intermédiaire du notaire de sa famille, passe pour un sot, ou du moins pour un fou qu'il faut plaindre, et qui pourrait bien vous demander cent louis à emprunter quand il se réveillera de sa folie.

Le premier mérite du petit nombre d'anecdotes qui peuvent faire le saut du manuscrit dans l'imprimé, sera donc d'être *exactement vraies*, c'est annoncer qu'elles ne seront pas fort piquantes.

.
Je ne veux pas entrer dans le sérieux du commerce ; cependant je ne crois pas trop ennuyer le lecteur en montrant, en deux mots, comment Lyon déchoit depuis quelques années. Les négociants de cette ville avaient un moyen de prêter sur gages à 10 et 12 pour 100 l'argent que les particuliers leur confient (car on ne place pas dans la rente en province), et qui ne leur coûte, à eux, que 4 ou 5 pour 100. Ce moyen s'en va. Après la récolte des cocons à Turin, à Milan, à Parme, etc., ceux des négociants d'Italie qui manquaient de fonds envoyaient leurs soies non travaillées à Lyon, et les y mettaient en dépôt comme gage des sommes qu'ils recevaient en retour. L'intérêt qu'ils payaient, augmenté des droits de magasinage, de la provision, et enfin de tout ce que doit supporter celui qui emprunte dans le commerce, s'élevait à 11 ou 12 pour 100.

Lorsque les négociants italiens virent l'émeute à Lyon, ils eurent peur pour leurs soies et demandèrent de l'argent à Londres ; bientôt ils en trouvèrent même en Italie. On établit des *monti* qui reçoivent les soies en gage, et où l'on prête de l'argent à 6 pour 100 à qui apporte de la soie.

Tous les négociants du midi savent que le roi de Sardaigne, Charles-Albert, a ouvert deux emprunts depuis son avènement au trône. Le montant du second, dit *emprunt de Sainte-Hélène*, est en entier dans ses coffres, et servirait en cas d'exil. Un ministre des finances, qui se donne la peine de penser, a proposé au roi de prêter cet argent aux négociants ses sujets, qui donneraient des soies en nantissement.

Les Suisses, dont le bon sens rêve sans cesse au moyen de gagner des *écus neufs*, se sont imposé des droits de douane fort modérés. Les Allemands, moins éclairés, et d'ailleurs encore infatués de leurs chaînes, ont pourtant un certain instinct de nationalité qui les a conduits à l'association pour les douanes ; c'est encore un malheur pour les produits de Lyon.

Il faut que cette grande ville renonce peu à peu à fournir des étoffes de soie à l'étranger. La fausse direction commerciale essayera-t-elle de lutter contre la nécessité ? Non, par paresse, elle ne fera rien. Le gouvernement doit se borner à donner de l'occupation aux vieux ouvriers en soie qui manquent d'ouvrage, et à décourager les jeunes gens de seize ans qui, à Lyon, voudraient se faire ouvriers en soie.

Le journal de Lyon devrait expliquer, tous les quinze jours, comme quoi, dans tous les coins de l'Europe, on a l'insolence de fabriquer des soieries. Le *très-beau* seul restera à Lyon, et encore à la condition de placer les ouvriers dans les villages environnants, hors de la portée de l'octroi, que l'Europe ne veut plus rembourser.

.....
 Mon cousin C.... m'a mené à la maison commune. J'ai remarqué, sur sept à huit grandes tables, une foule de dessins fort bien exécutés, et représentant des coupes de pierre, des voûtes, des ponts, etc., etc. : tout cela est presque aussi bien que les dessins de l'École Polytechnique. Je demande d'où viennent ces dessins étonnants, on m'apprend qu'ils sortent de l'école des Frères ignorantins.

J'ai supposé d'abord qu'il y avait ici quelque ruse, mais le triomphe de ces messieurs est bien plus réel. Un négociant de Lyon, qui avait le même soupçon que moi, a demandé la copie d'un beau dessin représentant un des ponts suspendus que les frères Séguin viennent de construire sur le Rhône. Un enfant de

quatorze ans, élève des frères, a rendu, huit jours après, une copie magnifique, et le dessin original n'a été ni piqué ni calqué. Le fait est qu'il y a ici un frère ignorantin qui enseigne la géométrie descriptive comme on peut le faire dans les meilleurs collèges de Paris.

Pour 6,600 fr., on a onze frères, qui enseignent onze cents enfants, par conséquent chaque enfant coûte 6 fr. à la ville, et encore souvent les frères fournissent l'encre, le papier, les plumes et les livres aux plus pauvres de ces enfants.

L'école d'enseignement mutuel ne saurait lutter contre la passion qui anime les Frères, ni à plus forte raison contre les ressources financières qui les soutiennent. Je crois que chaque enfant de l'école mutuelle coûte 25 fr. à la ville. Au reste, il est fort difficile de savoir la vérité sur ces choses-là, et ce n'est point un voyageur, qui passe huit jours dans un pays et qui n'a pas la mine grave, qui peut se flatter d'arriver à ces profonds mystères. Tout ce qui est noble, tout ce qui est dévot, tout ce qui est enthousiaste des journées de juillet, tout ce qui en a peur, ne parlent des *frères* qu'avec passion.

J'ai trouvé toutes les femmes de Lyon, même celles des négociants les plus libéraux, ennemies passionnées des écoles d'enseignement mutuel. Rien de plus simple, ces dames vont à confesse.

Remarquez que, depuis 1850, toutes les jeunes filles de France, à l'exception des environs de Paris, sont élevées dans des couvents de religieuses. Ici je voudrais bien trouver une expression qui pût rendre ma pensée et ne fût pas odieuse et peu polie ; mais enfin ces couvents sont animés du plus violent fanatisme contre *la liberté de la presse*. Sans doute leur chef invisible voit que c'est l'ancre unique à laquelle tiennent toutes nos libertés. La première question que l'on fait à une femme, dans un *certain tribunal*, est celle-ci : Quelles sont les opinions de votre mari ? On ajoute : Il faut pourtant bien qu'il se convertisse, et votre devoir est de tout employer pour hâter cet heureux moment. Avez-vous des gravures chez vous ? Que représentent-elles ? Avez-vous le portrait du roi ?.. Songez aux droits sacrés des princes... (Je supprime deux pages.) A Marseille, les questions sont bien autrement *incisives*.

Une simple religieuse, M^{me} Per... qui, depuis 1806, s'occu-

paît de l'éducation des jeunes filles, et qui possédait pour toute fortune un mobilier dont la valeur pouvait bien s'élever à 20 louis, a dépensé, depuis 1815, 400,000 fr.

M^{me} Per... a étonné la ville qu'elle habite par la construction d'un couvent fort considérable, destiné à l'éducation des jeunes filles. Lorsqu'elle commença à creuser les fondations, elle avait en caisse 60,000 fr. Ses amis furent effrayés, les conseils prudents lui arrivaient de toutes parts ; en effet, les fondations ne furent pas arrivées à la hauteur du sol que les 60,000 fr. étaient dépensés. M^{me} Per... calcula qu'elle avait eu mille élèves. Elle écrivit une circulaire touchante par laquelle elle demandait 50 fr. au mari de chacune de ses élèves. En fort peu de jours cette circulaire lui valut 55,000 fr. Je n'ai pas besoin de dire que le couvent est achevé et magnifique. On m'assure que plusieurs départements du midi possèdent un grand nombre de couvents payés par la même bourse, et qui font l'éducation des mères de familles de 1850.

Les hommes de cette époque, ne trouvant pas de conversation raisonnable avec leurs femmes, iront au club, ou choisiront une compagne dans le cercle de quarante lieues de diamètre qui environne Paris. Que penseront-ils des questions que l'on fait à leurs femmes, en certain lieu ? Ainsi, se diront-ils, toutes mes petites faiblesses sont données en spectacle à un homme souvent jeune et que je rencontre dans la société !

On dit que le principe de cette éducation, donnée par des religieuses en 1857, est de ne souffrir jamais *d'amitié intime*, soit entre élèves, soit de maîtresse à élève.

Les jeunes filles ne doivent jamais être seules (la tête fermée), ou être deux (on peut faire des confidences). On s'arrange pour qu'elles se trouvent toujours trois ensemble.

On va plus loin ; une élève est toujours obligée de raconter ce qu'a pu lui dire son amie intime, dès que M^{me} la directrice le lui demande. On craint la confiance qu'une élève pourrait avoir dans une autre, et l'amitié passionnée qui peut-être en serait la suite.

On veut, *avant tout*, qu'il n'y ait jamais *d'émotion vive*. On les combat par la défiance.

Qu'on juge du ravage que doit faire le premier serrement de main d'un jeune homme ; et d'ailleurs c'est empoisonner les

joies de la *pension*, les plus douces de la vie ; c'est priver de tout bonheur les pauvres jeunes filles qui meurent avant dix-huit ans ; c'est risquer de rendre méchantes pour la vie celles qui survivent. Si à seize ans on ne voit qu'une *espionne* dans une amie intime, quelle sécheresse d'âme n'aura-t-on pas à vingt-cinq. lorsqu'on aura éprouvé de véritables trahisons !

Le réseau des établissements du *Sacré-Cœur* qui couvre la France est organisé avec une sagesse et un ordre admirables. Une religieuse commet-elle une faute, elle passe dans un couvent à cinquante lieues du premier, et tout est couvert par un silence complet.

L'histoire des établissements religieux en France, de 1850 à 1857, serait belle, mais difficile à écrire. Les personnes qui agissent se sentent en présence du grand ennemi de la religion catholique : *la publicité*, lequel amène après soi cet autre monstre : *l'examen personnel*. Aucune opération ne laisse de traces. Cette nouvelle *Gallia christiana* aurait de beaux traits à citer : cet homme du département du Var qui donne sa fortune entière, 700,000 fr., à la religion.

.
Je ne connais qu'une chose que l'on fasse très-bien à Lyon, on y mange admirablement, et, selon moi, mieux qu'à Paris. Les légumes surtout y sont divinement apprêtés. A Londres, j'ai appris que l'on cultive vingt-deux espèces de pommes de terre ; à Lyon, j'ai vu vingt-deux manières différentes de les apprêter, et douze au moins de ces manières sont inconnues à Paris.

A l'un de mes voyages, M. Robert, de Milan, négociant, ancien officier, homme de cœur et d'esprit, acquit des droits à ma reconnaissance, en me présentant à une société de gens qui savaient dîner. Ces messieurs, au nombre de dix ou douze, se donnaient à dîner quatre jours de la semaine, chacun à son tour. Celui qui manquait au dîner payait une amende de douze bouteilles de vin de Bourgogne. Ces messieurs avaient des cuisinières et non des cuisiniers. A ces dîners, point de politique passionnée, point de littérature, aucune prétention à montrer de l'esprit ; l'unique affaire était de bien dîner. Un plat était-il excellent, on gardait un silence religieux en s'en occupant. Du reste, chaque plat était jugé sévèrement, et sans complaisance aucune pour le maître de la maison. Dans les grandes occasions,

on faisait venir la cuisinière pour recevoir les compliments, qui souvent n'étaient pas unanimes. J'ai vu, spectacle touchant, une de ces filles, grosse Maritorne de quarante ans, pleurer de joie à l'occasion d'un canard aux olives ; soyez convaincus qu'à Paris nous ne connaissons que la copie de ce plat-là.

Un tel dîner, où tout doit être parfait, n'est pas une petite affaire pour celui qui le donne, il faut être en course dès l'avant-veille ; mais aussi rien ne peut donner l'idée d'un tel repas. Ces messieurs, la plupart riches négociants, font fort bien une promenade de quatre-vingts lieues pour aller acheter sur les lieux tel vin célèbre. J'ai appris les noms de trente sortes de vins de Bourgogne, le *vin aristocratique par excellence*, comme disait l'excellent Jacquemont. Ce qu'il y a d'admirable dans ces dîners, c'est qu'une heure après on a la tête aussi fraîche que le matin, après avoir pris une tasse de chocolat.

Lyon abonde en poisson, en gibier de toute espèce, en vins de Bourgogne ; avec de l'argent, comme partout, on y a des vins de Bordeaux excellents, et enfin Lyon a des légumes qui réellement n'ont que le nom de commun avec ceux que l'on ose nous servir à Paris.

M. Robert, ancien capitaine de 1796, en Italie, ne savait pas seulement faire fortune, il inventait des idées plaisantes ; par exemple, en me présentant à ces hommes admirables qui savent si bien vibrer au milieu de la morosité actuelle, il me donna un rôle sans m'en avoir prévenu, et sut si bien mentir sur mon compte, que, malgré mon ignorance, je ne déplus pas trop et je m'amusai comme un fou en soutenant ces mensonges. Il fallait vaincre ou périr.

Plusieurs fois j'eus l'honneur d'être invité. Je dois à ces messieurs de pouvoir louer quelque chose sans restriction.

En général, après dîner, on allait voir jouer aux boules aux Brotteaux ; nous longions le quai Saint-Clair. Puisque je nomme ce quai, il faut que je le loue. Le Rhône, fier, rapide, majestueux, peut être large comme deux fois la Seine au Pont-Neuf, mais il a une toute autre tournure. Une ligne de belles maisons à cinq ou six étages, exposées au levant, mais par malheur bâties sous Louis XV, borde la rive gauche du fleuve, en laissant toutefois un quai magnifique et garni en beaucoup d'endroits de deux rangées d'arbres ; l'autre rive, du côté du Dauphiné, n'a

jusqu'ici que quelques petites maisons fort basses, et dont les jardins sont bordés par de grands peupliers d'Italie, arbre sans physionomie. Ces maisons et ces arbres ne gâtent point trop la vue. Au delà on aperçoit une plaine peu fertile, plus loin les sommets des montagnes du Dauphiné, et à quarante lieues, sur la gauche, un petit *trapèze* couvert de neige : c'est le Mont-Blanc. On peut juger de la pureté de l'air qu'on respire dans ces maisons, qui ont la vue du Mont-Blanc ! On est tout à fait à la campagne, et pourtant au centre de Lyon.

Cette vue du quai Saint-Clair est assurément vaste et imposante. Les trottoirs garnis d'arbres, qui courent le long du Rhône, ont une lieue d'étendue. Pour trouver quelque chose à lui comparer, il faut songer à la vue que l'on a des maisons situées à Bordeaux, sur le quai de la Garonne et dans les environs des allées d'arbres qui ont succédé au château Trompette. Le Rhône est un fleuve trop sauvage pour avoir des bateaux. La Garonne a des vaisseaux arrivant tous les jours de Chine ou d'Amérique avec la marée ; et d'ailleurs, à une lieue par-delà la rivière, on aperçoit une colline admirable et couverte d'arbres, dont plusieurs sont fort grands. Nous avons passé en nous promenant devant un petit hôtel, situé sur les bords du Rhône, près de la barrière par laquelle on sort pour aller à Genève.

— Ah ! c'est la maison de la pauvre madame Girer de Loche, a dit un de ces messieurs. Curiosité de ma part en remarquant l'air attendri de celui qui parlait ; question : voici la longue réponse :

M^{me} de Loche était une jeune veuve, riche, jolie, aimable. Elle avait perdu à dix-neuf ans un mari qu'elle avait épousé par amour. Elle en avait vingt-cinq et résistait depuis six ans à tous les hommages, lorsqu'elle alla passer l'automne au fameux château d'Uriage, près de Grenoble.

Au retour, elle quitta son magnifique logement rue Lafont, pour venir dans ce petit hôtel, dans un quartier éloigné, et encore elle ne le loua pas tout entier. Elle ne prit que le premier étage. Un mois après, un jeune Grenoblois, qui avait un procès à suivre à Lyon, cherchait un logement à bon marché, et s'accommoda du deuxième étage de la maison dont le premier était occupé par la belle veuve. Il allait souvent à Grenoble : il revint d'un de ces voyages avec deux ou trois domestiques, qui appar-

tenaient, disait-il, à sa mère, et qui avaient l'air fort gauche.

C'étaient des maçons qui, en trois jours qu'ils passèrent à Lyon dans l'appartement du jeune homme, lui firent un escalier commode, masqué par une armoire, et à l'aide duquel il pouvait descendre incognito chez madame Girer. On remarqua que, par une bizarrerie non expliquée, le jeune Dauphinois loua toute la diligence pour ces trois domestiques de sa mère, et les accompagna jusqu'en Dauphiné ; il ne revint que le lendemain. Le procès prétendu dura longtemps ; ensuite le jeune homme trouva des prétextes pour rester à Lyon. Il prit le goût de la pêche, et pêchait souvent dans le Rhône sous les fenêtres de la maison qu'il habitait.

Pendant les cinq premières années qu'a duré cette intrigue, jamais elle ne fut soupçonnée. La dame était devenue plus jolie, mais en même temps fort dévote ; puis elle s'était plainte de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Pendant la dernière année, qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonner qu'il pouvait bien y avoir quelque intelligence entre les deux voisins ; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois : lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble, comme à l'ordinaire ; mais il ne revint plus, et on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule, que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changements dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat ; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brûlé son passeport et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence : ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venions de passer.

.

Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie ; ils se marient en comptant sur des salaires qui tous les cinq ou six ans manquent tout à coup. Alors ils chantent dans les rues ; c'est une manière honnête de demander l'aumône. Ce genre de pauvres dont j'ai pitié me gêne absolument *la tombée de la nuit*, le moment le plus poétique de la journée ; c'est l'heure à laquelle leur nombre redouble dans les rues. En 1828 et 29, je vis les ouvriers de Lyon aussi bien vêtus que nous, ils ne travaillaient que trois jours par semaine, et passaient gaiement leur temps dans les jeux de boules et les cafés des Brotteaux.

Un gouvernement courageux pourrait exiger du clergé de Lyon de ne pas pousser les ouvriers au mariage. On agit dans le sens contraire, on ne prêche autre chose au tribunal de la pénitence.

Ces ouvriers de Lyon fabriquent des étoffes admirables d'éclat et de fraîcheur, dans la chambre qu'ils habitent, entourés de toute leur pauvre famille. Toute la journée le plus jeune associé des maisons de soierie de Lyon court de chambre en chambre (on compte quinze mille de ces ateliers), et paie ces ouvriers selon le degré d'avancement de leur ouvrage ; ce faisant, cet associé gagne 6,000 francs par an. Lui, sa femme et ses enfants en mangent 5,000, et ils mettent de côté 1,000 francs, qui, après quarante ans de travail, deviennent 100,000. Alors le père de famille se retire dans quelque maison de campagne, à quatre ou cinq lieues de sa patrie. Mais si, au milieu de cette vie si tranquille, il survient une émeute, le Lyonnais se bat comme un lion. Cette vie douce, prudente, égale, sans nouveauté aucune, qui me ferait mourir infailliblement au bout *d'une couple d'années*, enchante le Lyonnais. Il est amoureux de sa ville. Il parle avec enthousiasme de tout ce qu'on y voit. C'est ainsi que l'on vient de me conduire à une merveille ; c'est une salle située quai Saint-Clair, et où six cents personnes boivent de la bière ensemble tous les dimanches.

Sur la rive gauche du Rhône, Lyon avait en Dauphiné un petit faubourg qui s'appelle la Guillotière, et qui est devenu depuis peu une ville de vingt-quatre mille habitants. Par malheur le Rhône tend à quitter Lyon et à se jeter sur la Guillotière. Il est question depuis vingt ans de faire une digue formidable, mais

jusqu'ici on n'a pas réussi ; sous la restauration, les jésuites s'étaient emparés de la direction de cette digue. Ces messieurs étaient arrivés à cette affaire comme dirigeant celles de l'hôpital qui a des biens sur l'une et l'autre rive du Rhône. Mais la difficulté dépend de la nature, et l'intrigue n'y peut rien : la digue est à faire. On raconte des menées curieuses, mais qui prendraient six pages. Au reste, on m'a dit tant de choses contradictoires et singulières sur l'histoire de la digue du Rhône, que j'aime mieux ne rien spécifier.

La Guillotière s'appuie à de grandes fortifications élevées sur la rive gauche du Rhône vis-à-vis la Croix-Rousse, et la bravoure reconnue des habitants rendrait ce faubourg imprenable, si jamais le roi de Sardaigne venait l'assiéger.

On ne s'attendait guère

A voir le nom du roi venir en cette affaire.

Mais croirait-on qu'il y a des gens à Lyon qui veulent faire de ce prince un épouvantail pour leurs concitoyens ?

Le malheur de cette ville le voici : on se marie beaucoup trop à la légère. Le mariage au XIX^e siècle est un luxe. et un grand luxe ; il faut être fort riche pour se le permettre. Et puis quelle manie de créer des misérables ! Car enfin le fils d'un bourgeois, d'un *monsieur*, comme on dit à Lyon, ne se fera jamais menuisier ou bottier. Tant que l'empereur a fait la guerre, on a pu se livrer sans grands inconvénients à ce goût patriarcal d'avoir des enfants. Mais depuis 1815, donner un état à un jeune homme de seize ans n'est pas une petite affaire, et cet embarras des pères de famille peut fort bien devenir un embarras sérieux pour le gouvernement.

Le plus simple serait d'avoir des prêtres qui fissent un péché de cette manie d'appeler à l'existence des êtres auxquels on ne peut pas donner de pain ; mais ces messieurs travaillent dans un sens absolument opposé.

Aux États-Unis on se marie imprudemment ; mais le jeune Américain a toujours la ressource d'acheter cinquante arpents de forêt avec 250 francs, un esclave avec 2,000, des ustensiles de culture et des vivres pour six mois, moyennant 1,000 francs, et après cette petite dépense, lui, sa femme et leurs enfants peu-

vent aller cacher leur misère dans la forêt vierge qui borde leur pays et en fait toute la singularité. Il est vrai que le défricheur doit être charpentier, menuisier, boucher, et souvent, la première année de son établissement, lui et sa femme couchent à la belle étoile; mais il a la perspective infiniment probable de laisser une belle ferme à chacun de ses enfants.

Comparez à ce sort celui d'un malheureux jeune homme, fils d'un négociant de Lyon, fort pieux, sachant le latin, ayant lu Racine, accoutumé à porter un habit de drap fin, et qui, à vingt ans, à la mort de son père, se trouve lancé dans le monde avec l'habitude de ce que l'on appelle *les plaisirs* et huit cents livres de rente. Voilà où mène le mariage au XIX^e siècle. En France, le paysan seul peut se marier; sous d'autres noms, il se trouve dans le cas du défricheur américain. Son petit garçon de sept ans gagne déjà quelque chose; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on le lui enlève pour lui apprendre à lire.

Mais ces idées sont désolantes.

C'est par une raison semblable que je ne parlerai pas des deux émeutes de 1851 et 1854. Il y eut des erreurs dans l'esprit des Lyonnais, mais ils firent preuve d'une bravoure surhumaine. On m'a prêté par grâce spéciale un manuscrit de deux cents pages d'une petite écriture très-fine; c'est une histoire jour par jour et fort détaillée des deux émeutes. Un jour elle paraîtra; tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est qu'elle contredit à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici.

Lorsqu'on se trouve à Lyon avec un homme âgé, *il faut le mettre sur* le fameux siège de 1795. Si les alliés, ennemis de la France, avaient eu l'ombre de talent militaire, ils pouvaient de Toulon remonter le Rhône, et venir au secours des Lyonnais. Heureusement, à cette époque, les hommes de génie seuls savaient faire la guerre.

Après la prise de Lyon, on conduisait une cinquantaine de Lyonnais attachés par le bras, deux à deux, à la plaine des Brotteaux où on les fusillait. Tout en marchant, un de ces braves gens parvient à délier à moitié son bras droit lié au bras gauche de son compagnon d'infortune.

— Achevez de vous délier, dit-il à voix basse à celui-ci, et à la première rue que nous rencontrerons à droite ou à gauche, sauvez-vous à toutes jambes.

— Que dites-vous là? répond le compagnon indigné, vous allez me compromettre!

Ce mot peint le courage mouton de l'époque, et la petite quantité de présence d'esprit dans les dangers, qu'une civilisation étiolée avait laissée aux Français. Ce n'est point ainsi qu'on en agissait du temps de la Ligue; à voir les naïfs et admirables journaux de Henri III et de Henri IV, on dirait un autre peuple.

Ce n'est point ainsi qu'il faudrait en agir si, par impossible, la terreur reparaissait en France. On doit se faire tuer en essayant de tuer l'homme qui vous arrête. Un jeune homme ne se laisserait plus enlever de chez lui et conduire en prison par deux vieux officiers municipaux. Chaque arrestation deviendrait une scène pathétique, les femmes s'en mêleraient; il y aurait des cris, etc., etc. La mode viendrait de faire sauter la cervelle à qui veut vous arrêter.

LA MASCARADE.

O Volupté divine, ô fille de la Grèce,
Née un jour dans le bois frais et mystérieux
Où l'homme s'endormit auprès de la déesse,
Qui, sur ton lit de fleurs, dans ta plus molle ivresse,
Quand tombent dénoués tes humides cheveux,
Lèves encor le front et regardes les cieux.

Volupté, pâle sœur de la mélancolie,
Qui laisses par instant trembler sous ton cil blond
Des larmes de cristal que le plaisir essuie,
Et souvent de soucis te couronnes le front,
Toi qui tiens dans tes mains le vin pur de la vie,
Et ne vides jamais la coupe jusqu'au fond.

Céleste Volupté, qu'étais-tu devenue
En ces jours de démence et de folles clameurs,
Où l'orgie insensée encombrait chaque rue,
Quel asile sacré, quels marbres protecteurs,
Déesse, ont abrité ta belle gorge nue
Et ton front plein de charme, et tes grands yeux en pleurs?

C'est que jamais aussi de vivante mémoire
On n'avait vu torrent s'épandre à plus grands flots ;
Jamais le vice impur à ces beaux jours éclos
Ne s'était au soleil mis avec plus de gloire,
Jamais sur les chemins, dans la nuit froide et noire,
Plus de gestes hardis et d'obscènes propos.

Écoutez, écoutez ces cris que rien ne lasse,
 Ces étranges rumeurs, ces hurlements dans l'air,
 Ces houras à briser des poitrines de fer :
 Frères, battez des mains, voici le char qui passe ;
 La trompe retentit comme pour une chasse,
 Que mène dans la nuit le spectre de Weber.

O spectacle ! ô misère ! ô triste comédie !
 Que sont tous ces haillons tissés de pourpre et d'or ;
 Ces faugeux oripeaux qui pendent sur le bord,
 Et que la roue effleure ? Hélas ! que signifie
 Cet ignoble manteau dont s'affuble là Vie,
 Plus triste que le drap qui recouvre la Mort ?

Les voilà tous, vêtus de toges purpurines,
 Coiffés du diadème, et le fouet à la main !
 Les voilà tout repus, qui sortent du festin,
 Entraînant sur leurs pas, à travers les bruines,
 Les filles de la rue, immondes héroïnes
 D'un jour qui, Dieu merci ! n'a pas de lendemain.

Voyez dans le brouillard fuir la troupe rapide ;
 La raillerie infâme et le scandale avide
 Portent leurs doigts flétris sur la pure beauté,
 Et souillent du venin de leur bouche livide
 Tout ce qu'on a béni de tout temps et chanté
 Sur cette froide terre où vit l'humanité.

Ce vieillard affublé de honteuses guenilles,
 Qui se fait une croix avec ses deux béquilles,
 C'est le pape de Rome, entouré de sa cour ;
 Voici des empereurs, hélas ! voici des filles,
 Qui livrent aux échos effrénés de ce jour,
 En le prostituant, le nom sacré d'amour.

Et sur le plus haut point du charriot immense,
 Frères, voyez encor, ô suprême démence !
 Pâle, l'œil hébété, le linceul sur le dos,
 Laisant le vent d'hiver souffler dans ses vieux os,

Voilà l'horrible Mort qui sourit et balance
Sur tous les curieux le tranchant de sa faux.

O jeune homme hardi qui dans le grand vestiaire
Où tes avides mains fouillaient avec transport,
N'as pour déguisement su trouver qu'un suaire,
Et qui peux à ce point railler l'horrible Mort,
De quel nom t'appeler, fils aîné de Voltaire,
Ironique railleur, philosophe, esprit fort ?

Où va ce charriot que le délire emporte ?
Les chevaux, l'œil en feu, heinissent dans la nuit,
Partout sur son passage on l'accueille avec bruit,
La trompe l'accompagne et la flamme l'escorte,
Et l'Usure boiteuse en souriant le suit.
Où s'arrêtera-t-il enfin, à quelle porte ?

Où vont ces chœurs grossiers de filles sans aveu ?
Où vont tous ces pierrots sous leur calotte noire,
Ces insensés vêtus de robe dérisoire,
Qui toussent à plaisir et qui se font un jeu
De nos infirmités, et refusent d'y croire,
Et vont niant le mal comme s'il était dieu.

La flamme échevelée, et la trompe sonore,
Où vont-elles, Seigneur, à travers les brouillards ?
Et ces exténués, sans souffle et sans regards,
Où vont-ils ? Jeunes gens ce matin à l'aurore,
Ils s'inclinent ce soir ainsi que des vieillards.
Où vont-ils, où vont-ils, les coursiers de Lenore ?

O toi qui sans trembler sièges au plus haut point,
Dans ton lineoul, ô toi dont la vue inquiète
Semble chercher sans cesse à pourvoir à tout soin,
La station prochaine est-elle encor bien loin ?
En quel splendide lieu finiront-ils la fête ?
Or, voilà tout à coup que la troupe s'arrête.

Le compagnon vêtu du funèbre manteau,
Sans retard le premier quitte son empyrée,

Et d'une marche encor lente et mal assurée,
 S'approche de la porte et lève le marteau ;
 Et la troupe, de vin et de joie enivrée,
 Se rue ardente au fond du splendide tombeau.

Car c'est là, sous les murs du vaste mausolée,
 Là que cent voix de cuivre entonnent leurs accords,
 Que la confusion ardente, échevelée,
 L'un sur l'autre à l'envi précipite les corps,
 Et souffle sur la place une affreuse mêlée
 Où, comme la vertu, la débauche a ses morts.

Nuits, lamentables nuits de joie et de démente !
 Où cette flamme pure et les divins rayons
 Que Dieu met dans les cœurs, pour nourrir l'espérance
 Et pour alimenter le feu des passions,
 De lubriques reflets enluminent les fronts
 Où la vie, au hasard, sans profit se dépense !

O vous qui préférez, quand vous pouvez choisir,
 Les honteuses sueurs de ces fêtes lascives
 Au travail obstiné qui tente l'avenir,
 Jeunes gens, de ces lieux ordinaires convives,
 Fils de ce siècle impur, empressés de jouir,
 Ne vous reste-t-il plus, hélas ! de places vives

Par où l'ambition vous puisse mordre au cœur ?
 Toute source d'amour et de joie et de vie,
 Sur vos lèvres déjà s'est-elle donc tarie ?
 Avez-vous épuisé le fiel de la douleur,
 Et dans l'ombre, pieds nus et le front en sueur,
 Suivi trente ans la Gloire ou la Philosophie ?

Le destin s'est-il fait un jeu de vous briser ?
 Avez-vous au tombeau déjà mis vos familles ?
 Les beaux lys du printemps que Dieu faisait pousser
 Sont-ils donc à jamais tombés sous les faucilles ?
 N'aimez-vous plus les fleurs, les chants, les jeunes filles ?
 Ne respirez-vous plus le ciel dans un baiser ?

Que vous allez ainsi, sans haine ni colère,
Sur d'infâmes tréteaux souiller vos cheveux blonds,
Effeuille sous le vent de ces tristes maisons
Vos nuits, vos belles nuits d'amour et de prière,
Et traîner dans le vin, la boue et la poussière,
Le lin encor si pur de vos illusions !

HENRI BLAZE.

SALON DE 1838.

M. DELACROIX. — M. GIGOUX.

PREMIER ARTICLE.

Pour qu'une œuvre d'art soit complète, il faut deux conditions : qu'elle satisfasse au goût des artistes et au goût de tout le monde. Or, l'art de notre temps est loin d'obtenir ce résultat. Au contraire, il est remarquable que le sentiment des vrais artistes et le sentiment du public sont aujourd'hui en dissidence. Ne serait-ce point que nous assistons à quelque enfantement d'un art nouveau ? Le peuple, agité par la crise sociale, se trouve presque indifférent au mouvement poétique. A vrai dire, l'art n'a pas, dans la société actuelle, l'importance qui lui appartient. La préoccupation politique absorbe toutes les autres. La politique est l'élément vivace et dominateur de notre époque. Les masses ne s'intéresseront vraiment aux travaux de l'art que lorsqu'ils seront inspirés par les désirs et les besoins de la civilisation. Mais l'école française contemporaine, il faut bien en convenir, fait encore de l'art pour l'art. Vienne donc l'art pour la pensée.

Pourquoi, à certaines phases de l'histoire, les beaux-arts ont-ils excité de si profondes sympathies ? C'est que l'art reposait alors sur une réalité populaire et générale. Ainsi, chez les Grecs, l'art était en quelque sorte une institution politique. Ainsi, au moyen âge, les chrétiens portaient en triomphe les images de la Vierge et de Jésus. Ainsi, à la renaissance, l'art contribuant à l'œuvre révolutionnaire qui tourmentait tous les esprits, et surtout le peuple, c'est à dire à la transformation du spiritua-

lisme exclusif, eut une importance fondamentale et non contestée. Mais, depuis la renaissance, l'art devenu fragmentaire et individuel, s'est mis au service des privilégiés. Pour ne parler que de la France, l'art s'est fait grand seigneur sous Louis XIV, débauché sous Louis XV, bourgeois sous le roi-citoyen. Cependant la tendance qui doit amener un nouvel art auquel le peuple s'intéresse, s'est manifesté véritablement dans la peinture sévère de David le conventionnel. Mais David avait bien assez à faire de renouveler la substance et l'inspiration de l'art sans créer la forme du même coup. Dans ses tableaux d'histoire, Louis David a indiqué la direction philosophique et politique de l'art moderne. Il restait à rajeunir la forme, et telle fut l'œuvre de la révolution romantique, accomplie aujourd'hui. Nous avons vu, depuis quinze ans, les artistes, remués par l'inquiétude et le pressentiment, interroger toutes les pratiques et tenter toutes les expériences. Le 93 poétique est à sa fin, et il en sortira, comme de la révolution française, une féconde solution. De même qu'en politique il s'agit de concilier l'autorité et la liberté, la société et l'individu, de même, en matière d'art, il faut arriver à l'individualité de la forme, traduisant une inspiration sociale et commune à tous. Aujourd'hui la peinture ne réalise guère qu'un des deux termes du problème. C'est la raison de cette dissidence que nous signalions en commençant.

Quel est, en effet, le caractère de notre école contemporaine ? Elle se divise en quatre ou cinq groupes différents, qui s'adressent aux artistes ou aux bourgeois, et non point à la foule. Il y a l'école *résurrectionniste* de M. Ingres, qui, à l'imitation des Allemands, cherche à restaurer le style du XVI^e siècle ou même du XV^e. Mais le passé ne se redresse point à la voix d'un homme, si puissante qu'elle soit. Les rares applaudissements de quelques enthousiastes ne sauraient dispenser tout à fait de tenir à son époque par des liens solides et réels. L'école de M. Ingres aura servi à exhumer plusieurs éléments essentiels de l'art, qu'il importait de remettre au jour ; mais il nous paraît qu'elle est destinée à une mission exceptionnelle et transitoire.

Deux autres écoles sont en possession de la faveur publique, ou plutôt de la faveur bourgeoise : l'école positive de M. Paul Delaroche, et l'école qu'on pourrait appeler *fashionable*, repré-

sentée par MM. Camille Roqueplan, Clément Boulanger, Eugène Devéria, Decaisne, Winterhalter, Dedreux Dorcy, Lépaulle et Dubufe. L'école réaliste de M. Paul Delaroche est la plus nombreuse et la plus fêtée. Elle a rallié une partie des débris de l'ancienne école académique ; elle trône en souveraine à l'Institut et se partage les commandes des travaux publics.

Mais au-dessus de ces conventions éphémères, il y a un groupe de peintres indépendants qui poursuivent, chacun dans la voie de son originalité, la rénovation de l'art contemporain. Ceux-ci ne reconnaissent point de chef ni de système exclusif. Ils aiment Raphaël comme Rubens, et Rembrandt comme le Corrège. Ils acceptent toutes les faces de l'existence universelle, et vont puiser aux sources éternelles de toute poésie, la nature et l'humanité.

Cette année, le succès du Salon est pour les peintres indépendants. La vieille école académique a disparu tout à fait. M. Ingres est absent. L'école réaliste est privée de son chef, M. Paul Delaroche. Quant à toutes ces grandes batailles qui se passent entre un cheval, deux ou trois armures de carton et quelques chapeaux empanachés, la critique n'a rien à y voir. Nous avons donc résolu d'examiner seulement les œuvres dont le caractère peut servir au développement de l'art français, laissant de côté la foule des imitations.

La plus belle peinture de l'exposition est la *Médée* de M. Eugène Delacroix. Médée, poursuivie, est sur le point de tuer ses fils. Elle serre convulsivement, entre sa taille et son bras, un de ces blonds enfants qui agite ses petits pieds. Accroupie derrière un rocher, elle écoute avec inquiétude, et tout à l'heure elle va user de son poignard. Ses cheveux flottent en désordre, et son œil lance des flammes. Il y a une fatalité terrible sur sa tête dressée comme une tête de serpent. La tournure de son corps exprime la rapidité du mouvement et le tumulte de son âme. Personne n'a, au même degré que M. Delacroix, cette fougue d'impression, si l'on peut ainsi parler. M. Delacroix saisit une image, juste au moment le plus dramatique et le plus passionné. Il la jette sur la toile, toute palpitante et sans qu'elle se refroidisse par les lenteurs de l'exécution. Ses compositions ont ainsi toute la vivacité d'une esquisse et toute la puissance d'une œuvre terminée.

Mais ce qui place surtout M. Delacroix au-dessus des peintres contemporains, c'est le sentiment de la couleur. Je dirais volontiers que M. Delacroix est le seul coloriste de toute l'école française. Sans imiter Rubens ou Murillo, ou les Vénitiens, ces grands maîtres de la lumière, M. Delacroix est arrivé à une harmonie de nuances et à une puissance de ton merveilleuse. Le clair-obscur des chairs est fin et transparent comme les demi-teintes du Corrège. Les étoffes sont éclatantes comme celles du Véronèse, avec plus de souplesse et de douceur; et puis, c'est un air chaud qui caresse les formes et qui joue sur toute la toile. Il y a une aisance incomparable dans la touche et qui annonce un artiste habitué à la grande peinture. M. Delacroix a gagné encore plus de sûreté dans sa pratique depuis ses guirlandes de fresque à la chambre des députés, outre qu'il a fait là un chef-d'œuvre.

Une autre qualité qu'on a contestée quelquefois à l'auteur du *Massacre de Scio*, et qui se révèle puissamment dans la *Médée*, c'est le sentiment de la beauté, non pas de la beauté froide et immobile, mais de la beauté qui a sa source dans les agitations du cœur. Il y a peut-être une beauté mathématique et positive, résultant d'un certain rapport dans les proportions, c'est la beauté matérialiste. Mais ce magnétisme inexplicable qui vous attire et vous étourdit en faisant vibrer vos sentiments les plus intimes, cette beauté-là est familière à M. Delacroix; c'est la beauté idéale, dont les natures privilégiées portent le type en elles-mêmes. Elle réside plutôt dans le sujet que dans l'objet, pour employer la langue métaphysique des Allemands. Sans être réellement écrite dans la création qui nous charme, elle éveille au fond de notre âme ces rêves mystérieux de l'infini par lesquels l'homme communique avec le surnaturel.

M. Delacroix a encore, au Salon, quelques petites toiles franchement peintes et d'une ardente couleur. La scène des *Convulsionnaires de Tanger* se prêtait bien à l'empirement dramatique de son talent. M. Delacroix aime l'Orient, et sa vive lumière, et ses riches costumes. Il peut y déployer à l'aise toutes les ressources de sa palette et les caprices de son imagination. L'Orient a déjà inspiré à M. Delacroix une de ses plus fines peintures, *les Femmes d'Alger*, qui sont maintenant au Luxembourg. *Le Kaïd et l'Intérieur d'une cour à Maroc* sont deux

petites compositions très-pittoresques et très-bien disposées.

L'œuvre capitale du salon, et la plus remarquée, après la *Médée* de M. Delacroix, est la *Cléopâtre* de M. Gigoux. C'est la même grande toile que le jury avait refusée l'an dernier. Cette fois, messieurs de l'Académie se sont résignés à l'admettre, en compensation de tous les papiers peints qu'ils exposent pour leur compte. Mais il semble que par pudeur ils aient voulu dissimuler l'injustice de leur précédent refus. Ils ont eu soin de faire placer cette belle composition sous un jour qui ne permet pas de la voir. La lumière glisse de travers et donne des reflets éblouissants, si bien que cette peinture colorée paraît terne et grise.

Il nous est pénible de revenir chaque année sur les iniquités du jury académique ; mais la censure de l'Institut n'a pas craint de s'adresser même aux gloires les plus éclatantes de l'art contemporain ; elle a forcé à la dignité de la retraite des artistes de premier ordre, comme MM. Decamps et Barye, qui ne veulent plus s'exposer désormais à de nouveaux refus. Le public seul y perdra. Il y a d'autres exclusions bien plus déplorables, quand elles portent sur des artistes dont le talent a besoin de publicité. Certains noms ont le privilège d'être constamment repoussés, sans examen, je suppose, et assurément sans raison. C'est un droit exorbitant attribué à ce tribunal exceptionnel, un droit de vie et de mort, exercé en dehors de tout contrôle par une douzaine de dictateurs obscurs et souvent malintentionnés.

Personne n'a compris la rigueur du jury appliquée au tableau de M. Gigoux. C'est une œuvre calme et consciencieuse, longtemps méditée et réussie en grand artiste. Après le *Léonard de Vinci*, exposé en 1836, M. Gigoux résolut d'entreprendre quelque autre immense composition. Mais auparavant, et comme une étude préparatoire, il avait besoin de voir l'Italie. Le Musée du Louvre ne lui suffisait plus. Il voulait remonter à la source de ces trésors. Il partit pour le pays de l'art ; il visita Milan, Venise, Rome et Florence, Pise et le Campo-Santo. Il en a rapporté de magnifiques dessins d'après Benozzo Gozzoli, d'après André del Sarto, Raphaël et Michel-Ange, et des copies à l'huile de quelques éclatants morceaux des Vénitiens.

L'Italie a développé chez M. Gigoux des ressources inattendues. Le côté par où l'on pouvait attaquer l'auteur du *Léonard*,

c'était une certaine pesanteur de touche, quelque roideur de dessin, un peu de monotonie dans la couleur, et l'aspect mat des chairs. Ces imperfections qui tenaient aux qualités opposées, c'est-à-dire à la fermeté du pinceau, à la gravité des lignes, à la solidité des teintes, ont disparu tout à fait dans l'*Antoine et Cléopâtre essayant des poisons sur leurs esclaves*.

Le lieu de la scène offre quelque analogie avec le portique du *Repas chez le Pharisien*, de Paul Véronèse. Plusieurs colonnes de granit s'élèvent de chaque côté au premier plan. Le milieu est occupé par un trône couvert de coussins et de tapis ondoyants. Antoine et Cléopâtre président à la fête. La reine d'Égypte, drapée d'étoffes à fleurs d'argent, le bras nonchalamment appuyé sur la cuisse de Marc-Antoine, regarde d'un air blasé l'agonie de deux belles esclaves empoisonnées. Les coins abaissés de sa bouche expriment l'insouciance; mais on sent sous la chair comme un petit frémissement intérieur, une titillation de plaisir. Antoine regarde sa voluptueuse maîtresse. Leur jeune fils avance sa tête curieuse par-dessus l'épaule d'Antoine. Et là, autour d'eux, il semble que tous les restes du monde païen expirant se soient donné rendez-vous; il semble que la civilisation romaine et la civilisation d'Orient s'embrassent pour la dernière fois et célèbrent leur double trépas. Voici des Grecs dégénérés, un peuple pâle, usé comme une vieille coquette, un peuple élégant, mais fané; Apollon rachitique. Voici des Romains à la tête large et instinctive, un type matériel et fort, comme la mission politique qu'il a accomplie. Voici le jeune roi de Perse, Césarion, le fils de César et de Cléopâtre, vêtu d'étoffes rouges à broderies d'or; il est adossé à une colonne et se courbe tranquillement pour mieux jouir du coup d'œil. Voici des femmes jaunes d'Alexandrie, des princes nubiens, d'un noir luisant. Ils sont là, tous ennuyés ou indifférents, abrutis et blasés, et pourtant avides d'émotions. Ils sont là, tous couronnés de fleurs comme une ronde de fantômes qui s'évanouiront au grand jour. Et, en effet, le Christ naissait vers ce temps là, dans l'étable de Bethléem.

Au coin de cette page historique, écrite avec l'âpre vérité de Tacite et la sincérité de Plutarque, l'avenir est indiqué entre toutes ces gigantesques ruines du passé. L'avenir, c'est un grand et noble jeune homme, un Gaulois des légions d'Antoine, qui brise sa couronne et quitte la fête. Il s'indigne de cette féro-

cité calme et froide ; il proteste contre ce passe-temps de rois. C'est cette race neuve, ardente et vivace, qui est destinée à succéder aux derniers païens et à renouveler l'humanité.

Le fond est rempli de figures de toutes sortes, d'Égyptiens, de rois barbares, d'esclaves qui entretiennent les cassolettes d'encens, ou qui circulent portant des vases et des parfums. A droite, on emporte les morts ; les monuments de la ville, les obélisques, se dessinent dans le lointain.

Le foyer du drame est au premier plan, sous les pieds d'Antoine et de Cléopâtre. Là, étendue par terre, une esclave blanche, à demi nue, se tord sur le cadavre d'une autre victime. Sa tête est renversée convulsivement ; ses yeux sont ternes et bleuis ; sa gorge palpite, et les artères de son beau col semblent prêtes à se rompre. Ses bras contractés pressent ses flancs ; sa vie va s'envoler. Le poison a merveilleusement agi. Les princes doivent être contents, le bourreau aussi. Le bourreau joue très-bien son rôle. C'est un Égyptien de la troisième caste. Il est accroupi sur le marbre, à deux pas de ses martyrs. Il lève la tête vers ses maîtres avec un air satisfait, sollicitant l'approbation, comme un chien qui demande une caresse. Près du bourreau sont ses instruments de fête royale : quelques fioles, de petits serpents, et un charmant petit coutelas, au besoin, pour ne pas laisser languir la jouissance des maîtres ; car ils paraissent très-pressés de jouir. Ils sentent bien qu'il faut profiter du temps et que le vieux monde va finir.

Telle est à peu près la description de cette grande épopée, aussi exactement que la parole peut exprimer les richesses de la peinture. On voit que l'auteur comprend l'époque de dissolution qui sépare l'antiquité du monde moderne. Chaque peuple, chaque individu a sa physionomie originale et profondément sentie : la vérité des allures et des costumes se joint encore à l'intelligence historique. C'est une pensée conçue avec maturité, analysée dans ses moindres détails, et largement traduite. L'exécution offre de rares qualités à un degré supérieur. La lumière inonde toute la toile et donne une transparence harmonieuse aux tons les plus solides et les plus empâtés ; en même temps, la touche est facile et coulante : c'est là l'incontestable progrès du talent de M. Gigoux. Sa couleur grasse, onctueuse, ferme, a acquis la limpidité, et surtout la légèreté ; les tons mats ont pris

un éclat éblouissant ; les chairs ont pris du sang et de la circulation ; les draperies sont devenues simples, moelleuses et flottantes. Le dessin est plus à l'aise, les attitudes plus mouvementées, sans perdre de leur sévérité : on sent que le peintre est maître de sa science et qu'il commence à la dominer. Jusqu'ici M. Gigoux a marché avec circonspection, ne sacrifiant jamais le sens commun au caprice, réprimant à dessein une verve dont il a fait preuve dans le *Gil Blas*, se rendant compte de toutes choses par l'expérience, comme un homme qui s'est formé tout seul. M. Gigoux a besoin d'être sûr de lui-même ; ce n'est point une organisation de hasards, d'aventures et de fantaisies ; c'est une nature carrée et logicienne ; il procède plutôt par réflexion que par spontanéité. Un tel homme ne fera jamais d'écarts dangereux ; son audace s'appuie toujours sur la prudence. Vous pouvez disséquer ses œuvres ; vous y trouverez toujours une charpente forte et bien liée, des muscles solides, des vaisseaux coulants et souples ; tout y est bien en place : seulement les nerfs n'ont jamais l'agilité de la fièvre. C'est là peut-être ce qu'on pourrait contester à M. Gigoux, l'en-train et la palpitation, la passion et l'élan. Mais, si son imagination est sobre, quelque peu froide et reposée, il a aussi, par contre, les qualités de ses défauts, la convenance, la droiture du goût, une raison irréprochable. Toutes les natures ont leurs faces spéciales, par où elles sont belles et utiles ; la fougue et les emportements éclipsent-ils le calme et la réflexion ? Le Caravage ne saurait exclure le Dominiquin.

Et puis, la pratique de M. Gigoux a toute l'audace et la vivacité qui manquent peut-être à ses conceptions. Aucun peintre ne manie la brosse plus magistralement que lui. Il couvre une toile à plaisir, de premier coup, sans hésitation et sans retours. Il est sûr de sa palette et de sa couleur. Aussi, ce jeune homme, qui n'a jamais eu de maître, est-il le maître d'une nombreuse école qui ne sait faire mieux que de l'imiter jusque dans ses tons de prédilection, dans ses demi-teintes et ses lumières par plans étendus. Il y a, au Salon, plusieurs tableaux de l'école de M. Gigoux.

Dans l'*Antoine et Cléopâtre*, M. Gigoux a donc concentré toute sa puissance de grand praticien. Les nus sont modelés avec une science et une profondeur pleines de variété. Le torse

vigoureux du bourreau égyptien est ferme comme l'anatomie du Titien ou de l'école vénitienne, tandis que les chairs de l'esclave blanche, qui se débat contre la mort, rappellent la peau veloutée des syrènes de Rubens.

Après MM. Delacroix et Gigoux, nous passerons en revue les tableaux de MM. Brune, Ziegler, Jeanron, Riezener, Henry Scheffer, Gallait, Muller, Roqueplan, Winterhalter et autres. Ce sera l'objet du second article. Les paysagistes viendront ensuite, et nous finirons par la sculpture.

T. THORÉ.

LE SINAI.

(IMPRESSIONS DE VOYAGE.)

I. — ALEXANDRIE.

Le 22 avril 1850, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner, par le cri : *terre ! terre !* poussé à bord du brik *le Lancier*, qui nous conduisait, MM. Taylor, Mayer et moi, en Égypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable ; un grand ruban doré, étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monuments, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc, bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française, conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Égypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie, à mesure que nous approchions du rivage ; et cependant

nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées, et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé longtemps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, aux cris joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Égypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation. Il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement ; mais le capitaine Bellanger nous arrêta, en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent fois probable que, ne partageant pas notre impatience, aucun de ces guides marins ne se hasarderait de nuit à venir à bord de notre bâtiment.

Il fallut donc prendre patience jusqu'au lendemain. Je ne sais ce que firent mes compagnons de voyage. Quant à moi, je ne dormis pas une minute. Deux ou trois fois pendant la nuit, je montai sur le pont, espérant toujours apercevoir quelque chose à la lueur des étoiles ; mais pas une lumière ne s'alluma sur le rivage, pas une rumeur ne nous arriva de la ville : on eût cru que nous étions à cent lieues de toute terre.

Enfin, le jour parut. Un brouillard jaunâtre couvrait tout le littoral, qu'on ne reconnaissait que par une longue ligne de vapeurs d'un ton plus mat. Nous n'en manœuvrâmes pas moins vers le port, et peu à peu le voile qui couvrait cette mystérieuse Isis, sans se lever, devint moins épais, et, comme à travers une gaze de plus en plus transparente, nous revîmes peu à peu le paysage de la veille.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de pas des brisants,

lorsque apparut enfin notre pilote. Il s'approchait sur une barque conduite par quatre rameurs, et ayant à sa proue deux grands yeux peints, dont le regard était fixé sur la mer, comme pour y découvrir ses écueils les plus cachés.

C'était le premier Turc que je voyais, car je ne considérais pas comme de vrais Turcs les marchands de dattes que j'avais rencontrés sur les boulevards, ni les envoyés de la sublime Porte que j'avais de temps en temps aperçus au spectacle : aussi je regardai s'approcher ce digne musulman avec cette naïve curiosité du voyageur qui, las des choses et des hommes qu'il a vus, et venant de faire huit cents lieues pour voir de nouveaux hommes et de nouvelles choses, s'accroche au pittoresque aussitôt qu'il le rencontre, et bat des mains d'avoir enfin trouvé cet étrange et cet inconnu qu'il est venu chercher de si loin.

C'était, du reste, un digne fils du prophète, ayant une longue barbe, un habit ample et brillant, des gestes lents et réfléchis, et des esclaves pour bourrer sa pipe et porter son tabac. Arrivé près de notre vaisseau, il monta gravement à l'échelle, salua, en croisant les mains sur sa poitrine, le capitaine qu'il reconnut à son uniforme, et alla s'asseoir au gouvernail, à la barre duquel notre pilote lui céda sa place. Comme je marchais à sa suite et ne le quittais pas des yeux, au bout de quelques instants, je vis sa figure se contracter, comme s'il avait dans la gorge un corps étranger qu'il ne pût ni rendre ni avaler ; enfin, après des efforts inouis, il parvint à prononcer ces deux mots : *à droite*. Il était temps qu'ils sortissent : une seconde de plus, ils l'étranglaient. Après une légère pause, le même paroxysme le reprit ; mais cette fois ce fut pour dire : *à gauche*. Au reste, c'étaient les deux seules phrases françaises qu'il eût apprises : on voit que son éducation philologique s'était bornée au strict nécessaire.

Ce vocabulaire, si restreint qu'il fût, suffit cependant pour nous faire arriver à un excellent mouillage. Le baron Taylor, le capitaine Bellanger, Mayer et moi, nous nous élancâmes dans la chaloupe et de la chaloupe à terre. Ce qui se passa en moi lorsque je touchai le sol, serait impossible à décrire ; d'ailleurs je n'eus pas le temps d'approfondir mes sensations, un incident inattendu vint me tirer de mon extase.

Sur le port même, ainsi que nous voyons sur les places de

Paris nos conducteurs de fiacres, de cabriolets et de coucous, les âniers attendent les arrivants. Il y en a partout où un homme peut mettre pied à terre : à la tour Carrée, à la colonne de Pompée, à l'aiguille de Cléopâtre. Mais il faut l'avouer à leur louange, ils dépassent encore en prévenance nos cochers de Sceaux, de Pantin et de Saint-Denis. Avant que je n'eusse eu le temps de me reconnaître, j'avais été pris, enlevé, mis à califourchon sur un âne, arraché de ma monture, transporté sur une autre, renversé de celle-ci sur le sable, et tout cela au milieu de cris et de coups échangés si rapidement, que je n'avais pas eu le temps d'opposer la moindre résistance. Je profitai du moment de répit que me donnait le combat qui se livrait sur mon corps, pour regarder autour de moi, et j'aperçus Mayer dans une position encore plus critique que la mienne : il était tout à fait prisonnier, et malgré ses cris, emmené au galop par son âne et par son ânier. Je courus à son secours, et je parvins à le tirer des mains de son infidèle ; nous nous élancâmes aussitôt dans la première ruelle qui se présenta à nous pour échapper à cette huitième plaie de l'Égypte, dont ne nous avait pas prévenus Moïse ; mais nous ne tardâmes point à être rejoints par nos hommes qui, pour plus grande diligence, ayant enfourché leurs quadrupèdes, avaient sur nous l'avantage de la cavalerie sur l'infanterie. Cette fois je ne sais pas comment la chose se serait passée, si de bons musulmans, nous reconnaissant à nos habits pour des Français, n'avaient eu pitié de nous, et sans nous adresser la parole, sans nous prévenir par un geste de leurs bons sentiments à notre égard, ne fussent venus à notre secours en écartant nos officieux assaillants à grands coups de nerfs d'hippopotame. La chose faite à notre satisfaction, ils continuèrent leur chemin sans attendre nos remerciements.

Nous pénétrâmes alors dans la ville, mais nous n'y eûmes pas fait cent pas que nous vîmes quelle imprudence nous avions commise en refusant nos montures ; les ânes sont les cabriolets du pays, et il est presque impossible de s'en passer au milieu de la boue. C'est qu'à cause de la chaleur on est obligé d'arroser les rues cinq ou six fois le jour : cette mesure de police est confiée à des fellahs, qui se promènent, une outre sous chaque bras, et les pressent l'une après l'autre pour en faire jaillir l'eau, ac-

compagnant cette éjaculation alternative d'une double phrase arabe qu'ils prononcent d'un ton monotone et qui veut dire, *prends garde à droite, prends garde à gauche*. Grâce à cette irrigation portative, qui donne à ces braves gens l'apparence de nos joueurs de musette, l'eau et le sable forment une espèce de mortier romain, dont les ânes, les chevaux et les dromadaires peuvent seuls se tirer avec honneur ; quant aux chrétiens, ils s'en défendent encore grâce à leurs bottes, mais les Arabes y laissent leurs babouches.

Pendant nous n'étions qu'au commencement de nos més-aventures ; en sortant de la rue sale et étroite dans laquelle nous nous étions engagés, nous tombâmes au milieu d'un bazar infect ; c'était un de ces foyers méphitiques dans lesquels la peste vient, une ou deux fois l'an, puiser les miasmes putrides qu'elle répand ensuite sur toute la ville : mais, quelle que fût notre hâte de le traverser, il présentait un tel encombrement de ballots, d'ânes, de marchands et de dromadaires, que pendant quelques instants nous fûmes poussés, rudoyés, collés contre les boutiques sans pouvoir avancer d'un pas. Nous allions prendre le parti de retourner en arrière, lorsque nous aperçûmes le kadi, qui, comme dans les *Mille et une nuits*, faisait sa ronde à la tête de ses kaffas. A peine se fut-il aperçu que la voie publique était obstruée, qu'il se dirigea du côté de l'engorgement, et qu'avec une impartialité admirable, il se mit, lui et ses aides, à frapper à grands coups de bâton sur le dos des bêtes et la tête des gens. Le moyen était efficace, une brèche fut pratiquée ; le kadi passa le premier, nous le suivîmes ; la circulation se rétablit derrière nous, comme un fleuve qui reprend son cours. A cent pas de là, le kadi prit à droite et nous à gauche, lui pour dissiper un nouveau rassemblement, et nous pour nous rendre chez le consul.

Nous suivîmes, pendant une demi-heure à peu près, des rues étroites, irrégulières et tortueuses, dont les maisons ont toutes des avant-toits saillants qui, partant des premières fenêtres, vont, en empiétant toujours d'étage en étage, jusqu'au faite du bâtiment ; ce qui resserre tellement l'espace vers le haut, que le jour est presque entièrement intercepté. Sur notre route, nous trouvâmes quelques mosquées, en général peu remarquables ; deux ou trois seulement dans toute la ville sont ornées de *ma-*

denehs (1), mais peu élevés et n'ayant qu'une galerie. A leurs portes, que ne franchit jamais un *giaour*, étaient assis de vrais croyants qui fumaient ou jouaient au *maugallah* (2), enfin, après avoir mis une heure à peu près à venir du port, c'est-à-dire à faire un quart de lieue, nous arrivâmes chez le consul.

M. de Mimaut nous accueillit avec une grâce parfaite. Homme de lettres distingué, archéologue infatigable, défenseur jaloux, non-seulement des droits, mais encore de la dignité de notre nation, tout Français était sûr de trouver auprès de lui hospitalité comme voyageur, protection comme compatriote. Il nous reçut dans une grande chambre, qui avait autrefois été habitée par Bonaparte, Kleber, Murat, Junot, et quelques-uns des généraux les plus braves et les plus renommés de notre expédition. Presque tous avaient adopté en arrivant la vie orientale et l'usage du café et des chibouques qui en constituent les plus habituelles distractions. Ils fumaient assis sur les larges divans qui font le tour de la chambre, et l'on nous montra sur le plancher, en différents endroits, les traces que le feu de leurs longues pipes y avait laissées. Je cite ce détail pour prouver combien les moindres particularités de notre séjour en Égypte sont restées dans la mémoire de ses habitants.

Après une conversation animée comme celle qui s'établit entre compatriotes qui se retrouvent à mille lieues de leur pays, et pendant laquelle M. Taylor exposa les motifs de son voyage et la mission dont il était chargé près du pacha, nous fîmes venir des guides et des ânes, car cette fois nous étions guéris des voyages à pied, et nous nous acheminâmes vers la porte Mahmoudié, qui conduit aux ruines de la vieille Alexandrie. Dès lors, à l'abri de la boue et paisiblement installés sur nos montures, nous pûmes nous livrer à des observations plus curieuses en Égypte que partout ailleurs. Tout était, pour nous autres Parisiens, un objet de surprise; l'ordre physique et social nous

(1) Espèce de clocher du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

(2) Morceau de bois massif, taillé en carré long, ordinairement en cèdre et en chêne; il est creusé de trous demi-sphériques, incrusté quelquefois de nacre. C'est une espèce de tric-trac auquel chaque partner joue avec trente-six coquillages.

semblait bouleversé ; c'était un ciel et une terre comme on n'en voit nulle part, une langue qui n'a d'analogie avec aucune langue, des mœurs qui n'existent que là, un peuple qui semble avoir pris notre vie au rebours. Chez nous, on porte les cheveux longs, le menton rasé, les musulmans se rasent la tête et laissent pousser leur barbe. Nous punissons la bigamie et flétrissons le concubinage, ils proclament l'une, et ne mettent aucune borne à l'autre. La femme est, dans notre existence, une épouse, une amie ; dans la leur, ce n'est qu'une esclave, esclave plus malheureuse que tous les autres esclaves ; sa vie est celle d'une prisonnière : nul que son maître n'approche de son habitation. Plus elle est belle, plus elle est malheureuse, car alors son existence est suspendue à un fil : si elle lève son voile, sa tête tombe !

En sortant par la porte Mamhoudié, nous nous détournâmes de quelques pas pour voir un petit monticule qui porte encore aujourd'hui le nom pompeux de fort Bonaparte. Alexandrie est une ville si basse que les ingénieurs français n'eurent qu'à amasser quelques pelletées de terre et à les couronner d'une batterie pour la forcer à se rendre. Nos honneurs rendus à ce souvenir moderne, nous nous jetâmes tout entiers dans l'antiquité.

La vieille Égypte, l'Égypte descendue de l'Éthiopie avec le Nil, n'existait plus que dans les ruines d'Éléphantine et de Thèbes. Memphis la troyenne leur avait succédé, et sous ses murs avait vu tomber avec Psammenit l'empire des Pharaons, légué par Cambise à ses successeurs. Darius régnait ; sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin et du Jaxarte à l'Éthiopie. Continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie, et attaquaient la Grèce d'Europe tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues, Darius rêvait une troisième invasion, lorsque dans une province de cette Grèce, bornée à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hœmus et au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement. Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères,

se munit de soixante-dix talents, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes d'Amphipopolis, passe le Strymon, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halicarnasse, soumet la Galatie, traverse la Capadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses qu'il chasse devant lui comme une poussière, monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sydon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Bœtis comme fit autrefois Achille à Hector ; va à Jérusalem et à Memphis. sacrifie au dieu des Juifs et aux dieux des Égyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mareotis, et arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dynocrates de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

L'architecte obéit : il traça une enceinte de quinze mille pas, à laquelle il donna la forme d'un manteau macédonien, coupa sa ville par deux rues principales, afin que les vents étésiens qui viennent du nord pussent la rafraîchir. La première de ces rues s'étendait de la mer au lac Mareotis, et elle avait dix stades ou onze cents pas de longueur ; la seconde traversait la ville dans toute son étendue, et elle avait quarante stades ou cinq mille pas d'une extrémité à l'autre. Toutes deux avaient cent pieds de large.

Et la ville naissante ne s'agrandit pas peu à peu comme les autres villes, mais se leva tout à coup. Alexandre en jeta les fondements, partit pour le temple d'Ammon, se fit reconnaître pour le fils de Jupiter, et lorsqu'il revint, la nouvelle Tyr était bâtie et peuplée. Alors le fondateur continua sa course victorieuse. Alexandrie, couchée entre son lac et ses deux ports, écouta le retentissement de ses pas qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre ; une bouffée de vent d'orient lui porta le bruit de la bataille d'Arbelles ; elle entendit comme un écho la chute de Babylone et de Suze ; elle vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis ; puis enfin, cette rumeur lointaine se per-

dit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius.

Huit ans après, Alexandrie vit rentrer dans ses murs un char funèbre, roulant sur deux essieux autour desquels tournaient quatre roues à la persanne, dont les rayons et les jantes étaient dorés. Des têtes de lion d'or massif, dont la gueule mordait une lance, formaient l'ornement des moyeux. Il y avait quatre timons, à chacun desquels était attaché un quadruple rang de jougs, et quatre mulets à chaque joug. Chacun d'eux avait sur la tête une couronne d'or, des sonnettes d'or aux deux côtés de la mâchoire, et autour du cou des colliers chargés de pierres précieuses. Sur ce char était une chambre d'or voûtée, large de huit coudées et longue de douze; le dôme était orné de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes. Au devant de cette chambre régnait un péristyle d'or, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, et dans ce péristyle étaient appendus quatre tableaux. Le premier de ces tableaux représentait un char richement travaillé; un guerrier y était assis tenant en main un sceptre magnifique; autour de lui marchaient la garde macédonienne tout armée et le bataillon des Perses; l'avant-garde était formée par les oplites. Le second tableau se composait du train des éléphants armés en guerre, portant sur leur cou les Indiens, et en croupe des Macédoniens couverts de leurs armes. On avait figuré dans le troisième des corps de cavalerie imitant les manœuvres et les évolutions de combat. Enfin le quatrième représentait des vaisseaux en ordre de bataille et prêts à attaquer une flotte que l'on voyait dans le lointain. Au-dessus de cette chambre, c'est-à-dire entre le plafond et le toit, tout l'espace était occupé par un trône d'or carré, orné de figures en relief d'où pendaient des anneaux d'or, et dans ces anneaux étaient passées des guirlandes de fleurs que l'on renouvelait les jours. Au-dessus du faite était une couronne d'or d'une assez grande dimension pour qu'un homme de haute taille pût se tenir debout dans le cercle qu'elle formait, et lorsque la lumière du soleil frappait dessus, elle renvoyait au loin ses rayons en éclairs. Enfin dans cette chambre il y avait un cercueil d'or massif dans lequel, sur des aromates, était couché le cadavre d'Alexandre.

C'était un de ces douze capitaines que la mort de leur général avait faits rois, qui menait le deuil; dans ce grand partage

du monde, qui s'était accompli autour du cercueil, Ptolémée, fils de Magus, avait pris pour lui l'Égypte, la Cyrénaïque, la Palestine, la Phénicie et l'Afrique. Puis, comme un palladium, qui devait, pendant trois siècles et demi, conserver l'empire chez ses descendants, il avait détourné de sa route le corps d'Alexandre ; il le ramenait demander une tombe à cette ville à laquelle il avait donné un berceau.

A compter de ce jour, Alexandrie fut appelée reine, comme l'avait été Tyr, comme l'était Athènes, comme devait l'être Rome : ses seize rois et ses trois reines ajoutèrent chacun une pierre précieuse à sa couronne. Ptolémée, appelé Soter ou Sauveur par les Rhodiens, fit bâtir la tour du Phare, joignit par une jetée l'île au continent, transporta de Sinope à Alexandrie les images du dieu Sérapis, et fonda la fameuse bibliothèque qui fut brûlée par César. Ptolémée II, surnommé ironiquement Philadelphie à cause de ses persécutions contre les princes de sa famille, recueille, fait traduire en grec les livres hébreux, et nous lègue la version des Septante ; Ptolémée III, dit le bienfaisant, va chercher jusqu'au fond de la Bactriane et rapporte aux bouches du Nil les dieux de la vieille Égypte, enlevés par Cambise. Le théâtre, le musée, le gymnase, le stade, le pannion, les bains, s'élevèrent sous leurs successeurs. Six canaux furent percés à travers des étendues de terrains immenses ; quatre se rendaient du Nil au lac Mareotis ; le cinquième conduisait d'Alexandrie à Canope ; enfin, le sixième traversait l'isthme tout entier, coupait le quartier Rhacotis, et, parti du port Kibetos, allait se jeter dans le lac, à côté de la porte du Soleil.

Aujourd'hui il ne reste plus de l'ancienne île que la jetée, agrandie et solidifiée par des attérissements, et sur laquelle est bâtie la nouvelle ville. Au milieu de ruines presque sans formes, qu'on reconnaît cependant pour avoir été celles des bains, de la bibliothèque et des théâtres, il n'est resté debout que la colonne de Pompée et l'une des aiguilles de Cléopâtre, car l'autre est couchée et à moitié ensevelie dans le sable. Toute la partie qui était autrefois une île, au centre et à l'extrémité orientale de laquelle s'élevait la citadelle, et cette fameuse tour du Phare, qui éclairait à trente mille pas de distance, n'est plus qu'une plage rase et aride, qui s'avance en forme de croissant pour ceindre la ville.

La colonne de Pompée est un jet de marbre surmonté d'un chapiteau corinthien, et reposant sur un massif composé de débris antiques et de fragments égyptiens. Le titre qu'elle porte et qui lui a été donné par les voyageurs modernes, n'a aucun rapport avec son origine, qui, si l'on en croit l'inscription grecque qui en dépend, remonterait seulement à Dioclétien ; elle a éprouvé vers la partie du sud une inclinaison d'environ sept pouces ; au reste, ni ce chapiteau ni la base n'ont jamais été achevés. Quant à sa hauteur, je ne l'ai pas mesurée, mais elle dépasse de près de deux tiers les palmiers qui poussent autour d'elle.

Quant aux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, ainsi que nous l'avons dit, est encore debout et dont l'autre est couchée, ce sont des obélisques de granit rouge à trois colonnes de caractères sur chaque face ; ce fut le Pharaon Mœris qui, mille ans avant le Christ, les tira des carrières de la chaîne libyque, ainsi que d'un écriin, et les dressa de sa main puissante devant le temple du Soleil. Alexandrie les envia, dit-on, à Memphis, et Cléopâtre, malgré les murmures de la vieille aïeule, les lui enleva comme des bijoux qu'elle n'était plus assez belle pour posséder. Les dés antiques qui servaient de base à ces obélisques existent encore et reposent sur un socle de trois marches ; ils sont de construction gréco-romaine et viennent appuyer par leur date architecturale la tradition populaire, qui fait remonter leur seconde érection à l'an 58 ou 40 avant le Christ.

Nous errions depuis deux heures à peu près au milieu de ces ruines, notre Strabon et notre Plutarque à la main, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur le pantalon blanc de Mayer ; il était noir depuis le dessous des pieds jusqu'au genou, et gris depuis le genou jusqu'au haut de la cuisse. Je crus d'abord que, pressé de visiter les ruines, il avait gardé celui avec lequel il avait traversé les rues boueuses d'Alexandrie, mais je m'aperçus bientôt, en prêtant une attention plus sérieuse au phénomène, que cette teinte sombre, qui allait en se dégradant à mesure qu'elle s'éloignait du sol, était mouvante et devait tenir à une cause particulière. Je portai immédiatement et par instinct mon regard sur moi-même, et un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître l'épouvantable vérité : nous étions couverts de puces.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans une pareille extrémité, c'était de nous rendre sans retard aux bains, dont si souvent nous avons entendu parler comme d'un délicieux délassement ; aussi à peine l'idée fut-elle émise par l'un de nous, que la caravane l'adopta à l'unanimité. Nous fîmes signe à nos guides d'amener nos ânes ; nous les enfourchâmes avec plus ou moins de dextérité, selon nos études sur l'équitation et nos souvenirs de Montmorency, et nous revînmes au galop vers la ville ; mais à peine eûmes-nous communiqué à notre interprète l'intention qui nous ramenait, que son visage prit une expression d'effroi tout à fait inquiétante : les bains nous étaient fermés pour toute la journée, et il y allait de notre tête de nous les faire ouvrir. Voici la cause de cette interdiction.

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Or, le Koran enjoint à tout bon musulman de remplir ses devoirs conjugaux pendant la nuit du vendredi au samedi, sous peine de payer en entrant au paradis un chameau par chaque fois qu'il y aurait manqué : il en résulte que le samedi est consacré aux ablutions féminines, et les bains exclusivement réservés à la purification des harems. En conséquence, nous vîmes passer de véritables troupeaux de femmes couvertes d'une mante de soie noire ou blanche, chaussées de brodequins jaunes, le visage voilé d'une petite pièce d'étoffe longue d'un pied et demi, et de la largeur du visage. Cette espèce de barbe, pareille à celle d'un masque de domino, et terminée comme elle en pointe, pend devant la figure, à partir des yeux, et se rattache au voile qui couvre le front par une chaîne d'or, de perles ou de coquillage, selon la fortune ou le caprice de celle qui le porte. Ces femmes, qui ne sortent jamais à pied, étaient montées sur des ânes et conduites par un eunuque, marchant en tête, un bâton à la main. Nous vîmes de ces escadrons qui montaient à soixante, à quatre-vingts, et même à cent femmes : quelques-uns étaient suivis de leurs maîtres, ce qui, vu la circonstance religieuse à laquelle cette sortie faisait allusion, nous parut, de la part de ces derniers, le comble de la fatuité.

Le lendemain, je me présentai aux bains dès qu'ils furent ouverts. Les bains sont, après les mosquées, les plus beaux monuments des villes orientales. Celui auquel on me conduisit était un vaste bâtiment d'une architecture simple et recouverte d'ornements ingénieux ; on entre d'abord dans un grand vestibule,

ayant à droite et à gauche des chambres où l'on dépose le manteau. Au fond, et en face de l'entrée, est une porte hermétiquement fermée; on la franchit et l'on se trouve dans une atmosphère plus chaude que l'air extérieur. Arrivé là, il est encore temps de se retirer, mais dès qu'on a mis le pied dans un des cabinets qui sont contigus à cette chambre, on ne s'appartient plus. Deux domestiques s'emparent de vous, et vous devenez la chose de l'établissement.

C'est ce qui m'arriva à mon grand étonnement; à peine entré, deux vigoureux garçons de bains m'appréhendèrent au corps, en un instant je me trouvai nu comme la main; puis l'un d'eux me noua un châle de lin autour de la ceinture, tandis que l'autre me bouclait aux pieds une paire de patins gigantesques, qui me grandirent immédiatement d'un pied. Cette chaussure insolite me rendit aussitôt, non-seulement toute fuite impossible, mais encore, exhaussé démesurément comme je l'étais, je n'aurais pas même pu conserver mon centre de gravité, si mes deux esclaves ne m'eussent soutenu chacun sous une épaule. J'étais pris, il n'y avait pas à reculer, je me laissai conduire.

Nous passâmes dans une autre chambre; mais là, quelle que fût ma résignation, la vapeur était si intense et la chaleur si grande, que je me sentis suffoqué. Je crus que mes guides s'étaient trompés et étaient entrés dans un four. Je voulus me débattre, mais ma résistance avait été prévue; je n'étais d'ailleurs ni en costume ni en situation favorable pour soutenir la lutte; aussi m'avouai-je vaincu. Il est vrai qu'au bout d'un instant, je fus moi-même étonné de sentir, à mesure que la sueur me coulait le long du corps, ma respiration revenir, et mes poumons se dilater. Nous passâmes ainsi dans quatre ou cinq chambres dont la température suivait une marche progressive, si rapide, qu'enfin je commençai à croire que depuis cinq mille ans, l'homme s'était trompé d'élément, et que sa véritable vocation était d'être bouilli ou rôti. Enfin nous entrâmes dans l'étuve; là, le brouillard était si épais, que je ne pus au premier abord rien apercevoir à deux pas de moi, et la chaleur si insupportable, que je me sentis défaillir. Je fermai les yeux et me laissai aller à la merci de mes guides, qui me firent faire quelques pas encore, m'enlevèrent ma ceinture, me dégraffèrent mes patins et m'étendirent à moitié évanoui sur l'estrade qui s'élevait au milieu

de la chambre, et qui ressemblait à une table de marbre.

Cependant cette fois encore, au bout de quelques instants, je commençai de m'habituer à cette température infernale. Je profitai du retour graduel de mes facultés pour jeter discrètement les yeux autour de moi. Comme mes autres organes, ma vue se familiarisait avec l'atmosphère qui m'enveloppait, si bien que je parvins, malgré le brouillard, à voir assez distinctement les objets environnants. Mes deux bourreaux paraissaient m'avoir momentanément oublié. Je les voyais occupés à l'autre bout de la chambre, et je songeai à mettre à profit le moment de relâche qu'ils voulaient bien me donner.

Je m'orientai donc petit à petit, et je parvins à me rendre compte de ma situation : j'étais au centre d'un grand salon carré, incrusté jusqu'à hauteur d'homme de marbres de différentes couleurs ; des robinets ouverts versaient incessamment sur les dalles une eau fumante qui allait, aux quatre coins de la salle, se perdre dans quatre bassins, pareils à des chaudières, à la surface desquels je voyais s'agiter des têtes rasées qui exprimaient leur béatitude par des expressions de physionomie des plus grotesques. J'étais si occupé de ce tableau, que je ne prêtai qu'une attention médiocre au retour de mes deux garçons de bains. Ils revenaient à moi, tenant, l'un une large sébille de bois dans laquelle il avait fait dissoudre du savon, l'autre un paquet de filasse fine. Tout à coup il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient dans la tête par les yeux, le nez et la bouche ; c'était mon scélérat de baigneur qui venait de m'inonder la figure avec cette préparation, et qui, pendant que son camarade me maintenait par les épaules, me frottait avec rage la figure, les cheveux et la poitrine. La douleur était si insupportable, qu'elle me rendit toute mon énergie ; il me parut ridicule de me laisser ainsi torturer sans me défendre, j'écartai l'un d'un coup de pied, je culbutai l'autre d'un coup de poing, et ne voyant pas d'autre remède à mon mal qu'une immersion complète, je me dirigeai vers celui des quatre bassins qui me parut le mieux habité, et je m'y élançai hardiment ; l'eau était bouillante. Je jetai un cri de brûlé, et m'accrochant à mes voisins, qui ne comprenaient rien à mon agitation, je remontai sur le bord de la cuve presque aussi rapidement que j'y étais descendu. Cependant si courte qu'eût été l'ablution, elle avait

produit son effet ; j'avais le corps rouge comme un homard.

Je restai un instant stupéfait et me crus sous l'empire d'un cauchemar. J'avais sous les yeux des hommes qui cuisaient dans une espèce de court bouillon, et qui paraissaient prendre le plus grand plaisir à ce supplice. Cela bouleversait toutes mes idées sur le plaisir et sur la douleur, puisque ce qui était douleur pour moi était plaisir pour eux ; aussi pris-je la résolution de ne plus m'en rapporter à moi-même, de ne plus croire à mes sensations et de me laisser tout bonnement faire, quelque chose qu'on me fit ; mes deux bourreaux me trouvèrent donc parfaitement résigné lorsqu'ils revinrent à moi, et je les suivis sans résistance vers l'un des quatre bassins. Arrivé aux marches, ils me firent signe de descendre ; j'obéis passivement, et je me trouvai dans une eau qui me parut avoir de 35 à 40 degrés. Cela me parut une chaleur fort tempérée.

De ce bassin je passai à un autre d'une température plus élevée, mais supportable encore. J'y restai comme dans le premier à peu près trois minutes. Au bout de ce temps, mes hommes me conduisirent dans un troisième, qui pouvait avoir 10 ou 12 degrés de plus que le second ; enfin de ce troisième, ils me dirigèrent vers le quatrième, qui était celui où j'avais fait mon apprentissage de damné. Je m'en approchai avec la plus grande répugnance, quelque résolution que j'eusse prise de tout supporter. Aussi, arrivé à la descente, je commençai par tâter l'eau du bout du pied ; elle me parut toujours chaude, mais non plus au degré que je lui avais connu. Je risquai une jambe, puis l'autre, enfin tout le corps, et je fus tout étonné de ne plus éprouver la même cuisson. C'est que cette fois j'étais arrivé par gradation, et que les autres bassins m'avaient préparé à celui-ci. Au bout de quelques secondes, je n'y pensai plus, et cependant je crois pouvoir répondre que l'eau avait de 60 à 65 degrés de chaleur ; seulement lorsque je sortis, ma peau avait encore foncé en couleur : du ponceau j'étais passé au cramoisi.

Mes deux traîtres me reprirent et me renouèrent de nouveau une ceinture autour des reins ; puis ils me roulèrent un châle autour de la tête, et me ramenèrent successivement dans les salles où nous étions déjà passés, ayant soin, à chaque changement d'atmosphère, de me mettre une nouvelle ceinture et un nouveau turban. Enfin j'arrivai dans la première chambre où

j'avais laissé mes habits. J'y trouvai un bon tapis et un oreiller, on m'enleva encore une fois ma ceinture et mon turban pour m'envelopper tout le corps d'un grand peignoir de laine, on me coucha comme un enfant, puis on me laissa seul.

J'éprouvai alors un sentiment de bien-être indéfinissable : je me sentais parfaitement heureux, mais d'une faiblesse telle que, lorsqu'on rouvrit, une demi-heure après, la porte de ma chambre, on me retrouva exactement dans la même position où on m'avait laissé.

Le nouveau personnage qui entra en scène, était un jeune Arabe vigoureux et bien découplé : il s'approcha de mon lit en homme qui avait affaire à moi. Je le regardai s'avancer avec une espèce d'effroi, bien naturel à un homme qui vient de passer à travers de pareilles épreuves ; mais j'étais si faible, que je n'eus pas même l'idée de me soulever : il commença par me prendre la main gauche, dont il fit craquer toutes les articulations ; puis il passa à la main droite, à laquelle il rendit le même service. Après le tour des mains vint celui des pieds et des genoux ; enfin, par un dernier effort habilement combiné, il me mit dans la position d'un pigeon à la crapaudine, et comme on donne le coup de grâce à un patient, il me fit craquer l'épine dorsale. Pour cette fois je jetai un véritable cri de terreur, je croyais avoir la colonne vertébrale brisée. Quant à mon masseur, satisfait du résultat qu'il avait obtenu, il abandonna le premier exercice pour passer à un autre, et se mit à me pétrir les bras, les jambes et les cuisses, avec une dextérité admirable ; cela dura environ un quart d'heure, au bout duquel il me quitta. J'étais plus faible encore qu'auparavant, de plus toutes les jointures me faisaient mal. Je voulus tirer mon tapis pour me recouvrir, je n'en eus pas la force.

Un domestique m'apporta du café, une chiboucke et des casolettes ; puis, me voyant nu, il me jeta une couverture de laine sur le corps, et me laissa m'enivrer de parfums et de tabac. Je passai ainsi une demi-heure entre la veille et le sommeil, perdu dans les vagues méditations d'une ivresse délicieuse, éprouvant un sentiment de bien-être inconnu et dans une parfaite insouciance des choses de ce monde. Je fus tiré de mon extase par le barbier, qui commença par me raser, puis me peigna la barbe et les moustaches et finit par me proposer de m'épiler entière-

ment ; comme je n'avais aucun goût pour ce genre de cérémonie, la proposition demeura sans résultat.

Le barbier fut remplacé par un enfant de quatorze ou quinze ans, qui entra sous le prétexte de me frotter les talons avec de la pierre ponce. Ignorant complètement ses intentions ultérieures, je lui livrai mes pieds ; mais voyant que l'opération terminée il demeurait debout et comme attendant quelque chose, je lui demandai ce qu'il voulait : il me répondit par une phrase arabe dont je ne compris pas un mot. Je secouai la tête en signe de non-intelligence ; il développa alors sa proposition par un geste si expressif, qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je ripostai par un autre, qui l'envoya rouler à dix pas de moi.

Au bruit qu'il fit en tombant, le masseur rentra : je lui fis signe que je voulais sortir ; il m'apporta mes habits et m'aida à m'en revêtir, car j'étais si faible et si disloqué encore, qu'à peine si je pouvais me tenir debout. Il me reconduisit alors dans la chambre qui s'ouvre sur le vestibule, où je retrouvai mon manteau ; puis je payai pour ce bain, qui avait duré trois heures, pour les domestiques, le masseur, le barbier, la pipe, le café, les parfums, la proposition qu'on m'avait faite, et le coup de pied que j'avais donné au jeune homme, une piastre et demie, c'est-à-dire onze sous de notre monnaie. — C'est merveilleux !

Je trouvai des ânes à la porte, et cette fois je ne me fis pas prier. J'enfourchai ma monture, et m'en allai tranquillement au pas. Quoiqu'il fût dix à onze heures du matin, il me semblait que l'air était très-frais. Cela tenait à la comparaison, et je compris dès lors le fanatisme des Turcs pour ce délassement, qui m'avait paru, à moi, une fatigue si intolérable.

En rentrant au consulat, j'appris que nous serions reçus le jour même par Ibrahim-Pacha, en l'absence de son père, qui était dans le Delta. L'audience était pour midi. J'avais deux heures devant moi, j'en profitai pour me mettre au lit.

A l'heure indiquée, un officier du prince arriva pour prendre la conduite du cortège, et se plaça à sa tête. La caravane se composait de M. de Mimaut, du baron Taylor, du capitaine Belanger, de Mayer et de moi. Elle était éclairée sur ses flancs par deux *kaffas*, dont l'office était d'écarter à coups de bâton les curieux qui auraient pu gêner la marche de l'ambassade.

Un grand changement somptuaire venait d'être fait par le pacha. Depuis six mois à peu près, il avait répudié l'ancien costume militaire et adopté le nouveau, nommé *nizam-jedid*. Le cortège rencontra plusieurs corps d'infanterie affublés de cet uniforme, qui consiste dans une calotte rouge, une veste rouge, une culotte rouge et des pantouffles rouges. Cet habit est scrupuleusement adopté, et les régiments présentent un ensemble de couleur assez satisfaisant. Il est vrai que les figures des soldats offrent un assortiment de nuances les plus variées, depuis la peau blanche et mate du Circassien jusqu'au teint d'ébène de l'enfant de la Nubie; mais tous les efforts du pacha n'ont encore pu remédier à cet inconvénient.

Un autre, qui n'est pas moins grand, est celui que j'ai déjà signalé. Ces régiments, qui s'avancent dans les rues boueuses d'Alexandrie au son des tambours, qui battent des marches françaises, malgré toute la discipline qu'essaient de maintenir les sergents placés en serre-file, ne peuvent non-seulement marquer le pas, mais encore conserver leur rang. Cela tient à ce que, de cinq minutes en cinq minutes, les babouches rouges des soldats restent dans la boue, et que leurs propriétaires sont obligés de s'arrêter pour ne pas les perdre. Cette manœuvre perpétuelle, qui n'a point été prévue par l'école du fantassin, met dans les rangs de la milice égyptienne un désordre qui, au premier abord, pourrait la faire prendre pour la garde nationale du pays. La méprise serait d'autant plus innocente, que, sous ce climat brûlant où tout poids est un fardeau, chacun porte son fusil à volonté et de la manière qui lui est la plus commode.

Enfin, le cortège vainquit tous les obstacles et arriva au palais. Dans la cour nous trouvâmes un régiment des mêmes troupes qui nous attendait sous les armes. Nous passâmes entre deux haies, montâmes l'escalier, et traversâmes une suite de grandes salles blanches sans aucun ameublement, au milieu de chacune desquelles s'élançait un jet d'eau. Dans l'avant-dernière, M. Taylor s'arrêta pour disposer les présents destinés au prince Ibrahim. Ils consistaient en armures de colonels de cuirassiers et de carabiniers, en fusils de chasse et en pistolets de combat. Cette disposition faite, nous entrâmes dans la salle de réception.

Elle était en tout pareille aux précédentes, et sans autre meuble

qu'un énorme divan, qui en faisait le tour. Dans l'angle le plus obscur de cette salle, une peau de lion était jetée sur le divan, sur cette peau de lion, accroupi, une jambe pendante par-dessus l'autre, était Ibrahim, tenant un rosaire de la main gauche et jouant de la droite avec les doigts de son pied.

M. Taylor salua et s'assit à la droite du prince, M. de Mimaut à sa gauche, et le reste du cortège ainsi qu'il lui plut. Pas un mot ne fut échangé dans cette première partie de la réception. Aussitôt que chacun eut pris sa place, Ibrahim fit un signe; on apporta des chibouques tout allumées, et l'on fuma. Pendant les cinq minutes que dura cette opération, nous eûmes le temps d'examiner à loisir le prince Ibrahim. Il était coiffé d'un bonnet grec, portait le nouvel uniforme militaire et paraissait avoir quarante ans. Du reste, il était petit, trapu, robuste, avait les yeux vifs et brillants, le visage rouge, et la moustache et la barbe de la couleur de la peau de lion sur laquelle il était assis.

Lorsque les pipes furent vidées, on apporta le café. La pipe et le café réunis constituent les grands honneurs. Dans les audiences ordinaires, on n'offre généralement que l'un ou l'autre. Le café bu, Ibrahim se leva bien lentement, marcha vers la porte, et, suivi de M. Taylor et de nous tous, entra dans la salle des présents. Il les examina les uns après les autres avec une satisfaction visible; les armures du carabinier, ornées de leur soleil d'or, semblèrent surtout lui faire grand plaisir. Cependant, l'inspection finie, il parut encore chercher autre chose; mais ne trouvant point ce qu'il cherchait, il adressa quelques mots à son interprète, qui, se tournant vers M. Taylor :

— Son altesse, dit-il, demande si vous avez pensé à lui apporter du vin de Champagne.

— Oui, dit le prince accompagnant ces trois mots français d'un geste expressif de la tête; oui, du champagne! du champagne!

M. Taylor répondit qu'on avait prévenu les désirs de son altesse, et que plusieurs caisses remplies de vin de champagne devaient déjà être déposées au palais.

Dès ce moment, Ibrahim se montra de l'humeur la plus charmante: il rentra dans la salle de réception, parla beaucoup de la France qu'il regardait, disait-il, comme une seconde patrie,

étant petit-fils d'une Française. Puis, pour dernière marque d'honneur, des esclaves entrèrent avec des cassolettes tout allumées, et les approchant de nos poitrines, ils en parfumèrent notre barbe et notre visage. Cette cérémonie achevée, M. Taylor se leva et prit congé du prince en portant successivement sa main droite au front, à la bouche et à la poitrine, ce qui veut dire, dans le langage figuré et poétique de l'Orient : Mes pensées, mes paroles et mon cœur sont à toi !

Puis l'ambassade rentra au consulat dans le même ordre qu'elle en était sortie.

Le soir, M. de Mimaut nous offrit d'aller au spectacle. Il y avait à Alexandrie comédie bourgeoise ; l'on jouait deux vaudevilles de Scribe.

A. DAUZATS. — ALEX. DUMAS.

LA

ESTATUA DE PROMETEO,

Comédie de Caldéron.

Parmi les fables que la poésie antique nous a transmises, il y en a une qui a été reproduite par les esprits les plus détachés de la tradition classique, et les plus entièrement dévoués à l'ordre d'idées et de sentiments que la civilisation moderne a développés : c'est la fable de Prométhée. Tous les poètes qui se sont condamnés à la stricte et matérielle imitation de l'art grec, les poètes du siècle d'Auguste, et ceux du siècle de Louis XIV, ont négligé cette tradition, qui dépasse, en effet, de beaucoup les symboles ordinaires de la Grèce, et qui est autant la prophétie d'une époque future que l'expression d'une vie passée.

M. Edgar Quinet, qui s'est distingué jusqu'à présent par un sentiment tout à fait nouveau de la vie et de la littérature des nations contemporaines, vient de publier un poème dramatique, dans lequel sa pensée, repliée tout à coup vers le passé, a renouvelé ce grand sujet de Prométhée, où l'esprit des temps anciens et celui des temps actuels se rencontrent. Nous essayerons de donner une appréciation de ce bel ouvrage qui caractérise, selon nous, une transformation du talent de l'auteur, et aussi de notre poésie. Mais en cherchant comment les poètes modernes avaient traité ce sujet avant lui, nous avons trouvé, dans Caldéron, une comédie si extraordinaire, si curieuse, et de tous points si inconnue, que nous n'avons pu nous empêcher de la considérer séparément.

Caldéron, aux yeux des Schelegel et des autres critiques de ce siècle, partage avec Shakspeare la gloire d'avoir donné les modèles de la littérature romantique. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de lui dans notre pays ; quelques-unes de ses comédies ont été traduites dans notre langue, et imitées sur notre scène ; mais elles ne sauraient donner une idée complète de cet esprit inépuisable. Lorsqu'on a essayé, en France, de caractériser d'une manière plus générale les productions littéraires de l'Espagne, on s'est borné à dire que le matérialisme était leur signe distinctif. L'exhibition récente des tableaux espagnols confirme cette assertion ; et ce qu'on connaît jusqu'ici de l'œuvre immense de Caldéron ne la contrarie pas. Mais la comédie dont nous voulons aujourd'hui essayer de faire l'analyse nous montre ce poète sous un tout autre jour, et donne lieu à de nouvelles conjectures. Si on avait, nous ne disons pas traduit, mais seulement publié chez nous les *Autos Sacramentales*, qui sont l'expression la plus sérieuse de son esprit, et dont l'unique édition est excessivement rare, nous ne doutons pas qu'on ne pût arriver promptement à avoir un sentiment vrai de l'élévation de son génie.

Lope de Véga est regardé comme le fondateur du théâtre espagnol, bien que Miguel Cervantes et d'autres poètes eussent composé des comédies avant lui ; il éclipsa toutes les gloires rivales autant par sa miraculeuse abondance que par sa supériorité réelle. Il prolongea sa vie durant le XVII^e siècle ; mais sa jeunesse et son inspiration appartiennent au XVI^e siècle ; né en 1562, il était sur cette flotte formidable, envoyée en 1588, par Philippe II, pour écraser la résistance qu'Élisabeth opposait à ses projets de domination universelle, et pour commencer par l'Angleterre la conquête du monde.

Au milieu de ces grandes entreprises, qui étaient la suite des plans de Charles Quint, l'Espagne s'éleva au plus haut degré de splendeur qu'elle ait jamais atteint. Philippe II, cherchant à fonder d'une manière durable la gloire de ce peuple, et ne trouvant pas que l'or du Nouveau-Monde fût une garantie suffisante de sa puissance, entreprit d'associer sa fortune à celle du catholicisme, et enracina si bien la religion dans ce sol, qu'on doute aujourd'hui s'il pourra recevoir une autre semence. Cependant l'Espagne ne semblait pas faite pour être le représentant du ca-

tholisme ; nation sans unité, pleine de Juifs et de Maures, elle accueillit avec empressement les premiers apôtres du luthéranisme. Mais Philippe II et l'inquisition changèrent, pour elle, l'ordre naturel, et lui firent une destinée contraire à la logique de l'histoire ; une volonté inébranlable et farouche opéra ce grand crime. L'Espagne ne s'y prêta point d'abord avec complaisance ; et l'ouvrage qui domine toute sa littérature, pendant le *xvii^e* siècle, c'est cet immortel *Don Quichotte*, satire audacieuse du passé, éclos sur une terre où le passé allait renaître.

Aussi, Lope de Véga, qui appartient au *xvii^e* siècle, n'est pas un poète catholique, son théâtre n'a rien de religieux ; des passions ardentes et heureuses, des situations romanesques, de vives rencontres, d'éclatantes saillies, voilà le fonds de toutes ses pièces. Il y a pourtant un côté par lequel on sent en lui le poète de Philippe II. Ses comédies sont l'expression d'une civilisation arrêtée, qui s'endort sur la foi des vieilles croyances, et dans laquelle le scepticisme n'est pas possible ou n'est pas toléré. La fatalité, le doute, les idées générales, les émotions sévères qui faisaient le caractère du théâtre antique, vous ne les trouverez pas dans Lope de Véga ; pour lui, chaque chose a sa règle sûre, respectée ou vengée ; pas d'hésitation dans la conscience, pas d'incertitude sur la nature des actions humaines, pas de deuil dans le dénoûment ; la joie brillante, continuelle, irréfléchie, de ses conceptions, trahit à la fois l'influence du climat méridional et l'absence du scepticisme. Pendant ce temps-là, Shakspeare, le poète de la reine Élisabeth, poète plus élevé et plus vrai, se faisait l'écho des doutes de son siècle, et jetait au théâtre, dans une forme puissante, le retentissement des angoisses par où passent les hommes aux grandes crises de rénovation.

Caldéron naquit la première année du *xviii^e* siècle ; depuis deux ans Philippe II était mort, ayant échoué dans tous les projets qu'il avait formés pour l'asservissement de l'Europe, mais ayant réussi à faire d'une nation héroïque la servante de toutes les superstitions et l'instrument docile du despotisme. L'antique esprit religieux, qui était impuissant partout ailleurs, se créa alors, en Espagne, des interprètes éloquents ; tandis que l'école des Carrache, qui avait ranimé le sentiment de la peinture en Italie, s'éteignait, Zurbaran, Vélasquez et Murillo reproduisaient

dans leurs tableaux la foi des grands maîtres italiens ; tandis que la poésie italienne dégénérait après le Tasse, le dernier chantre que la religion ait inspiré au delà des Alpes, et que Guarini ouvrait la série de tous les fades versificateurs de la décadence, le catholicisme rencontrait encore un grand poète dans Caldéron, au milieu de ce peuple que la volonté de Philippe II avait pétri, et où le moyen âge reflleurissait sur le tombeau de ce terrible roi, malgré l'imbécillité de ses successeurs.

Caldéron fut le contemporain de Corneille, ces deux grands hommes commencèrent et achevèrent leur carrière à peu près en même temps ; mais, à la différence de leur génie, on jugerait qu'ils sont séparés par des siècles. Corneille, résultat direct de l'esprit français qui, depuis Ronsard, s'était constitué en Europe comme le plus fidèle représentant de l'antiquité et de la philosophie, était le poète à la fois de l'histoire ancienne et de la politique moderne ; on trouve en lui ce mélange de la forme antique et des idées récentes, dont Montaigne avait, avant lui, donné l'exemple, et qui était, à proprement parler, le caractère distinctif de la renaissance. Caldéron n'est point si ancien, ni si nouveau ; il n'est ni citoyen romain, ni penseur français ; il reste tout entier plongé dans cette civilisation catholique, qui a pris sa place entre la philosophie grecque et le doute moderne ; il est l'expression dernière du moyen âge. Chose étrange ! Pendant le xvii^e siècle, toutes les autres nations de l'Europe sont tournées vers l'avenir. L'Italie produit Galilée ; la France, Descartes ; l'Angleterre voit briller Bacon ; la Hollande, Grotius : tous hommes qui viennent marquer le changement des idées et faire faire aux sciences de nouveaux progrès. L'Espagne seule est retournée dans le passé, dont, quelques années auparavant, elle s'était moquée par la bouche de Miguel Cervantes. Voilà ce qu'avait fait Philippe II ! voilà ce qu'un homme peut faire de ses semblables !

Caldéron, pour dire en quelques mots tout ce que nous pensons de lui, est un scolastique comme il y en avait dans ces écoles du xiii^e et du xiv^e siècles, où l'on agitait la querelle des réalistes et des nominalistes. Caldéron est un métaphysicien du moyen âge ; il croit à l'existence de toutes les entités auxquelles l'abstraction a donné naissance, et il emploie son admirable génie à leur prêter un corps et une figure poétiques. La lecture des

Autos Sacramentales ; dans lesquels on n'a vu jusqu'à présent qu'une imitation des *Mystères* de notre théâtre naissant, pourrait seule donner une démonstration complète de cette vérité. Mais en l'absence de ces preuves, que nous ne saurions trop regretter, la comédie de *la Estatua de Prometeo* peut jeter sur le véritable caractère de ce génie étonnant des clartés que nous croyons précieuses et nouvelles. L'analyse que nous allons faire nous fournira l'occasion de développer notre pensée.

Comme toutes les comédies espagnoles, celle-ci est divisée en trois journées. Au commencement de la première journée paraît Prométhée, qui s'écrie : « Habitants des hautes cimes du Caucase ! venez de la montagne ! venez de la vallée ! » On entend des voix répondre derrière le théâtre : « Qui nous appelle ? qui nous demande ? »

PROMÉTHÉE. — Je suis Prométhée. Venez, il est temps que je vous montre à quel noble usage j'ai employé les jours si nombreux pendant lesquels je me suis tenu caché dans cette grotte sauvage. Venez, venez, en tirant de tous vos instruments grossiers les harmonies confuses dont vous honorez les divinités.

Les voix extérieures se rapprochent. On entend d'abord Épiméthée, qui se joint à Prométhée pour appeler les habitants du Caucase ; puis Merlin, le gracioso de la pièce, espèce de paysan bouffon, qui est suivi de sa Libia, et qui prélude à ses facéties. Le chœur s'avance toujours. Enfin, Épiméthée entre, armé d'un arc et de flèches, et après lui paraissent des troupes de jeunes bergers et de jeunes bergères avec des instruments. Les voyant réunies, Prométhée leur fait un long discours, dans lequel il leur apprend son origine et sa destinée :

« Vous savez que de Japet et d'Asia nous naquîmes dans un seul enfantement, moi et Épiméthée, pour montrer des natures et des penchants tout à fait opposés. Nous grandîmes différents ; il devint chasseur, poursuivant les bêtes à travers les montagnes ; moi, mon inclination me porta à la tranquillité de la lecture, et je trouvai que c'était faire injure à notre noble nature que de passer sa vie avec les brutes. Voulant savoir comment, dans un même instant, un même horoscope avait pu produire deux naturels si contraires, je m'adonnai à la spéculation des causes et des effets, souveraine difficulté sur laquelle toute la philosophie repose. Pour m'initier à tout ce qui fait la gloire de

l'homme, je quittai ma patrie et j'allai chercher ailleurs des maîtres ; comme la Syrie est le rendez-vous le plus célèbre des arts et des sciences, et que tous les plus beaux génies de l'Asie y accourent, je m'y mêlai à eux. La logique naturelle qui avait été déposée dans mon âme, à son insu, fut dévoilée par la claire lumière de l'enseignement, et je m'ouvris des sentiers inconnus. Une fois que cette porte des sciences me fut ouverte, je pus m'élever, à travers les barrières, aux principes de toutes les autres et à la connaissance de chacune d'elles. Je suivis l'école des Chaldéens, qui font leur principale étude de l'astrologie, et j'y appris le mouvement du soleil, des astres, et leurs influences sur nos destinées. Je revins dans mon pays pour lui faire part de ces lumières et le tirer de la barbarie ; je voulus lui enseigner la paix et la justice. Mais à peine avais-je essayé de les faire connaître, que le peuple en fureur, m'accusant d'ambition, accueillit mes bienfaits par des injures. Voyant qu'on me faisait un crime de mon zèle, je me réduisis à vivre avec moi-même dans cette grotte mélancolique, n'ayant d'autre compagnie que la solitude. Là, non-seulement je repassai ce que je savais sur le soleil et sur la lune, sur la succession du jour et de la nuit, sur les âges futurs, sur la lumière, sur la qualité des plantes et des fleurs ; non-seulement j'observai le vol des oiseaux qui fendent l'air, et j'écoutai leurs voix pour en tirer des augures, mais encore j'élevai mon esprit à la haute connaissance des dieux. Dans ces spéculations, je vis comment étaient distribuées les monarchies du ciel et de la terre ; à Jupiter le ciel, la mer à Neptune, son écume à Vénus, la terre à Saturne, à Cérès ses fécondes moissons, ses fleurs au Zéphyre, ses fruits à Pomone, les abîmes à Pluton, les vents à Éole, le commerce à Mercure, à Apollon les Nymphes et les Muses, à Mars et à Pallas les combats ; et, pour le dire enfin, à Minerve l'inspiration absolue des sciences. Cherchant à rendre à cette divinité un culte particulier, j'ai fait une statue, suivant les règles de la sculpture, et j'ai pris à toutes les fleurs de quoi embellir sa figure. Vous allez la voir. Il me tarde de substituer devant son effigie des rites religieux à vos règles politiques. Votre zèle construira un autel et un temple à Minerve, la sage et pure déesse, et vous la prierez de diriger votre fortune du haut du trône sacré où elle vit et triomphe. »

— En achevant cet immense discours, dont nous avons abrégé la métaphysique et les descriptions interminables, Prométhée découvre dans sa grotte une statue qui a les traits de Minerve. Comme on le voit, ce Prométhée ne ressemble guère à celui d'Eschyle; ce n'est pas un Titan enchaîné, c'est un homme qui se donne la mission d'éclairer ses semblables. Le Causase n'est pas le lieu de son supplice; c'est sa patrie, et il veut l'arracher à la barbarie par la religion et les sciences. Il ne paraît pas non plus que nous soyons dans une antiquité bien reculée; il est vrai que les compatriotes de Prométhée sont des sauvages, mais dans ce même temps la Syrie offre le spectacle de la plus brillante civilisation. On dirait que cette contrée jouit de tous les prodiges de la science et des arts, comme l'Italie, par exemple, au *xvi^e* siècle, et que c'est aussi de ce centre commun que les lumières doivent se répandre sur le reste du monde. A peine Prométhée a-t-il cessé de parler, que la foule s'écrie : O miracle !

Épiméthée, ce frère de Prométhée, que nous venons de voir si différent de lui, et dont le contraste va devenir de plus en plus frappant, prend la parole, tout en fixant des yeux émus sur la statue : — Prométhée, dit-il, que ton génie soit grand, personne n'en doute; et si quelqu'un voulait le nier, cette statue le démentirait. Si nous ne pouvons nous soumettre à ton empire, c'est que nous sommes contents des deux lois que le peuple suit, lorsqu'il châtie celui qui tue et celui qui vole; mais rien ne nous défend d'admettre les rites sacrés par lesquels on adore les dieux; et, pour te prouver que ceux-là même qui repoussent ton pouvoir politique sont prêts à accepter ta religion, je vote au nom de tous pour qu'on construise à Minerve un temple qui surpasse en richesse et en sculptures celui de notre grand Saturne. Nous ne l'adorerons pas dans ta grotte où le soleil ne pénètre pas; mais nous élèverons, dans une région moins sauvage, un temple d'une grande architecture, sur des colonnes doriques aux chapiteaux dorés, et s'élançant dans l'air sous la forme d'une aiguille pyramidale.

Merlin et Libia donnent leur consentement, au nom de tous, aux paroles d'Épiméthée. Puis Libia se met à chanter, en dansant, une sorte de chœur : — Venez, habitants du Caucase, venez célébrer cette fête; venez des monts et des vallées, et vous

verrez que, dans cette sculpture nouvelle, la nature se joint à l'art. Venez en tirant de vos grossiers instruments des sons confus, auxquels répondent les vents !

Tout à coup un cri se fait entendre derrière le théâtre, et Prométhée s'écrie : Quels sons discordants ont répété les échos du Caucase ?

On voit alors paraître Timantes, le vieillard, le représentant de la sagesse : — Fuyez, bergers, dit-il ; une bête féroce, telle qu'on n'en a jamais vu, s'est précipitée à travers la montagne, Le chœur répète : Fuyons ; quel effroi ! quelle calamité ! Épiméthée ne se trouble pas : Qu'elle vienne, dit-il ; quelque venin qu'elle exhale, je veux la sacrifier à Minerve, pour que la première victime soit de ma main, comme la première statue est de celle de mon frère.

Prométhée sort avec lui ; Timantes invite la musique, qui a le don de conjurer les serpents, à le suivre en répétant ses fanfares ; tous ces personnages s'en vont les uns après les autres. Il ne reste en scène que Merlin et Libia.

LIBIA. — Tu ne vas pas avec eux, Merlin.

MERLIN. — Non, Libia.

LIBIA. — Pourquoi ?

MERLIN. — Parce que je n'ai pas envie, pour voir sa féroce, de cesser de voir ta beauté.

LIBIA. — Tu trembles comme une poule.

— MERLIN. — Comment ? je suis seul pour protéger ta vie. Si cette cruelle bête vient ici, tu verras comme je te défendrai.

Les voix qui ne cessent de crier au dehors du théâtre, se rapprochent.

LIBIA. — Il est temps de tenir ta promesse. La voilà qui vient de ce côté !

MERLIN. Que dis-tu ?

LIBIA. — Voyons, défends-moi.

MERLIN. — Mets-toi devant. Tu verras une action héroïque et glorieuse.

LIBIA. — Devant ?

MERLIN. — Pour que je puisse te défendre, il faut bien que je voie si elle veut te dévorer.

Minerve paraît tout à coup sous la forme d'une bête fauve. Prométhée la suit, en la menaçant de ses flèches. La bête se met

à chanter, et lui dit : Ne les tire pas ! — O douce voix, que le vent m'apporte ! s'écrie Prométhée. Qui a prononcé ces paroles ? — Moi, dit Minerve toujours en chantant. Puis elle se dépouille de sa toison, et paraît dans le même vêtement que la statue. L'admiration et la reconnaissance de Prométhée se font jour par une foule d'antithèses poétiques ; puis il finit par dire : Que veux-tu de moi ? Minerve lui répond par une sorte d'ode : Je suis Minerve, ô Prométhée ! Je t'aime, non-seulement parce que tu emploies ta vie à l'étude, mais encore parce que tu m'as voulu élever un autel ; pour venir te témoigner tout mon contentement, j'ai pris ce déguisement ; demande moi ce que tu voudras, je te le donnerai. que l'objet que tu désires soit enfermé dans le centre avare de la terre, ou que la république du ciel le couvre de son voile.

Prométhée lui répond que son ambition ne s'arrête pas à souhaiter ce qui est sous la terre ou à sa surface, et qu'elle s'adresse au ciel. — Que veux-tu de lui ? dit Minerve. — Si je savais ce que les sphères supérieures renferment, réplique Prométhée, je te dirais ce que je désire. Dis-moi ce qu'il faut que je demande, pour que je te dise ce qu'il faut que tu me donnes. — Les merveilles du ciel, dit Minerve, sont si rares, si belles, que tu ne pourrais maintenant en connaître tout le prix. Mais si tu as le courage de pénétrer avec moi dans l'Alcazar doré, tu verras ce qu'il renferme.

Le courage de Prométhée s'enflamme. — Puisque t'u n'as pas peur, lui dit Minerve, arrache cet arbre avec ses racines pour escalader le ciel. — Dans une si glorieuse entreprise, répond Prométhée, ta divinité rassure ma frayeur. Et tous les deux s'envolent sur le tronc que Prométhée vient de déraciner.

Épiméthée, resté seul, tombe dans une grande mélancolie. Le sort de son frère l'étonne ; la beauté de la statue agit sur lui ; et, tout entier dominé par ses sens, il devient épris d'elle et pousse des soupirs. Il semble cependant dédaigner le courage, qui a fait jusqu'alors sa gloire, pour désirer une vie plus élevée, plus spirituelle. Tout à coup en entend une musique guerrière le chœur répète derrière le théâtre : Aux armes ! aux armes ! guerre ! guerre ! Cette musique militaire, qui, en tout autre temps, aurait réveillé Épiméthée, lui fait éprouver une sensation désagréable.

Alors paraît Pallas, chargée de panaches. Épiméthée lui demande qui elle est. Elle répond en chantant :—De Jupiter et de Latone, sœurs du Soleil, Minerve et moi nous naquimes. Pendant notre enfance, nous étions tellement unies qu'on ne pouvait nous distinguer, et on prenait pour une même personne Minerve et Pallas. Nous naquimes pareilles en valeur, en beauté, en grandeur et en majesté; nous grandimes différentes; elle fut douce et moi superbe; j'inspirai les combats, elle inspira les sciences. De même toi et Prométhée vous fûtes dissemblables, et vous reproduisîtes la diversité qui était en nous, excellent, toi dans les armes, lui dans l'étude. C'est pourquoi ton inclination t'a porté à la chasse, qui est l'image de la guerre. Aussi te trouvai-je ingrat en te voyant dédier des autels et sacrifier des victimes à une beauté inanimée. Tu subis une influence étrangère. Que les trompettes qui me suivent raniment ton courage. Tandis que Minerve enlève son disciple au ciel, réponds par l'injure à sa flatterie. Le héros que Pallas a choisi serait-il l'adorateur de Minerve? Pallas y peut-elle consentir? Détruis son culte, disperse aux vents et réduis en poussière sa statue, si tu ne veux m'avoir pour ennemie. » Le chœur répète avec elle : — Guerre! guerre contre Prométhée? et elle disparaît.

« Écoute, attends, lui dit Épiméthée; je ne peux te suivre à travers ces racines qui arrêtent mes pas. Comment veux-tu que je devienne l'ennemi de mon frère? Comment veux-tu que je brise cette statue, cette si belle, si parfaite figure, à qui j'offrirais ma vie et mon âme pour lui donner une âme et une vie et vivre ensuite avec elle? Comment pourrai-je obéir à Pallas? Obéir et désobéir, c'est également un sacrilège. N'y a-t-il pas quelque moyen terme pour plaire à Pallas sans offenser Minerve? »

Dès ce moment on voit clairement le plan de la pièce, et quelle métaphysique Caldéron a cachée sous sa poésie. Prométhée, c'est la partie intelligente de notre nature; Épiméthée, c'est la partie animale et subalterne. L'un est l'âme, l'autre la chair; la même dualité se continue dans le ciel et partage Minerve et Pallas. La guerre va s'établir entre ces deux parties, entre l'esprit et la matière, entre l'homme et la bête. Voilà certes une grande pensée, bien inattendue chez un poète dramatique, et surtout chez un poète espagnol. Les génies les plus spiritualistes

ont-ils jamais réalisé une abstraction plus subtile et plus profonde que celle-là ? Nous allons voir avec quel éclat, avec quelle persévérance, mais aussi avec quelle bizarrerie, Caldéron poursuit son idée.

Tandis qu'Épiméthée se concerta avec Timantes, pour échapper à la dure nécessité de détruire la statue dont il est amoureux, et que Merlin et Libia égaient la scène par leurs bouffonneries, on voit Apollon descendre des frises en chantant : — Ne crains pas, lumière, de disparaître ; si tout naît pour mourir, toi, tu meurs pour renaître.

Il est suivi de Minerve et de Prométhée. Minerve demande à son élève ce qui l'a frappé dans ces transparents saphirs qu'il vient d'admirer. Prométhée, à qui la science avait révélé toutes ces merveilles, n'en a point été étonné. Il ne désire qu'une chose, d'enlever un rayon au soleil pour appliquer son ardeur à la matière combustible, et produire une lumière qui éclaire les ténèbres de la nuit, et supplée à l'absence du soleil. Il ajoute qu'il sera bien de voir que celle qui a donné la science aux nations leur donne aussi la lumière. — Tu demandes beaucoup, répond Minerve ; mais je veux tout t'accorder. Tu peux dérober un rayon et le donner à la terre. Prométhée se met alors à réciter un couplet scientifique, sur toutes les évolutions du soleil, sur l'écliptique et le zodiaque. Pendant ce temps-là, Apollon, qui est toujours suspendu à l'autre extrémité de la frise, continue à chanter ses propres louanges, dans un style où la science ne cesse pas de se mêler à la poésie. Enfin Prométhée s'avance vers lui, et prend un rayon de son char lumineux. — Apollon, dit-il, pardonne-moi cette offense ; et toi, Minerve, songe que c'est pour te consacrer ce rayon que je le dérobe. Le chœur chante les louanges du soleil, Apollon disparaît sur son char, et Prométhée avec sa lumière. Ainsi finit la première journée. L'allégorie ne saurait être plus transparente. C'est l'intelligence qui, avec l'aide de la science, dérobe au ciel la lumière de la vérité.

Au commencement de la seconde journée, Épiméthée et Merlin se glissent dans la grotte obscure ; Épiméthée, voulant plaire aux deux déesses à la fois, a pris le parti de voler la statue et de la cacher. Merlin l'accompagne, comme Leporello accompagne don Juan aux pieds de la statue du commandeur. Ses facéties et sa peur interrompent Épiméthée à chaque moment. Il lui fait

des objections et des pointes. Par un jeu de mots intraduisible, il lui dit : — Crains la colère de ta déesse, prends garde que la déesse Pallas ne se change en déesse Coups-de-Bâton. — Pallas l'ignorera, répond Épiméthée, la nuit nous protège. — Crois-tu donc, dit Merlin, que les déesses puissent ignorer quelque chose? — Ton objection est vaine, reprend Épiméthée, une déesse qui est capable de jalousie, est bien susceptible d'ignorance. Il s'avance plein d'amour et de crainte vers la statue ; mais il ne peut l'apercevoir, tant la nuit est sombre. Prométhée survient, tenant son rayon : la clarté qui en émane étonne Épiméthée et son compagnon. Prométhée entre sans être vu dans sa grotte, et place son flambeau dans la main droite de la statue : — Je te consacre ce rayon de soleil, dit-il ; je veux qu'on le voie dans ta main, pour que les habitants de ces campagnes sentent leur foi s'accroître, t'attribuent ce bienfait, et t'élèvent un temple où je couvrirai tes autels de sacrifices. Puis il sort. Épiméthée et Merlin, restés seuls, s'approchent de la statue, que la lumière leur permet d'apercevoir ; mais, au moment où ils vont mettre la main sur elle, la statue parle : — Arrière, sacrilèges ! craignez de me toucher. Comme Leporello, Merlin tremble de peur ; Épiméthée, plus surpris qu'effrayé, s'écrie : — O prodige ! quel nouvel esprit l'anime ? quelle flamme lui a soufflé la vie ? Le chœur répète derrière le théâtre : Apprenez par là que qui donne la science donne aussi la voix à l'argile, et la lumière à l'âme.

— Qu'est-ce, Merlin ? dit Épiméthée.

— Ce que c'est ? répond Merlin, c'est madame la statue, ma maîtresse, qui chante comme une véritable personne, qui marche, qui souffle, qui respire.

— Le grand Jupiter me protège ! s'écrie Épiméthée.

— Et moi, le grand Bacchus, dit Merlin ; et faisant encore un jeu de mots intraduisible, car cette divinité m'est plus *dérouée*, puisque, seule entre toutes, elle est la divinité *de la bouteille*.

Épiméthée se hasarde alors à faire sa déclaration à la statue : — Depuis le jour où je te vis, lui dit-il, tu es l'âme de ma vie. — La statue ne comprend rien à sa galanterie. — Si le feu qui m'a donné la vie t'appartient, répond-elle, viens essayer de l'éteindre. — N'approche pas, s'écrie Épiméthée, n'approche pas. Éloigne cette flamme. éloigne-la. Ce qui m'éclaire m'empêche

de voir. — Puis il sort de la grotte, frappé de stupeur, et continuant à faire de la métaphysique sur ce feu qui unit les qualités contraires, qui est comme un glaçon, et qui cependant brûle.

On entend au dehors la voix de Prométhée, qui appelle les bergers des montagnes, pour leur faire admirer sa précieuse découverte. Épiméthée joint sa voix à la sienne, et le chœur répète : Apprenez que qui donne la science, donne aussi la voix à l'argile et la lumière à l'âme.

La statue, qui s'est mise à marcher, sort de la grotte, et parle : — Un bruit harmonieux, dit-elle, trouble la terre, le feu et l'eau. Qui suis-je, dieux ! moi qui jette une si grande confusion dans le monde ? »

Prométhée accourt : « O ciel, quelle merveille ! Que vois-je ? Minerve sacrée ! — Qu'entends-je ? répond la statue ; moi, Minerve sacrée ? — Pourquoi t'offenses-tu de mon amour ? s'écrie Prométhée ; pourquoi as-tu pris le rayon dont j'avais fait présent à ton image ? — De quel rayon, de quelle image parles-tu ? Qu'est-ce ? Que se passe-t-il en moi ? — Je l'avais mis dans la main de ta statue pour l'honorer. Pourquoi l'as-tu pris ? Pourquoi es-tu en colère contre celui qui t'adore ?

Tout ce passage est d'une poésie pleine de grandeur et de grâce tout ensemble. Le feu que Prométhée avait mis dans la main de la statue est passé dans son sein, et lui a fait une âme : la statue s'éveille à la vie ; elle prend Prométhée pour une illusion. Prométhée, qui croit que c'est à Minerve elle-même qu'il parle, ne peut comprendre pourquoi elle refuse de le reconnaître, et la supplie de lui être propice comme autrefois. Enfin, éclairée par Prométhée, et par une voix intérieure qu'elle ne peut définir, la statue s'écrie avec le chœur — Qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'âme, Prométhée répète ces vers après elle, et s'écrie : — O moralité enveloppée dans cet enseignement fabuleux, que de choses tu me dis ! — Il appelle de nouveau les chœurs, et on entend Épiméthée qui répète en dehors : — Bergers de ces montagnes, secouez votre doux sommeil ; quittez, quittez vos cabanes ; accourez, accourez tous ! — Les voix répondent de toutes parts : — Qui nous cherche ? qui nous appelle ?

Épiméthée entre suivi de Timantes, de Libia et des bergers ;

il leur dit : — Épiméthée peut vous montrer un plus grand prodige que celui pour lequel Prométhée vous a appelés. S'il vous a invités à voir la statue morte, moi, je vous invite à voir la statue vivante. Merlin ajoute : — Venez tous. Bien certainement la Nuit vous fait la cour, madame la statue, ma maîtresse ; car elle ne nous empêche pas de vous voir. — Tout le monde s'étonne de voir pour la première fois une clarté inconnue briller dans les ténèbres, avant que naisse l'aurore. Le chœur répète : « Celle qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'âme. » Les bergers adorent ce mystérieux bienfait ; mais ils sont troublés par de nouveaux cris : « Guerre ! guerre ! Aux armes ! aux armes ! » Épiméthée reconnaît le cri de Pallas, et se souvient de sa colère. En vain la statue le rassure. Les cris se font entendre plus fort que jamais ; le chœur ne peut les couvrir avec sa phrase religieuse. La statue dit que le feu est le principe du bien et du mal, le symbole de la paix et de la guerre, et, après avoir ajouté que la statue de Prométhée est l'image de la nature humaine, elle sort. Le chœur veut inutilement la retenir par ses prières et en répétant son chant d'espérance : les cris contraires étouffent sa voix et dispersent tout le monde.

Entre la Discorde, chantant un récitatif. Les dieux chantent dans cette pièce, et les hommes parlent : « Guerre ! guerre ! s'écrie la Discorde. On n'a jamais vu la guerre sans la Discorde. » Pallas la rejoint bientôt, et lui raconte qu'Épiméthée refuse de lui obéir et de détruire cette statue faite en l'honneur de Minerve, et qui est maintenant animée ; que tout le Caucase va rendre hommage à cette création merveilleuse ; que déjà la foule la salue du nom de Pandore, ce qui veut dire la providence du temps (il ne paraît pas que Caldéron eût une grande connaissance de la langue grecque). Pallas confie sa vengeance à la Discorde, la séditeuse déesse qui sème les haines et les aversions. — Puisque Minerve allume le feu, dit Pallas, et que moi je verse le sang, tu verras non-seulement l'univers, mais encore le Caucase mis à feu et à sang. — Oui, répond la Discorde, je te servirai ; je me mêlerai aux villageois qui vont adorer Pandore, je joindrai ma voix aux leurs, et je lui offrirai dans une urne les présents de la Discorde. Je remplirai l'air de vénéneuses vapeurs, et les âmes d'une rivalité furieuse. — Moi, réplique

Pallas, je vais dire à Apollon de compter ses rayons, pour qu'il s'aperçoive du vol qu'on lui a fait et qu'il reprenne le feu à ceux qui le lui ont dérobé. — Les derniers cris de sa colère sont couverts par le chœur qui arrive en chantant : « A la fête ! à la fête ! bergers ! bergers, venez à la fête ! Venez porter vos offrandes à la déesse de ces montagnes, pour la remercier de nous avoir donné le feu ! Que la terre lui offre ses fleurs, l'eau ses perles, l'air ses oiseaux, l'écho ses acclamations ! »

Les bergers et les bergères chantent et dansent en répétant ce couplet ; ils sont suivis de Timantes, de Merlin, de Libia ; Prométhée, Épiméthée et la statue entrent d'un autre côté. Merlin veut parler le premier à la statue, dont il défigure le nom par mille pointes. Libia le reprend ; le chœur redit son couplet. Au milieu de ses danses, survient la Discorde, vêtue en villageoise, et confondue dans la foule. Timantes, qui, en sa qualité de vicillard, est le grand-prêtre, choisit pour autel un rocher, et chacun vient y déposer son offrande, en récitant des vers d'une poésie étincelante. Libia offre des fleurs ; une bergère, des perles ; une autre, des oiseaux. La Discorde vient à son tour offrir son urne, dans laquelle il y a plus, dit-elle, que dans l'écho, l'air, l'eau et la terre. A chaque offrande, le chœur recommence ses chants. La statue remercie les villageois, et se dit indigne de leur culte. Timantes répond que par elle tous les hommes participent du ciel, que Minerve lui a donné son corps, et Apollon son âme, et que, si elle n'est pas déesse, elle doit être au moins comptée parmi les demi-dieux.

Mais alors s'élève un débat inattendu. Épiméthée veut être aimé par la statue ; il fait valoir ses droits. La statue s'étonne, et croit que c'est à Prométhée qu'elle doit la vie. La discussion s'anime entre les deux frères ; c'est la présence de la Discorde qui les excite à leur insu. Qui l'emportera de l'esprit ou de la matière ? A qui sera cette statue, cette Pandore, qui est l'image même de l'humanité ? Les deux frères se défient. Épiméthée provoque Prométhée au combat. — Je ne sais pas combattre, répond Prométhée, je sais penser ! — La statue veut les apaiser, et pour distribuer ses dons à tout le monde, elle ouvre l'urne dorée qui a été déposée à ses pieds. Il en sort une fumée qui effraie tout le monde. La Discorde se montre alors et dit : « Puisque vous avez volé le feu, pourquoi la fumée vous étonne-t-elle ?

Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de feu sans fumée? — La colère que tu m'inspires, s'écrie Épiméthée, étouffe ma crainte! — Je te châtierai le premier, répond Prométhée que la Discorde a mis hors de lui-même. » Le chœur partage leur fureur instantanée, et se sépare en deux partis. D'un côté on entend : « Qu'il meure de tes mains, Prométhée! » De l'autre : « Épiméthée, qu'il meure de tes mains. » La Discorde leur répond : « Pour punir ce vol sacrilège, et ce sacrilège culte, je vous ai fait présent de ces dissensions ; toi, Épiméthée, tu aimeras ce que tu as abhorré ; toi, Prométhée, tu abhorreras ce que tu as aimé. » Puis elle disparaît, laissant la confusion après elle. Un tremblement de terre se fait sentir. Les ombres enveloppent le théâtre. La frayeur gagne tout le monde. Timantes invite le chœur à répéter avec lui : « Grâce, dieux souverains ; pitié, souverains dieux ! — Je vais sacrifier à Pallas, dit Épiméthée. — Et moi à Minerve, s'écrie Prométhée, pour qu'elle détourne la colère d'Apollon ! — Viens avec moi ! dit Épiméthée à la statue. — Moi avec toi ! répond-elle ; j'aimerais mieux me précipiter dans la mer du haut de ce rocher élevé. Je vais suivre Prométhée aux autels de Minerve. Non, réplique Prométhée, dont la raison est troublée, ne viens pas avec moi, monstre redoutable ; j'éprouve pour toi une telle horreur, une telle aversion.... » Il ne peut achever, tant il est agité, et sort plein de désespoir. — Tu vas à lui qui te hait, dit Épiméthée à la statue, et tu ne veux pas venir avec moi, qui t'aime ! La statue répond : « Forcée de choisir entre ces deux extrémités, j'aime mieux suivre celui que j'aime et qui me hait, que celui que je hais et qui m'aime ! » Le tremblement de terre recommence ; le chœur et la musique implorent de nouveau la pitié des dieux. Épiméthée, au désespoir, cherche un moyen qui le venge de la statue sur la personne de Prométhée. Le chœur reprend : « Grâce, dieux souverains ! Pitié, souverains dieux ! » C'est la fin de la seconde journée.

La troisième journée s'ouvre au milieu des mêmes cris qui ont terminé la précédente ; puis paraissent Apollon et Pallas en chantant : « Quelle grâce, quelle pitié, dit Apollon, espère celui qui m'a offensé en usurpant l'éclat de ma lumière ? Mon indignation est telle que je veux que tous les complices de ce vol périssent.... Je m'armerai contre eux ; je veux être soldat pour Pallas, puisque j'ai bien été pasteur chez Admète pour Climène.

— J'ai été horriblement offensée, répond Pallas, de voir que Minerve ait introduit ce traître dans ta sphère. » Alors les deux divinités conspirent l'extermination de tous les adorateurs du feu et de Minerve, et célèbrent à l'avance leur victoire. Mais Minerve paraît et dit : « Non, leur fin n'est pas venue ! — Pourquoi, méchante, lui répond Apollon, est-tu venue m'enlever un rayon de ma lumière pour en orner ta statue ? — Que t'importe ? dit Minerve, la lumière ne t'appartient-elle pas toujours ? — Tu dis vrai ; il n'y a pas de lumière qui ne procède de moi. — C'est une trahison, réplique Pallas, de s'attribuer ce bienfait qui est ta propriété. — Tu dis vrai aussi, répond Apollon. » Le débat se poursuit ainsi ; et, au milieu des deux sœurs qui plaident le pour et le contre, Apollon est toujours de l'avis de celle qui a parlé la dernière. On dirait un dialogue de Lucien, où le dieu de la lumière jouerait un rôle comique. Les deux sœurs se défient au combat, comme tout à l'heure les deux frères, et Apollon, ne sachant comment les apaiser, prend le parti de s'en aller sans avoir rien résolu.

On entend Épiméthée convier les bergers au sacrifice qu'il veut faire à Pallas. Pallas va du côté où la voix d'Épiméthée l'appelle. Alors c'est la voix de Prométhée qui se fait entendre pour annoncer le sacrifice en l'honneur de Minerve. Troublé par la Discorde, Prométhée ne sait plus ce qu'il sent, ni ce qu'il dit. Le désespoir, le doute, le regret, l'agitent tour à tour ; il maudit le moment où l'idée de faire une statue lui est venue, le moment où Minerve l'a enlevé dans le ciel, le moment où il a ravi ce feu qui a animé la statue ; et il ne demande plus au Caucase qu'à lui servir de tombeau. Ce morceau est d'une admirable poésie ; le style et la pensée, tout en est grand. L'homme de génie souffre les tourments attachés à sa création ; c'est une condition de tous les esprits qui marchent en avant de l'humanité de rencontrer le désespoir et le malheur sur leur route. En Espagne, plus que dans aucun autre pays, le génie a été accueilli par la défiance des hommes. Christophe Colomb et Cortez sont morts en exil, et Balboa a péri sur l'échafaud.

Mais Minerve n'abandonne pas son élève ; elle chante : « Attends, écoute, espère ; tu sauras qu'il n'y a rien à craindre de la colère d'Apollon « Prométhée ne reconnaît plus la voix de sa protectrice. En vain Minerve lui dit : » Je ne suis pas comme la

Discorde, cette divinité bâtarde, fille de Pluton, et qui a appris de lui à mentir ; je ne peux te tromper ! » Prométhée ne croit plus à elle. La déesse veut cependant le protéger malgré lui. Elle sort, et Prométhée après elle.

Épiméthée, toujours accompagné de Merlin, revient dans la grotte pour séduire la statue. Il ouvre la retraite où il croit qu'elle est cachée, et se met à lui peindre sa violente passion. La statue ne répond pas. Épiméthée ne sait à quoi attribuer son silence ; il la supplie inutilement de parler. Merlin se joint à lui, et ses bouffonneries n'ont pas un meilleur succès. Tandis qu'Épiméthée se consume à implorer celle qu'il aime, il voit une autre Minerve toute semblable apparaître dans un autre endroit de la grotte. « Qu'aperçois-je ? s'écrie-t-il ; une ici, une là ? Qu'est cela ? — C'est, dit Merlin, comme une dépêche des Indes dont on a fait deux exemplaires. » Il ne faut pas oublier que la statue a été façonnée à l'image de Minerve, si l'on veut suivre le fil embrouillé de l'intrigue. La vraie Minerve a pris la place de la statue pour écouter ce que dit Épiméthée. Épiméthée ne sait à qui entendre. Pour redoubler sa perplexité, celle qu'il croit être la statue disparaît, et il se trouve seul avec celle qu'il prend pour Minerve. Cependant celle qui reste est la mortelle ; elle accable Épiméthée de reproches et d'injures capables de lui faire comprendre qu'elle n'est pas une divinité. Mais Épiméthée, interdit de tant de prodiges, ne peut que répondre à ce qu'on lui dit : « Je ne sais ; » et il s'en va, suivi du fidèle Merlin. La statue pense alors à Prométhée ; elle ne sait où il s'est retiré.

Prométhée arrive bientôt ; par une méprise toute semblable à celle de son frère, il croit parler à la déesse et lui demande pardon. La pauvre statue, qui aime Prométhée, est si contente qu'elle lui ouvre ses bras. Reconnaissant son erreur à ce signe, Prométhée, sur qui les sortilèges de la Discorde agissent toujours, éprouve une horreur involontaire pour sa bien-aimée ; il lui attribue tous ses malheurs et lui défend de l'approcher. Elle lui demande la cause de ce changement et de son trouble. Prométhée dit comme Épiméthée disait tout à l'heure : « Je ne sais. » La statue continue à l'interroger ; il ne répond que par le désespoir ; elle veut le calmer, il lui crie : « Arrière ! » Elle ne peut comprendre ce qui l'agite. « Je ne le sais pas moi-même, lui dit Prométhée. Si je te contemple comme une divinité, je

t'adore; j'aime ta beauté, je vénère ta sagesse, j'admire tes merveilles, mais je hais la réunion de tous ces attributs; il y a un autre moi qui sans moi commande en moi plus que moi-même!» Ces vers rappellent ceux que Molière a prêtés à Sosie; ils les ont peut-être inspirés.

La Discorde agit aussi les hommes au dehors du théâtre, et l'on entend les deux partis ennemis crier : Aux armes ! Les uns proclament le nom de Prométhée, les autres celui d'Épiméthée. Prométhée juge son parti désespéré; il appelle quelques fidèles à mourir avec lui. « Je veux mourir avec toi, dit la statue; tes dédains ne m'empêcheront pas de m'associer à ta fortune. » Ils sortent tous deux. Timantes prend le commandement du parti de Prométhée; Épiméthée s'avance contre lui à la tête des siens. Timantes dit que la cause de Prométhée est celle de la raison et de l'intelligence; Épiméthée répond que ce n'est pas le temps de raisonner, mais de combattre. Il harangue ses troupes. Prométhée revient avec la statue. A leur vue, Timantes dit aux siens que, bien qu'inférieurs en nombre, ils sont sûrs de la victoire.

Un bruit extraordinaire suspend le combat. C'est la Discorde qui accourt en chantant : « Suspendez vos épées; la meilleure victoire est celle qu'on remporte sans verser le sang. Je viens vous parler au nom des dieux. Vous avez, dans votre naissante politique, deux lois, l'une qui condamne à mort l'homicide, l'autre qui châtie le larron. Qui a commis un vol plus sacrilège que celui qui a dérobé le feu dans l'Alcazar du soleil? Jupiter, voyant qu'Apollon ne peut prononcer entre Pallas et Minerve, ses deux sœurs, confie à vos lois le soin de punir le voleur. Enfermez-le dans une obscure prison. Mais, pour satisfaire complètement Apollon, il faut sacrifier la statue. Elle a vécu de son feu, que par son feu la justice la fasse mourir; aussi bien elle est homicide, celle qui tue par l'amour. Si vous n'exécutez pas ces deux décrets, que les complices de ces deux crimes redoutent la fureur de Jupiter! Il allumera l'incendie au sein du Caucase, comme au sein de l'Étna, du Mongibel ou du Vésuve; il vous réduira en cendres et dispersera votre poussière dans l'air. Craignez donc sa colère. »

Tout se soumet à cet arrêt divin. Prométhée dit en montrant la statue : « Je ne refuse pas de donner ma vie pour racheter

celle de cette beauté infortunée ; ce n'est pas l'amour qui me fait parler. Mais elle est femme ; je suis noble, et je ne fais que mon devoir. Allons, Timantes, mourons des mains du courage et non de celles de l'infamie ! » Le vieux Timantes n'ose plus soutenir Prométhée que les dieux ont condamné par la bouche de leur messagère. Le peuple tout entier se déclare contre lui et contre la statue, et on s'empare d'eux. — Il faut leur couvrir la tête, dit Épiméthée, pour qu'ils n'excitent pas la compassion du peuple. Conduisez-les au temple de Saturne, où l'on préparera la prison et le sacrifice. Mais non, revenez ; il ne faut donner lieu à aucun tumulte. Il vaut mieux qu'ils subissent leur châtement ici même, sur la crête de cette montagne, où ils ont commis leur crime. Et aussitôt toute la foule disparaît.

Minerve entre en chantant : Dieu tonnant, comment permets-tu qu'on répare une faute par une autre plus grave ? Le crime de la Discorde, qui vole ta voix, n'est-il pas plus grand que celui de Prométhée qui a volé un pauvre rayon de soleil ? Un vol doit-il être moins puni qu'une trahison ? Je vais porter cette juste plainte à ton trône suprême. — Tu n'y arriveras pas avant le supplice de ton élève, dit Pallas qui survient — Je saurai déjouer tes trames, reprend Minerve. — Tu te mesureras avec Pallas, réplique celle-ci. — Les deux divinités luttent ensemble. — Sais-tu bien, dit Pallas ! que je suis, avec Mars, la divinité des armes ! — Je suis celle des lettres, dit Minerve ; on verra que la force de la raison l'emporte sur celle du bras. Lâche-moi, méchante ! — Je n'ai pu, hélas ! l'empêcher, s'écria Pallas qui voit Minerve s'envoler vers le ciel. La Discorde vient la consoler et lui faire espérer que le supplice sera consommé avant que Minerve n'ait pu atteindre la demeure de Jupiter.

En effet, on voit venir Prométhée et la statue, la tête couverte d'un voile, suivis d'hommes et de femmes. Épiméthée, Merlin et Timantes entrent d'un autre côté. — Qu'ai-je vu ! disent les deux victimes ; le bien changé en mal, et le mal en pire ! — Le chœur répète ce chant de désespoir. Épiméthée se dit à lui-même qu'il n'est pas responsable de leur mort ; il en rejette la charge sur la Fatalité. Pallas et la Discorde se réjouissent. Prométhée et la statue plaignent réciproquement leur in-

fortune ; le chœur se lamente avec eux. Épiméthée donne le signal de l'exécution.

Mais tout à coup Apollon paraît, et apporte le pardon que Minerve a obtenu de Jupiter ; il trouve lui-même son plaisir à dissiper la fumée dont la Discorde a obscurci la vérité, et il engage le chœur à changer son chant funèbre en un hymne de joie. Le chœur chante : — Heureux qui a vu le mal changé en bien, et le bien en mieux ! — A travers les cris de Prométhée, qui revient à la raison pour épouser Pandore, à travers les facéties de Merlin, qui se marie avec Libia, le chœur reproduit plusieurs fois cette phrase, qui termine la comédie.

Nous n'avons pas de longues observations à faire sur cette composition. Son étrangeté pourra d'abord étonner plus que le reste ; mais dans ces derniers temps nous avons assez vu de choses étranges qui n'avaient aucun sens, pour que nous devions faire attention à cette énorme bizarrerie de Caldéron, qui a un sens très-élevé. Le poète espagnol a rapproché avec une grande hardiesse les fables différentes que l'antiquité nous a laissées, au sujet de Prométhée, d'Épiméthée et de Pandore ; mais, comme cela devait être, il a élagué la pensée de la révolte et du blasphème qui domine dans toutes ces traditions ; il a substitué à cette idée, qui ne pouvait venir à un Espagnol du xvii^e siècle, une idée évidemment chrétienne. Au lieu de faire sortir des rochers du Caucase une protestation hautaine contre les dieux du passé, il nous y a donné le spectacle de cette rivalité de l'esprit et de la matière que le christianisme a consacré, il nous a montré les combats que le génie livre contre la nature pour émanciper l'homme, et la lutte que l'intelligence soutient contre les sens pour s'affranchir de leur empire. Puissante par la conception, cette œuvre n'est pas moins surprenante sous le rapport de la forme ; faire tenir une pensée si élevée dans un cadre si étroit, mêler les dieux, les hommes, les bouffons, sans que la poésie y perde un seul moment, est un effort au-dessus des facultés ordinaires ; et il ne faut pas moins qu'un grand génie pour y réussir. Depuis quelques années, notre littérature a envié l'imagination des poètes espagnols ; elle a pris un reflet de leurs images ; elle a voulu imiter la richesse et la couleur de leurs inventions. Il y a aujourd'hui un nouveau progrès à accomplir dans l'étude et dans l'imitation de ces beaux génies ;

il faut voir le rôle que la raison joue dans cet art qu'on a accusé de matérialisme, et faire en sorte que la France, qui se pique de présider au développement de l'esprit européen, ne montre pas moins d'intelligence dans sa littérature que l'Espagne, nation de tout temps arriérée, n'en a mis dans la sienne.

La pensée philosophique qui anime toute une génération nouvelle, ne peut manquer d'ajouter à l'éclat et à l'élévation de notre littérature. Parmi les hommes qui doivent illustrer cette école naissante, M. Edgar Quinet a marqué sa place au premier rang. Le poème de *Prométhée* avancera, sans aucun doute, la question qui se débat aujourd'hui entre les artistes matérialistes et ceux qui veulent relever le spiritualisme du vieil esprit français. Dans ce poème, M. Edgar Quinet ne s'est point attaché aux traces de Caldéron : il a voulu rivaliser avec lui non pas de fantaisie et de caprice, mais de raison et de profondeur ; négligeant toutes les imitations modernes, il est remonté directement à la source pure de l'art grec. Nous ferons voir, dans un prochain article, comment il a su allier l'auguste simplicité de cet art antique avec la hauteur des idées modernes.

H. FORTOUL.

Critique Littéraire.

Chavornay. — La Chasse aux Fantômes. — Le Serpent sous l'Herbe.

Il y a eu à toutes les époques deux publics, l'un curieux seulement de récits grotesques ou terribles, lisant avec le même amour *Geneviève de Brabant* ou *M. Dupont* ; l'autre cultivé, subtil, passionné pour l'art et applaudissant, selon les époques, à Érasme, à Rousseau ou à George Sand. Malheureusement ce dernier public ne fut jamais aussi difficile à trouver que de nos jours.

Jusqu'au xvii^e siècle, il suffisait d'écrire un livre en latin pour qu'il eût des lecteurs spéciaux. L'œuvre littéraire se distinguait alors visiblement de l'œuvre populaire ; l'art et la science avaient, comme chez les Indous, leur langue sacrée ; on savait où prendre les adeptes, et l'on pouvait se livrer à toutes les finesses de la métaphysique ou de la poésie avec la certitude de trouver des gens préparés à vous comprendre.

Plus tard, lorsqu'il n'y eut plus qu'une langue, la littérature se détacha de la science ; elle se fit plus mondaine, et perdit sa clientèle de docteurs. Mais les classes privilégiées les remplacèrent ; car quoi qu'on ait dit de l'ignorance de la noblesse sous notre monarchie, il est constant que les questions d'art la préoccupèrent toujours vivement, et qu'elle forma un public d'élite. Ce ne fut point peut-être chez elle intelligence, mais conséquence forcée de sa position. Il est difficile, en effet, que l'esprit ne se modifie point, comme le corps, dans le loisir, et ne de-

viennne point plus délicat, plus souple, plus impressionnable. Il y a d'ailleurs entre toutes les aristocraties une sorte d'attraction mystérieuse ; elles se devinent, se recherchent, et les grands seigneurs protégeaient les grands écrivains par instinct de convenance et de parenté.

La révolution, en détruisant la noblesse, fit disparaître cette protection, et ôta à la littérature, non de son importance, mais de son éclat. Le temps des oisivetés élégantes était passé sans retour ; tout le monde était descendu dans la vie pratique ; il ne s'agissait plus de résoudre des questions de goût ou des problèmes de grammaire ; chacun combattait maintenant pour ses foyers et ses autels.

L'art ne périt point dans cette lutte tumultueuse, parce que l'art est impérissable ; mais il perdit son public de gentilshommes. Les lumières avaient confondu toutes les classes : le roturier, à son tour, devint juge du camp dans les tournois de l'art ; il put apprécier le bien dire, faire partie du tribunal auquel s'adressaient les œuvres d'élite, et les deux publics dont nous avons parlé ne se recrutèrent plus selon le rang, mais selon l'intelligence.

Un tel changement dans la composition des lecteurs devait nécessairement en amener un dans les œuvres qui leur étaient destinées. Tant que le roman s'était adressé à l'aristocratie, il était demeuré circonscrit dans le domaine du sentiment. L'écrivain s'était contenté de cotoyer tous les détours du fleuve du Tendre, cueillant les fleurs de la rive et se mirant dans les eaux. Il en était résulté une littérature de femmes et de marquis, charmante, mais peu sérieuse, et qui ne pouvait convenir aux nouveaux juges. Il fallut donc élargir l'horizon pour arriver de l'analyse des fantaisies du cœur à la discussion des principes. Rousseau fut le premier qui ouvrit au roman cette route où Diderot, Marmontel et plusieurs autres le suivirent. Enfin le XIX^e siècle vint porter le dernier coup à l'art grand seigneur, en déplaçant tous les faits, toutes les idées, et remettant la société entière au creuset.

Aujourd'hui le roman a perdu ses atours futiles. Ce n'est plus guère que le prétexte d'une argumentation poétique, morale ou philosophique. Il a remplacé la thèse du moyen âge et le traité didactique des siècles suivants ; mais il n'a fallu rien

moins qu'une révolution pour amener un pareil changement.

Ceux qui ont suivi jusqu'à présent les travaux de M. Charles Didier doivent deviner d'avance les tendances de ce dernier livre. Le collaborateur de M. de La Mennais ne pouvait guère écrire que pour la défense des idées démocratiques. *Chavornay* est effectivement la glorification des nobles instincts de l'enfant du peuple; c'est la théorie du dévouement et du devoir opposée à celle de la personnalité et du sensualisme.

Le héros de M. Charles Didier n'est autre qu'un jeune paysan des Alpes. Sa mère, qui a souffert toute sa vie de hautes facultés qu'elle n'a pu produire, veut lui éviter le supplice de l'ignorance et l'envoie aux écoles : Chavornay y fait de rapides progrès; mais il grandit, et l'heure vient, pour lui, de prendre un parti. Il regarde toutes les routes qui s'ouvrent devant ses yeux, et toutes lui paraissent arides ou fangeuses. Saisi alors de cette nonchalance insouciant, maladie des âmes qui ont trop espéré de la vie, il réalise son modeste héritage et part pour étudier les hommes avant de choisir une place au milieu d'eux.

Il a déjà parcouru la France et la Suisse, lorsqu'il arrive à Pise, où il rencontre la duchesse d'Arberg dont il tombe amoureux; mais il trouve pour rival, près de celle-ci, le comte de Campomoro, jeune Corse qui personnifie les vices aristocratiques, comme Chavornay les vertus plébéiennes. Quant au duc d'Arberg, placé entre eux dans la position gênante de mari, c'est un de ces seigneurs d'opéra-comique, avec lesquels l'Allemagne fabrique depuis trois siècles des princes pour ses imperceptibles États; espèce de gentilshommes bourgeois qui ont retranché leur médiocrité dans la politesse et plaqué leur orgueil de bonhomie.

Trop sûr de son mérite pour craindre une trahison, le duc d'Arberg laisse donc le champ libre aux deux rivaux. Chavornay, que domine le sentiment du devoir, résiste; mais Campomoro emploie tous les moyens pour satisfaire sa passion. Élevé dans la doctrine des gens bien nés, qui exempt de toute probité à l'égard d'une femme que l'on désire, il a recours successivement aux ruses les plus coupables, et finit par compromettre la duchesse aux yeux de Chavornay lui-même. Une explication détrompe en partie ce dernier, mais le soupçon renaît bientôt dans

ce cœur maladif et fier. Dévoré de jalousie et lassé d'ailleurs des insolences de Campomoro, qui affecte en sa présence les dédains d'un amant heureux, Chavornay le provoque et reçoit une blessure. Le duc d'Arberg le rencontre au moment où on le rapporte tout sanglant, le fait déposer au palais Lanfranchi, qu'il occupe avec Hélène, et exige que celle-ci lui donne des soins.

Cependant Campomoro, qui s'est rendu coupable d'une tentative d'enlèvement et de violence, après laquelle il ne peut se présenter devant la duchesse, se réfugie en Corse. Le duc ne tarde pas à partir également pour l'Allemagne où l'appellent de pressantes affaires, et Chavornay reste ainsi avec Hélène, livré à toutes les séductions de la solitude. Il laisse alors échapper l'aveu de son amour et apprend qu'il est aimé. La lutte étant bientôt au-dessus de ses forces, il fuit pour ne pas être vaincu. Mais il s'enfonce vainement dans les Apennins, vainement il cherche le fracas des cités de l'Italie ; il trouve partout quelque chose qui lui rappelle Hélène : tantôt c'est un conducteur de voiturin qui lui crie : *Pisa, Pisa... andiamo subito* ; tantôt la vue de l'Arno dans lequel il jette des branches de saule, avec l'espoir qu'elles passeront sous le balcon du palais Lanfranchi. Ainsi poursuivi partout de la même pensée, triste de son courage et lassé de sa vertu, il arrive aux portes de la Chartreuse de Chiusi..

Pendant ce temps le duc d'Arberg est revenu d'Allemagne. Hélène, qui veut chasser le souvenir de Chavornay et qui succombe à cette tâche, appelle le duc à son secours. Elle lui avoue son amour, ses combats, et le supplie à genoux de l'aider à guérir son cœur. Le duc, effrayé un instant, retrouve bientôt toute sa sécurité ; il ne comprend qu'une chose dans l'aveu de sa femme, c'est qu'il a échappé au ridicule d'être un mari trompé. Il ne doute pas un instant que l'absence de Chavornay ne refroidisse la passion romanesque d'Hélène, et s'en remet du reste au temps.

Ainsi abandonnée à sa faiblesse, la jeune femme se désespère, s'épouvante. Elle va puiser tour à tour à toutes les sources d'oubli, et toutes se dessèchent sous ses lèvres. Les prêtres qu'elle interroge ne lui donnent eux-mêmes que des consolations vulgaires ; enfin, elle entend parler d'un jeune peintre de Pise, qu'un désespoir d'amour a conduit au couvent de l'Alvernia, et qui y a, dit-on trouvé la paix. — Celui-là me comprendra, pense-

t-elle ; et elle part pour lui confesser ses douleurs et lui demander le secret du repos.

Mais le couvent de l'Alvernia n'est autre que la Chartreuse de Chiusi. Hélène venait y chercher l'oubli de son amour, et elle y trouve Chavornay. Cette entrevue anéantit les résolutions courageuses des deux amants. Tous leurs efforts ont été vains ; à quoi bon résister plus longtemps au courant de leurs destinées ? ... Hélène ne peut plus rien pour le bonheur ni pour le repos de son mari ; elle s'en est détachée à jamais. En restant près de lui, elle le leurre d'un espoir de retour qui ne peut se réaliser ; elle fait inutilement trois malheureux. Cependant sa conscience murmure encore contre une rupture qui déshonorerait le duc, et Chavornay, flottant lui-même entre la passion et le devoir, n'ose lui dicter une résolution. — Je ne retournerai point à Pise, dit enfin la duchesse, je pars pour le château que ma mère m'a laissé en Allemagne ; quand j'y serai arrivée, vous viendrez m'y retrouver, et là je vous apprendrai ce que j'aurai décidé. Elle part en effet ; mais tant d'émotions ont brisé ses forces ; le mal qui la dévore en secret depuis longtemps, fait, pendant le voyage, de rapides progrès, et lorsque Chavornay la rejoint sur la rive du Pô, elle meurt dans ses bras.

Comme on a pu le voir dans cette analyse, trois personnages se partagent le roman de M. Charles Didier : Hélène, Chavornay et Campomoro. Autant l'auteur a su mettre de mesure et de noblesse dans les deux premières figures, autant la troisième nous semble forcée. Nous voulons bien que Campomoro personnifie le matérialisme égoïste des classes élevées, mais il faudrait au moins qu'il enveloppât sa bassesse d'élégance et de bonnes manières. Un gentilhomme apprend la politesse à ses passions ; il peut être lâche, hypocrite, calomniateur, mais il n'a point recours à la violence ; la violence est franche, courageuse ; c'est un moyen à l'usage du peuple. Le grand seigneur a des vices mieux élevés ; il sait se garder des entreprises qui doivent avoir inmanquablement pour issue le ridicule ou le crime, car le ridicule lui fait peur, et le crime est prévu dans les codes. Qu'espère, par exemple, le comte Campomoro en enlevant Hélène au sortir du bal ? Compte-t-il sur l'amour de la duchesse ? il sait qu'elle ne l'aime pas ; sur l'occasion, la surprise ? pourquoi alors cette assurance délibérée, cette fatuité insolente qui doivent hu-

milier Hélène et l'éloigner de lui ? Pourquoi surtout, après un premier essai dont il est sorti à sa honte, recourir encore à la menace, pour ne pas être plus heureux ? Campomoro devrait se montrer moins inexpérimenté en sa double qualité de grand seigneur et d'homme à bonnes fortunes. Son titre de Corse peut expliquer la violence de ses désirs, mais non la maladresse de ses paroles et de ses actions. Pour faire le procès à l'aristocratie, il n'était point nécessaire de la montrer gauche, il valait mieux la faire voir telle qu'elle est : poliment corrompue et barbare avec convenance.

Ce personnage de Campomoro nuit de toute manière au roman de M. Charles Didier. Partout où il se montre, il entrave l'action et ternit de son reflet la douce figure d'Hélène. Heureusement qu'il ne fait que passer dans le livre, à trois reprises différentes, à la vérité, mais assez rapidement chaque fois. Chavornay et la duchesse d'Arberg occupent presque constamment la scène, et partout où ils sont, l'intérêt s'éveille.

Toutes les nuances de ces deux caractères sont habilement rendues. M. Charles Didier a évité, dans celui de Chavornay, cette perfection impossible qui avertit perpétuellement le lecteur de ne pas croire. L'amant d'Hélène n'est point un grand homme méconnu, comme nous en avons tant eu, depuis quelque temps, dans les livres ; c'est une intelligence forte, mais hésitante, craintive, inquiète ; en un mot, un de ces enfants du siècle qui font une grande maladie de l'âme avant d'apprendre à vivre.

Nous louerons surtout l'auteur d'avoir renouvelé, à plusieurs reprises, les doutes de Chavornay. Ce ne sont point les êtres corrompus qui soupçonnent le plus, mais les êtres purs. Ceux-là comptent assez sur leur corruption pour se défendre ; ceux-ci, au contraire, se sentent si peu gardés contre les embûches, que des éclairs de crainte les troublent sans cesse. Le soupçon n'est, pour ainsi dire, chez eux, que le sentiment de la conservation. C'est dans ces instants d'inquiétude que leur bienveillance habituelle se tourne en amertume et leur douceur en cruauté. D'autant plus implacables qu'ils souffrent davantage, ils trouvent à torturer l'objet aimé, je ne sais quelle joie féroce, comparable seulement à celle du malheureux qui se déchire lui-même. Alors chacune de leurs paroles porte un coup sanglant, mais,

par bonheur, peu dangereux, car ces paroles ressemblent à la lance magique du vieux poète : elles guérissent elles-mêmes les blessures qu'elles ont faites.

Toutes ces crises, toutes ses variations d'humeur sont heureusement analysées dans *Chavornay*. C'est bien d'abord l'irritabilité contenue du plébéien qui souffre dans son amour et dans son orgueil, puis cette austérité sombre s'éclaircit par degrés ; sous les regards d'Hélène, le rude montagnard tremble, l'homme de fer fléchit et tombe à genoux. Du reste, dès qu'Hélène se montre dans le livre, tout devient lumière, parfum et harmonie. Il y a autour d'elle comme une atmosphère de poésie ; pour tout ce qui l'approche, c'est le jour, et lorsqu'elle « s'éteint avec le dernier rayon du soir, au moment où le soleil se couche derrière les peupliers de la Lombardie, » tout rentre dans l'obscurité de soi-même, et le lecteur ne cherche rien au delà.

On pouvait craindre, dans un livre comme *Chavornay*, consacré tout entier à l'analyse d'un amour fatal, quelques tendances quiétistes. La plupart de ces inspirations, puisées dans nos tristesses intérieures, découragent de l'action. « Elles ressemblent à ces sources que l'on entend sans les voir, qui donnent de la mélancolie et ne désaltèrent personne. » M. Charles Didier a heureusement échappé à ce défaut. Bien que la passion et la douleur soient ses muses, il a su leur garder quelque chose de la noblesse virile que leur donnait le statuaire antique ; toutes deux pleurent debout : aussi son livre n'a-t-il rien d'énervant. Au fond de toutes les agonies de *Chavornay*, on sent que la vie est la plus forte. Ses désespoirs ont quelque chose de robuste qui rassure ; les cris que la souffrance arrache à son cœur ressemblent aux battements sonores d'un beffroi ; plus ils retentissent, plus ils prouvent que le cœur est grand.

L'expression elle-même vient aider à ce sentiment de sérénité salutare que laisse la lecture de *Chavornay*. Notre style moderne, hérissé d'épithètes, de traits et d'exclamations, présente en général l'aspect d'une ville vue à vol d'oiseau, avec ses toits coupants et ses clochers aigus. Le style de *Chavornay* au contraire rappelle les grandes lignes d'horizon de l'Italie : la phrase se développe à l'aise et sans cliquetis de mots ; l'image, adoucie vers ses contours, se fond mollement dans l'ensemble, de sorte que tout se déroule aux yeux avec harmonie, et comme dans

un paysage éclairé par le soleil couchant. Seulement cette grandeur solennelle n'est pas toujours exempte de monotonie. L'auteur aurait parfois besoin de varier les longues ondulations de sa phraséologie par quelques accidents de style, quelques-unes de ces brisures qui forment aujourd'hui tout l'art de tant d'écrivains à la mode. Par une réaction de bon goût et de bon sens, M. Charles Didier tend au style simple de tous ses efforts; mais comme il arrive dans toutes les réactions, il exagère souvent son bon vouloir. Nous l'engageons à se montrer moins sobre de touches vives : son étoffe est solide et belle; mais nous aimerions à y trouver quelques plis, à y apercevoir quelques-unes de ces paillettes qui égalaient la trame et agacent le regard.

E. SOUVESTRE.

Le nouveau roman de M. Arnould Frémy n'est point, comme son titre pourrait le faire croire, une œuvre de rêverie et de caprice. En nous racontant les amours d'Angelo Bagatini le chanteur, ce n'est point dans un monde surnaturel que M. Frémy a prétendu nous entraîner; ce n'est point notre imagination qu'il a voulu divertir. Son but a été de présenter, sous la forme du roman, un tableau fidèle des mœurs napolitaines. C'est la tâche de l'historien, et non celle du poète, que s'est imposée l'auteur d'*Une Fée de Salon*. Sans doute l'histoire n'est pas une carrière moins difficile à parcourir que la fantaisie; M. Frémy, en acceptant la première de ces tâches, n'a pas choisi une route dépourvue d'écueils et d'obstacles. Mais le talent de M. Frémy le porte davantage à l'observation qu'à la rêverie; son choix a donc été judicieux. Il n'a, pour briller parmi les poètes, ni une forme assez parfaite, ni une imagination assez supérieure. Mais par la distinction, par la finesse de son esprit, M. Frémy peut prétendre à de légitimes succès, quand il accordera, dans ses livres, la prédominance à l'étude sur le caprice. Ses premiers livres relevaient plus de l'imagination que de l'expérience; aussi la critique a-t-elle pu avec raison exprimer sur chacune de ces tentatives un blâme sévère. Son nouveau roman relève entièrement de l'observation, et on ne pourrait le confondre sans injustice parmi les essais plus ou moins heureux qui l'ont précédé. Dans *la Chasse aux Fantômes*, M. Frémy a présenté, sous la forme d'une fiction ingénieuse, des tableaux pleins de

vérité, des observations piquantes ; à ce titre, il mérite que l'éloge remplace aujourd'hui le blâme.

M. Frémy, une fois décidé à prendre l'Italie pour sujet de ses observations, avait un nouveau choix à faire. L'Italie, en effet, peut être étudiée de deux manières : dans son histoire, dans ses paysages, dans ses monuments, ou bien dans le côté intime et familier de sa vie. M. Frémy s'est décidé pour cette seconde méthode, et sa décision mérite encore d'être approuvée. Personne ne demande plus si Rome ou Naples possède des monuments admirables, si la nature, autour de ces villes, a répandu avec profusion la majesté ou la grâce sur un harmonieux paysage ; mais on demande encore comment la vie se passe dans cet heureux pays, on étudie encore avec curiosité les mœurs et le caractère des habitants. Si l'on excepte quelques livres, parmi lesquels il faut distinguer les *Mémoires de Casanova*, le voyage de Goethe et les spirituels ouvrages de M. de Stendhal, le côté intime de la vie italienne ne nous a encore été qu'imparfaitement révélé. Pour composer son livre, M. Frémy a étudié avec soin cette face nouvelle et attrayante de la question ; il s'est souvenu de *Casanova* et de tous les livres où respire la poétique gaieté de l'Italie, et, en s'efforçant de les imiter, il a tracé un tableau qui, pour la plupart des lecteurs, réunira l'attrait de la nouveauté à celui de l'exactitude.

Angelo Bagatini, le héros du roman, n'a reçu de ses parents pour toute fortune que cinquante ducats et une voix harmonieuse. L'honnête Napolitain trouverait dans ce modeste héritage la satisfaction de tous ses désirs ; mais, pour son malheur, il fait connaissance avec une chanteuse célèbre du *Théâtre-Neuf*, la Colombella. Il se ruine pour elle, et quand sa bourse ne contient plus que cinquante carlins, il se voit abandonné par la Colombella, qui lui préfère un certain Pandolfo Guaretto, le plus vieux et le plus laid des chanteurs de Naples. Pressé par le dénûment, Angelo passe un contrat avec Babeo, le directeur du Théâtre-Neuf ; il entre dans la troupe dont la Colombella et Guaretto font partie. Un jeune professeur compose exprès pour les débuts d'Angelo une partition charmante, *la Sposa fedele*. Le jour de l'épreuve arrive, et la belle voix d'Angelo excite l'enthousiasme. Le public en masse proclame Angelo le plus habile chanteur du Théâtre-Neuf, et quelques spectateurs ravis ramè-

nent l'artiste en triomphe à sa poudreuse mansarde de l'hôtel du *Pigeon d'or*.

Dès ce jour l'ambition s'empare d'Angelo. Entièrement guéri de l'amour qu'il éprouvait pour la Colombella, il traite avec dédain ses camarades ; il marche d'un pas orgueilleux dans sa nouvelle carrière, et chaque soir, enivré d'applaudissements, il rêve de nouveaux triomphes. Sa folle vanité l'égaré : il devient bourru et capricieux ; il prend goût à la parure ; il a des bonnes fortunes, et abandonne toutes ses maîtresses après la première entrevue. Mais la Providence réserve à son orgueil et à son libertinage un châtement imprévu. Chaque fois qu'on donne la *Sposa fedele*, Angelo a remarqué dans une loge voisine de la scène la belle Adelina, la femme du plus riche orfèvre de Naples, le seigneur Gabrielli. Un accès de jalousie emporte au tombeau le vieil orfèvre. Adelina, délivrée de ce gardien fâcheux, peut appartenir sans réserve à l'amant qu'elle aura choisi. Malheureusement son vieux maître de chant, Burchiello, l'accompagne sans cesse et surveille la conduite de son élève avec une tyrannique sollicitude. Angelo se persuade que Burchiello lui est préféré. Égaré par la haine, il entre chez le vieillard, tire son épée, le frappe et s'enfuit, épouvanté de son crime.

Quelques jours se passent, et personne, dans la ville, ne s'occupe de la disparition de Burchiello. Angelo a repris toute sa confiance. Éperdument aimé de la Gabrielli, il passe ses journées près de cette femme charmante ; l'ambition s'unit à l'amour pour chasser de son âme le souvenir de l'infortuné Burchiello. Bientôt même il passe du Théâtre-Neuf au théâtre de la cour. Il est salué grand musicien par la plus brillante assemblée de Naples, et le vieux Sacchini lui-même, transporté d'enthousiasme, couvre de larmes les lauriers d'Angelo. Peu à peu l'orgueil remplace tout autre sentiment dans l'âme du chanteur. Angelo oublie Adelina ; il adresse à une dame de la cour des vœux téméraires ; sa toilette le préoccupe plus que jamais. Vêtu d'un magnifique habit rouge, coiffé d'un chapeau à plumes, on le voit traverser le rue de Tolède et la rue de Chiaia dans un élégant *calessino*. Il feint de ne plus reconnaître ses anciens amis, ou bien répond à leurs saluts par un dédaigneux sourire.

Mais le public de Naples est un des plus capricieux de l'Italie. Angelo cesse d'être le chanteur à la mode ; on se plaint de la fai-

blesse de sa voix, de la monotonie de ses cadences ; on est fatigué de son orgueil et de ses caprices. Landini , le directeur du théâtre du roi , se décide à faire venir à grands frais , de la cour de Vienne, un nouveau chanteur, Gregorio Belcampione. Une lutte s'établit entre les deux rivaux ; le public est juge du combat, et c'est Belcampione qu'il déclare vainqueur.

Le matin même de ce jour mémorable, Angelo a été appelé chez le juge Palpebra. « Vous donnerez, à partir de demain, lui a dit ce magistrat, des leçons de musique à ma fille. Si, au lieu d'un professeur habile, je ne trouve en vous qu'un musicien médiocre, vous savez ce qui vous attend. » Angelo interprète mal les paroles du juge : « Il sait, pense-t-il, que je suis l'assassin de Burchiello, et il veut bien épargner le meurtrier en faveur du chanteur. Si je succombe ce soir au théâtre du roi, demain il me livrera au gibet ou à la torture. » Une fois sa défaite consommée, Angelo se résigne à fuir, car il ne peut douter qu'ayant perdu son titre de premier virtuose de Naples, il ne soit arrêté d'un moment à l'autre, par le juge Palpebra, comme assassin de Burchiello.

Les aventures les plus singulières précèdent la conclusion du roman. Le bruit de la mort d'Angelo s'est répandu dans toute l'Italie ; Belcampione, au bout d'un mois, s'est rendu insupportable au public et se voit forcé de rompre son engagement. Alors les Napolitains regrettent vivement la douce voix et la méthode savante de leur chanteur favori. Des recherches sont ordonnées ; les plus grands honneurs sont promis à Angelo, s'il consent à reparaitre. Un jour enfin, on annonce au roi qu'il se trouve dans les prisons un bandit qui prétend se nommer Angelo Bagatini. Le roi fait venir le bandit ; mais le gracieux visage d'Angelo (car c'est lui-même) est défiguré par les fatigues, et sa voix est devenue rauque et dure. La cour éclate de rire aux premiers sons qu'il veut faire entendre. Le malheureux supplie alors le roi de lui accorder une dernière faveur ; il demande qu'on fasse venir au palais ses anciennes maîtresses. S'il en est une qui l'aime encore, ses regards seuls suffiront, dit-il, pour lui rendre les accents harmonieux qu'il a perdus. C'est à l'amour seul, en effet, qu'il a été redevable autrefois de son talent sublime.

Cette demande est accordée à Angelo : on amène devant lui la Teresa, la Rosalba, la Colombella ; mais aucune de ces femmes

ne le reconnaît, quelques-unes même cachent leur visage dans leurs mains pour ne pas voir cette physionomie repoussante. On remet donc les menottes au prisonnier ; on va l'emmener sur la place des exécutions, quand une femme entre précipitamment et le serre dans ses bras : c'est la Gabrielli. Angelo, reconnu par elle, est rendu à la liberté ; il coupe sa barbe et ses cheveux ; il reprend ses habits de grand seigneur et redevient le plus grand musicien de Naples. Il retrouve aussi, chez Adelina, le digne professeur Burchiello qu'il a cru égorger, mais dont il n'a fait que trouer la robe de chambre avec une rapière de fer-blanc. Le lendemain de cet événement, Burchiello était parti pour Turin, et sa disparition n'avait paru extraordinaire à personne, car il portait au grand théâtre de cette ville un opéra qui devait mettre le comble à sa gloire. Averti par l'expérience, Angelo oublie ses projets ambitieux ; il renonce au théâtre, redevient l'ami de Burchiello, et consacre désormais son cœur et son talent à la seule femme qui l'ait véritablement aimé.

Dans ce roman, M. Frémy a donné l'étude pour auxiliaire à sa fantaisie ; il a écrit un livre à la fois plus simple et plus vrai que *les Deux Anges* et qu'*une Fée de Salon*. Il est entré dans une voie nouvelle où il mérite d'être encouragé. *La Chasse aux Fantômes* indique d'ailleurs un progrès dans le style du romancier ; sa forme a cessé d'être prétentieuse : elle a gagné en correction et en simplicité. Ce double progrès se continuera sans doute, et M. Frémy arrivera, par l'observation et le travail, aux succès que l'imagination, privée de cet appui austère, ne saurait lui mériter.

M. Arsène Houssaye, avant de publier *le Serpent sous l'Herbe*, s'est fait connaître au public par trois romans où des pages spirituelles et même des parties gracieuses se détachent sur un ensemble prétentieux et confus. Dans ces trois livres, c'est l'indécision surtout qui se révèle, et c'est le même défaut qui s'allie à une exécution plus soignée dans *le Serpent sous l'Herbe* ; dans ce roman, comme dans ceux qui l'ont précédé, M. Houssaye passe de l'idylle à la fantaisie, et de la fantaisie à la satire. Des réminiscences de Gessner et de Millevoje se croisent avec celles de *Gil Blas*, de *Jacques le Fataliste* et de *Tristram Shandy*. Au lieu de choisir entre ces différents modèles, M. Houssaye, qui

visé à l'originalité, s'attache à fondre dans une même œuvre les candides tableaux de l'idylle allemande et la verve comique ou les teintes crues du roman de Lesage ou de Diderot. Une saine appréciation des écrivains qu'il imite devrait cependant convaincre M. Houssaye que l'art s'oppose à de tels rapprochements. S'il consultait ses forces, il est à croire aussi qu'il renoncerait sans hésiter à la satire et à la fantaisie. Faute d'avoir assigné à ses prétentions de justes limites, l'auteur du *Serpent sous l'Herbe* s'est épuisé jusqu'à présent en de vains efforts ; il a écrit quatre œuvres qui, sans doute, offrent des parties intéressantes, mais qui, dans l'ensemble, manquent absolument de valeur.

Si l'on admettait un moment que les lois de l'harmonie pussent être librement violées par le poète, si l'on croyait par exemple qu'une œuvre, sans manquer d'unité, pût procéder à la fois de Lesage et de Bernardin de Saint-Pierre, il resterait une autre question à résoudre : celle de savoir si les forces de l'écrivain sont en rapport avec cette double tâche. Cette seconde difficulté ne saurait passer pour frivole. L'auteur de *Gil Blas* n'employait pas son temps sans doute à étudier, comme Bernardin de Saint-Pierre, les ineffables harmonies d'un paysage ; il ne passait pas des heures à rêver, comme Voss ou Goldsmith, devant une chaumière. Réciproquement ceux-ci n'auraient peut-être vu, devant les mœurs bruyantes de Madrid ou de Paris, qu'un tableau indigne de leur attention ; les tristes réalités de la vie active auraient provoqué en eux le dégoût plutôt que la curiosité.

Nous ne nions pas cependant qu'un poète ne puisse joindre à l'expérience et à la finesse de Lesage l'âme rêveuse et tendre de Bernardin de Saint-Pierre. Gœthe a pu écrire un jour *Wilhelm Meister* et le lendemain *Hermann et Dorothee*, mais la grandeur même de l'exception vient suffisamment à l'appui de nos paroles. Ce qu'il nous importe maintenant de constater, c'est que le talent de M. Houssaye ne satisfait pas aux conditions requises. Une partie de son œuvre est donc nécessairement défectueuse ; l'idylle est fautive ou la satire insignifiante.

Les lecteurs de M. Houssaye n'auront pas de peine à décider s'il réussit mieux dans l'idylle que dans la satire. Pour nous, le *Serpent sous l'Herbe* nous a prouvé que M. Houssaye comprend mieux *Estelle* que *Tristram Shandy* ou *Gil Blas*. La partie

ironique de son roman ne saurait exciter un sourire, ni même provoquer le blâme. Elle ne peut avoir aucun charme pour le public frivole, et pour le public sérieux elle n'a aucune importance. Tout au contraire, dans la partie pastorale du livre, M. Houssaye a fait preuve quelquefois d'un talent facile et gracieux. Bien qu'il applique souvent à l'idylle le procédé de Florian; bien qu'il répande avec excès les fleurs dans les prairies, et l'azur dans le ciel, on ne peut méconnaître, dans ses descriptions et dans ses récits, un sentiment vrai de la nature. C'est dans ce sentiment, nous le croyons, et non dans l'ironie ou le caprice, qu'est l'avenir littéraire de M. Houssaye.

Une exposition diffuse remplit les premières pages du roman. Olivier de Vermand, las de plaisirs et de fugitives amours, dit un jour adieu à Paris et va retrouver sa mère, au château de Valvert, en Normandie. Une jeune orpheline, une fille charmante, Suzanne, a été recueillie par M^{me} de Vermand. Olivier, épris de Suzanne, abuse de l'amour qu'il lui a inspiré. Puis un riche parti se présente pour Olivier. Il oublie Suzanne et se marie avec M^{lle} de La Roche, dont la laideur est rachetée, à ses yeux, par une immense fortune. Suzanne devient folle. Les deux enfants qui naissent de la liaison d'Olivier avec l'orpheline, sont portés à un hospice. L'un d'eux est Robert, le héros du livre. Cette histoire banale prend une assez grande place dans le roman de M. Houssaye; elle n'ajoute pourtant ni à la clarté, ni à l'intérêt.

Robert est recueilli par un vieux maître d'école, qui lui donne plus de coups de bâton que de bons conseils. Un jour l'enfant s'évade pour éviter un châtimént. Après avoir couru quelque temps, il se trouve libre et seul au milieu de la campagne. Il prend le parti de courir les aventures et marche gaiement, avec insouciance, vers le gîte inconnu que la Providence lui réserve. Là commence réellement le livre de M. Houssaye. Sous le titre du *Serpent sous l'Herbe*, c'est en effet la vie errante d'un élève de Gusman d'Alfarache et de Gil Blas qu'il a voulu nous raconter.

Robert se met donc en marche, les poches vides, mais le cœur plein d'espérance. Il brûle de connaître le monde et d'éprouver ses forces dans une lutte avec la vie. Le cours capricieux d'une rivière lui sert de guide. En la côtoyant, Robert

arrive à un village, et à peine a-t-il fait quelques pas au milieu des maisons, qu'une enseigne d'auberge le jette en extase. L'hôtesse de cette auberge se trouve être une excellente femme, que la méprise de Robert fait sourire, et qui accueille le jeune pèlerin sans lui demander d'écot. Robert passe plusieurs jours dans cette merveilleuse auberge, buvant le meilleur vin de la cave, et goûtant les plus beaux fruits du verger. Mais un beau jour, le maître d'école, qui a élevé Robert, paraît dans la salle commune, et Robert se sauve à toutes jambes. Il arrive sain et sauf au bord de la rivière, s'élançant dans une nacelle abandonnée, et s'abandonne de nouveau aux caprices de la fortune.

Nous ne suivrons pas Robert dans toutes les aventures que l'imagination de M. Houssaye multiplie sur son chemin. Nous ne dirons rien du séjour de Robert chez les comédiens, de la mystérieuse jeune fille qui lui apparaît, comme un ange, parmi ces hommes debauchés, et qui porte le nom impossible de *Presciosa*. Les amours de Robert et de M^{lle} Léocadie ne méritent pas non plus de nous occuper. C'est un récit fort peu chaste et contre lequel la critique peut réclamer sans pruderie. Évidemment M. Houssaye s'est trop confié dans ses forces, en voulant imiter le *Wilhelm Meister*, de Goëthe : il a taillé Léocadie et *Presciosa* sur le patron de Mignon et de Philine. Mais sous sa main inhabile, la poétique effronterie de Philine s'est changée en une impudence triviale, et la céleste figure de Mignon a rivalisé, avec les amours de Dorat, en fadeur et en mignardise.

Robert passe quatre ans chez les comédiens. Ensuite la protection de la bienfaitante hôtesse, près de laquelle il est revenu, le fait entrer comme clerc, à l'étude de maître Desmasures, le notaire du village. M^{me} Desmasures devient amoureuse du jeune clerc, qui est bien plus souvent dans le jardin, occupé à lui cueillir des fleurs, que dans l'étude, à écrire les actes de son mari. Malheureusement, un avis prudent donne l'éveil à la vigilance de maître Desmasures. Il feint de partir pour un voyage, et revenant sur ses pas, surprend l'effronté Robert dans la chambre de sa femme. Cet épisode est une maladroite réminiscence d'un proverbe de M. de Musset, intitulé : *le Chandelier*. Robert copie lourdement et sans grâce l'aimable Fortunio du poëte; quant à maître Desmasures

et à sa femme, ce sont des imitations un peu plus habiles de Jacqueline et de maître André.

Nous venons de raconter la première partie du roman, qui, bien que très-défectueuse, on le voit, est certainement la meilleure. Nous passerons très-rapidement sur les événements qui remplissent tout le second volume et les dernières pages du premier.—En quittant la maison de M^{me} Desmasures, Robert, toujours sans argent, forme le projet d'aller à Paris. Il n'a pour vêtement qu'une mauvaise robe de chambre. Le hasard lui fait rencontrer le curé du village, qui va au prochain hameau consoler une mourante. Robert lui prend de force sa soutane et son chapeau à cornes, et lui laisse en échange sa robe de chambre et ses pantouffles. Il dîne à crédit dans une auberge, grâce à ce costume. Au coucher du soleil, la fortune, toujours favorable à Robert, envoie sur ses pas un poète extravagant qui s'est enfui de la maison paternelle, où on le battait pour ses élégies. Gérard est le nom de ce poète. Plus prévoyant que Robert, il a eu la précaution d'emporter, pour aider sa fuite, une bourse bien garnie. Une conversation s'engage entre les deux aventuriers, et bientôt une amitié fraternelle les unit. Le poète partage sa bourse avec Robert, qui met, en revanche, sa gaieté et son esprit inventif au service de Gérard.

Arrivé à Paris, Robert cesse de personnifier le caprice ; le rêveur insouciant se change en un charlatan de la plus triste espèce. Le héros d'une pièce fameuse, applaudie au boulevard et dont le nom est devenu populaire, sert de modèle à cette personnification triviale de l'effronterie et de la ruse. Robert fait la contrebande ; il falsifie des eaux minérales ; il adresse aux journaux des lettres pour et contre ses entreprises. On ne saurait trop admirer l'emploi que Robert fait de l'argent obtenu par ces ruses misérables. Il le dépense à acheter des consciences d'avocat et des vertus de comédiennes ; il prétend se venger ainsi de la société qui l'a corrompu. La société s'inquiète fort peu de cette vengeance ; mais Robert se ruine. Un jour il n'a plus même la ressource de faire des dettes. Toutefois la Providence ne l'abandonne pas, et la médecine homœopathique, qu'il se met à pratiquer sans la connaître, rétablit promptement sa fortune.

Quant à Gérard, il passe son temps à rimer des ballades, ou

à courir après des éditeurs. L'imbécillité de ce personnage est fort peu divertissante, et ses querelles avec les libraires embarrassent inutilement le récit.

En passant un jour près du Pont-des-Arts, Robert rencontre un oiseleur qui vend aux passants la liberté de quelques hirondelles; une bouquetière offre, au même moment, des roses à une dame dont Robert ne distingue que confusément la physionomie à travers le tissu noir de son voile. Celle-ci répond, en s'adressant à l'homme qui l'accompagne : « J'aimerais mieux voir s'envoler ces hirondelles. » Robert regarde cette femme avec reconnaissance, et se dit à lui-même que celle qui prie pour la liberté des oiseaux est elle-même une esclave : il achète les hirondelles et les rend à la liberté. Pendant ce temps, la dame au voile noir a disparu ; mais ses paroles et son regard ont laissé dans le cœur de Robert une impression profonde. Ce petit épisode, habilement raconté, remplit un des plus gracieux chapitres du livre.

A quelque temps de là, Gérard est reçu, on ne sait à quel titre, chez un gentilhomme ruiné, qui vit à Paris dans une profonde solitude, avec sa femme, dont il est jaloux. Le poète présente son ami, en l'absence du mari, à M^{me} d'Épinay. Robert reconnaît en elle la jeune dame qu'il a vue sur le Pont-des-Arts; il devient amoureux de M^{me} d'Épinay, et celle-ci partage la passion de Robert. Un voyage imprévu du mari favorise cette liaison; mais le brusque retour de M. d'Épinay détruit bientôt le bonheur des amants. L'infidélité de sa femme n'est plus un mystère pour M. d'Épinay, qui se livre envers elle à tous les excès d'une colère brutale. Clotilde, c'est le nom de la maîtresse de Robert, s'enferme dans un couvent; mais elle promet à son amant de n'en sortir que pour lui ou la mort. L'époque où doit finir la captivité volontaire de M^{me} d'Épinay est aussi celle de sa fête; elle supplie Robert, dans une lettre tracée à la hâte, d'habiter, en attendant ce jour, le village de Soucy : ce sera pour elle une consolation de savoir que Robert l'attend dans ce village isolé, et partage pour ainsi dire sa solitude. Robert, qui est très-réellement amoureux de Clotilde, se soumet sans hésiter au vœu qu'elle exprime, et part pour la Normandie. Il est prêt, s'il ne la revoyait plus, à chercher dans le suicide un remède à sa douleur.

De toutes les manières qui s'offraient de dénouer le drame arrivé à ce point, M. Houssaye a choisi la moins prévue. A Soucy, Robert rencontre M. et M^{me} Desmasures, et son ami Gérard. Celui-ci a épousé une belle marquise qu'il a rencontrée chez M^{me} d'Épinay. Robert devient amoureux de la femme de Gérard. Clotilde, convaincue de la perfidie de Robert, redevient une épouse fidèle et la plus heureuse des mères. De son côté, Camille, la femme de Gérard, après avoir failli être sacrifiée par la jalouse Clotilde à un désir furieux de vengeance, revient à la vie pour se corriger, et goûter, dans l'accomplissement de ses devoirs, les joies les plus pures. Enfin Robert oublie Camille aussi bien que Clotilde, et se marie avec la veuve de maître Desmasures, son ancien patron.

Cette seconde partie du roman est tout à fait dépourvue de vraisemblance, et la complication des événements ne produit pas l'intérêt. A partir de la moitié du troisième livre, le roman de M. Houssaye, sauf quelques parties, n'est qu'une insignifiante ébauche. Le programme a remplacé la comédie; les scènes ne sont qu'indiquées, et une action triviale marche à la hâte vers un dénouement impossible. Cette partie cependant exigeait, plus que la première, une main calme et patiente. M. Houssaye abordait le roman philosophique après l'idylle; l'étude devait accompagner l'invention, et l'expérience devait remplacer la rêverie. Or, l'on voit aisément qu'il ne s'est pas rendu compte de l'importance de sa nouvelle tâche. Il a continué à rêver, quand il fallait observer ou se souvenir. Son ironie n'est pas celle de l'expérience; elle ne paraîtra puissante qu'aux ignorants. Qu'un lecteur sérieux cherche, dans cette dernière partie du livre, une satire ou un drame! il sera également trompé. Les passions sont aussi mal étudiées que les caractères.

Mais il reste à M. Houssaye, si on lui refuse le talent de la satire et du drame, un talent de romancier élégiaque, facile et gracieux. En retranchant toute la partie ironique du roman et les cent pages diffuses qui servent d'introduction, il y aurait moyen de faire avec *le Serpent sous l'Herbe* une idylle assez jolie, quoique d'un style souvent prétentieux. Il n'a donc manqué jusqu'à présent à M. Houssaye que de connaître la vraie portée de son talent. Qu'il renonce à fondre *Estelle* avec *Tristram Shandy*! Qu'il proportionne la tâche du romancier à ses

forces! S'il hésite, s'il essaie d'un pas irrésolu des routes contraires, il s'expose à dépenser une ardeur précieuse en des explorations stériles. M. Houssaye doit donc se hâter; le succès n'appartient pas à l'indécision, au caprice; c'est la volonté intelligente qui le mérite, et c'est par l'unité qu'elle y parvient.

D. M.

MUSIQUE SONNANTE.

Mazarin permettait aux Français de chanter ; il se plaisait à leur entendre fredonner gaiement les refrains de Ducauroy, de Frémol, de Boeset. Nos ministres sont plus aimables encore ; ils veulent que la nation entière apprenne à chanter. La musique fait aujourd'hui partie de l'instruction primaire : Paris, Toulouse, Lille, ont des conservatoires de musique, et la municipalité de Lyon en a promis un à ses administrés. Il m'est venu dans la tête de fournir en trois mois trente-deux millions d'élèves à nos écoles de solfège ; s'ils ne sont pas assez habiles pour attaquer une fugue à livre ouvert, ils auront du moins l'oreille formée aux intervalles de la gamme, ils sauront caser les demitons à leur place, et ces avantages, qui demandent quelquefois des mois d'étude, seront appréciés par les maîtres. C'est en plein vent que j'établis mon école préparatoire. Mes élèves travailleront à toute heure ; la musique, lancée au travers de leur troupe nombreuse, les saisit partout, à table, au lit, à la promenade ; assis, marchant, courant, galopant, la gamme les assiègera à toute heure et les forcera d'acquiescer de la science, quand même ils voudraient échapper aux bienfaits qu'elle leur promet. La machine à vapeur, le chemin de fer, n'ont pas une allure plus constante et plus rapide. On pense bien que je ne puis pas suffire à tant de travaux, qu'il me faut absolument une armée de répétiteurs ; oui sans doute, j'aurai recours à leur aide ; ils me serviront avec un zèle, une exactitude imperturbables. Ces répétiteurs sont les horloges, les pendules, les coucons même.

Peut-être direz-vous que je vais vous conter les rêves d'un malade ; lisez, et vous verrez que ce malade pouvait avoir perdu

l'usage de ses jambes, mais que la tête n'avait pas tout à fait déménagé. Arrivons au fait.

Depuis trop longtemps les horloges parlent pour ne rien dire ; leur langage manque tout à fait de précision et devient inintelligible à deux époques de la journée. Trois, quatre, cinq, six coups peuvent être comptés aisément, si l'on a l'attention portée vers l'horloge, et si l'on attend qu'elle frappe l'heure. Mais si une longue série de dix, de onze, de douze coups arrive à l'improviste, on se trompe aisément sur leur nombre, le moindre bruit dérange votre calcul, et vous êtes fort étonné d'arriver à quatorze ou de rester à onze lorsque le marteau a réellement frappé douze coups. Il ne suffit pas de bien compter, il faut encore en avoir la conviction, ce qui est très-rare. Midi ou minuit et demi, une heure, une heure et demie du matin ou du soir, sont exprimés chacun par un coup dont l'identité parfaite ne permet de faire aucune distinction. Si un aveugle ou bien un malade dont l'état exige qu'on le préserve du contact de la lumière s'éveille après minuit, il restera dans une incertitude complète à l'égard de l'heure jusqu'au moment où l'horloge frappera deux coups. Ils sauront bien que c'est deux heures, mais est-ce deux heures de nuit ou de jour ? La cloche ne s'explique point à cet égard. Il est des pays où le soleil reste sur l'horizon pendant des mois entiers, et que la nuit couvre de ses ombres pendant un aussi long temps. Un chasseur, un courrier, un joueur, un médecin, un malade, après de grandes fatigues ou de longues veilles, se livrent au sommeil d'une manière très-irrégulière ; que leur repos soit prolongé outre mesure ou qu'il ait une intermittence continuelle, ces personnes, en s'éveillant, ne comprendront rien à ce que l'horloge voudra leur dire. Elle sonnera quatre, cinq, six heures ; le jour pénétrera dans leur chambre à travers les rideaux, et elles ne sauront point si les heures frappées appartiennent au soir ou au matin. Plusieurs se lèveront à la hâte après cinq heures pour aller dîner, et trouveront tout le monde endormi, ne songeant pas même à faire les apprêts du repas du matin. Le quart, la demie, le troisième quart de chaque heure, se repètent vingt-quatre fois pendant la journée, et ne présentent jamais l'indication, même incertaine, du moment auquel ils se rapportent. Un quart sonne ; on sait que c'est un quart, voilà tout. Mais est-ce le quart de deux heures,

de trois heures du matin ou du soir? c'est ce que l'horloge ne peut vous dire au moyen de son bruit tout à fait insignifiant. Les géomètres ont cherché vainement jusqu'à ce jour des combinaisons variées pour rectifier ce langage, dont ils ont toujours reconnu l'imperfection.

Le problème qui les occupait depuis trois cents ans vient d'être résolu, dans son ensemble et dans tous ses détails, par un musicien. Le système qu'il a présenté à l'Académie prévoit tout, répond à tout, et chaque fois que son horloge parle, ne fût-ce que pour sonner un quart, elle indique l'instant précis de la journée que ce même quart est appelé à marquer.

Il y parvient en donnant une couleur sonore à chaque coup qui doit frapper l'oreille, et cette différence fait reconnaître à l'instant l'heure qui vient de sonner, quand même on se serait trompé sur le nombre des coups qui auraient passé. Il suffit d'entendre le dernier coup pour acquérir la certitude que c'est onze heures du matin ou de la nuit qui viennent de se faire entendre. Ce système présente quatre-vingt-seize combinaisons, car la journée se compose de vingt-quatre heures différentes et non pas de deux fois douze heures, comme on l'a fait pour les anciennes horloges. Cette journée commence à une heure du matin pour finir à minuit. L'horloge marque cette première heure en frappant un coup qui est le *la* le plus grave de la voix de basse. Deux heures sont marquées par la répétition de ce même *la* suivi du *si*. La même marche diatonique est employée successivement en montant, et donne, pour huit heures du matin, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la*; pour midi, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi*. Le soleil est alors arrivé à son apogée, au zénith; l'horloge l'a suivi en montant, cet astre va descendre, et l'horloge suivra sa marche en descendant aussi, et la douzième qu'elle a montée par fragments, va être distribuée d'après le même système, mais à l'inverse, pour marquer d'une manière pittoresque et claire les heures du soir. Ainsi elle dira *mi* aigu, dernier coup de midi; pour exprimer une heure du soir, *mi, ré*, pour marquer deux heures du soir, et, suivant la même marche rétrograde, elle dira: *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi*, octaves pour frapper huit heures du soir; et enfin, la douzième complète *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut, si, la*, pour sonner minuit. Voilà pour les heures de

jour et de nuit; voici comment les quarts seront exprimés :

Le premier quart appartient à l'heure qui vient de sonner, il la touche, pour ainsi dire encore, avec la main. Ce quart sera marqué par la même note qui caractérise cette heure, mais elle sera frappée à l'octave haute. Le second quart ou demi-heure participe également de l'heure qui vient de passer et de celle que l'on attend; il tient par la main l'heure sonnée et tend l'autre main à l'heure qui va venir, il l'appelle. Ce quart sera marqué par la note déjà répétée à l'octave pour le premier quart, laquelle sera suivie de la note qui caractérise l'heure suivante. Exemple : quatre heures du matin ont sonné en articulant la quarte, *la, si, ut, ré*, le quart donnera un *ré* à l'octave, la demie donnera ce même *ré*, suivi d'un *mi*, puisque c'est le *mi* grave qui doit ensuite marquer la cinquième heure. Cette demie de quatre heures du matin a déjà appelé le coup de cinq heures que l'on attend en frappant le petit *mi*, note qui caractérise cinq heures; le troisième quart, qui appartient tout à fait à l'heure à venir, l'appellera avec plus d'instance en répétant la note qui la caractérise; ce troisième quart sera sonné *ré, mi, mi* à l'octave; cinq heures sonneront après au grave, et seront exprimées par la quinte *la, si, ut, ré, mi*. Je vais citer un second exemple pour les heures du soir. Deux heures ont sonné. Le marteau a frappé *mi, ré*; le quart répétera *ré* à l'octave, la demie dira *ré, ut*, le troisième quart *ré, ut, ut*, appelant ainsi l'*ut* qui va marquer la troisième heure du soir; laquelle sera exprimée ensuite par cette tierce descendante *mi, ré, ut*.

Les quarts et la demie qui suivent minuit et midi, points d'arrivée et de départ de l'ascension et de la descente des heures, présentent une exception. Une heure après midi répète le douzième coup de midi, qui est le *mi*. Par conséquent le *mi* appelant le *mi*, le quart, la demie, le troisième quart seront exprimés par cette même note frappée à l'octave, et l'horloge dira *mi, — mi, mi, — mi, mi, mi*. Même observation pour le *la* grave, qui exprime une heure du matin après avoir frappé le douzième coup de minuit.

Je crois avoir exposé ce système avec assez de clarté pour être compris.

Si l'on veut opposer que ce système exige, pour être bien saisi dans les détails de son exécution, une oreille exercée aux inter-

valles musicaux, je répondrai que cette étude, faite à tous les instants, aura formé des élèves intelligents après le sixième jour, et que les enfants démontreront le lendemain aux gens raisonnables toutes les combinaisons sonores de l'horloge nouvelle. Le gamin sera professeur sur ce point, dès que vingt-quatre heures auront défilé devant son oreille. Si, parmi le million d'individus qui habitent Paris, on en rencontrait cinquante assez stupides pour ne rien comprendre aux confidences de notre horloge, la condition de ces idiots ne serait pas plus mauvaise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ils compteraient par leurs doigts, comme ils font à présent ; notre horloge leur donne la même somme de coups, distribuée de la manière adoptée pour les anciennes horloges.

En choisissant la gamme de *la*, je me suis conformé au système des Grecs ; j'ai pris pour point de départ la proslanbanomène des anciens, note que toutes les voix de basse font sonner librement, et qui, par cette raison, a été adoptée pour diapason. Par ce moyen, ceux qui voudront chanter sans le secours des instruments, pourront, à l'instant même, prendre le diapason de l'horloge, accorder leur violon, leur violoncelle sur ce repère sonore. Maintenant que l'autorité fait de nobles efforts pour répandre la doctrine musicale dans toutes les classes de la société, doctrine qui fait partie de l'instruction primaire, ne sera-t-il pas très-avantageux de trouver, dans tous les enfants, une oreille déjà formée à l'intonation des intervalles musicaux ? Cette première étude, souvent hérissée de difficultés pour certains sujets, sera faite sans travail ; l'horloge musicale aura formé des millions de musiciens en herbe. Dès qu'un enfant viendra s'asseoir sur les bancs de l'école primaire, si le maître lui fait chanter la gamme, l'élève va réunir admirablement les deux tétracordes, placer les demi-tons aux lieux où ils doivent être, sans hésitation aucune, et tous les intervalles seront d'une parfaite justesse, conditions que l'on n'obtient souvent qu'après trois mois d'étude. Si le maître fait descendre la gamme à son élève, celui-ci ne montrera pas moins d'aptitude et d'intelligence ; ce sera pour lui la chose la plus simple : il aura imité l'horloge en sonnant huit heures du matin et huit heures du soir. Même observation pour la douzième de minuit et de midi.

Lorsqu'un domestique entre au service d'une grande maison, ne sait-il pas, dès le lendemain, si c'est monsieur, madame, leur

filz aîné ou cadet qui appellent en agitant leurs sonnettes ? Il sait distinguer la voix de ces timbres différents, du bruit de la sonnette de l'escalier, et pourtant les tons de ces clochettes sont d'autant moins appréciables, qu'ils ne sont point classés dans des proportions régulières, musicales et agréables à l'oreille. On parviendrait bien plus facilement à saisir toutes les nuances d'intonation de notre horloge. Sa cloche la plus grave, accordée sur le ton du diapason, réglé après avoir été discuté par l'Institut et le Conservatoire, serait un étalon invariable qui fixerait à jamais ce méridien sonore pour toute la France.

On voit que je compte me servir de douze cloches graves et de douze cloches aiguës pour composer le clavier de mon horloge. Cependant, s'il s'agissait de l'établir dans un palais et de la faire cadrer majestueusement avec une riche façade, je la ferais parler au moyen de trompettes animées par un jeu d'orgue très-puissant. Ces trompettes seraient embouchées par des statues représentant des anges, des génies, ou, ce qui vaudrait mieux encore, par les douze heures personnifiées.

Un mécanicien d'un talent éprouvé, un artiste dont les chefs-d'œuvre ont été déposés dans nos musées, termine, en ce moment, le mécanisme nécessaire pour mettre en jeu ces nouvelles horloges. J'espère pouvoir bientôt soumettre son travail à l'Académie. Je croyais n'avoir trouvé qu'un badinage musical, lorsque, il y a six mois, je fis part de mon idée à M. Arago ; il m'assura que j'avais résolu un problème dont les géomètres cherchaient la solution depuis des siècles. Le suffrage d'un homme si haut placé dans les sciences me fit concevoir, pour ma découverte, une estime que je n'avais pas, et je me décidai, d'après son conseil, à la livrer à l'examen de l'Académie des Sciences.

CASTIL-BLAZE.

DE

L'HÉROÏSME DES FEMMES

Pendant la Terreur.

Les femmes conduites à l'échafaud en ont fait un trône de gloire pour leur sexe. C'était une effroyable nouveauté pour l'histoire. Les femmes, jusque dans les peuplades cannibales, ne paient point tribut au tomawack ni au bûcher. Si le polythéisme, dans les convulsions de sa terrible agonie, égorgé quelques jeunes filles ou matrones chrétiennes sur des autels qui tombaient de vétusté, ou plutôt qui succombaient sous l'infamie de leurs dieux anciens, et surtout de leurs dieux nouveaux, ce ne fut du moins qu'à de rares intervalles, et non par groupes nombreux. L'histoire de l'église rejette sur ce point les récits grossièrement exagérés des légendes. Les guerres de religion, à commencer par celle des Albigeois, ont fourni des exemples de ces atrocités exercées contre les femmes; mais c'était dans le sac des villes et non judiciairement. Peu de femmes furent égorgées dans la journée de la Saint-Barthélemy. Le fanatisme politique s'est donc montré plus intolérant et plus barbare que le fanatisme religieux dans ses plus épouvantables excès. Ce qu'il poursuivait dans les femmes, c'était la pitié, une pitié active, qui parvenait à lui soustraire encore plus de victimes qu'il n'en frappait. Pour la régénération révolutionnaire, il fallait que la pitié fût éteinte. L'assemblée constituante régnait encore et suspendait, par sa grandeur plutôt que par une autorité sévère, le cours de barbarie trop tôt commencé, lorsque la rage populaire, diri-

gée par des clubistes , opprobre et fléau de la philosophie qu'ils invoquaient , se porta sur les sœurs de la charité. Ces chastes filles de saint Vincent de Paul furent flagellées publiquement ; et par qui ! par des vagabonds et des vagabondes dont leurs mains avaient plus d'une fois soigné les maladies et pansé les ulcères. En outrageant si cruellement la pudeur, on leur avait laissé la vie : ce n'était qu'un coup d'essai , qu'un premier pas de la férocité.

Il y avait loin de là encore au massacre des prêtres dans l'église des Carmes , à l'épouvantable supplice de l'aimable princesse de Lamballe, qui ne put consentir à se racheter des horreurs dont elle voyait les apprêts , en proférant une parole de blâme ou de mépris pour la reine dont elle avait possédé l'amitié. A chaque coup qui lui était porté, les barbares croyaient frapper par anticipation la reine, objet d'une haine aussi atroce qu'imméritée, et réservaient à l'auguste prisonnière du Temple le spectacle de la tête sanglante de son amie. C'est quand les membres de la princesse sont dépecés et sa tête portée en triomphe , c'est à travers de longs ruisseaux de sang , c'est sous une voûte de sabres, de piques et de haches, qui ne cessent de frapper, que deux jeunes filles, M^{lles} de Sombreuil et Cazotte, osent se présenter pour sauver leur père du massacre. La première est soumise à une épreuve telle que Phalaris eût pu seul l'inventer : boire un verre du sang qui vient d'être versé. Elles triomphent toutes deux , et leur père est sauvé. L'intrépidité humaine ne peut aller plus loin que ce sublime effort de la pitié filiale.

Tandis que le sang coule par torrents dans Paris et dans quelques autres villes, qui osera recueillir et cacher pour longtemps les innombrables proscrits du 10 août, et s'associer à leur sort ? Cette hospitalité, regardée comme le privilège des mœurs antiques et patriarcales, devient une vertu familière en France, dès que la mort en est le prix. Mais que les femmes en reçoivent le principal honneur ! Nous pouvons lutter avec elles de constance et de résolution, mais leur cœur est plus tôt déterminé que le nôtre : souvent elles ont déjà ouvert la porte hospitalière quand leur mari délibère encore. Leur esprit est plus vigilant et plus inventif en précautions , en expédients , en pièges , qui défient l'art des inquisiteurs ; elles savent mieux, dans une visite domiciliaire, feindre la sécurité, l'indifférence, se plaindre avec fierté

de l'importunité qu'on leur cause, démêler d'un coup d'œil, dans une troupe de sicaires, ceux qui sont susceptibles de quelque émotion, et s'en faire des appuis secrets. Jamais une femme n'est plus éloquente ou plus belle que lorsqu'elle accomplit une bonne et grande action.

Voyez M^{me} de Staël veiller, depuis le 10 août jusqu'aux jours de septembre, sur les illustres vaincus du 10 août, tels que les Narbonne, les Mathieu de Montmorency, les Jaucourt et plusieurs autres. Tout son génie, comme toute sa fortune, est maintenant consacré au service de l'amitié et de la pitié. A la manière dont elle fait sonner, dans les moments les plus périlleux, son titre d'ambassadrice, vous croiriez que son mari représente le potentat le plus puissant de l'Europe, et le plus ami de la France. Jusque dans le château de Coppet, tout peuplé des amis qu'elle a sauvés, elle veille encore sur ceux qui sont restés dans le gouffre. Elle connaît des asiles qu'elle leur a procurés, leur envoie des guides pour leur faire traverser la France, au milieu de la ligne continue des comités révolutionnaires. Celle qui devait s'élever à une hauteur de métaphysique connue de peu d'hommes, n'étudiait plus qu'un seul art, celui de faire, contre le crime, la plus noble et la plus salutaire des contrebandes. Coppet est devenu l'hospice commun des émigrés volontaires ou involontaires. Ni elle, ni son père, ne s'informent des opinions en présence du malheur.

Ah! l'histoire n'est pas assez large pour consacrer tant de dévouements hospitaliers. Souvent ils furent accomplis par des femmes de charge, par des fruitières, qui renonçaient tout à coup et pour longtemps à la sécurité que leur pauvreté leur donnait, et, ce qui est plus héroïque encore, par des mères de famille, qui enveloppaient dans leurs dangers et leur mari et leurs filles. L'histoire, dans sa cruelle rapidité, est condamnée à des omissions ingrates de mille faits qui jetteraient un beau jour sur le cœur humain, et couvriraient de confusion ses destructeurs. Oh! quel concert s'établissait entre une mère et ses filles, lorsqu'elles prenaient ensemble la tutelle d'un proscrit, qui souvent leur était presque inconnu la veille! Que de consolations habiles ajoutées à leurs soins courageux, par une conversation pleine d'intérêt et de charme, par les accords de leur harpe et les sons de leurs voix mélodieuses, par des lec-

tures attachantes qui souvent leur servaient de texte pour ranimer le courage et les espérances du proscrit!

Lorsqu'après le 9 thermidor, nous nous sommes revus, tout étonnés de survivre, il semblait que nous eussions tous à raconter une même histoire de notre salut. C'était un chœur de bénédictions pour les femmes. L'amour en avait inspiré plusieurs, et l'on sait de quel héroïsme cette passion est capable; mais le plus grand nombre avait obéi aux sentiments de famille ou aux élans d'une pitié subite et sublime. Jusque dans l'héroïsme, la pudeur gardait ses droits.

Ce fut une femme, M^{me} Rolland, qui, après les journées de septembre, se plaça, en quelque sorte, sous les roues du char ensanglanté de la révolution, pour en arrêter l'exécration course, et qui réussit au moins à la modérer, à la suspendre, pendant huit mois, sauf la grande et cruelle immolation du 21 janvier. Elle était l'âme, non-seulement de son mari, ministre alors et collègue du terrible Danton, mais de tout le parti de la Gironde, si fécond en orateurs brillants ou ingénieux, et en hommes d'état inexpérimentés et présomptueux. Elle ne le cédait qu'à Vergniaud en éloquence, et qui sait jusqu'où l'aurait élevée la tribune, s'il lui avait été permis d'y monter? Une seule fois elle parut à la barre de la convention, et en accusée; chacune de ses paroles, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, était une flèche lancée contre ses tyrans de la montagne: Danton, Robespierre et Marat semblaient subir le supplice de la question. Ils se sentaient perdus, si cette journée triomphante avait eu un lendemain. Le talent, aussi bien que les grâces et la beauté, ne semblaient que des qualités secondaires dans M^{me} Rolland, tant son caractère dominait tout. C'était une Romaine, mais une Romaine élève du Portique, que Caton eût consultée, et qui eût défié l'ambition et la fortune de César, aussi bien que les crimes de Claudius et de Catilina. A cette époque où l'on ne parlait que d'énergie, on voyait beaucoup de caractères sombres, violents, les uns fanatiques, les autres odieusement calculateurs; d'un autre côté, on voyait beaucoup de caractères plus honorables, fidèles à leurs principes, et marchandant peu leur vie, quand le devoir ou l'honneur parlait. Mais un grand caractère, c'est-à-dire une volonté forte et permanente, était un phénomène. Il semblait que le XVIII^e siècle eût épuisé ce qui lui restait de

vigueur pour former l'âme de M^{me} Rolland. Ses mémoires, écrits sous les guichets de la Conciergerie, et dans lesquels on ne peut trop admirer la pureté, la fraîcheur de ses souvenirs de jeunesse et les libres explosions de sa haine contre les bourreaux de ses amis, sa défense devant le tribunal révolutionnaire, aussi altière, aussi éloquente que sa défense devant la convention, sa sérénité, je dirai presque sa gaieté stoïque en marchant à l'échafaud, semblent au-dessus des forces, non-seulement de son sexe, mais de l'humanité.

Il y eut en France deux Romaines, tandis que nous ne comptions pas un Romain parmi ceux qui prenaient ce titre et qui étaient dignes seulement de figurer parmi ces sicaïres que Cicéron appelait *la lie de Romulus*. Cette seconde Romaine, c'est Charlotte Corday. Sans doute, la plume du moraliste et de l'historien doit s'arrêter avec effroi devant son magnanime attentat ; mais pouvait-elle voir un homme dans cet atroce et ignoble décimateur de l'espèce humaine, qui n'écrivait pas une ligne et n'ouvrait pas la bouche sans demander la tête de 500,000 Français ? Trop remplie de l'idée qu'il ne pouvait exister en France et sur le globe qu'un seul monstre de cette espèce, elle croit, en le frappant, délivrer sa patrie. Mais elle ne veut le frapper qu'en se dévouant au supplice. Ce n'est pas l'action, c'est la fuite qui lui ferait horreur. C'est ainsi qu'elle renonce à une vie paisible, aux soins domestiques qu'elle remplit avec un cœur si pur, aux hommages enivrants que lui assurent sa jeunesse, sa rare beauté et sa parole éloquente. C'est la seule victime que j'aie voulu voir conduire au supplice, et c'est là que j'ai jamais le mieux reçu l'impression du sublime. Tout cet appareil d'ignominie dont on avait voulu la couvrir prêtait un nouveau lustre à ses charmes et à sa grande action. Jamais de plus beaux yeux ne s'élevèrent au ciel et avec une expression plus divine. Le signe du parricide, la chemise rouge, ajoutait une pourpre éclatante à ses couleurs virginales. La malédiction s'arrêtait dans la bouche des plus vils, des plus fervents adorateurs du dieu de sang qui allait infecter le Panthéon. Du haut de cette charrette, qui était devenue pour elle un char de triomphe, elle jetait ses regards sur la foule comme une reine qui jouit en son cœur d'avoir délivré son peuple.

Eh bien ! Charlotte Corday, par son aveugle dévouement, n'a

fait que précipiter et multiplier à l'infini les coups du terrible tranchant. Chacun des tyrans du jour voit une Charlotte Corday dans toute femme, dans toute jeune fille qui doit à son éducation, à son rang, des principes d'honneur, d'humanité, de religion. Aucun acte politique ne peut leur être reproché. Elles sont suspectes de pitié, suspectes d'amour pour leurs parents, pour leurs frères. Elles peuplent les prisons de suspects. En y entrant, elles font luire comme un rayon du jour dans les fatales demeures qui seront bientôt autant de vestibules de la mort.

Ce n'est pas seulement leur malheur, c'est leur sérénité courageuse qui ajoute à leurs charmes. Chacun porte plus légèrement le poids de ses souffrances, de ses alarmes, de ses terreurs. Il y aurait de l'abjection à se montrer pusillanime, lorsqu'on les voit sourire; la vieille France revit sous de jeunes traits et ose encore reproduire dans les prisons sa politesse, sa galanterie, j'ai presque dit son enjouement. Plusieurs, avec une persuasion touchante, y sèment la parole de Dieu et font lire l'Évangile à des philosophes qui ne peuvent plus prendre goût aux gaietés incrédules. D'un autre côté, l'amour dans une prison prend des teintes plus profondes. Le plus souvent on l'écarte pour ne plus se préparer des regrets trop déchirants ou pour ne pas mêler le repentir et des reproches mérités aux malheurs trop réels d'une telle vie, aux malheurs qui s'annoncent plus terribles. Avec quel saint respect n'y voit-on pas l'héroïne de la piété filiale, M^{lle} de Sombreuil? Chaque femme s'en approche pour se teindre de sa vertu, de son héroïque courage. Comme on jouit du charme pur de ses regards et de sa conversation, tantôt naïve et tantôt éloquente! Pourquoi l'a-t-on enfermée? Ah! le voici: c'est pour frapper plus sûrement son père qu'elle a sauvé au 2 septembre; car les décemvirs n'ont point ratifié la clémence de ses juges de sang, et déjà le tribunal révolutionnaire s'est hâté d'immoler le père octogénaire d'Élisabeth Cazoite, vieillard si agréablement enjoué et dont la raison s'était affaiblie. Ah! ces juges-ci sont trop aguerris pour céder à l'intervention de la beauté, à l'héroïsme de l'amour filial. La jeune et charmante M^{me} de Custine n'a pu que les tenir quelque temps en balance, en s'établissant en quelque sorte le défenseur officieux du général, son beau-père. Prisonnière main-

tenant, elle ne pourra servir d'égide à son jeune et digne époux.

En voyant dans une prison les jeunes filles de Verdun, leurs grâces naïves, leur sécurité, leurs doux jeux, chacune croit respirer encore la fraîcheur du printemps. Quel est leur crime, en effet ? c'est d'avoir dansé dans un bal donné par les Prussiens. Personne ne peut le croire sérieux. Quel jour d'horreur que celui où l'on apprend qu'elles n'ont pu trouver grâce devant les tigres du tribunal, et qu'ils n'ont pas été fléchis en les voyant s'occuper non de leur propre défense, mais de celle de leurs compagnes, de leurs sœurs, et prendre pour elles seules le crime d'avoir dansé !

Les jours néfastes se succèdent et ne forment plus qu'une nuit sombre, qu'une nuit de dix mois qui n'est plus éclairée que par la couleur du sang. Une reine de France longtemps adorée, et parvenue à peine à l'âge mûr, dont les malheurs devaient surpasser ceux de la vieille Hécube, a vainement surpris, pour quelques minutes, l'intérêt des mégères mêmes du tribunal, par la réponse aussi noble que pathétique qu'elle a faite à la plus atroce et la plus cynique accusation : j'en appelle aux mères qui m'entendent ! Elle est conduite à l'échafaud avec de nouvelles et vaines recherches d'ignominie. Mais il reste encore un plus grand crime à commettre, le martyre de M^{me} Élisabeth, la sainte du XVIII^e siècle. Robespierre a reculé, pour la première et dernière fois, devant un attentat. Il voudrait, et, malgré sa toute-puissance, il n'ose et ne peut la sauver. L'empire est à qui montrera la férocité la plus aguerrie. Elle ne peut désavouer, devant le tribunal révolutionnaire, le crime qui lui était reproché, celui d'avoir envoyé ses diamants à son frère le comte d'Artois, tombé dans les détresses de l'émigration. Elle fut conduite à l'échafaud avec une élite de nobles victimes, d'opinions fort diverses, qui toutes semblaient fières et consolées de lui servir d'escorte, ne voyaient plus que ce grand crime, et croyaient, sous sa protection, marcher vers le ciel. M^{me} Élisabeth avait voulu se dévouer pour la reine, lorsque, dans l'invasion ignoble et furieuse du palais des Tuileries, elle s'est gardée de dissiper l'erreur de ceux qui, la prenant pour Marie-Antoinette, semblaient disposés à l'égorger ; et voilà la seule dissimulation que se soit permise cette âme sublime ! Un crime, non moins odieux, avait précédé, de quelques jours, le supplice de

la reine, c'était celui de Malesherbes. M^{me} de Rosambeau y accompagna son père. Qui ne connaît ces nobles paroles qu'elle adressa en partant à M^{lle} de Sombreuil : « Vous avez eu la gloire et le bonheur de sauver votre père, mais j'ai du moins la consolation d'accompagner le mien. »

Les mains me tombent, les forces me manquent en parcourant de la pensée cet effroyable martyrologe. Il semble que les tyrans se soient dit : « A force d'horreurs, nous tarirons les sources de la pitié. Personne n'osera lire ces pages de notre règne ; on refusera de croire, on calomnierá nos victimes pour se dispenser de les plaindre. On accusera tout au moins d'imprudence celles dont l'héroïsme nous a étonnés sans faire chanceler notre glaive. »

J'avais fait vœu de leur arracher cette espérance, et voilà ce qui m'a rendu historien. Moraliste aujourd'hui, si j'ai le regret de ne pouvoir acquitter tant de tributs funèbres et de ne pouvoir consacrer nombre de faits également beaux et touchants qui pourraient reposer l'historien, mais encombrer l'histoire, je m'en fais les armes les plus nobles et les plus sûres pour terrasser l'égoïsme, la philosophie de la sensation et la doctrine de l'intérêt personnel bien entendu. Il me semble que les femmes, par une telle conduite, ont abattu plus d'une tête de l'hydre matérialiste et percé de nouvelles flèches le Python qui s'obstine à nous entraîner dans sa fange. Voyez donc ce que la sensation commandait ici à M^{me} Élisabeth, à M^{lle} de Sombreuil et à toutes leurs compagnes de gloire ou de martyre ; la sensation leur prescrivait ce qu'elle prescrivait à Léonidas et à ses trois cents, à Régulus, à Décius, à tous les héros de la patrie ; et encore pour ceux-ci, si j'en excepte Régulus, il n'y avait qu'une mort à subir dans tout l'enivrement du courage. Mais pour nos contemporains et contemporaines, quelle longue succession de tortures ! L'intérêt bien entendu dans le sens matérialiste, disait, à chacun : « Plie sous la force, même lorsqu'elle est le crime. Fuis ou cache-toi ; cache du moins tes larmes et ton indignation ; refuse et ta porte et tes secours au malheur qui te supplie ou de près ou de loin, vis en paix avec la tyrannie ou tâche d'en être oublié. Tu n'as qu'un moyen d'échapper à l'égoïsme furieux, c'est de lui opposer un égoïsme tranquille, sournois et flatteur. » Il y a dans le cœur et dans la conscience humaine une protes-

tation si habituelle et si véhémement contre de si lâches maximes, que la plupart des philosophes matérialistes les ont démenties au moins par le fait, et ont réfuté leur doctrine par leur conduite. Souvenez-vous de ces admirables vers du proscrit Condorcet :

Ils m'ont dit : choisis ; être ou tyran ou victime.
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

On sait que ces deux vers, les seuls qu'il ait faits de sa vie, lui échappèrent dans un asile que, déjà proscrit, il recevait chez une digne amie de l'éloquente et bonne M^{me} Cottin. Quelques mois après, il fut mis hors la loi, et vint trouver sa généreuse hôtesse en lui disant : Je vous quitte en pleurant, mais je suis forcé de me séparer d'une bienfaitrice dont je causerais la mort; je suis mis *hors la loi!* Eh bien! reprit ce noble cœur, vous n'êtes pas *hors l'humanité*. Les scrupules de Condorcet l'emportèrent. Il tenta une fuite qui fut suivie de sa mort.

Mais l'esprit n'abandonne pas facilement des maximes hautement professées. Saint-Lambert était un des ennemis les plus opiniâtres de la révolution. Peu de temps après la cessation des plus grands fléaux, il lisait devant des dames fort distinguées son déplorable catéchisme de morale et surtout un chapitre où il soumettait les femmes à la plus desséchante analyse. Chacune de s'écrier; c'était à qui lui rapporterait des faits d'un dévouement admirable. Le philosophe semblait à la torture. *Eh bien! mesdames*, dit-il en pinçant ses lèvres d'une façon voltairienne, *j'ajouterai à ce chapitre que les femmes se sont dévouées quand c'était la mode!* Voilà donc à quel point l'esprit dégradé par le sophisme peut profaner tout ce qui remplit le cœur d'admiration et les yeux de larmes; la mode!... Sans doute aux jours de Dioclétien et de Galère, les vierges de Rome, de Lyon, d'Antioche et de Carthage, qui bravaient le martyre, sacrifiaient aussi à la mode!

Le tribunal révolutionnaire vient de prononcer l'arrêt de mort d'un vieux militaire, M. de La Vergne. On entend retentir dans l'enceinte le cri de *vive le roi!* Quel étonnement! quelle épouvante! quel frisson court dans toutes les veines! Chacun tremble d'être pris pour le coupable. Le même cri se ré-

pète, et une jeune femme de l'aspect le plus noble se présente, se dénonce; ses vœux sont bientôt exaucés; elle reçoit son arrêt de mort.

Vous êtes ému, transporté, soyez-le encore davantage. M^{me} de La Vergne, jeune femme d'un vieux mari, et douée, m'a-t-on dit, d'une beauté éclatante, après avoir signalé l'amour conjugal, n'oublie point l'amour maternel. Elle tenait dans ses bras une jeune fille de six mois destinée à fléchir les juges les plus inflexibles. Y a-t-il, s'écria-t-elle, dans cet auditoire une mère qui veuille se charger du sort de mon enfant? Moi, répondit une femme du peuple. Heureusement celle-ci ne fut pas condamnée pour cet acte de pitié; elle remplit sa promesse, et la fille de M^{me} de La Vergne existe et se montre digne d'une telle mère. L'héroïne accompagne son mari au supplice; elle pourra lui dire comme Arrie, en se présentant la première au couteau: *Tiens, Pætus, il ne fait pas de mal*. Quelques jours après, la sœur du libraire Gastey pousse le même cri, après avoir entendu la condamnation de son frère, et meurt avec lui tranquille et fière.

Si je fuis les murs sanglants de Paris, je me trouve arrêté par de plus grandes horreurs, par les plus effroyables supplices sous les murs de l'héroïque Lyon et de Toulon. Quoi! des femmes ont été posées en but avec leurs pères, leurs fils, leurs frères, leurs époux aux décharges de l'artillerie! La mitraille a déchiré leurs flancs de mère! Blessées ou mutilées par une première, par une seconde décharge, elles ne sont arrivées à la mort que de blessure en blessure, et qu'au milieu du cri de leurs enfants; et pendant ces épouvantables exécutions, d'autres femmes cachaient dans leurs maisons ou guidaient, à travers champs, sous la faux de paysans inhumains, deux ou trois mille proscrits, reste de ces glorieux et infortunés combattants. Et une si barbare invention peut encore être surpassée sur les rives de la Loire.

Invention, ai-je dit: non, l'idée première en était empruntée au bateau du parricide Néron. Mais quels effroyables accessoires! et que le tyran de Rome est vaincu en cruauté! Voici sans doute ce qui avait stimulé la férocité du proconsul. Vingt-neuf femmes ou nobles ou religieuses avaient été exécutées sur la place publique de Nantes. A leur tête marchait un ange de beauté et de bonté, M^{me} la comtesse de La Rochefoucauld. Pendant la

longue durée du supplice (car le bourreau lui-même frémissait et semblait ne pouvoir plus continuer sa tâche), les saintes victimes entonnèrent une hymne à la Vierge, et celles qui restaient chantaient encore pendant que le martyr des autres se consumait. On peut croire que c'est le récit de plusieurs scènes semblables qui a inspiré à l'auteur des *Templiers* ce mot devenu un proverbe sublime de notre langue : *Les chants avaient cessé*. La multitude avait été trop vivement émue de ce spectacle pour qu'on pût le lui offrir encore. Des filles, des veuves, des héros nobles ou paysans, et parmi elles des sœurs de la charité, sont lentement balancées sur les flots avec de longs éclats de rire, jusqu'à ce que s'ouvre la perfide soupape. On les a liées deux à deux, mais non avec des personnes de leur sexe; et cette union forcée, impudique, on l'appelle *mariage républicain*. La soupape s'ouvre et le gouffre les reçoit.

Eh bien ! la perspective d'un tel supplice n'arrête pas de nobles fermières qui reçoivent dans leurs maisons, cachent pendant six mois, un an, dans leurs étables ou dans le creux des chênes, les admirables compagnes et maintenant les veuves des chevaliers vendéens. Parmi elles se trouvent M^{mes} de Lescure et de Bonchamp, à qui nous devons les mémoires les plus intéressants de notre âge et peut-être de notre langue. Elles avaient suivi leurs époux dans ces courses guerrières, dans cette longue série de victoires brillantes et stériles, suivies de l'épouvantable désastre du Mans. Elles partagent avec ces généreux chevaliers la gloire d'avoir soustrait vingt ou trente mille soldats républicains prisonniers à des représailles qu'une guerre civile de cette nature devait faire craindre.

Cependant l'horreur des tyrans pour les femmes ne cessait de s'accroître : ils étaient des maudits qui frissonnaient à l'aspect de ces anges mortels. Dans chacun de leurs regards ils croyaient lire le mépris altier de M^{me} Rolland. Si le cri de *vive le roi !* avait deux fois retenti sous les voûtes du tribunal révolutionnaire, ne pouvait-il pas être proféré à leur chevet par une femme armée d'un poignard ? Une jeune fille, Sophie Renaud, que l'indignation dévore, a cédé à la fatale envie de regarder Robespierre en face et de jouir un moment de sa terreur. Arrêtée sur le seuil de sa porte, elle est livrée à la vengeance du tyran qu'elle n'a pas même vu. Quelle vengeance ! « Les femmes, s'est

dit Robespierre, sont arrivées à un mépris de la mort qui les rend maîtresses de nos jours. Il faut multiplier leur supplice par celui de tout ce qui leur est cher, de toute leur famille. C'est les frapper vingt fois au cœur. » Tous les parents de la jeune fille sont arrêtés et condamnés. Il y manque ses deux jeunes frères qui combattent sur la frontière. On les arrache de l'armée, et c'est le bourreau qui les punit du crime d'avoir une sœur.

Les ordonnateurs en chef de ces massacres ne se voyaient plus guère entre eux sans se dire : c'est une femme qui renversera notre ouvrage en vain cimenté par le sang. Aussi se hâtaient-ils d'envoyer à la mort ceux même des hommes de la montagne, ceux de leurs complices, qui avaient pu s'attendrir aux pleurs d'une femme, ceux sur qui la beauté exerçait un subit empire, et qu'elle pouvait faire chanceler dans leur foi révolutionnaire, c'est-à-dire, dans le crime. Leurs pressentiments étaient justes. Une femme en effet fut l'inspiration du 9 thermidor : une femme résolut le problème si difficile de faire cesser une tyrannie à cent mille têtes par la chute de quelques-uns des tyrans.

La mort nous a ravi depuis peu cette belle princesse de Chimay, qui porta auparavant le nom de M^{me} Tallien, que notre reconnaissance a consacré. Elle n'est plus ; un silence ingrat a régné et pèse encore, comme la plus froide pierre, sur la tombe d'une femme qui fut adorée d'un peuple entier, ressuscité par elle. Est-ce notre futilité oublieuse, est-ce un rigorisme ombrageux qu'il faut accuser de ce silence ? Certes ce rigorisme serait armé de tout ce que le chêne et l'airain ont de plus dur, s'il pouvait faire oublier l'immensité du bienfait, la constance, l'art prodigieux et le courage avec lesquels une femme fit de la chute d'un tyran la chute d'une tyrannie encore représentée par tous ses fondateurs, moins trois hommes, et par cinq cent mille formidables suppôts. Tout lui appartient dans les six mois qui virent se prolonger et renaître presque chaque jour le combat contre l'hydre révolutionnaire. Une bonté et un discernement également admirables ont remplacé ici la force d'Hercule. Ah ! si des faiblesses ont pu se mêler ou survivre à ces jours de gloire, le ciel sans doute aura été miséricordieux ; elle n'aura manqué ni d'escorte ni d'intercesseurs auprès du trône céleste. Vous lui en aurez servi, jeunes filles qui maintenant êtes entrées dans le chœur des anges, vous qu'elle arracha au sort des vierges de

Verdun et de M^{me} Élisabeth. Vous lui en aurez servi vous-même, Élisabeth, et vous aurez dit : « C'est elle qui sauva la fille de Louis XVI, à l'âge où l'échafaud de son père, de sa mère, et la mien, allaient la réclamer. »

Est-ce que la bonté, dans son activité la plus secourable, la plus intrépide, n'est pas la voie la plus assurée pour arriver peut-être par divers degrés, peut-être encore par de nouvelles épreuves, jusqu'à Dieu, qui a de grands desseins sur la société humaine, puisqu'il nous commande sa conservation, et que, de siècle en siècle, il nous fait voir et seconde sa perfectibilité? est-ce qu'elle n'est pas une communication anticipée avec Dieu? M^{me} Tallien eut la gloire de rendre à l'humanité des hommes trop enivrés du fanatisme révolutionnaire, et leur fit oublier le sang qu'ils avaient fait ou laissé verser, en les altérant du plaisir de délivrer beaucoup plus de victimes qu'ils n'en avaient pu condamner. Elle était éloquente avec tout son esprit et son cœur de femme; elle avait de ces mots qui entrent subitement au cœur : sans paraître avoir un but, elle y marchait toujours. On pouvait, jusque dans ses caprices les plus gais, reconnaître en elle une missionnaire d'humanité. Sa coquetterie tenait de l'inspiration. Il me semblait alors que sa beauté, la plus parfaite et la plus séduisante que mes yeux aient rencontrée, était un moyen providentiel. A l'âge où la jeunesse s'avance vers l'âge mûr, lorsque je revenais des camps, où je m'étais réfugié pendant la terreur, et qui m'affranchirent du sort d'André Chénier et de tant d'autres amis dont j'ai secondé la voix, j'ai écrit sous l'inspiration de M^{me} Tallien, j'ai combattu sous cet oriflamme qu'elle agitait pour le salut de la France et de la société humaine. Les dangers étaient grands encore, car il fallait repousser l'effort furieux des faubourgs vainqueurs au 10 août, et qui, depuis le 9 thermidor, s'étaient rendus deux fois maîtres de la convention. Elle savait à la fois exciter et retenir notre ardeur. Jamais, à Paris, le véritable siège du combat, ce que l'on appelle la réaction, et ce que j'appelle la résurrection, n'eut à se reprocher un meurtre, tandis que la vengeance, dans le midi, exerçait d'atroces représailles, contre lesquelles nous tonnions vainement. Manquait-elle du courage d'action, la femme qui, la première, ferma le club des jacobins, trop vainement menacé par le général Lafayette lui-même, la femme qui en emporta les

clés, en disant : *Vous voyez que cela n'était pas difficile.*

Oh ! que je la vis éloquente un jour où, dans un petit comité, un membre de la convention, qui n'était pas son mari, en parlant du fils de Louis XVI, qui languissait encore au Temple, prononça ces horribles pâroles : *Il est bien malheureux que Robespierre nous ait laissé ce crime à commettre !* Je ne crois pas que M^{me} de Staël elle-même eût trouvé des accents plus énergiques pour combattre cette pensée dont elle obtint un désaveu qui lui parut sincère.

Du reste, le député se trompait, le comité de salut public n'avait pas manqué d'une prévoyance homicide : il n'existait plus du fils de Louis XVI qu'un spectre, qu'un enfant torturé, mutilé par les coups de son geôlier, de son bourreau, le cordonnier Simon ; un enfant empoisonné par l'eau-de-vie, dont on l'avait forcé de faire son breuvage. On était alors savant dans le crime. Je me souviens d'un jour où Tallien avait parlé assez éloquemment pour faire restituer aux familles les biens des condamnés. Au sortir de la séance je m'avançai vers M^{me} Tallien, dans les longs et sombres corridors du palais des Tuileries, où la convention siégeait encore : *Laissez-moi respirer*, me dit-elle, *je suis ivre de gloire et de bonheur.* Il me sembla que tout s'illuminait autour d'elle, et que chacun était ébloui par les éclairs de ses regards.

Elle avait quelquefois à combattre, dans les thermidoriens, des remords bien différents de ceux qui devaient les travailler. Je fus témoin d'une convulsion presque épileptique qu'éprouva son mari à la suite d'un dîner ? Il ne prononçait pas un mot qui ne parût un regret sur la carrière nouvelle où il était entré ; je distinguai ceux-ci : Danton, en marchant à l'échafaud, a dit : « J'entraîne Robespierre, et maintenant c'est Robespierre qui m'entraîne à son tour ; le voyez-vous, comme il tord sa bouche livide, que son sourire est affreux, et j'entends qu'il me dit : « Mes amis ont aussi des poignards ! » Un jour elle nous lut en petit comité la correspondance que, du fond du cachot où elle attendait la mort, elle avait su entretenir avec Tallien. Toute la pensée du 9 thermidor est écrite dans ces lettres ardentes.

J'ai vu les triomphes de Bonaparte, à différents théâtres, lorsqu'il revenait de quelque-une de ses victoires de géant ; j'avais vu dans les mêmes lieux les triomphes de M^{me} Tallien, lors-

qu'elle revenait de faire ouvrir les portes d'une prison, ou qu'elle avait fait rendre un décret bienfaisant ! Ah ! quelle différence d'émotion ! Il est vrai que les premiers hommages pouvaient paraître d'abord s'adresser à sa beauté, à l'élégance de son costume grec si favorable à ses charmes, mais bientôt un profond attendrissement remplissait toutes les âmes. Le jeune homme disait en versant des pleurs : « Je lui dois la liberté, le salut de toute ma famille. » Chacun, en l'applaudissant, s'acquittait d'une dette personnelle.

Après le spectacle, on se réunissait dans divers cercles (car on soupait encore). M^{me} Tallien y paraissait plus attendrie qu'enivrée du triomphe qu'elle venait de recevoir et se hâtait de le faire oublier par une grâce familière. Si elle était préoccupée, c'était du bien qu'il y avait à faire pour les jours suivants. Que de prières, quels récits déchirants il lui fallait écouter dans les mêmes soirées qui paraissaient consacrées au plaisir ! Toute grande et solennelle infortune la guettait au passage. Parmi les conviés, on avait toujours soin de placer des femmes qui avaient une grâce difficile à demander. Nulle reine ne fut jamais plus implorée, et ne se montra plus active, plus gracieuse, plus persévérante dans le bienfait. Il est vrai qu'elle était admirablement secondée par plusieurs femmes qui se vouaient à la même tâche, et parmi lesquelles je nommerai la veuve de l'aimable et infortuné général Beauharnais, depuis l'impératrice Joséphine. Celle-ci paraissait heureuse et fière de tenir le second rang ; c'était à sa bonté et à sa grâce qu'elle le devait. Qui de nous se fût douté qu'elle marchait vers le plus beau trône de l'univers ! Ah ! si ce trône de femme eût été électif, une voix unanime l'eût alors décerné à M^{me} Tallien.

N'est-il pas juste que l'histoire et les lettres déposent aujourd'hui une couronne civique sur la tombe d'une femme qui, par une pitié intrépide et de bienfaisantes séductions, contribua tant à sauver ce qui restait de l'élite de la France ?

CH. LACRETELLE,
de l'Académie française.

BUCHAREST ET JASSY.

Le 14 octobre 1857, j'allais de Vienne à Constantinople, par la voie du Danube. Mon intention avait été d'abord de ne pas m'arrêter en route ; mais en approchant de Giurgevo , qui n'est qu'à vingt lieues de Bucharest, j'eus comme un remords de conscience de passer si près de cette dernière ville sans la visiter. L'exemple d'un docteur allemand , jeune homme fort instruit et fort aimable, qui allait y chercher des clients et la fortune , acheva de rendre la tentation irrésistible, et je me décidai à l'accompagner. Il était nuit lorsque nous débarquâmes à Giurgevo , et notre début en Valachie ne fut pas encourageant. Il nous fut impossible de trouver un gîte , et nous aurions passé la nuit à la belle étoile , si l'agent de la compagnie des bateaux , pharmacien de son métier, voyant notre détresse, ne nous eût offert un matelats dans son grenier. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance, et nous nous y endormîmes en bénissant le propriétaire. Il avait eu, de plus , l'obligeance de nous arrêter une charrette , dont le conducteur vint nous réveiller à quatre heures. Nous nous y installâmes de notre mieux, enfoncés dans le foin , et nous partîmes trainés par six maigres chevaux, que conduisait un postillon de l'extérieur le plus sauvage. Nous étions arrivés de nuit à Giurgevo, nous en partions à quatre heures du matin ; il me fut donc impossible de voir la ville. Les Turcs ont été obligés de la céder à la Valachie, par suite de la dernière guerre contre la Russie. Ils n'y ont cependant consenti qu'à condition qu'elle serait démantelée. Je ne crois pas, du reste, que l'obscurité nous ait fait perdre beaucoup ; par les effroyables secousses éprouvées à chaque instant, nous jugions

assez quel devait être l'état des rues. Nous cheminâmes fort lentement toute la journée, malgré les contorsions et les vociférations continuelles de notre conducteur. Nous rencontrâmes quelques villages d'une misère que rien de ce que j'avais vu n'égalait. A peine si, dans celui où nous fîmes halte pour déjeuner, nous pûmes trouver du feu pour faire cuire des œufs que nous devions encore à la munificence et à la prudence de notre pharmacien. Nous lui rendîmes de nouvelles actions de grâces : car sans lui nous nous serions passé de déjeuner comme de matelats. Le paysage était tout à fait en harmonie avec la tristesse et la misère des habitations. Du côté du Danube, on voyait des marécages s'étendre à perte de vue, et dans la direction de Bucharest, une immense plaine inculte et déserte. Nous la traversâmes lentement en suivant une route tracée uniquement par des ornières et suivant le bon plaisir de ceux qui conduisent les voitures. Ces chemins sont d'une largeur indéterminée ; si la partie déjà frayée est un peu trop raboteuse, on prend à côté sur le gazon. Tant qu'il fait beau, on peut avancer ; mais nous pûmes connaître bientôt ce que tout cela devient par le mauvais temps. Une averse qui survint menaça de nous retarder indéfiniment. Il était déjà tard lorsque nous entrâmes dans Bucharest ; et je n'oublierai jamais l'impression que me firent éprouver la boue que j'y trouvais, l'espèce de caravanséraïl où l'on nous conduisit, le taudis qu'on me donna pour chambre, et le grabat où je fus obligé de me coucher. Je commençais à me repentir d'avoir quitté le bateau, mais il était trop tard, et il fallut recourir à la philosophie, souvent nécessaire au voyageur.

Bucharest n'a que quatre-vingt mille habitants, mais comme presque chaque maison a son jardin, et que des terrains considérables sont vacants dans l'intérieur de la ville, au premier coup d'œil, cette capitale paraît immense et aussi étendue que la moitié de Paris. Ses innombrables églises, les belvédères nombreux des principales maisons, présentent un bel ensemble, et quelqu'un qui ne la verrait qu'extérieurement en emporterait une idée ravissante ; mais lorsqu'on en vient à l'examen, c'est tout autre chose. Vous trouvez un labyrinthe de rues étroites, de ruelles, d'impasses dans lesquels on voit quelques maisons de belle apparence, au milieu d'habitations pauvres et mal construites. La boue est telle partout, que moi, habitant de Paris,

je n'aurais pu en avoir une idée. Il est réellement impossible de faire un pas à pied. Une voiture est un objet de première nécessité, et bien des gens s'imposent de dures privations pour avoir un équipage, qui, d'ailleurs, est encore ici une affaire d'amour-propre ; sans l'équipage, un homme n'est présentable nulle part. C'était chose plaisante de voir la figure de mon compagnon le docteur, lorsqu'il me contait ses tribulations à ce sujet. — Je commencerai donc par où les autres finissent, disait-il ; je n'ai pour toute fortune que 800 florins, et il faut que j'en dépense la moitié pour acheter une voiture et des chevaux. Tout le monde me dit ici que je ne peux faire autrement si je veux me faire une clientèle. Il faudra bien que je m'exécute ; mais vous m'avouerez que c'est un drôle de pays.

On ne voit à Bucharest ni places publiques ni promenades. Les seuls monuments qu'on y rencontre, sont une prodigieuse quantité d'églises grecques que les boyards ont fait élever pour racheter leurs iniquités, à peu près comme dans le moyen âge nos princes et nos seigneurs fondaient des couvents. Elles n'ont absolument rien de remarquable. La salle de spectacle est une ignoble baraque en planches, où une mauvaise troupe allemande écorche quelques opéras. La gloire de *Robert le Diable* est parvenue jusqu'à ces confins du monde civilisé. J'ai entendu exécuter cet opéra sur le théâtre de Bucharest, mais avec tant de coupures, de changements, de transpositions, que je ne m'y reconnaissais plus. Après la distraction du spectacle, la seule que les habitants connaissent est celle de la promenade. Ils se font traîner dans une rue étroite et raboteuse, qui aboutit à une route d'une tristesse, d'une aridité effrayantes. C'est là leurs Champs-Élysées, leur bois, et tous les jours, dans l'après-midi, on y rencontre un assez grand nombre de promeneurs enveloppés dans de larges pelisses, car dans ce climat malsain le moindre refroidissement est funeste. Les fièvres y sont générales ; l'on est obligé de prendre les plus grandes précautions pour s'en garantir. Le manteau est d'obligation par le chaud comme par le froid ; et ce n'était pas un de mes moindres désagrément que de ne pouvoir sortir sans avoir le mien sur les épaules.

Depuis quelques années, la physionomie de la population a bien changé à Bucharest. Il y a peu de temps encore, les sujets

de Mahmoud y étaient tout puissants, et nécessairement leur influence et celle des hospodars, Grecs fanariotes qu'ils y envoyaient, devaient y faire dominer les mœurs et les habitudes de la Turquie. Les hommes et les femmes étaient vêtus à l'orientale, et la façon de vivre était, chez eux, en rapport avec le costume. Mais là comme partout l'action envahissante de l'Occident s'est fait sentir, et d'autant plus fortement que la puissance des Turcs a diminué, que leur influence est nulle, leur suzeraineté purement nominale, et que le sort de la Valachie dépend plus directement de l'Europe. Les femmes ont adopté les modes de Paris; le français est devenu presque partout la langue usuelle; les familles riches ont envoyé leurs enfants dans nos pensionnats; tout a pris un caractère européen, et on ne rencontre plus que rarement un boyard encore affublé de sa large robe, avec sa longue barbe et son immense bonnet rond. Encore quelque temps, et il sera difficile, je crois, de trouver ici quelques vestiges de l'Orient. Aujourd'hui la fusion n'est pas complète et les mœurs ont encore un caractère indéterminé. Ainsi, dans les classes inférieures, on rencontre autant d'habits orientaux que de francs. Les uniques abris offerts à l'étranger sont d'anciens kans qui ont conservé leur nom et leur extérieur, et dont on a tâché d'*européaniser* le service; mais Dieu sait de quelle façon! Vous entrez dans une maison de belle apparence, on vous y recevra à la française, dans des appartements meublés à la turque, enfumés de tabac, et on vous offrira le chibouk et les confitures. Vous trouverez quelques jeunes gens qui ont profité de leur éducation et que vous prendrez pour des compatriotes; mais beaucoup d'entre eux ont un goût de terroir que leurs habits taillés à la mode ne peuvent dissimuler.

En Valachie comme en Hongrie, la population est divisée en deux castes: les nobles ou les boyards et les paysans. Les boyards forment eux-mêmes trois classes suivant leur naissance ou les charges qu'ils occupent. Les grands boyards constituent la haute aristocratie. C'est parmi eux que sont choisis les principaux fonctionnaires; eux seuls ont de l'influence, et généralement leurs possessions sont immenses. Leurs revenus le seraient également, si la plus grande partie de leurs terres ne restaient incultes par incurie ou défaut d'habitants. La deuxième et la troisième classes sont à une grande distance de la pre-

mière, et sont formées de fonctionnaires d'un rang inférieur et de propriétaires plus modestes. Cette noblesse a seule une existence civile et politique ; ses privilèges sont immenses et ruineux pour le pays. Elle possède le sol entier, elle est exempte de toute espèce de charges. Dans aucun cas, ses membres ne peuvent être mis en arrestation. On ne peut les exproprier. Tout leur est permis. Au-dessous de cette noblesse, mais séparés d'elle par une distance infranchissable, viennent les paysans, véritables parias dont la servitude est complète en fait, si elle ne l'est en droit. Ceux-ci ne possédant rien, sont les seuls imposés. Au-dessous des paysans, on trouve encore une classe d'individus, qui, pour être placés plus bas, sont plongés nécessairement dans la plus complète servitude. Ces malheureux sont ce que nous appelons des Bohémiens ; ils portent ici le nom de *Zigeunes*. Le nombre de ces zigeunes est considérable dans les principautés, et leur état légal est l'esclavage. La plupart appartiennent à des boyards qui disposent d'eux d'une manière absolue. Le reste est la propriété du gouvernement. Ici, comme partout, cette race est le type de l'abjection.

La Valachie est un exemple frappant de ce que peuvent faire souffrir à un pays les maux de la guerre et une mauvaise administration. Une chaîne de montagnes, riche en forêts, en mines de toute espèce, la ferme d'une part. De l'autre, le Danube lui servirait de débouché comme de frontière. Mais c'est en vain qu'elle possède tous les éléments de la prospérité et de la richesse. Les sites variés et boisés qu'on trouve vers le nord sont presque déserts, et les plaines qui s'étendent dans le bas du pays, couvertes d'un terreau noir et très-fertile, au lieu de donner les riches produits qu'on peut en attendre, ne sont que des steppes incultes et insalubres. De loin en loin on rencontre quelques petites villes, de pauvres villages dont on ne peut se figurer la misère si on ne les a vus ; quelques champs de maïs et des troupeaux en indiquent ordinairement l'approche. Cet état déplorable s'explique par la situation même de la province ; placée entre deux puissants voisins, elle a été le théâtre de la lutte si souvent renouvelée entre la Russie et la Turquie. La campagne commençait-elle ? Une armée entrait en Moldavie, l'autre en Valachie. Amis ou ennemis, chacun vivait de pillage ; puis, lorsque la guerre était finie, un fléau d'un autre genre venait enlever à

ces malheureux pays ses dernières ressources. Les hospodars achetaient fort cher, à Constantinople, le pouvoir de venir tyranniser les Valaques et s'enrichir à leurs dépens. Ces magistrats n'étaient nommés que pour sept ans, et rarement ils arrivaient au terme de cette espèce de bail, sans être décapités ou rappelés par leur gouvernement, qui avait hâte de procéder à de nouvelles enchères. Les hospodars n'avaient donc point de temps à perdre. Dans le but d'accroître plus rapidement leur fortune, ils employaient tous les moyens. Aussi, rarement l'art des avanies, des extorsions, a-t-il été poussé plus loin que par ces hospodars, types de la vanité, de la rapacité et de la bassesse.

La large série de calamités éprouvées par la Valachie n'a pas été seulement fatale à l'état matériel de cette province; le moral des habitants s'en est profondément senti. Il serait difficile de trouver des hommes plus apathiques, plus abrutis que les paysans valaques. Ne pouvant garder avec sécurité une fortune acquise par le travail, ils bornent leur ambition à ne posséder que juste ce qu'il leur faut pour soutenir une vie misérable; un pain grossier de maïs est leur unique nourriture; leurs habitations sont, pour la plupart, creusées dans la terre ou bien bâties avec de la boue et des branches d'arbre; toutes présentent le spectacle de la misère la plus affreuse, et l'aspect de ces tanières est si repoussant, que, malgré le désir et quelquefois le besoin que j'avais d'y entrer, je n'ai pu vaincre le dégoût qu'elles m'inspiraient. Ce qui était calcul et découragement pendant les guerres et le bon temps des hospodars, est aujourd'hui passé dans les mœurs. L'insouciance et la paresse règnent partout, et l'habitude de ces vices est trop enracinée pour que de longtemps les Valaques puissent s'en corriger.

Pendant ces années d'oppression, les boyards n'étaient guère plus heureux que les paysans. La tyrannie et la dévastation pesaient aussi sur la noblesse, et le caractère des boyards était peu fait pour remédier à tous ces maux. Ces nobles n'ont jamais été connus dans l'histoire que par leur faiblesse et leur immoralité. Leur vie se passait, à la cour des hospodars, en intrigues et en luttes frivoles. Ont-ils changé de caractère en changeant d'habits? C'est ce dont il est rarement permis de douter, lorsqu'on entend les plaintes unanimes qu'élèvent, contre

leur mauvaise foi, tous ceux qui ont affaire à eux. Aujourd'hui, comme jadis, payer ses dettes, remplir ses engagements, est chose tout à fait exceptionnelle à Bucharest. Le désordre et le manque d'argent se font sentir partout, dans l'administration comme dans les fortunes privées. On cite bien des exemples de gens qui n'ont jamais vu leurs terres, et qui savent à peine dans quels districts elles sont situées ; généralement des Grecs en ont le fermage, et l'obtiennent à bon marché, pourvu qu'ils payent comptant quelques années d'avance dont le revenu est bientôt dissipé par anticipation. Aussi le rapport et la valeur des biens sont-ils incroyablement bas, en proportion de l'étendue. On ne compte guère ici que par lieue et on peut avoir une idée du prix qu'on attache à la terre, par la méthode employée pour l'arpentage. On ne mesure que la largeur, sans jamais s'occuper de la longueur. On sent combien de difficultés doit engendrer un pareil système ; et cette source de procès est d'autant plus fâcheuse, que les Valaques sont peu conciliants, que les titres ne sont rien moins que certains, et qu'une des plaies les plus profondes et les plus désastreuses pour le pays est sans doute la corruption honteuse où est tombée l'administration de la justice. La prévarication des juges est générale, publiquement connue, et chacun sait, en commençant un procès, que c'est le plus offrant ou le plus puissant qui l'emportera. Est-il permis de croire à une régénération prochaine avec de tels éléments ? Je pense qu'on aurait tort de l'espérer ; il faut du temps pour opérer une réforme complète dans une nation d'ailleurs très-peu susceptible d'élan, où le patriotisme est rare, où l'égoïsme est tout puissant, dans une nation enfin qui manque de foi en elle-même et dans l'avenir.

Depuis la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, la Valachie jouit cependant d'une paix et d'une tranquillité fort nouvelles pour ses habitants. Si, depuis le triomphe définitif de la Russie, elle n'a fait que changer de patronage effectif, au moins elle a gagné beaucoup en calme et en sécurité. Lors du dernier traité qui intervint en 1829, on statua sur le sort des deux principautés. La Porte a conservé une suzeraineté nominale, reçoit un tribut de 500,000 fr. pour la Valachie, de 250,000 pour la Moldavie. Elle nomme à vie les deux hospodars sur une liste présentée par la Russie, qui choisit en réalité, et gouverne par ses

conseils. L'empereur a fait rédiger un règlement à peu près identique pour les deux provinces et le leur a donné comme loi politique. D'après cet acte, les listes civiles sont fixées à 600,000 fr. et à 500,000 fr. ; la Valachie ne peut avoir que cinq mille hommes de troupes, et la Moldavie trois mille, nombre plus que suffisant d'ailleurs pour leurs faibles ressources, et parfaitement inutile en cas de guerre. Ce simulacre d'armée, organisé et vêtu à la russe, n'existe guère que pour la parade. Le nombre des officiers est presque égale à celui des soldats, et la création de cette garde inoffensive a eu pour principal résultat de métamorphoser la plupart des oisifs de Bucharest et de Jassy en traîneurs de sabre de l'espèce la moins redoutable. Les boyards, assemblés par districts, doivent nommer vingt-quatre députés, et les hauts dignitaires, conjointement avec les grands boyards, douze autres. Les attributions de ces représentants sont excessivement restreintes, et toutes les précautions ont été prises pour que leur assemblée fût sans inconvénient pour le bon plaisir du pouvoir exécutif. Néanmoins une velléité d'indépendance est venue s'y faire jour, il y a peu de temps. Le règlement russe devait être approuvé par les représentants ; tous les articles avaient passé sans discussion ; mais le dernier, portant qu'aucune mesure législative ou administrative ne pourrait être mise à exécution sans l'autorisation préalable de l'empereur, ménageait trop peu la dignité de l'assemblée ; on le rejeta. Le consul russe se transporta immédiatement chez l'hospodar ; il fulmina, et MM. les députés furent renvoyés dans leurs foyers. Les choses en sont restées là, et personne ne sait ce qu'il en adviendra. Telle qu'elle est, cette administration vaut cependant beaucoup mieux que tous les régimes qu'a subis la Valachie, d'autant plus que le prince Gika, choisi comme hospodar, est réputé honnête homme et passe pour avoir d'excellentes intentions. Malheureusement ce bon vouloir n'est appuyé ni sur le savoir ni sur la capacité, et les meilleures intentions ne suffisent pas pour guérir des maux profondément enracinés. Les habitants de Bucharest croient avoir atteint le plus haut degré de civilisation, parce qu'ils ont inutilement un ministre de l'intérieur pour administrer de vastes déserts, un ministre des finances pour régler un véritable chaos, et un budget qui peut bien s'élever à 4 millions ; un autre pour la justice dont les fonctionnaires

sont la honte de la nation ; un ministre de l'instruction publique, qui préside à quelques écoles où tout est à faire et les mœurs surtout à corriger ; enfin un ministre de la guerre (le grand *spathar*), qui commande à deux régiments. Ils se trompent : si on veut avancer réellement, obtenir des résultats, il faut sortir tout de bon de la parodie, et combattre les abus par de sérieux efforts. Les deux grands obstacles qui s'opposent au développement de la civilisation en Valachie, sont le manque de bras et la faiblesse des ressources pécuniaires. Les ravages de la guerre et l'incapacité des administrateurs ne sont pas les seules causes de cette situation déplorable.

Tout acquisition dans le pays étant interdite aux étrangers, ceux-ci ne peuvent par conséquent s'y fixer que momentanément ; les boyards, les maîtres du sol, sont exempts de toute charge, et la capitation imposée aux paysans est presque la seule ressource de l'État. De tels abus doivent prolonger indéfiniment la misère des provinces valaques.

Dans une conversation que j'avais avec quelques jeunes gens comme il serait à désirer que la Valachie en eût beaucoup, ils étaient forcés de convenir que l'égalité répartition de l'impôt décuplerait les revenus, fournirait les moyens d'ouvrir des communications qui manquent entièrement, et, augmentant par ce moyen la valeur des biens fonds, indemniserait largement le propriétaire de ce qu'il aurait payé à l'État. Ils convenaient aussi que l'admission des étrangers augmenterait le nombre des travailleurs, introduirait des lumières et des capitaux, donnerait de l'impulsion à l'agriculture, et faciliterait à une foule de boyards endettés les moyens de trouver des acquéreurs pour une multitude de propriétés en vente qui restent sans offre et sans valeur entre leurs mains inhabiles et impuissantes. Mais, me disaient-ils, quand même, ce qui est douteux, on adopterait ces mesures, qui nous assurerait que l'argent tiré de nos mains serait utilement employé, et dans nos intérêts ? Savons-nous d'ailleurs pour qui nous travaillerons ? Nous avons une ombre d'indépendance aujourd'hui, et peut-être demain nous serons Russes. Il est dur pour de bons citoyens d'avoir à faire de pareilles réflexions, surtout quand de grandes probabilités viennent à l'appui de leur langage : car on ne peut se dissimuler qu'à la première occasion la Russie n'aura qu'à envoyer dans les principautés quelques

bataillons pour s'en emparer sans coup férir, à moins que l'Autriche ne juge qu'il lui soit plus utile d'agir selon ses véritables intérêts que de continuer une alliance de principes. Dans le pays, la prévision de l'envahissement de la Russie est générale, et la sympathie n'est pas pour les futurs occupants, car quelque faible que soit la nationalité des Valaques, encore tiennent-ils à la conserver. Dans l'incertitude de l'avenir, ils évitent donc de fournir à leurs redoutables voisins l'occasion de s'ériger, à leur égard, en maîtres tout-puissants. On voit du reste que, si la Russie ne trouvait un grand intérêt à asseoir ses frontières sur le Danube et à se rapprocher du midi, elle ne ferait pas, en occupant la Valachie, une brillante acquisition.

J'avais quelquefois entendu parler de Bucharest comme d'une ville dont le séjour était agréable. C'est encore une illusion que je perdis bientôt. Sous le rapport matériel, on peut se faire une idée du plaisir qu'on doit éprouver dans une ville dont on ne peut traverser les rues à pied, où par le chaud comme par le froid, on ne peut sortir sans être affublé d'un manteau, où il n'existe pas une promenade, même dans les environs, véritables déserts arides en été et fangeux en hiver. Tous les objets qui ne sont pas de première nécessité sont hors de prix; on ne fabrique rien en Valachie, il faut tout y importer, et payer fort cher une foule de bagatelles qui sont à très-bon marché dans nos grandes villes. Une personne seule a besoin de quatre à cinq domestiques, et n'en est pas mieux servie, car ces messieurs n'aiment pas la confusion dans les fonctions, et ne font absolument que l'ouvrage pour lequel vous les aurez pris. Il faut huit à dix mille francs au moins pour vivre, non pas largement, mais décemment. Si l'on excepte les principales maisons de la ville, il n'existe pas de société à Bucharest; veut-on se faire présenter dans ces maisons peu nombreuses? on le peut facilement; tout étranger reçoit bon accueil dans ce pays encore peu fréquenté par les voyageurs. Vous serez enchanté d'abord; mais restez quelque temps, examinez, et vous changerez bientôt d'avis. Vous vous convaincrez qu'ici surtout les apparences sont trompeuses. L'intérieur de ces hôtels, dont l'extérieur est si beau, vous paraîtra négligé, mal meublé, incommode. Cette armée de domestiques déguenillés, de zigeunes sales et dégoûtants, n'est si nombreuse que parce qu'elle est composée d'esclaves qui ne coûtent

rien. Au milieu de son palais, souvent le propriétaire n'aura pas dix ducats disponibles, et se retranchera dans sa qualité de boyard pour ne pas payer les dettes les plus criardes. Comme les hommes, en politique, les femmes ont cru avoir tout fait lorsqu'elles ont changé de costume. Il n'est pas une d'entre elles qui ne pense avoir le ton, les manières et l'élégance d'une Parisienne, parce qu'elle aura ruiné son mari à faire venir des parures de France ou de Vienne. Beaucoup parlent plusieurs langues. C'est, il faut le dire, un genre d'instruction très-répandu; chose naturelle, d'ailleurs, dans un pays sans caractère. Mais l'éducation, dans ses autres parties, est plus que négligée; et comme me le disait quelqu'un très-compétent, telle femme qui vous parlera français, anglais et allemand, ne pourra pas vous dire où est Constantinople. La vie de ces dames se passe dans une oisiveté presque absolue, et, s'il faut en croire la chronique scandaleuse, riche en anecdotes, les intrigues amoureuses sont le principal remède invoqué contre l'ennui. J'ai entendu bien des récits sur ce chapitre, et, pendant mon séjour, une de ces histoires défrayait particulièrement les causeries du monde. Les aventures d'une grande dame avaient eu tant d'éclat, que le mari, tout débonnaire qu'il était, avait dû sévir et reléguer sa femme à quelques lieues de Bucharest, où les nombreuses visites qu'elle recevait montraient combien de sympathie excitaient ses infortunes. On rencontre peu de femmes de trente ans qui n'aient eu au moins deux maris. Le divorce est permis et on en use largement. On entend raconter à cet égard les choses les moins édifiantes, et de tout cet amalgame naissent quelquefois, dans une société restreinte, les rencontres les plus bizarres. Ce n'est pas dans la haute société seulement que les mœurs sont aussi faciles; le plus grand relâchement se fait sentir également dans les classes inférieures de la population. Des maladies affreuses sont généralement répandues. Des villages entiers vivent et meurent dans l'infection. Cette cause et la fréquence des fièvres ont agi sur la population d'une manière fâcheuse. Le sang n'est pas beau à Bucharest; je n'ai pas vu de jolies femmes. Les hommes ont un air faible et maladif, et l'on remarque généralement l'absence de toute expression dans leur physionomie.

Mes observations sembleront peut-être un peu sévères. Je crois cependant n'avoir rien exagéré et n'avoir dit que la vérité.

Du reste, elles ne sont pas seulement le résultat de ce que j'ai pu voir ou apprendre par moi-même, mais encore le résumé des conversations nombreuses que j'ai eues avec des personnes depuis longtemps fixées dans le pays et parfaitement à même de le juger. Il est possible que d'autres voyageurs soient moins pessimistes. Lorsqu'on ne fait que passer, on peut se laisser séduire par un accueil bienveillant, ou éblouir par un simulacre de civilisation. Un Français surtout pourra se laisser aller à l'indulgence en voyant les efforts qu'on fait pour nous copier, et en retrouvant dans une ville si lointaine le costume et la langue de son pays. Mais qu'on reste quelque temps, l'illusion ne tarde pas à disparaître ; le tuf se montre bientôt, et il n'y a pas d'optimiste qui puisse fermer les yeux sur les maux nombreux qui longtemps encore pèseront sur ce malheureux pays.

Pendant que je visitais la ville de Bucharest et que j'observais les mœurs valaques, le docteur E., mon compagnon de voyage, n'était pas oisif, et prenait aussi ses informations, quoique dans un autre but. Les observations du docteur étaient toutes d'accord avec les miennes. Il avait bien l'espoir de se faire une clientèle, et déjà il avait ordonné je ne sais combien de pilules et de quina. Malheureusement il n'était rien moins que certain d'être payé. On lui avait parlé avec tant d'unanimité sur cet article, qu'il résolut de laisser Bucharest et de pousser jusqu'à Jassy, ville encore plus malsaine et véritable Dorado pour un médecin. On lui avait assuré de plus qu'il y trouverait peu de concurrents, et que le boyard moldave traitait un peu mieux ses créanciers que le valaque. Il vint me faire part de sa résolution dans un moment où je commençais à avoir bien assez de mon séjour à Bucharest, et où la perspective d'y passer encore une quinzaine de jours ne me souriait que médiocrement. L'occasion était trop belle : je n'hésitai pas un instant, je dis au docteur de compter sur moi, et tout de suite nous pensâmes à nos préparatifs de départ, qui ne se bornent pas ici comme ailleurs à faire retenir tout simplement une place à la diligence. En Valachie et en Moldavie, il n'existe pas de voitures publiques : l'unique moyen de transport et de communication est la poste, entreprise soumissionnée pour la principauté entière et subventionnée par le gouvernement ; car sans cet appui les entrepreneurs ne pourraient pas faire leurs frais, et le pays se trouverait sans

correspondance et sans communication. Des lignes sont établies sur les routes ou plutôt sur les directions les plus fréquentées. En partant, on paye pour tout le chemin qu'on veut parcourir ; on reçoit une quittance portant le nombre de chevaux payés ; et à chaque poste, qui est, terme moyen, de cinq à six lieues, on n'a qu'à la montrer au capitaine pour avoir ses relais. C'est une méthode très-commode et qui dispense d'avoir toujours l'argent à la main. Le voyage est du reste, à très-bon marché et à la portée de tout le monde. Je calculai que huit chevaux, nombre qu'on attèle habituellement à une voiture, ne coûtaient ensemble que 1 fr. 50 c. par lieue. Il ne faut pas s'étonner de voir un pareil attelage pour un si faible poids. Ces chevaux sont extrêmement petits, et ressemblent beaucoup sans doute aux chevaux de la Russie. Ils sont de plus très-mal attelés, et vont avec tant de rapidité, qu'il faut bien que le poids traîné par chacun d'eux ne soit pas considérable. On voit, du reste, que le prix n'est pas ruineux, car deux en France coûtent autant que huit ici, sans compter qu'un postillon valaque se trouve très-satisfait d'un pour boire de dix sous. Les voyageurs qui n'ont pas de voiture trouvent à chaque relai de petits chariots à quatre roues, non suspendus et traînés par quatre chevaux. Il faut être d'un triple airain pour résister aux secousses et à la fatigue qu'on y éprouve : la vue seule m'en fit peur, et nous achetâmes pour 100 fr. une autre voiture indigène, qui n'était pas mieux suspendue, il est vrai, mais dans laquelle nous pouvions mettre une grande quantité de foin et nous étendre à l'aise. J'ai fait, de cette manière, bien du chemin sans être trop fatigué.

Le 22, nous montâmes dans notre équipage et partîmes à une heure du matin, car nous voulions aller coucher à cinquante lieues de Bucharest, dans une petite ville située sur la frontière des deux principautés. Nous eûmes d'abord assez de peine à nous installer, et à la rigueur nous aurions pu être plus commodément ; le foin n'amortissait pas tous les cahots, et nous n'avions pas très-chaud. Mais la nouveauté du paysage, la rapidité de la course, nous faisaient oublier tous ces inconvénients. Les cris sauvages et prolongés de notre postillon excitaient nos six chevaux et les maintenaient constamment au galop. Une poste est bientôt parcourue de cette manière, et on voyagerait avec la plus grande rapidité, si on ne perdait aux relais un temps

considérable. Lorsque le hasard des distances l'a permis, on a établi la poste dans les villages situés sur la route. On trouve alors des hangards assez grands qui, pendant la nuit, abritent les chevaux, et une maison qui, relativement aux autres, peut passer pour confortable ; mais le plus souvent les villages se sont trouvés trop éloignés, et il a fallu établir des relais dans l'intervalle. Les frais d'installation n'ont pas été considérables. On a élevé, avec des branches d'arbres, une simple cabane où s'abritent le capitaine de poste et ses acolytes. Les chariots sont rangés autour, et les chevaux sont parqués la nuit dans un misérable enclos. Leurs provisions de bouche se trouvent sur les lieux même ; pour toute réfection, leurs gardiens les laissent paître en liberté l'herbe abondante qui croît partout, et quand ils viennent de parcourir au galop une poste et le retour, c'est-à-dire dix ou douze lieues, on leur donne une poignée d'orge de supplément. Lorsqu'une voiture arrive, le voyageur présente sa quittance (*poderowsna*) ; un postillon se détache aussitôt, va chercher le nombre de chevaux nécessaires et revient en les chassant devant lui comme des moutons. Quelquefois il est bientôt de retour ; le plus souvent ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'on le voit revenir avec ses coursiers maigres et chétifs, mais dociles et infatigables. Leur toilette de voyage est bientôt faite : on les prend par l'oreille, on les mène à leur place, on leur passe au col un morceau de sangle en manière de collier ; des cordes servent de traits et y sont adaptées ; le postillon grimpe sur son énorme selle, et l'attelage sans bride et dans le plus simple appareil, vous emporte sans prendre haleine jusqu'au relai prochain. Tant qu'il fait beau, cette manière de voyager est agréable. Mais vienne le mauvais temps, et cette pelouse sur laquelle on roulait presque mollement, même en charrette, devient une fondrière d'où ne peuvent vous tirer des convois entiers de chevaux. Si on veut suivre les parties tracées du chemin, on y trouve des ornières encore plus profondes. A chaque instant il faut s'aventurer dans des rivières vraiment dangereuses à traverser, et dont les abords sont impraticables. Le voyage devient d'une longueur désespérante. Vos provisions peuvent finir, votre voiture peut casser, et alors malheur à vous. Vous ne découvrirez ni hôtel, ni cabaret ; vous ne trouverez pas seulement du pain à acheter, et pour rencontrer un ou-

vrier, vous serez peut-être obligé de marcher tout un jour.

Heureusement aucun de ces accidents ne nous arriva. Nous eûmes un temps superbe, quoique déjà très-froid. Nous avons pris des provisions suffisantes ; notre voiture sortit victorieusement des épreuves qu'elle eut à subir, épreuves terribles, à en juger par les secousses que nous ressentions quelquefois ; et le soir, à 7 heures, nous arrivâmes à Jokschani, ville frontière dont une moitié est valaque et l'autre moldave. J'avais une recommandation pressante pour l'*ispraunik* ou administrateur du district, dont les fonctions correspondent à celles de préfet. Il y fit honneur de la manière la plus obligeante, et ce fut pour nous une agréable surprise de lui entendre parler très-bon français. Que Dieu lui rende au centuple le souper excellent et le canapé un peu dur qu'il nous donna, car jamais pareille hospitalité ne vint plus à propos et ne fut reçue de meilleur cœur !

Pendant les cinquante lieues que nous avons parcourues depuis Bucharest, nous avons traversé quelques rivières assez considérables, qui coupent la plaine de l'ouest à l'est. Même aux environs de quelques pauvres villages et de trois petites villes, nous n'avions vu d'autre culture que celle d'un peu de maïs. Les endroits que nous traversions n'avaient certainement rien de remarquable, si ce n'est un aspect sale et triste. Mais je les examinai avec intérêt, parce que j'y trouvais la véritable population valaque. Dans la capitale, la noblesse et les classes inférieures perdent chaque jour leur physionomie originale. Il faut aller dans les campagnes pour retrouver ces espèces de sauvages, qui portent encore aujourd'hui l'énorme coiffure, le sur-tout grossier et la ceinture de corde, costume des anciens Daces qu'on voit sur la colonne Trajane. On est confondu lorsqu'on trouve parmi ces paysans les souvenirs encore vivants de la domination romaine, on reste surpris en présence des monuments nombreux qu'elle a laissés dans la partie méridionale du pays. Ces paysans si misérables, si abrutis, se disent encore avec orgueil Romains (*Roumouni*), et on serait tenté de les croire lorsqu'on les entend parler leur langue, formée de latin plus que de slave. Je me faisais souvent comprendre en leur parlant italien.

Le 25, nous remerciâmes cordialement l'*ispraunik*, et nous entrâmes en Moldavie. Ce pays est d'abord en tout semblable à

celui que nous quitions. Ce n'est qu'après avoir parcouru quelques postes que nous rencontrâmes des troupeaux plus nombreux et des villages un peu moins rares, où la chaux prenait assez souvent la place de la boue et des branches d'arbre. La plaine éternelle avait cessé, et nous commençons à trouver quelques coteaux. Nous traversâmes encore ce jour-là trois ou quatre petites villes, où les juifs étaient en majorité; et nous arrivâmes si tard à Warlin, où nous devions coucher, que nous ne pûmes déceimment aller frapper chez le gouverneur. Il était inutile de chercher quelque chose qui ressemblât à une auberge, et force nous fut de passer le reste de la nuit dans notre voiture, où nous souffrîmes beaucoup de la rigueur précocce du climat.

Le 24, nous continuâmes notre route sans plus d'incidents que la veille. En approchant de notre destination, le pays devint de plus en plus varié; nous eûmes même à gravir une colline fort élevée d'où la vue s'étend au loin sur une suite de mamelons nus et arides. De là nous n'avions plus qu'une poste pour arriver à Jassy. Nous la franchîmes aussi rapidement que les autres, quoique par des chemins affreux, et nous arrivâmes à une vallée au delà de laquelle cette ville se découvre entièrement, sur un coteau doucement incliné. La situation en est charmante, et les grandes maisons blanches des boyards tranchent de la manière la plus pittoresque sur les autres maisons de la ville d'une couleur plus sombre. A une certaine distance, Jassy paraît un agréable séjour; mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle a le malheur de ressembler à Bucharest. Pour conserver d'elle une impression favorable, il faudrait ne la voir que de loin, ne pas y entrer, et surtout ne pas y séjourner. Ces épreuves ne me furent pas même nécessaires, et en voyant déserts et incultes des environs qui pourraient être délicieux, et une plaine qui, partout ailleurs, à la porte d'une grande ville, serait un jardin, n'être ici qu'un marais infect et fiévreux, je cessai bientôt de regarder Jassy comme un séjour attrayant. Nous sûmes d'ailleurs bientôt à quoi nous en tenir. Après avoir traversé un assez long faubourg de chaumières en bois, nous entrâmes dans une rue qui traverse la ville dans toute sa longueur. Cette rue est le siège du commerce; on y trouve les plus beaux magasins et le plus grand mouvement; on l'ap-

pelle par excellence la grande rue, ce qui n'empêche pas que tout n'y soit repoussant de mesquinerie, de saleté et de misère. Mais tout est relatif sans doute, et le peu d'accord que nous trouvions entre le nom et l'objet, nous permettait de juger à *fortiori* le reste de la ville, et de conclure qu'en Moldavie comme en Valachie, les lointains sont trompeurs. Je fus agréablement surpris de trouver pour logement autre chose qu'un kan, et de me voir conduire à un hôtel d'assez bonne apparence. Je crus avoir trouvé le *nec plus ultra* du confortable lorsqu'on me donna une chambre assez propre, où je fus émerveillé et ravi d'apercevoir un lit, meuble dont je commençais à perdre le souvenir ; j'appréciai d'autant mieux cette heureuse trouvaille, qu'une course de cent lieues en charrette m'avait singulièrement disposé au sommeil.

D'intimes relations ont toujours existé entre les deux principautés. La langue des habitants diffère à peine ; elles ont une constitution civile et politique semblable. Soumises aux mêmes calamités les mêmes causes y ont amené les mêmes effets. La Valachie a cependant conservé ses frontières, tandis que l'infamie d'un de ses hospodars a fait éprouver à la Moldavie une perte irréparable. Cette province s'étendait, avant 1812, jusqu'à la mer Noire et aux bouches du Danube. A cette époque, dans un moment où, pressée par Napoléon, la Russie aurait au contraire acheté bien cher l'alliance de la Porte, l'hospodar Mourouri lui vendit ce qui comprend aujourd'hui presque toute la Bessarabie. Ce misérable ne jouit pas longtemps du fruit de son crime, car il fut décapité peu après par ordre du sultan ; mais cette trahison n'en fut pas moins utile à ceux qui l'avaient payée : elle leur donna un littoral considérable, et leur fit acquérir la position importante des bouches du Danube. La Moldavie n'a donc pas la moitié de l'importance qu'elle avait autrefois ; ce n'est plus qu'une province insignifiante qui s'avance mince et allongée entre la Transylvanie et la Bessarabie, et semble n'attendre, pour cesser d'exister, que l'accord de ses puissants voisins. Malgré cette circonstance désastreuse, grâce à leurs relations plus fréquentes avec les peuples européens, les Moldaves l'emportent sur les Valaques en industrie et en activité. Le sol de la Moldavie, moins négligé que celui de la principauté voisine, fournit quelques produits à l'exportation, et ses boyards

moins indolents apportent plus de surveillance à leurs affaires et à la gestion de leurs terres. Jassy se ressent naturellement de cette différence, et, quoiqu'on y retrouve les traits généraux qui caractérisent Bucharest, il ne faut pas y rester longtemps pour voir que la ressemblance n'est pas entière. D'abord son aspect donne une idée plus exacte de la société valaque et moldave. Bucharest est beaucoup plus considérable, et contient un grand nombre d'étrangers de toutes les nations et de tous les cultes, qui viennent y exercer le commerce et diverses professions. Leur présence efface en partie les différences si tranchées de la population indigène. Entre le palais du boyard et la chaumière du paysan, on trouve la maison du négociant. A Jassy cette transition n'existe pas. Tout y est hôtel, palais, ou réduit pauvre et sale. On n'y rencontre que le boyard ou le paysan, le riche ou le pauvre ; ce qui est ailleurs la classe intermédiaire est remplacé ici par des juifs, dont le nombre s'élève à 12 ou 15 mille sur 40,000 habitants. Tout le commerce, tous les métiers, sont entre leurs mains ; mais leurs hauts bonnets et leurs longues robes noires, costume obligé et uniforme, en font pour les yeux une classe bien distincte, comme leurs mœurs, leur religion et le mépris que grands et petits leur prodiguent, les séparent radicalement du reste de la population. En général, on trouve aussi à Jassy moins d'apathie et de frivolité qu'à Bucharest, on s'y occupe de ses affaires, le goût de la dissipation est beaucoup moindre ; on donnerait même plutôt dans le défaut contraire, et plusieurs particuliers des plus riches, passent pour n'être rien moins que généreux. Aussi les fortunes sont-elles plus liquides et plus communes. On en cite plusieurs très-considérables de 150, 200, 500 mille francs de rente en terres dont une faible partie est en rapport. Qu'on juge où ce revenu s'élèverait si le fonds était convenablement exploité. La société de Jassy l'emporte aussi sur celle de Bucharest par les manières ; on y remarque plus de distinction chez les femmes ; quelques salons rappelleraient même parfaitement les nôtres si la copie ne péchait pas trop souvent par la roideur et l'affectation. Le français est la langue usitée dans le monde, et quelques dames ignorent même le moldave. Il est fâcheux que la division se soit introduite dans la société de Jassy. Il y a quelques années, lorsqu'il fut question de choisir un hospodar, comme de raison, la

liste des prétendants fut nombreuse. Le prince Stourdza fut l'heureux mortel que les Russes indiquèrent au sultan. Cette élection, en réveillant toutes les ambitions de Jassy, a amené une scission profonde entre plusieurs familles. Le prince cependant est un homme instruit et capable, dit-on. M. Duclos, gérant du consulat, eut la bonté de me présenter à lui, et je pus juger du moins qu'il connaissait bien notre histoire, dont il me parla beaucoup. Malheureusement, s'il faut en croire une opinion trop bien établie dans le pays, ces qualités sont obscurcies par la plus sordide avarice. Quoique en possession d'une liste civile de 500,000 francs et d'un revenu privé au moins égal, le bien de l'État n'est qu'une chose secondaire pour lui, et l'amour de l'argent détermine toutes ses actions. Je ne rapporterai même pas à ce sujet les bruits répandus dans le public relativement à la ratification des arrêts des tribunaux, qui ne peuvent, sans son approbation, être exécutoires. Le fait est qu'il vit sans la moindre représentation et comme ne devrait pas le faire un homme si haut placé.

On entend ici moins de ces histoires, de ces anecdotes, qui à Bucharest, alimentent la plupart des causeries; le divorce y est cependant assez fréquent. Je me rappelle même à ce sujet m'être trouvé dans un salon avec cinq dames encore assez jeunes, et qui toutes en étaient au moins à leur second mari; je me faisais mettre au courant de ces nombreux divorces, et j'étais obligé de prêter la plus grande attention pour ne pas perdre le fil de ces migrations matrimoniales.

Jassy est la ville des titres. Nulle part, je crois, il n'y a autant de princes et de princesses. Plusieurs affichent même les prétentions les plus ridicules. C'est parmi les empereurs grecs que quelques-uns sont allés chercher leurs ancêtres. Si leurs prétentions étaient fondées, de toutes les dynasties, celle des Cantacuzènes serait la plus heureuse et celle qui aurait laissé le plus de descendants. Il est fâcheux que chacun renie son homonyme et qu'on s'anathématise mutuellement comme imposteur. Outre ces princes de si haute et si respectable lignée, Jassy en possède d'autres qui, pour être de date beaucoup plus fraîche, n'en ont pas moins de prétentions. Il n'est pas si maigre descendant d'un hospodar qui ne s'intitule prince avec autant d'assurance que le ferait un Hasphourg, et Louis XIV n'était pas plus sévère sur

l'étiquette que ne le sont ces messieurs sur les honneurs et le respect dû à leur personne. J'ai vu un vieux boyard, à belle barbe blanche, ne parler jamais à son gendre sans l'appeler respectueusement *mon prince*, et chaque fois celui-ci se rengorgeait majestueusement. Beaucoup sont dans une position très-médiocre, et ne sont guère riches que d'une excessive vanité, fonds qui ne manque jamais à un Fanariote, et qui n'est pas toujours l'unique défaut de ces messieurs. J'en avais rencontré un sur les bateaux à vapeur du Danube, qui parlait à son domestique et lui demandait sa pipe d'une façon si imposante, que nous l'avions baptisé le prince Chibouk. Je le retrouvai depuis à Jassy, où il ne m'attendait guère, et je pus juger de combien de mensonges et de fanfaronnades il avait semé ses récits. Jusque-là il n'y avait que de la vanité ; mais dernièrement, quand je passai à Constantinople, le hasard me fit apprendre que M. le prince Chibouk y avait laissé les dettes les plus criardes. Une telle conduite est peu digne, sans doute, d'un aussi noble seigneur, mais à Jassy, elle n'a pas de suites plus désagréables qu'à Bucharest ; on n'y trouve pas un moindre égoïsme et une moindre insouciance dans les questions de loyauté. Dans l'administration, l'incurie et le désordre sont aussi grands. Les juges apportent même moins de retenue dans leurs prévarications, et il est impossible de faire exécuter un jugement contre un boyard. Dans l'une et l'autre principauté, le gouvernement n'est qu'une triste parodie.

En fait d'établissements ou de monuments publics, on ne voit que l'ancien palais des hospodars, dont il ne reste que des ruines ; la ville est tout à fait impraticable, et dans quelques rues qui ne sont pas pavées, on ne peut pénétrer, même en voiture. Ces rues sont de véritables foyers pestilentiels, dont l'influence, jointe à celle d'un marais que, par une négligence inconcevable, on laisse croupir à la porte de Jassy, rend la ville extrêmement malsaine ; il n'y est question que de fièvres et de maladies. Le manteau est encore plus de rigueur qu'à Bucharest, l'équipage encore plus nécessaire ; et ceux qui ne peuvent avoir de voiture sont condamnés, pendant des mois entiers, à ne pouvoir sortir. Toutes ces causes font de Jassy un fort triste séjour. On y dépense beaucoup, pour n'avoir aucune espèce d'agrément. Pour s'en convaincre, il ne faudrait qu'entendre sur ce chapitre les vœux que font pour un changement de résidence les personnes

attachées au consulat. Pour les médecins, au contraire, c'est un véritable pays de cocagne. Aussi le docteur E. était-il enchanté de son voyage; les maladies et les consultations abondaient, et l'espérance venait rendre moins pénible l'achat toujours indispensable de la voiture et des chevaux, lorsqu'un beau matin, sans respect aucun pour sa qualité, une fièvre terrible le saisit et ne le quitta que pour venir le visiter régulièrement tous les deux jours. Il avait eu, je crois, l'imprudence de sortir une fois le soir sans manteau. Cet accident me fit beaucoup de peine, car j'avais une véritable amitié pour lui. Je le soignai de mon mieux; mais j'avoue que la crainte de recevoir la même visite et la perspective de rester quelques mois à trembler et à prendre du quina dans un endroit où je n'aurais pas voulu rester bien portant, me faisaient désirer vivement d'abrégier mon séjour, qui jusqu'alors avait été fort agréable, grâce aux bontés et à la complaisance de M. Duclos, et à la manière dont ses collègues m'avaient accueilli. J'avais été présenté partout. J'avais visité la ville et les salons. Connaissant le pays et ne voulant pas pousser plus loin l'expérience du climat, je résolus de partir. Je dis adieu avec le plus grand regret à mon pauvre docteur, lui achetai sa part dans notre équipage, dont je fis renouveler les coussins, c'est-à-dire le foin, et le 1^{er} novembre, je partis pour Galatz sur le Danube, à cinquante lieues de distance. C'était là que je devais trouver le bateau de Constantinople. Je repris la route que nous avions suivie en venant. Je courus toute la nuit au milieu de ces déserts, sans le moindre accident, et le 2, j'arrivai de bonne heure à ma destination, où le vice-consul anglais à qui j'étais recommandé, voulut bien m'offrir une hospitalité que je n'eus pas la force de refuser. Je dois à sa complaisance de n'avoir pas trouvé trop longs les trois jours qu'il me fallut passer à Galatz pour attendre le départ du bâtiment. Cette ville est le seul port de la Moldavie. D'assez nombreux bâtiments viennent y charger du blé, du maïs et du suif, et sa position pourrait lui donner de l'importance si le pays prenait de l'accroissement. En attendant ces hautes destinées, Galatz croupit dans la fange, et je ne pus m'empêcher de faire à mon hôte un compliment de condoléance sur la nécessité où il est d'y résider. Le 5, j'entrai dans la mer Noire, et le 7, la vue du Bosphore et de Constantinople me fit tout oublier.

AUG. LABATUT.

LE SINAI.

(IMPRESSIONS DE VOYAGE.)

II. — DAMANHOUR. — ROSETTE.

Cependant, pour que nous ne perdissions pas à Alexandrie, où il était forcé d'attendre le pacha, un temps précieux, M. Taylor nous envoya d'avance, Mayer et moi, dessiner les mosquées de cette ville des *Mille et une Nuits*, que les Arabes nomment *el Mars*, et les Français le Kaire. Le 2 mai au matin, nous quitâmes Alexandrie, montés chacun sur un âne et suivis de nos deux âniers et de notre domestique Mohammed, qui marchait à pied.

Ce dernier était un Nubien, jeune, vigoureux, alerte et intelligent, parlant un peu le français et portant le costume de son pays : ce costume, des plus simples et en même temps des plus pittoresques, consistait en un caleçon blanc et une tunique bleue, dont les larges manches étaient relevées et retenues par un cordon de soie qui formait une croix au milieu du dos. Sa tête était couverte du tarbouch et entourée d'un turban blanc ; il portait sur ses épaules le manteau noir, appelé *abbaye*, et sa taille était serrée par une ceinture qui soutenait un poignard à manche d'ivoire ; sa tête, pleine d'expression et de finesse, était encadrée par des cheveux noirs, longs et ondoyants ; sa moustache retombait aux deux côtés de sa bouche parfaitement dessinée, et sa barbe, rare sur les faces, se réunissait plus touffue au menton, où elle se terminait en pointe.

Outre nos deux âniers et notre Nubien, notre escorte était encore renforcée de deux *caras*, espèces de gardes du corps

appartenant à la milice de la ville, et que le gouverneur d'Alexandrie nous avait donnés pour nous faciliter les débuts du voyage : ils portaient un uniforme particulier, ressemblant à celui des anciens mamelucks, et avaient mission d'obtenir pour nous aide et protection de la part des autorités turques. Nous ne tardâmes point à avoir besoin de leurs bons offices.

Nous suivions depuis quelques heures le chemin qui conduit d'Alexandrie à Damanhour, lorsque nous rencontrâmes le canal Mahmoudié, qui pourrait bien n'être autre que l'ancienne Fossa, qui conduisait les eaux du Nil, de Schedia à Alexandrie ; le défilé était gardé par des troupes turques auxquelles nous justifîâmes de nos *tekeriks* ou passeports. Le chef s'inclina devant les hiéroglyphes dont ils étaient ornés, et nous déclara que nous étions parfaitement libres de continuer notre route, mais à pied et sans suite. Nous demandâmes l'explication de cette étrange décision, et nous présentâmes de nouveau nos passeports. A cette seconde exhibition, le chef répondit, en s'inclinant toujours, que nos laissez-passer étaient parfaitement en règle, portaient à leur centre, il est vrai, le plan et l'élévation du temple de Salomon, et à leurs quatre angles, le sceau de Saladin, le cachet de Solyman, le sabre et la main de justice de Mahomet, mais rien qui concernât notre domestique, nos ânes, ni nos âniers. Nous appelâmes alors nos cavas à notre aide, mais nous les trouvâmes sans aucune opinion sur la question qui nous divisait. Cependant ils nous donnèrent un avis, c'était d'offrir une dizaine de piastres au chef du poste. Comme la piastre égyptienne vaut à peine sept ou huit sous de notre monnaie, nous ne vîmes aucun inconvénient à suivre leur conseil. Au reste, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était le meilleur. Les barrières du canal s'ouvrirent, et nous passâmes triomphalement, nous, nos bêtes et nos gens. Quant aux cavas, ils n'allèrent pas plus avant, leur mission se bornant à devoir nous faire ouvrir les barrières du canal. On vient de voir comment ils l'avaient remplie. Nous ne leur en donnâmes pas moins le *batchis*, qui est le pour-boire de France, la *trenkgeld* des Allemands, la bonne main d'Espagne, la clé d'or de tous les pays.

Nous suivîmes les bords du canal, et, après deux heures de marche par un pays monotone et plat, nous fîmes halte à la porte d'un Grec nommé Tuiza, qui nous reçut dans sa petite

maison carrée, et nous donna l'autorisation de manger à l'ombre, à condition que nous fournissions notre déjeuner et qu'il en prendrait sa part. Cette hospitalité me rappela celle de Sicile, où ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

Le repas terminé, nous primes congé de notre hôte, et nous nous remîmes en route. Le chemin d'Alexandrie à Damanhour n'a de remarquable que sa stérilité : nous marchions dans une mer de sable où nos ânes et nos hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. De temps à autre quelque brûlante rafale de vent, mêlée de poussière, nous aveuglait en passant, et nous reconnaissions à l'oppression momentanée de notre poitrine, que nous venions de respirer la chaude haleine du désert. Parfois, à notre droite et à notre gauche, nous apercevions sur des points élevés, qui, lors des débordements du fleuve, deviennent des îles, des villages ronds, dont les maisons, de forme conique, bâties de briques et de terre, étaient percées de petits trous carrés destinés à laisser pénétrer dans l'intérieur la lumière strictement nécessaire, et le moins de chaleur possible. Enfin, à des intervalles inégaux, mais assez rapprochés, nous rencontrions aux bords de la route, quelques tombeaux isolés de solitaires ou de derviches, ombragés par un palmier, religieux ami du sépulcre, et au-dessus duquel tournait avec des cris aigus une nuée rapide d'éperviers.

Il était trois heures à peu près quand nous aperçûmes de loin Damanhour ; c'était la première ville franchement arabe que nous allions visiter, car Alexandrie, avec sa population cosmopolite, n'est qu'un mélange de peuples divers, dont le caractère et l'originalité s'effacent peu à peu par le frottement.

Le mirage nous montrait la ville comme une île entourée d'eau et de brouillards ; à mesure que nous approchions, les vapeurs de ce lac factice s'évaporaient peu à peu, et les objets nous apparaissaient sous leur véritable forme ; nos ombres s'allongeaient aux derniers rayons du soleil couchant, les palmiers balançaient gracieusement leur parasol de verdure au vent frais du soir, lorsque nous mîmes pied à terre aux portes de la ville, dont les élégants *madenehs* s'élançaient au-dessus des murailles des mosquées, peintes alternativement de bandes rouges et blanches.

Nous nous arrêtâmes un instant avant de franchir les portes, pour contempler ce paysage si nouveau pour nous. Un ciel pur,

transparent, et d'une finesse de ton dont aucun pinceau ne pourrait donner l'idée, des étangs qui bordent réellement un côté de la cité et qui reflètent ses murailles dans leurs eaux dormantes, de longues files de chameaux conduites par les paysans arabes, et se glissant lentement dans la ville, tout donnait à ce merveilleux tableau un air de vie, de calme et de bonheur, plus remarquable encore après cette préface du désert que nous venions de traverser.

Damanhour ne possède qu'une auberge, quoique sa population soit de huit mille âmes. Mohammed, après nous avoir fait traverser des rues d'une sauvage originalité, nous conduisit à ce bienheureux caravansérail, dont nous nous faisons d'avance, et d'après les descriptions des *Mille et une Nuits*, une idée tout à fait féerique. Malheureusement nous ne fûmes point à même de comparer la poésie à la réalité : l'hôtellerie était pleine à n'y pas loger une souris, et, quoi que nous pussions dire, et quelque offre que nous fissions, il nous fallut retourner sur nos pas. Quoique déjà désappointé sur bien des choses, le souvenir de l'hospitalité arabe, si souvent vantée par les voyageurs et célébrée par les poètes, me revint à l'esprit, et j'invitai Mohammed à faire quelques tentatives auprès des propriétaires des maisons les plus confortables que nous rencontrâmes sur notre route ; mais toutes furent inutiles : nous en fûmes pour nos avances, et, fort humiliés des refus dont nous étions l'objet, force nous fut de rejoindre nos amis, qui, plus prudents que nous, et ne voulant pas faire des pas inutiles, nous attendaient à la porte de Damanhour. Il n'y avait pas deux partis à prendre : je regardai autour de nous pour chercher un endroit favorable à notre campement, et, ayant avisé un massif de dattiers, je fis étendre nos tapis sous leur feuillage ; puis je donnai le premier l'exemple de la résignation aux décrets de la Providence, en serrant la ceinture de mon pantalon, et en me couchant le dos tourné à la ville inhospitalière qui nous avait repoussés de son sein.

Malheureusement, du côté opposé à la ville, et juste dans le cercle qu'embrassait mon rayon visuel, s'élevait une charmante maison arabe, dont les murs blancs se détachaient sur un bosquet de mimosas d'un vert délicieux. Je ne pus résister au désir de faire une dernière tentative, et j'envoyai Mohammed en ambassade au propriétaire de cette oasis. Il était à la ville, et en

son absence ses serviteurs n'osaient prendre sur eux de recevoir un étranger.

Une demi-heure après, je vis sortir de Damanhour, et s'avancer vers nous, un cavalier richement vêtu, monté sur un magnifique cheval blanc et suivi d'une escorte nombreuse ; je présimai que c'était notre homme, et je fis ranger notre petite caravane, en lui recommandant de prendre l'air le plus piteux possible, sur le bord de la route où il devait passer. Lorsqu'il fut à dix pas de nous, nous le saluâmes, il nous rendit notre salut, et nous reconnaissant à nos habits pour des voyageurs francs, il s'informa du motif qui nous retenait hors de la ville à une heure aussi avancée. Nous lui racontâmes alors notre mésaventure dans les termes les plus propres à l'attendrir. Notre récit fit un effet merveilleux, et quoique la traduction eût dû lui faire perdre de son intérêt, il ne nous en invita pas moins à le suivre et à venir passer la nuit dans cette petite maison blanche, aux mimosas verts, qui était depuis une heure l'objet de tous nos désirs.

On nous conduisit d'abord dans une grande chambre, autour de laquelle régnait un large divan recouvert de nattes. Nous étendîmes nos tapis par-dessus, ce qui, malgré cette précaution, n'en faisait pas un matelas bien moelleux. A peine avions-nous achevé ces préparatifs nocturnes, que trois domestiques entrèrent, portant chacun un plat de porcelaine recouvert d'un dôme d'argent d'un joli travail : l'un contenait une espèce de ragoût de mouton, l'autre du riz, et le troisième des légumes ; ils posèrent ce service à terre. Nous nous accroupîmes, Mayer et moi, en face l'un de l'autre. Un esclave nous apporta un bassin à laver les mains, et nous commençâmes notre apprentissage de gastronomes orientaux, en nous servant chacun avec nos doigts ; ce qui, malgré notre appétit ôta un peu de charme à notre repas. Quant à notre boisson, c'était tout bonnement de l'eau de citerne, dans une gorgoulette à bouchon d'argent. Le souper terminé, le même esclave nous donna de nouveau de quoi nous laver les mains et la bouche, puis on apporta le café et les chibouques, et on nous laissa libres de veiller ou de dormir.

Nous nous regardâmes quelque temps encore, à travers la fumée de nos pipes, puis, après avoir rendu grâce à l'hospitalité

de notre hôte, nous fermâmes les yeux en le recommandant au prophète.

Le lendemain, je me réveillai avec le jour; en deux sauts je fus sur pied et hors de la maison. Je fis le tour de la ville, pour en trouver le meilleur aspect, puis, après en avoir dessiné une vue générale, je fis deux ou trois croquis de mosquées, et je revins tout courant retrouver ma caravane et donner l'ordre du départ. Avant de quitter la maison, je voulus remercier le maître; mais notre sage musulman était dans son harem, il n'y eut donc pas moyen de le voir; je demandai son nom, afin de le transmettre à la postérité: il s'appelait Rustum-Effendi. Je donnai le batchis aux esclaves, nous enfourchâmes nos montures, et à cinq cents pas de Damanhour nous nous retrouvâmes au milieu du désert.

Nous marchâmes six à sept heures dans le sable, puis enfin nous arrivâmes sur une crête peu élevée, du sommet de laquelle nous aperçûmes, tout à coup et sans préparation, le Nil.

Aux plaines arides succédaient des paysages délicieux: au lieu de quelques palmiers rares et perdus dans un horizon brûlant, nous rencontrions des forêts d'arbres chargés de fruits, et des champs couverts de maïs. L'Égypte est une vallée, au fond de laquelle coule un fleuve, dont les bords sont un immense jardin que des deux côtés le désert ronge; au milieu de ces bosquets de mimosas et de dalias, au-dessus de ces plaines de maïs et de riz, voltigeaient des oiseaux inconnus, au chant brillant, au plumage de rubis et d'émeraude. De grands troupeaux de buffles et de moutons, conduits par des pasteurs maigres et nus, suivaient le cours du Nil, que nous remontions. Deux énormes loups, attirés sans doute par l'odeur du bétail, sortirent d'un massif d'arbres à cinquante pas devant nous, s'arrêtèrent sur la route, comme pour nous barrer le passage, et ne prirent la fuite que lorsque nos âniers leur jetèrent des pierres. La nuit descendait rapidement, et le chemin, coupé par les canaux nécessaires à l'irrigation, devenait de plus en plus difficile; quelquefois il était détrempé, au point que nos ânes enfonçaient jusqu'aux genoux et s'arrêtaient court. Malgré notre répugnance à marcher dans ces espèces de marécages, nous fûmes forcés de mettre pied à terre; bientôt ce fut de véritables torrents que nous fûmes forcés de traverser; nous étions mouillés jusque sous les aisselles,

et ces bains, quoique plus rafraîchissants que ceux d'Alexandrie, étaient infiniment moins agréables. Alors la lune se leva. et, tout en éclairant quelque peu notre route, donna à ce paysage merveilleux un nouveau caractère. Malgré les difficultés du chemin, nous ne pouvions rester insensibles aux beautés des sites que nous traversions ; au sommet des monticules qui séparaient la vallée du désert, nous voyions se balancer gracieusement des palmiers qui se détachaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'à chaque pas nous rencontrions des mosquées dont le Nil baignait la base, et qu'entouraient d'ombre et de verdure des sycomores aux branches longues et inclinées vers le sable. Malheureusement, de cinq minutes en cinq minutes nous étions arrachés à notre extase par quelque canal où nous devions descendre, ou par quelque marécage où il nous fallait enfoncer, de sorte que lorsque nous aperçûmes Rosette, nous étions si parfaitement trempés, que nos souliers, comme ceux de Panurge, prenaient l'eau par le col de nos chemises.

A mesure que nous approchions de la ville, nos idées reflétaient une teinte plus riante ; nous nous voyions d'avance dans une chambre bien close, où nous troquions nos habits mouillés contre ceux de quelque bon musulman, car nos malles étaient restées à Alexandrie, et notre garde-robe se bornait à ce que nous avions sur le corps. L'estomac, de son côté, commençait à crier famine ; nous nous rappelions avec délices notre souper de la veille, et nous en demandions un semblable, dussions-nous le manger avec nos doigts ; quant au lit, nous étions si horriblement fatigués, que le premier divan venu eût fait parfaitement notre affaire. Nous étions, comme on le voit, on ne peut plus accommodants. Ce fut dans ces dispositions que nous arrivâmes aux portes de Rosette. Elles étaient fermées !

Ce fut un coup de foudre : de toutes les possibilités, cette fermeture était la seule qui ne se fût pas présentée à notre esprit ; nous frappâmes en désespérés, mais les gardes ne voulurent rien entendre. Nous parlâmes de batchis, ce grand moyen de conciliation ; malheureusement les fentes de la porte n'étaient point assez larges pour introduire une pièce de cinq francs. Mohammed pria, supplia, menaça ; tout fut inutile. Alors il se retourna et nous dit avec la tranquillité de la conviction qu'il n'y avait pas moyen pour ce soir-là d'entrer à Rosette ; au reste,

nous vîmes qu'il disait la vérité, à la résignation vraiment musulmane de Mohammed et de nos âniers, qui regardèrent immédiatement autour d'eux afin de chercher l'endroit le plus favorable à un campement. Quant à nous, nous étions si furieux, que nous restâmes seuls à la porte encore plus d'un quart d'heure. Enfin Mohammed revint nous annoncer qu'il avait découvert un bivouac parfaitement convenable. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de le suivre ; nous nous y décidâmes en jurant. Il nous conduisit près d'une mosquée entourée de lilas en fleurs, où nous trouvâmes nos tapis étendus sous deux magnifiques palmiers ; nous nous y couchâmes l'estomac vide et le corps mouillé : mais nous étions si fatigués, qu'après avoir grelotté quelque temps, puis frissonné, nous finîmes par tomber dans un engourdissement qui, pour ceux qui nous auraient vus étendus et sans mouvement, ressemblait assez au sommeil. Le lendemain, quand nous ouvrîmes les yeux, la rosée du matin était venue en aide à l'eau de la veille, de sorte que nous étions roides de froid ; nous voulûmes nous lever, mais pas une jointure ne pliait ; nous étions rouillés dans nos habits comme des couteaux dans leurs gaines. Nous appelâmes Mohammed et les âniers à notre secours ; plus familiarisés que nous avec les nuits passées à la belle étoile, ils se secouèrent et accoururent. Nous étions toute une pièce : ils nous relevèrent par les épaules comme Paillasse relève Arlequin, et ils nous posèrent contre nos palmiers, le visage tourné vers le soleil levant ; au bout de quelques minutes, nous éprouvâmes la bienfaisante influence de ses rayons, la vie revenait avec la chaleur ; petit à petit nous dégelâmes ; enfin, vers les huit heures du matin, nous nous trouvâmes assez ingambes de corps et assez secs de vêtements pour faire notre entrée dans la ville.

Les maisons de Rosette sont en brique, plusieurs ont quatre ou cinq étages ; les arcades du bas sont supportées par des colonnes de granit rose, de dimensions variées, qui proviennent toutes des ruines de l'ancienne Alexandrie. Le Nil qui passe aux pieds de la ville, où il forme un port commode, est encaissé dans de belles et larges rizières, dont la couleur d'un vert tendre contraste gracieusement avec les masses sombres des noirs sycomores et les palmiers élancés qui se perdent à l'horizon.

L'agent consulaire français, M. Camps, nous reçut avec empressement, et nous présenta à sa femme et à sa fille. Nous trouvâmes auprès de ces dames un compatriote nommé M. Amon; c'était un artiste vétérinaire, élève de l'école d'Alfort, et engagé depuis cinq ou six ans au service du pacha d'Égypte; il s'était marié à Rosette et avait épousé une jeune fille cophite. Les Cophites, comme on le sait, sont chrétiens, de sorte que cette union n'engageait en rien sa conscience; cependant il y avait eu quelque peu d'étrangeté dans la manière dont elle s'était accomplie. Lorsque M. Amon avait été bien décidé à prendre femme, il s'était informé s'il y avait dans le pays quelque jeune fille à marier. La personne à qui il s'était adressé et qui faisait la commission dans ce genre, s'était alors mise en quête, et deux ou trois jours après, était revenue avec une réponse satisfaisante. Elle avait découvert une Cophite, jeune, jolie et âgée de quatorze ans. M. Amon demanda à la voir. Comme cette demande était contre tous les usages, on lui répondit que la chose était impossible, mais qu'au reste il pouvait interroger, et qu'on répondrait fidèlement à toutes ses questions, même à celles qui, au premier abord, paraîtraient les plus indiscretes. Il paraît que les renseignements furent parfaitement favorables à la future, car le lendemain une dot convenable fut offerte aux parents, et acceptée par eux. En conséquence le jour fut pris pour la cérémonie, et au moment fixé, M. Amon d'un côté et les parents et la future de l'autre se réunirent chez le cadî. La somme fut comptée, la jeune fille servit de quittance, et l'époux emmena son épouse. Ce ne fut que chez lui qu'il enleva le voile. On lui avait tenu parole sur tous les points, et M. Amon se félicite encore aujourd'hui de ce mariage à la Colin Maillard.

Cependant que l'on ne croie pas qu'il en est toujours ainsi. Il arrive parfois de cruels désappointements. Dans ce cas, le mari trompé renvoie tout bonnement l'épouse chez ses parents en lui donnant une seconde dot de la même valeur que la première. Il conserve ce droit lorsque la déception est purement morale, et qu'au bout d'un certain temps les deux conjoints s'aperçoivent que leurs caractères ne peuvent sympathiser. Alors les mariés redeviennent libres, et le lendemain de ce divorce par consentement mutuel, ils sont libres de convoler en deuxièmes, troisièmes ou quatrièmes noces.

M. Amon nous donnait ces détails en nous menant voir, hors de Rosette, la mosquée d'Abou-Mandour, qui s'élève au bord du Nil. Cet édifice, tout oriental et placé au milieu d'un paysage charmant, s'avance dans le fleuve, en laissant un étroit passage entre sa base et l'autre rive, couverte de petites maisons entourées de rizières. Un dôme en forme de cœur renversé, surmonté d'un croissant, domine les murailles blanches et festonnées ; un madeneh d'une rare élégance élève à l'un des angles ses galeries aux parapets découpés comme une dentelle, tandis que la partie opposée semble soutenir une masse énorme de sable disposée en mouticule sur la déclivité de la montagne ; tout autour s'élancent d'un seul jet de hauts palmiers, dont quelques-uns traversent en le couronnant comme d'une aigrette, le dôme plat et sombre d'un large sycomore.

Les vrais croyants disent que c'est le saint derviche Abou-Mandour qui soutient, avec ses épaules, les montagnes de sable qui semblent prêtes à engloutir la mosquée et à combler le Nil.

Un spectacle curieux pour des Européens nous attendait en rentrant à Rosette : sur les marches et à l'ombre d'une mosquée, un santou, absolument nu, était indolemment couché ; il attendait, dans ce costume et dans cette position qui lui étaient habituels, que les dévotes du quartier lui apportassent sa nourriture ; lorsque parmi ses pourvoyeuses il en distinguait par hasard une qui lui plaisait, il l'honorait à l'instant de ses caresses que celle-ci tenait toujours à honneur de recevoir. Ce spectacle étrange ne choquait personne, et l'on citait, comme d'une susceptibilité tout à fait exagérée, un honnête musulman qui, quelques jours auparavant, avait jeté son manteau sur un groupe qui rappelait celui du cynique Cratès et de sa femme Hypparchie.

M. Camps et M. Amon nous avaient offert tous deux l'hospitalité ; mais, de peur de les gêner, nous n'acceptâmes point, et nous allâmes nous établir dans une ancienne maison de capucins, édifice vaste et délabré, où il ne restait plus qu'un moine de cet ordre, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. Le pauvre vieillard avait mangé, comme les soldats d'Ulysse, les fruits du lotos qui font perdre la mémoire ; depuis vingt ans, aucun bruit du monde, qui l'avait oublié, n'était parvenu jusqu'à lui, et il rendait à l'Europe indifférence pour indifférence.

Ses mœurs régulières, son vêtement ample, coupé à la manière orientale, lui avaient attiré la considération des Arabes; j'oubliais sa barbe qui n'y avait pas peu contribué.

Nous allâmes passer la soirée chez un des amis de M. Amon, estimable Turc qui avait sacrifié le précepte le plus connu du Koran à son amour pour le vin. L'appartement où il nous reçut était simple, comme presque tous les salons orientaux; selon les habitudes de l'ameublement, un grand divan régnait tout autour; un jet d'eau, placé au milieu, retombait d'une belle fontaine de marbre blanc, dans un bassin octogone; quelques fleurs rares et brillantes, toutes couvertes de perles liquides, comme si la rosée du matin vint de s'abaisser sur elles, étaient disposées avec goût autour de ce bassin et donnaient un aspect joyeux et charmant à cet immense salon. Le Turc nous y reçut au milieu de ses amis, nous fit prendre place dans le cercle et nous présenta la pipe et le café. Une demi-heure après on nous servit une limonade préparée par ses femmes; cela ne réchauffa que médiocrement la conversation qui était des plus languissantes, car il fallait que l'on traduisit ce que nous disions et ce que l'on nous répondait. Il n'y a pas de dialogue, si spirituel qu'il soit qui tienne à cette épreuve; aussi ce travail d'esprit finit par tellement ennuyer interlocuteurs et interprètes, que nous nous levâmes d'un commun accord et nous retirâmes. Le Turc, de son côté, il faut lui rendre cette justice, ne fit aucun effort pour nous retenir.

Le lendemain, nous vîmes arriver d'Alexandrie M. Taylor, le commandant Bellanger, et M. Eydoux, le chirurgien-major. Ce dernier était venu moins par curiosité que par un sentiment philanthropique, qui lui fit auprès de nous le plus grand honneur. Il avait entendu parler d'une manière effrayante des ophthalmies d'Égypte, et il exposait ses yeux pour sauver les nôtres.

Comme rien ne nous retenait à Abou-Mandour, et que nous avions hâte de voir le Caire, le lendemain, 6 mai, nous nolisâmes une djerme de la plus grande dimension; celle que nous choisîmes pouvait avoir quarante pieds de long et portait deux voiles latines et triangulaires d'une effroyable dimension. Au moment du départ, et quand tout fut préparé, il se trouva que le vent était contraire: nous prîmes patience en allant au bain.

Comme à Alexandrie, c'était le plus vaste et le plus beau

monument de la ville ; comme à Alexandrie, je repassai par les épreuves de la vapeur condensée et de l'eau bouillante ; mais soit que mes poumons se fussent dilatés à respirer du sable, soit que ma peau se fût endurcie aux rayons du soleil égyptien, je n'éprouvai plus aucune souffrance : l'opération du massage elle-même se passa à ma plus grande satisfaction, et je pris sans effort, entre les mains de mon baigneur, des positions qui auraient fait honneur à Mazurier et à Auriol.

Le 7 mai au matin, on vint nous réveiller en nous annonçant que le vent avait changé : c'était une bonne nouvelle à nous apprendre. Nous commencions à ne pas nous amuser d'une manière fougueuse à Abou-Mandour, et, quelle que fût maintenant ma sympathie pour le bain, je ne pouvais cependant pas renoncer à l'élément qui m'est naturel ; il en résulta que nous nous mîmes en route avec une vive satisfaction. Le jour était magnifique : le vent soufflait comme s'il eût été à nos ordres, et nos mariniers, en exécutant leur manœuvre, chantaient pour se donner du courage et pour opérer en mesure. Nous nous fîmes traduire deux de ces chansons ; la première était composée de quelques versets à la louange de Dieu ; la seconde était un assemblage de sentences et de réflexions philosophiques cousues les unes aux autres, et dont la plus neuve et la plus saillante nous parut être celle-ci : « La terre n'est rien, et tout est misère dans ce monde. »

Comme nous étions en gaieté et que ces vérités nous parurent trop sérieuses pour notre disposition d'esprit, nous invitâmes nos Arabes à nous chanter quelque chose de plus jovial. Ils allèrent aussitôt chercher les deux instruments nécessaires à l'accompagnement ; l'un était une sorte de pipeau rappelant la flûte antique, l'autre un simple tambour dont la caisse en terre cuite s'évasait par le haut ; la partie la plus développée était recouverte d'une peau très-fine que l'on fit tendre en l'approchant du feu. Alors commença un charivari qui absorba tellement notre attention par sa sauvage étrangeté, que nous ne pensâmes point à demander le sens des paroles, tout occupés que nous étions à tâcher de démêler, au milieu de ce sabbat, une phrase musicale quelconque. Bientôt notre curiosité fut distraite de la poésie et de son accompagnement par un gros Turc à turban vert, descendant de Mahomet, qui, excité par cette mélodie, se leva

lentement, se balançait alternativement et en cadence sur chacune de ses jambes; puis enfin, prenant son parti, se mit décidément à exécuter une danse grossière et lascive. Quand il eut fini, nous lui adressâmes des compliments sur le plaisir inattendu qu'il nous avait procuré; il nous répondit d'un air dégagé que c'était ainsi que les almées dansaient sur les places publiques du Caire: heureusement, en notre qualité de Parisiens, nous n'avions pas grande foi dans les prospectus, et nous prenions le sien pour ce qu'il valait.

La journée se passa au milieu de ces récréations mélodiques et chorégraphiques. Pendant toute notre navigation, le Nil nous avait offert gracieusement ses deux rives bordées de chaque côté d'une verdure merveilleuse; le soir le soleil s'abaissa rapidement, et ses derniers rayons éclairèrent de leur chaude teinte un charmant village tout couronné de palmiers.

Nous nous retirâmes à l'arrière de la djerme; nos matelots y avaient construit une tente, ou plutôt une espèce d'arche de pont en toile, soutenue par des roseaux flexibles et arrondis; nous y étendîmes nos tapis, sur lesquels nous ne fîmes qu'un somme.

Lorsque nous nous réveillâmes, le paysage avait le même aspect que la veille; seulement, à mesure que nous remontions le fleuve, les villages devenaient moins considérables et moins nombreux. La journée se passa au milieu des mêmes amusements, mais le descendant de Mahomet nous parut moins amusant que la veille: nous nous familiarisâmes avec le grotesque.

Le lendemain, les chants étaient commencés que nous dormions encore; nous crûmes, en ouvrant les yeux, que c'était une sérénade que nous donnait notre équipage; point, le vent était devenu contraire, ce qui forçait les matelots à travailler rudement pour vaincre le courant. Le patron de la barque chantait de toute sa force une litânie, à tous les versets de laquelle les Arabes répondaient: *Eleyson*. A chaque refrain nous avions reculé de cinquante pas!

Comme le patron jugea qu'à ce train-là nous serions retournés à Abou-Mandour, la nuit suivante ou le lendemain matin au plus tard, il donna l'ordre d'amarrer près d'un village devant lequel nous passions à reculons. A peine la barque fut-elle fixée, que je sautai à terre et me dirigeai vers la maison la plus

proche ; j'y obtins à grand'peine un peu de lait dans une jatte ; nous nous abritâmes derrière une muraille de terre, pour échapper aux tourbillons de poussière ardente que le vent soulevait, et nous nous mîmes à déjeuner.

Une abominable *santone* s'approcha de nous dans un costume exactement pareil à celui de son confrère de Damanhour : si l'homme nous avait paru médiocrement gracieux, la vieille nous parut atroce. A mesure qu'elle s'avavançait, une crainte affreuse s'emparait de mon esprit, c'est qu'il ne lui prît envie, en notre qualité d'étrangers, de nous honorer de ses caresses ; je me hâtai de communiquer cette idée à la société, qui en frissonna de tout son corps. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur : la vieille se contenta de nous demander l'aumône ; nous nous hâtâmes de lui donner du pain, des dattes et quelques pièces de monnaie. Moyennant cette rançon, elle s'éloigna de nous, et nous laissa achever notre repas. Deux heures après, le vent s'étant abaissé, nous nous remîmes en voyage.

Nous avançons lentement : à l'inconvénient du vent contraire avait succédé celui des bas-fonds, et quoique nous tirassions à peine trois pieds d'eau, nous touchions parfois le sable. Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues en quatre ou cinq heures, et avec une grande fatigue. Vers le soir, nous vîmes lentement s'élever, sur un horizon rougeâtre, trois monts symétriques dont les contours se dentelaient sur le ciel : c'étaient les pyramides ! les pyramides qui grandissaient à vue d'œil, tandis qu'à notre gauche les premiers mamelons de la chaîne libyque encaissaient le Nil dans ces flancs de granit.

Nous restâmes immobiles ; nos yeux ne pouvaient se détacher de ces constructions gigantesques, auxquelles se rattachaient un souvenir antique si grand et un souvenir moderne si glorieux ! Là aussi, le moderne Cambyse avait eu son champ de batailles, où nous pouvions, comme Hérodote avait vu les cadavres des Perses et des Égyptiens, retrouver à notre tour les ossements de nos pères ! A mesure que le soleil descendait, son reflet montait sur les flancs des Pyramides, dont la base se couvrait d'ombre ; bientôt le sommet seul étincela comme un coin rougi ; puis un dernier rayon sembla flotter à l'extrémité du sommet aigu, pareil à la flamme qui brûle à la pointe d'un phare. Enfin cette flamme elle-même se détacha, comme si elle

fût remontée au ciel pour allumer les étoiles, qui, un instant après, commencèrent à briller.

Notre enthousiasme tenait de la folie, nous battions des mains et nous applaudissions à cette décoration magnifique. Nous appelâmes le patron, pour lui demander de ne pas avancer d'un pas pendant la nuit, afin que nous ne perdissions rien, le lendemain, du paysage grandiose qui allait se dérouler devant nous. Cela tomba à merveille : il venait, de son côté, nous dire que la difficulté de la navigation exigeait que nous jetassions l'ancre. Nous restâmes longtemps encore sur le pont, regardant du côté des pyramides, quoique l'obscurité ne nous permit plus de les distinguer ; puis nous nous retirâmes dans notre tente pour en parler encore, ne pouvant plus les voir.

Le lendemain, je m'éveillai le premier et m'étonnai, quoiqu'il fût grand jour, que tout le monde dormit encore. J'éprouvais un malaise pareil à un chauchemar ; le malaise avait atteint tout le monde ; nous sortîmes de notre tente : l'air était lourd et suffocant, le soleil s'élevait triste et blafard derrière un rideau de sable ardent enlevé par le vent du désert. Nous nous sentîmes oppressés, comme lorsqu'on descend dans une atmosphère trop épaisse. L'air que nous respirions brûlait notre poitrine. Ne comprenant rien à ce phénomène, nous regardâmes autour de nous : nos matelots et notre patron étaient assis immobiles sur le pont de la djerme, enveloppés de leurs manteaux dont un des plis, en leur couvrant la bouche, leur donnait l'apparence de ces figures dantesque, dessinées par Flaxman. Leurs yeux seuls semblaient vivants, ils étaient fixés sur l'horizon qu'ils interrogeaient avec anxiété. Notre arrivée sur le pont ne parut nullement les distraire de leur préoccupation. Nous leur adressâmes la parole, mais ils restèrent muets ; enfin je m'enquis près du patron lui-même de la cause de cet abattement ; alors il étendit la main vers l'horizon, et sans découvrir sa bouche : — Le kramsin, dit-il.

Ce mot fut à peine prononcé que nous reconnûmes, en effet, tous les signes de ce vent désastreux si fort redouté des Arabes. Les palmiers, mus par des souffles capricieux, se balançaient dans des directions différentes, de sorte qu'on eût cru que des courants se croisaient dans le ciel ; le sable soulevé fouettait notre visage, et chaque grain nous brûlait comme une étincelle

sortie d'une fournaise. Les oiseaux, inquiets, quittaient les régions élevées et rasaient la terre, pour l'interroger sur le mal qui la tourmentait. Des nuées d'éperviers aux ailes longues et étroites, tournaient avec des cris aigus, puis tout à coup s'abattaient sur la cime des mimosas, d'où ils s'élançaient de nouveau vers le ciel, rapides et perpendiculaires comme des flèches, car ils sentaient les arbres frissonner eux-mêmes, comme s'ils avaient partagé la terreur des êtres vivants. Aucun de ces symptômes visibles pour nous n'échappait à nos Arabes ; mais dans leurs yeux impassibles et fixes, et sur leur physionomie impénétrable, il était impossible de distinguer s'ils étaient propices ou inquiétants.

Comme, à une forte oppression près, le kramsin ne paraissait pas devoir amener de malheurs bien terribles, nous descendîmes à terre avec nos fusils, et nous nous mîmes en quête : nous longeâmes les bords du fleuve, comme de véritables chasseurs de la plaine Saint-Denis, habitués à suivre le canal ; seulement la contrée était plus giboyeuse. Nous tuâmes quelques hérons, et une quantité d'alouettes et de tourterelles.

Vers le soir, un cri de rappel suivi de chants nous ramena vers la cange, où nous trouvâmes notre équipage dans la jubilation. Nous étions à la fin du kramsin, et nos matelots sautaient de joie et se trempaient la figure et les bras dans le Nil pour se rafraîchir. Cette manière de se baigner à l'européenne rentrait dans ma spécialité ; aussi je ne voulus pas que la fête se terminât sans que j'en prisse ma part. En un tour de main je me mis en costume de santon, et, prenant mon élan de la cange, je piquai, par-dessus le bord, une tête à la hussarde, qui dénonçait du premier coup son caleçon rouge. Lorsque je revins sur l'eau, je vis tout l'équipage occupé à me regarder avec la plus grande attention ; je savais qu'il n'y avait de crocodiles dans le Nil qu'au-dessus de la première cataracte, de sorte que, ne concevant aucune crainte, je ne pus m'expliquer l'intérêt de la galerie que d'une manière tout à fait flatteuse pour mon amour-propre. Mon agilité et mon adresse en redoublèrent : tout ce que le répertoire de la natation contient, depuis la simple brasse jusqu'à la double culbute, fut exécuté, avec un succès croissant, sous les yeux de mes spectateurs basanés. J'en étais à la planche roide lorsque tout à coup je reçus, à la cuisse droite,

une espèce de décharge électrique si violente, que je me sentis toute la moitié du corps paralysée ; je me retournai aussitôt sur le ventre pour nager vers la cange ; mais je vis à l'instant que je ne pourrais, sans aide, regagner le bâtiment. Moitié riant, moitié buvant, je demandai la perche, tendant le bras droit hors de l'eau et essayant de me soutenir avec le bras gauche : quant à la jambe droite, elle était sans aucune connaissance, et refusait tout mouvement. Heureusement Mohammed, comme s'il eût prévu l'accident qui venait de m'arriver, se tenait sur le bord de la djerme avec une corde qu'il me lança ; j'en attrapai un bout, il me tira par l'autre, et j'abordai le bâtiment d'une manière beaucoup moins triomphante que je ne l'avais quitté. Cependant, à l'insouciance presque goguenarde avec laquelle nos Arabes m'entourèrent, je jugeai que l'aventure n'avait rien de bien inquiétant. Je ne désirai pas moins en connaître la cause, ne fût-ce que pour m'en garantir désormais. Mohammed m'apprit qu'outre une foule de poissons fort agréables au goût, et fort curieux à étudier, on trouvait dans le Nil une espèce de torpille dont la vertu électrique était si bien connue de nos Arabes, que, redoutant la sensation douloureuse que j'avais éprouvée, ils s'étaient contentés, comme je l'avais vu, de se laver avec précaution la figure et les mains dans le fleuve. Ce qui me parut le plus clair dans tout cela, c'est que, si l'électricité leur était désagréable pour eux-mêmes, ils ne répugnaient pas à étudier ses effets sur l'Européen. Au reste, l'explication n'était pas terminée que la douleur avait cessé ; ma jambe et mon bras avaient repris leur service accoutumé.

Le vent était tout à fait tombé. Nous pensâmes à dîner du produit de notre chasse, ce que nous fîmes à bord de la djerme, pour nous soustraire plus certainement à la visite de quelque nouvelle santone ; puis nous allâmes visiter nos tapis, de peur qu'il ne prît à quelque scorpion l'envie de renouveler la facétie de la torpille, ce qui aurait été infiniment moins drôle : aussi, cette fois, ce furent nos Arabes qui nous invitèrent à prendre cette précaution. Ce soin accompli, nous nous endormîmes dans le gracieux espoir de voir le lendemain le Caire, dont nous n'étions plus qu'à sept ou huit lieues.

L'ANCIENNE MÉTHODE.

I.

Le lundi de Pâques de l'année 1711, il y avait grande réception à Versailles. Le roi, qui était demeuré une partie de l'hiver à Marly, où l'on sait qu'il vivait en quelque sorte comme dans ses particuliers, avait annoncé qu'il serait bien aise de voir ce soir-là toute sa cour, et Dieu sait si les courtisans se seraient donné de garde de manquer à un tel appel. Aussi, grande était la foule dans les appartements, en attendant que Sa Majesté parût. L'assemblée, composée de toutes les antiquités du règne, vieux seigneurs émérites, jadis compagnons de plaisir de Vardes et de Lauzun, aujourd'hui sulpciens ou même jansénistes, et de femmes à l'avenant, présentait assez uniformément l'empreinte de l'étiquette et de l'ennui.

Cependant, entre tous ces visages ridés, digne cortège d'un monarque et d'une favorite septuagénaire, on pouvait distinguer, à l'angle septentrional du grand salon, ainsi qu'une radieuse auréole au sein des nuages, un groupe de jeunes femmes dont le reflet des bougies illuminait d'un vif éclat les traits pleins de fraîcheur et en ce moment animés par la plus franche gaieté.

Celle qui occupait le centre de ce groupe et qui par son éclatante beauté attirait le plus les regards, était M^{me} de Saint-Cerets, veuve à vingt ans du vieux duc de ce nom, une belle brune avec un port de reine et qui montrait, en riant, les plus jolies dents du monde. Un colloque des mieux soutenus paraissait engagé entre elle et ses compagnes qui, comme elle, étaient,

pour la plupart, attachées au service de M^{me} la duchesse de Bourgogne. Quel pouvait être l'objet de ce colloque ?

A un mouvement que fit la jeune duchesse de Saint-Cerest, on vit surgir à ses côtés une nouvelle tête non moins charmante, qu'on n'avait pas encore remarquée, une tête rosée avec deux grands yeux bleus remplis d'une indéfinissable expression de fierté et de malice, et merveilleusement encadré par les boucles gracieuses d'une ondoyante chevelure blonde. A un certain air de famille qu'on put remarquer alors entre cette nouvelle physionomie et celle de la jeune duchesse, à je ne sais quoi de tendre dans le rapide regard qu'elles échangèrent ensemble, on put croire un instant que c'étaient les deux sœurs. Il n'en était rien pourtant, et si quelque courtisan eut cette idée, il fut bien vite détrompé par l'arrivée d'un page qui, accourant tout effaré, s'arrêta devant le groupe de jeunes femmes et s'écria à haute voix :

— Venez donc vite, monsieur le marquis de Boufflers ! Que faites-vous là ? Voilà le roi qui va paraître, et M. le maréchal votre père vous cherche de tous les côtés, pour vous présenter à lui.

En même temps, le groupe, s'étant ouvert donna passage à un gentilhomme d'environ quinze ans, vêtu avec une rare élégance et qui avait bien de la peine à dissimuler, sous des airs de mousquetaire, toutes les grâces féminines dont la nature semblait s'être plu à le doter. Avant de suivre le page, il s'inclina galamment, saisit la main de la duchesse de Saint-Cerest qu'il porta à ses lèvres, et après y avoir déposé un bruyant baiser, il s'échappa en lui jetant pour adieu ces mots :

— Au revoir, ma belle cousine, vous vous êtes bien amusée à mes dépens ce soir ; mais sur mon honneur, je saurai vous prouver, avant peu, que je suis un homme maintenant.

Quelques rires accueillirent ces paroles, et un gentilhomme d'environ trente-cinq ans, grand, bien fait, aux manières tant soit peu dédaigneuses, et qui s'était constamment tenu depuis le commencement de la soirée à peu de distance du groupe des jeunes femmes, s'écria assez haut pour être entendu dans une partie du grand salon :

Tête-bleu ! voilà un plaisant petit masque qui tranche déjà du bel air et de la galanterie ! Il faut le renvoyer à son gouverneur, qui lui fera donner le fouet.

Le jeune Boufflers allait passer le seuil du grand salon et en-

trer dans la galerie ; mais, en entendant retentir ces cruelles paroles, qui furent suivies de nouveaux rires dans la foule des courtisans, il s'arrêta tout court, fit volte-face, en posant résolument son feutre empanaché sur sa tête, il lança aux rieurs un regard de défi ; déjà même il portait la main sur la garde de son inoffensive épée de bal, lorsque la voix solennelle de l'huissier, qui retentit à cet instant, annonça l'entrée du roi. A cet avertissement redoutable, tout le monde devint muet comme par enchantement, même les belles dames de la compagnie de M^{me} de Saint-Cerest, et en moins de quelques secondes, une double haie de fronts inclinés s'était formée sur les quatre côtés du salon. Le jeune Boufflers, qui, dans le transport de sa colère, n'avait donné nulle attention à ce qui venait de se passer, était demeuré seul au milieu d'un vaste espace vide, le chapeau sur la tête en gardant toujours son attitude de menace, pendant que chacun lui faisait signe de se découvrir.

Le roi s'en aperçut, et fronça le sourcil. C'était le signe précurseur d'un orage. Aussi, dans ce moment, on eût entendu une mouche voler dans le grand salon de Versailles. Sa Majesté marcha droit vers l'enfant, et d'une voix sévère s'écria :

— Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? Chapeau bas, monsieur, chapeau bas !

L'enfant, qui se trouvait pour la première fois en présence de ce monarque devant lequel les plus grands seigneurs du royaume et ses proches eux-mêmes osaient à peine élever la voix, ne put d'abord maîtriser son trouble ; il rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'empressa de déférer à l'injonction royale ; puis, tremblant et interdit, il balbutia quelques mots inarticulés, cherchant de tous côtés un appui ; mais nul des courtisans ne paraissait disposé à s'offrir en holocauste à la terrible colère de Louis XIV, en déclarant que le coupable était de sa connaissance ; et il est hors de doute que, s'il eût été donné alors à chacun des assistants d'exprimer sa pensée sur cet incident, tous se seraient écriés d'une voix unanime : Voilà un jeune gentilhomme qui ne fera jamais son chemin, tant que le roi vivra.

Les choses en étaient là, lorsque le maréchal de Boufflers, qui avait vainement attendu son fils dans la galerie, et qui venait d'apprendre ce qui se passait, se fit jour à travers la foule, et s'approchant du roi :

— Sire, dit-il, veuillez excuser cet enfant... c'est mon fils... Il est encore au collège chez les révérends pères jésuites, et n'a pu apprendre les usages de la cour. Ah ! sire, je suis au désespoir, moi qui, confiant dans les bontés de votre majesté, voulais vous présenter mon fils aujourd'hui même. Pardon, sire, pardon pour lui.

— Ah ! c'est là votre fils, reprit le roi un peu adouci ; allons, monsieur le maréchal, je prierai le père Tellier de gronder, en mon nom, les révérends qui n'apprennent point l'étiquette à leurs écoliers.

Puis, contemplant fixement le jeune Boufflers, il ajouta :

— Savez-vous, monsieur le maréchal, que votre fils a quelque chose dans les traits qui me rappelle M. de Lauzun ? Il me semble le voir encore chez M^{me} de Soissons, où il me fut présenté pour la première fois, il y a quelque cinquante ans de cela.

— Ah ! sire, s'écria le jeune Boufflers avec une grande vivacité, je veux du moins ressembler à M. de Lauzun dans son dévouement pour la personne de votre majesté.

Le roi, qui déjà avait déposé toute sa colère, parut charmé de cette repartie.

— Déjà flatteur ! dit-il en souriant et en frappant légèrement l'enfant sur la joue ; allons, je vois que les révérends pères jésuites n'ont pas négligé son éducation, autant que je le croyais. Mon enfant, ajouta-t-il ensuite avec bonté, vous avez assez de beaux exemples dans votre famille, pour ne pas être obligé d'en emprunter aux autres, et je suis sûr que vous les suivrez. Pour ma part, je prie Dieu de donner à M. le maréchal ainsi qu'à moi assez d'années, pour être tous les deux témoins de vos premiers pas dans la carrière. Il est facile de voir que le sang de Grammont coule dans vos veines, car vous êtes beau...

Ici plusieurs regards se tournèrent sur la jolie duchesse de Saint-Cerest, qui était aussi une Grammont, et qui rougit beaucoup.

— Mais ce n'est pas tout, reprit le roi, il faut être aussi fidèle et brave. Me promettez-vous d'être l'un et l'autre !

— Sire, articula l'enfant d'une voix ferme, je me nomme Boufflers.

Cette noble réponse produisit une vive impression parmi tous

les assistants; le vieux maréchal baissa les yeux, mais il était aisé de voir combien dans cet instant il était fier de son fils. De grosses larmes roulaient le long de ses joues martiales. Il y eut un silence; le roi semblait réfléchir; tout à coup il éleva la voix :

Messieurs, dit-il, il y a trois ans, M. le maréchal de Boufflers a défendu Lille pendant quatre mois contre le prince Eugène; il y a deux ans, il a sauvé l'armée à Malplaquet. Pour tout cela, je l'ai fait duc et pair de France et gouverneur-général de la province de Flandre. Aujourd'hui, le temps du repos est venu pour lui comme pour moi, car le service des armées ne convient plus guère à notre âge. Je sais qu'il en est plus d'un parmi vous digne de remplacer M. le maréchal, mais je crois qu'il y a des noms qui portent bonheur : moi j'ai foi dans le nom de Boufflers. C'est pourquoi je nomme gouverneur-général de Flandre, et gouverneur particulier de Lille, en survivance de M. le maréchal de Boufflers, M. le marquis de Boufflers, son fils.

A ces mots, il y eut dans toute l'assemblée au long frémissement de surprise. Une telle faveur était sans exemple depuis les commencements du règne, tant le roi s'était attaché avec soin à rester fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne plus accorder de survivances. Les courtisans demeuraient ébahis, et comme le vieux maréchal de Boufflers, hors d'état lui-même de prononcer une parole, après une marque de bienveillance aussi inouïe, s'inclinait, le roi, lui tendant affectueusement la main, s'empressa d'ajouter :

— Oh ! ne me remerciez pas, monsieur le maréchal, car c'est un service que je me rends à moi-même. J'étais bien sûr, en faisant choix de cet enfant, que vous ne voudriez pas quitter votre gouvernement, avant qu'il soit en état de vous y remplacer.

Ayant ainsi parlé, le roi haisa au front le jeune Boufflers, et continua sa marche en s'entretenant tout bas avec le vieux maréchal, qui, depuis le célèbre camp de Compiègne de 1697, où il avait eu l'insigne honneur de se ruiner pour mieux recevoir la famille royale, n'avait jamais paru en si haute faveur à la cour. On juge si son fils fut, dès ce moment, l'objet des prévenances de tous les courtisans réunis dans le grand salon de Versailles; les hommes le regardaient avec admiration, les femmes chuchotaient.

taient entre elles et n'avaient de sourires que pour lui : ce n'était plus un enfant appelé à subir, le lendemain même, les remontrances de quelque pédagogue de la compagnie de Jésus ; c'était un jeune gentilhomme de haute espérance, et il avait acquis en quelques secondes la taille des héros d'Homère ; car il avait été baisé au front par Louis XIV !...

Il faut tout dire. Le petit masque, comme l'avait impertinemment appelé je ne sais quel gentilhomme, n'avait pu, sans éprouver un grand accès d'orgueil, recevoir un témoignage si éclatant de la bienveillance royale, dans un moment où l'on venait de rire si bien à ses dépens ; et ses narines gonflées, et l'expression à la fois rayonnante et dédaigneuse de ses grands yeux bleus, et le redressement soudain de tout son buste, parlaient assez éloquemment dans cette circonstance.

Dès que le roi fut sorti du grand salon, le jeune Boufflers jeta un rapide coup d'œil sur l'assistance, puis on le vit se porter lestement à la rencontre d'un beau seigneur de riche taille, auquel il toucha le bas de la manche : c'était tout ce qu'il avait pu faire en se haussant sur la pointe des pieds.

— Monsieur le duc de Coigny, s'écria-t-il, j'aurais deux mots à vous dire.

— Que puis-je pour votre service, monsieur le marquis de Boufflers ? répondit le duc avec un grand sang-froid, et en affectant d'appuyer sur chacune des syllabes qu'il prononça.

— Beaucoup, monsieur le duc, reprit l'enfant. Veuillez seulement me suivre là-bas à l'écart, dans cette embrasure de fenêtre.

— Très-volontiers.

— Monsieur le duc, pensez-vous qu'un gouverneur-général de province soit à la taille d'un mestre-de-camp ?

— Quelle question ! repartit le duc avec le même sang-froid ; le premier est bien au-dessus de l'autre.

— Il suffit. Rien ne s'oppose donc à ce que vous me fassiez l'honneur de vous couper la gorge avec moi, demain matin.

— Oh ! s'écria le duc avec la plus insultante impassibilité, je sais trop ce que je vous dois, monsieur le marquis de Boufflers ; vous êtes mon supérieur.

— Et s'il me plaît à moi de l'oublier ? dit vivement l'enfant.

— Permettez ; il faudrait pour cela quelque motif d'une haute gravité....

— Rassurez-vous donc ; j'en ai plus d'un.

— Et lesquels, bon dieu ! reprit avec une apparente bonhomie le beau duc de Coigny, qui ne cherchait évidemment qu'à s'amuser de l'état d'irritation toujours croissant de son jeune adversaire.

— Vous avez tout à l'heure prononcé sur mon compte des paroles insultantes....

— Et.... après?...

— Après!.... monsieur! après... Vous aimez ma cousine, M^{me} de Saint-Cerest.

— Est-ce tout ?

— Palsembleu ! monsieur le duc, je crois que vous cherchez encore à me railler.... Prenez-y garde !

— Que le ciel m'en préserve !

— A demain donc ; j'irai vous prendre à votre hôtel, à la pointe du jour.

— Oh ! pardonnez-moi ; je suis fort paresseux, je n'ai pas l'habitude, moi, de me lever à la cloche.... vous comprenez.... et, si cela vous était indifférent, nous remettrions la partie vers dix ou onze heures, je suppose, ou même après le dîner.

Toutes ces paroles étaient autant de coups de poignard pour le jeune Boufflers, qui savait qu'il fallait être rentré le lendemain matin à huit heures au collège des jésuites et dont l'amour-propre eût trop souffert de rendre compte d'un pareil obstacle à son orgueilleux adversaire ; il suait sang et eau pour trouver un prétexte suffisant, afin de forcer Coigny à avancer l'heure du duel, et s'il avait pensé qu'un soufflet pût lui rendre ce service : il y a tout à parier qu'il serait au besoin monté sur un pliant, pour atteindre la joue du beau mestre-de-camp. Ce dernier, sans pitié pour son embarras, vint encore le compliquer en lui disant :

— Ah ça ! vous n'oubliez pas d'amener vos seconds.

— Mes seconds ! balbutia l'enfant.

Et le dilemme le plus désespérant vint traverser son esprit : où trouver des seconds?... Des camarades de classe ? Fi donc ! c'est pour le coup qu'il deviendrait la fable de toute la cour. Des amis du maréchal de Boufflers ? Mais n'était-il pas à crain-

dre que le premier soin de ces officieux amis ne fût d'aller prévenir son père ? C'était à en perdre la raison. Tout à coup une idée lui vint, une idée dont il fut fier comme du plus beau thème qu'il eût fait pendant tout le cours de ses classes.

— Monsieur, dit-il avec dignité, vos témoins seront les miens, et je serai à dix heures précises à votre hôtel ; puis il murmura tout bas entre ses dents : Oh ! je trouverai bien le moyen de ne pas rentrer demain matin au collège.

M. de Coigny s'inclina le plus cérémonieusement du monde, puis il s'écria avec un imperceptible sourire :

— A la bonne heure ! A demain donc, monsieur le marquis de Boufflers !

A cet instant, passait non loin de là la belle et riieuse duchesse de Saint-Cerest qui, apercevant son jeune cousin avec M. de Coigny, s'arrêta devant eux en disant :

— Le roi vient de rentrer dans ses particuliers. Qui m'offre la main pour regagner mon carrosse ?

Les deux rivaux se précipitèrent à la fois ; mais la victoire resta à Coigny, le pauvre Boufflers s'étant, à raison de sa petite taille, trouvé arrêté dans les grandes manches d'un seigneur d'une remarquable obésité qui vint à passer en même temps de ce côté. Ce seigneur était M. le maréchal de Boufflers. Il se baissa, et ayant reconnu son fils, le prit par la main :

— Venez donc, Henri, lui dit-il assez haut pour ajouter à la mortification de l'enfant ; songez que nous retournons à Paris et qu'il faut vous lever de grand matin pour rentrer à votre collège.

II.

Il était environ onze heures de la matinée. M^{me} la duchesse de saint-Cerest, qui venait de sortir de son lit, était à sa toilette, lorsqu'on vint la prévenir que son jeune cousin, M. le marquis de Boufflers, demandait à la voir. La duchesse donna l'ordre de l'introduire. Boufflers entra, il paraissait fort troublé et suait à grosses gouttes.

— Qu'est-ce donc ? lui dit-elle ; que se passe-t-il ?

— Faites retirer vos femmes, s'écria l'enfant presque hors d'haleine, j'ai à vous parler en particulier.

La duchesse sourit et fit signe à ses femmes de sortir de la chambre. Dès que la porte se fut refermée, Boufflers lui dit avec vivacité :

— Sauvez-moi, ma cousine, sauvez-moi.

— Et de quel danger, bon Dieu ? reprit la duchesse en faisant asseoir son cousin auprès d'elle sur un sofa, pendant qu'elle lui prenait les deux mains entre les siennes avec une amicale familiarité. Voyons, Henri, contez-moi cela. Aussi bien je ne puis concevoir quel motif vous amène ici, seul, sans votre gouverneur, à une pareille heure de la matinée. Je vous croyais rentré depuis longtemps au collège.

— Il est bien question de collège pour moi, ce matin ! Sachez d'abord que M. de Coigny est le plus déloyal gentilhomme qui se puisse rencontrer.

— En vérité ?.. qu'a-t-il donc fait.

— Ce qu'il a fait, le traître ! apprenez que je devais me couper la gorge avec lui, ce matin à dix heures ; c'était chose convenue entre nous : j'avais rendez-vous à son hôtel ! Eh bien ! croiriez-vous, ma cousine, qu'il a osé manquer à ce rendez-vous ?

— Est-il bien possible ?

— C'est une infamie, n'est-ce pas ? et vous êtes révoltée comme moi d'un si odieux procédé. Aussi, je crierai partout que M. de Coigny est un lâche, et j'irai l'inscrire moi-même sur la porte de son hôtel, afin que tout le monde le sache dans la ville, et je signerai mon nom, afin qu'il soit obligé de me faire raison.

— Et ce sera bien fait, répondit la duchesse en s'efforçant de retenir son sérieux. Vous lui en voulez donc bien, à ce pauvre duc ?

— A la mort.

— Mais de quel crime est-il coupable envers vous ?

— Comment ! n'a-t-il pas l'audace de vous aimer ?

— Il vous l'a dit ?

— Oh ! non, mais je l'ai deviné et je vous l'apprends.

— Eh bien ! Henri, je ne vois, dans tout cela, aucune raison pour tuer M. de Coigny, et surtout pour arriver ici comme si vous aviez à vos trousses tous les apothicaires du ballet de Pourceagnac.

— C'est que vous ne savez pas que, pour aller me battre avec ce méchant duc, j'ai été obligé de me sauver de l'hôtel de mon père, pendant que mon gouverneur était encore endormi, et qu'à cette heure on me cherche de tous les côtés.

— Oh ! ceci devient sérieux.

— En sortant de l'hôtel de Coigny, où j'avais vainement attendu, pendant une demi-heure, qu'il plût au duc de revenir, devinez quelle est la première personne que je rencontre... mon gouverneur !

— Vous a-t-il vu ?

— Ma foi, je l'ignore, car je n'ai eu que le temps de prendre mes jambes à mon cou, et comme je les ai meilleures que lui, je le défie bien de me rattraper.

— Tête folle ! mais que diront les révérends pères jésuites, en ne vous voyant pas rentrer ?

— Ma foi, tout ce qu'ils voudront ; au fait, je ne suis plus un enfant, maintenant ; je suis un homme, et un des premiers dignitaires du royaume, encore ! j'aurai quinze ans le mois prochain... Ah çà, ma belle cousine, je compte sur vous pour me donner asile, et pour me bien cacher.

— Je le voudrais de grand cœur, Henri, mais ne craignez-vous point de me compromettre ? Songez donc à votre âge... Un gouverneur de province... Le soin de ma réputation...

— Vous croyez, ... balbutia l'enfant le plus naïvement du monde, et il devint tout pensif.

Cette fois, la belle duchesse de Saint-Cerest, en voyant le front de son jeune cousin s'obscurcir graduellement, sous l'influence des appréhensions qu'elle venait de lui exprimer, n'eut pas la force de soutenir davantage le rôle qu'elle avait entrepris et elle fut prise d'un fou rire. Boufflers demeura tout interdit, ne sachant trop s'il devait se fâcher de cet accès de gaieté. Cependant, comme la jeune duchesse se livrait avec d'autant plus d'abandon à son hilarité, qu'elle avait eu plus de peine à se contenir jusque là, il sentit se soulever dans son cœur tout ce qu'il avait de dépit et de fierté, et se levant brusquement du sofa, il s'en alla, en frappant du pied, à l'autre bout de la chambre. Là, il prit position dans l'embrasure d'une croisée, déterminé à ne point bouger de ce poste, et surtout à ne plus regarder sa jolie et impertinente cousine. Témoin de son chagrin, celle-ci

en eut pitié, et après l'avoir inutilement rappelé de sa voix la plus tendre, elle se leva, et s'étant approchée de lui, en marchant sur la pointe du pied, elle s'empara vivement d'une main qu'on cherchait à dégager de la sienne.

— Mon pauvre Henri, dit-elle, vous m'en voulez donc beaucoup ?

Dans le premier moment, Boufflers ne répondit pas, car il était fort ému, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, larmes de dépit et d'amour, peut-être, et qu'à ce double titre il craignait de faire voir à sa belle cousine ; mais bientôt, maîtrisé par cette main charmante qui l'attirait doucement, il se retourna plein de confusion, et souriant à travers ses pleurs, il articula timidement ces mots :

Oh ! non, je ne vous en veux pas.

— Mauvaise tête ! dit M^{me} de Saint-Cerest, en le frappant légèrement sur la joue, et le baisant en même temps au front.

Les fenêtres de la chambre, qui donnaient sur le jardin, étaient entr'ouvertes ; c'était une délicieuse matinée d'avril ; un vague parfum de printemps pénétrait avec le chant des oiseaux et avec les premières senteurs des lilas. Soit qu'il y eût dans cette atmosphère embaumée je ne sais quelle mystérieuse influence, merveilleusement propre, avec les baisers des belles dames, à exalter le cerveau ; soit que Boufflers eût résolu ce jour-là de mener de front la guerre et la galanterie, persuadé sans doute qu'il ne lui manquait plus qu'une intrigue amoureuse pour être désormais un gentilhomme accompli, il se précipita aux genoux de la jeune duchesse, et du ton le plus pathétique, il avait déjà commencé une déclaration d'amour, dans toutes les règles, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme d'un âge mûr, en costume d'abbé, pâle, les traits en désordre, la perruque mal peignée, se précipita dans la chambre en s'écriant :

— Enfin, je le tiens ; cette fois ! monsieur le marquis, vous ne m'échapperez pas.

Cet homme était tout simplement le gouverneur du jeune Boufflers, qui, depuis le matin, avait parcouru tous les quartiers de Paris à la recherche de son élève. Dès qu'il l'eut aperçu, craignant sans doute qu'il ne lui échappât de nouveau, il s'empressa de le saisir par le bras et se mit en devoir de l'emmener hors de la chambre.

— Allons, monsieur le marquis, lui disait-il d'un ton moitié suppliant, moitié impératif, le carrosse est en-bas qui nous attend pour nous ramener chez les révérends pères. Venez vite, si vous ne voulez manquer le cours de grec qui commence à une heure très-précise, vous le savez. O mon dieu ! que vont dire les révérends pères en nous voyant rentrer si tard ? Madame la duchesse, veuillez vous joindre à moi, je vous en supplie, pour que M. le marquis arrive encore assez à temps pour le cours de grec.

Malheureusement pour le pauvre abbé, la belle auxiliaire dont il réclamait l'assistance avait en ce moment trop de peine à comprimer la violente envie de rire que ce nouvel incident venait de lui inspirer, pour se hasarder à desserrer les dents, si bien que, jugeant le cas désespéré, en raison de la force d'inertie que son élève opposait de son côté à tous ses efforts, il se résolut à appeler un grand et vigoureux laquais qu'il avait fait monter avec lui, par mesure de précaution.

— Hofâ ! dit-il, saisissez-vous de la personne de M. le marquis avec tous les égards qui lui sont dus et emportez-le dans le carrosse.

Quand le pauvre Boufflers vit que les choses en étaient venues là, il commença à prendre l'alarme.

— Mon cher abbé, s'écria-t-il, je vous en supplie, accordez-moi encore une heure et je ferai ensuite tout ce que vous voudrez, je vous le promets. Allons, vous êtes si bon pour moi, vous ne sauriez me refuser cela.

L'abbé se boucha impitoyablement les oreilles, et Henri, qui voyait s'envoler à la fois tous ses rêves de guerre et d'amour, commença à frapper du pied, en s'arrachant les cheveux ; puis se ravisant :

— Eh bien ! dit-il, puisque vous êtes inexorables, laissez-moi du moins le temps d'écrire un billet, que ma cousine aura la bonté d'envoyer tout à l'heure par son coureur. Cela ne sera pas long. N'est-ce pas, ma belle cousine ? je vais écrire au duc que ce sera pour ma première sortie, sans faute... Oh ! quelle humiliation ! vous êtes un méchant homme, monsieur l'abbé.

Mais l'abbé venait de contempler avec effroi l'horloge dont l'aiguille marquait en ce moment midi et demi, et il avait fait un signe au grand laquais. Quelques secondes après ce signe fu-

neste, l'infortuné Boufflers emporté comme une plume dans les bras de cet homme, se trouvait, presque sans s'être aperçu de cette révolution, soigneusement installé au fond d'un carrosse, aux côtés de son gouverneur, et il entendait un valet de pied dire tranquillement au cocher : « Maintenant aux jésuites ! »

Les chevaux partirent au grand trot. Au moment où, après avoir traversé la cour de l'hôtel, ils allaient en franchir le seuil, un autre carrosse, venant du dehors, déboucha avec rapidité dans la cour, en sorte que les deux attelages se croisèrent. L'abbé, qui avait eu le temps de jeter sur le nouvel arrivant un rapide regard à travers la portière, croyant faire diversion à la douleur de son élève, s'écria :

— Eh ! mais, c'est M. le duc de Coigny.

— Boufflers fit un bond terrible et se serait sans doute élancé hors du carrosse, si son gouverneur ne l'avait retenu.

Environ une demi-heure après, la carrosse s'arrêta devant le collège des jésuites ; lorsque le jeune Boufflers en fut descendu et qu'il eut passé cette redoutable porte sur le seuil de laquelle il déposait, en entrant, tous les privilèges du rang et de la fortune, toutes ses illusions et en quelque sorte toutes ses espérances, pour redevenir l'égal de trois cents écoliers pris dans tous les rangs de la société, il se sentit prêt à défaillir ; car l'horloge du collège venait de sonner une heure et demie, et une voix cruelle avait murmuré en même temps à son oreille ces paroles terribles :

— Monsieur de Boufflers, vous êtes en retard de plus de cinq heures, et M. le prieur vous demande.

A cet avertissement solennel, l'enfant oublia son ressentiment contre son gouverneur, il oublia même un instant M. de Coigny et sa belle cousine, et promena avec inquiétude ses regards autour de lui, pour implorer l'assistance de l'abbé ; mais, soit que s'étant trouvé en faute dans sa surveillance, le digne homme redoutât également une réprimande de la part des révérends pères, soit plutôt qu'il reculât devant l'obligation de s'associer à quelque monsonge de son élève, il s'était prudemment esquivé. Ainsi, le jeune Boufflers se voyait réduit à affronter l'orage seul et sans secours.

Il eut un moment de perplexité ; mais enfin retrem pant son courage dans ses souvenirs de la veille, il pensa que la faveur de

Louis XIV était comme le laurier qui écarte la foudre, et ce fut avec une contenance presque assurée qu'il se présenta devant le prieur. Celui-ci, qui était occupé à écrire avec plusieurs autres religieux assis ainsi que lui autour d'une table, ne parut pas d'abord donner la moindre attention à l'entrée du nouveau venu ; ce qui fut un grand sujet de mortification pour Boufflers. Quelques minutes se passèrent ainsi ; à la fin, sans lever les yeux sur le délinquant, le prieur s'écria :

— Ah ! c'est monsieur de Boufflers, je crois. Monsieur de Boufflers m'apprendra sans doute pour quel motif il n'est point rentré, ce matin, à la même heure que tous ses camarades.

Henri, qui s'était attendu à une explosion de reproches, se trouva fort embarrassé pour répondre à une question faite avec la plus grande tranquillité et d'une manière si précise. A tout homme qui l'aurait interrogé, il eût répondu fièrement qu'il n'avait pas à rendre compte de ses actions, ou bien même qu'il avait un duel avec un mestre-de-camp ; que d'ailleurs il avait passé la matinée dans la compagnie d'une belle dame, et enfin qu'il était gouverneur-général de la province de Flandre, qu'à ce titre, il ne reconnaissait d'autres camarades que les maréchaux de France ou tout au moins les lieutenants-généraux, lesquels rentraient vulgairement à leur hôtel, quand bon leur semblait. Mais comment aller raconter tout cela à un religieux pour qui le duel et la conversation des jeunes femmes n'étaient rien moins que péchés mortels et qui avait la déplorable habitude d'infliger bien des pensums à monseigneur le gouverneur-général ? Préoccupé de toutes ces pensées, Boufflers ne put que balbutier quelques monosyllabes dépourvus de sens.

— Je n'entends pas, reprit le prieur avec beaucoup de sang-froid. Faut-il répéter ma question ?

Cette fois, Boufflers eut honte de la situation où il se trouvait, et il répondit assez résolument :

— Mon père, je reconnais que je suis en faute ; mais comme je ne saurais répondre à la question que vous m'adressez qu'en faisant un mensonge, je vous prie de m'excuser, si je préfère garder le silence.

Ce n'était point là une réponse d'écolier, c'était une réponse de gentilhomme, et Boufflers fut tout émerveillé de l'avoir trouvée. Le prieur leva les yeux sur lui avec une expression singulière ;

puis il agita une sonnette qu'il avait auprès de lui sur la table. Un frère lai parut à la porte de la salle.

— Est-ce là votre dernier mot ? dit-il à Henri.

L'enfant baissa la tête en signe d'affirmation.

— Faites bien vos réflexions, ajouta le prieur ; vous avez cinq minutes pour vous décider.

En même temps, le prieur désigna du doigt à Henri une grande horloge de Boule placée au centre de la salle, et se remit ensuite à écrire. Les religieux qui l'entouraient étaient demeurés impassibles depuis l'arrivée du Boufflers, sans paraître même entendre un seul mot de ce qui se passait. Ce silence prolongé, cet appareil presque solennel, ces religieux à tête chauve et chenue accroupis autour de cette table, tous muets, tous immobiles comme des statues, tout cela finit par inspirer à Henri je ne sais quel vague sentiment de frayeur. Il regardait machinalement marcher l'aiguille sur le cadran de l'horloge, en se demandant ce qui pouvait arriver après ces cinq minutes écoulées, et il se perdait à ce sujet en toutes sortes de conjectures, lorsqu'une voix sonore, celle du prieur qui s'adressait au frère lai, vint tout-à-coup y mettre un terme en s'écriant ;

— Les cinq minutes sont écoulées ; faites monter le père Arsène !

Le père Arsène exerçait au collège des jésuites les terribles fonctions de père fouetteur. A ce nom redouté, vous eussiez vu les blonds cheveux du jeune Boufflers se dresser sur sa tête, ses joues pâlir, ses joues que tout à l'heure colorait un si vif incarnat, et tout son corps trembler.

— Mes pères, s'écria-t-il avec une émotion difficile à décrire, ce n'est pas pour moi que vous demandez le père Arsène, n'est-ce pas?... Je ne suis plus un enfant, vous le savez, j'ai quinze ans... Un tel châtiment n'est plus de mon âge ; infligez-moi telle punition que vous voudrez, je la supporterai sans murmurer. Mais par pitié, mes pères, épargnez-moi celle-là !

A peine il avait prononcé ces paroles, que déjà apparaissait sur le seuil un homme au regard dur, aux formes athlétiques, et tenant en main l'instrument ordinaire du supplice. C'était le père Arsène. Boufflers poussa un cri et se cacha le visage dans ses deux mains ; puis, rappelé par l'imminence du danger à la nécessité de la conjurer,

— Grâce ! grâce ! dit-il, mes pères ; eh bien ! puisque M. le prieur le veut ainsi, je confesserai tout.... mais faites éloigner cet homme !

— Il est trop tard, répondit le prieur d'une voix sourde.

— Trop tard ! oh ! non, monsieur le prieur, si vous le voulez bien ; écoutez-moi seulement quelques instants ; je vous en supplie. C'est que vous ne savez pas ce qui m'est arrivé depuis hier : vous ne savez pas que je suis maintenant gouverneur-général de la province de Flandre, que je suis gouverneur particulier de Lille ; vous voyez bien que je ne puis recevoir le fouet. Ce serait déshonorer ces titres glorieux que je porte, ce serait offenser le roi. Je vous demande grâce, mais je vous demande aussi justice, monsieur le prieur. Vous comprenez tout cela, n'est-ce pas ?... Mon Dieu, mon Dieu, vous ne me répondez pas.... Mes pères, mes bons pères, aidez-moi donc à fléchir M. le prieur !

En parlant ainsi, l'enfant, en proie à la plus vive agitation, parcourait la salle à grands pas, adjurant par leur nom chacun des révérends avec un accent et un regard à fendre le cœur le plus endurci. Il priait, il pleurait, il menaçait ; enfin, suffoqué par ses sanglots et abjurant en ce moment suprême tous ses rêves d'orgueil, il vint tomber sans haleine et sans voix aux genoux de son juge. Quelque habitués que pussent être les juges, quelque habitués que pussent être les jésuites à de pareils spectacles, un désespoir à la fois si profond et si naïf les avait émus, et on dit que le père Arsène lui-même laissa tomber l'instrument du supplice ; mais, sur un signe de l'inexorable prieur, il le ramassa vivement, et en même temps ses mains cruelles saisirent la victime. Par un dernier effort, l'infortuné essaya de se dégager ; ce fut en vain : déjà sifflaient les redoutables lanières....

Pendant que le père Arsène s'acquittait de son rigoureux office, on entendit à plusieurs reprises une voix faible s'écrier comme du fond d'une tombe : « Je suis gouverneur particulier de Lille. » Pauvre enfant ! ce cri n'était-il pas comme un écho affaibli de cette parole sublime dont l'antiquité nous a légué le souvenir, et l'enfant ne rappelait-il pas l'homme libre qui, condamné jadis par le proconsul à la mort des esclaves, s'écriait en expirant sous les verges du licteur : « Je suis citoyen romain. »

Au moment où le bras lassé de l'exécuteur s'arrêta, un léger coup retentit à la porte.

— Qu'est-ce ? que veut-on ? dit le prieur.

— Est-ce fini ? répondit une voix du dehors.

— Oui ; vous pouvez entrer.

La porte s'étant ouverte, un frère lai parut, et, s'approchant avec précaution du prieur, lui dit à mi-voix.

— Il y a au parloir deux personnes qui demandent à voir M. de Boufflers.

— Vous ont-elles dit leur nom ?

— C'est M. le duc de Coigny et et M^{me} la duchesse de Saint-Cerest.

Si bas que ces deux noms eussent été prononcés, ils n'échappèrent point à l'oreille du jeune Boufflers, qui tomba évanoui. Hélas ! ces deux noms qui avaient retenti dans son âme comme un double éclat de rire, venaient de porter le coup de la mort à son orgueil et à son amour, et son âme s'était brisée.

Le surlendemain de cette catastrophe, un carrosse aux armes de France entra dans la cour de l'hôtel de Boufflers : un gentilhomme en descendit et demanda à parler au maréchal de la part du roi. Introduit devant le vieux capitaine, ce gentilhomme lui dit :

— Monsieur le maréchal, le roi a appris la maladie de votre fils et la cause qui l'avait déterminée. Sa Majesté a décidé qu'une remontrance sévère serait adressée aux révérends pères jésuites et m'a chargé, en vous exprimant tout l'intérêt qu'elle porte à votre fils, de venir vous en demander des nouvelles.

Pour toute réponse, le maréchal se mit à pleurer et, prenant le gentilhomme par la main, il l'introduisit dans une chambre voisine où un seigneur de la cour et une belle jeune femme se tenaient tristement assis au chevet du lit d'un mort. Le seigneur était M. de Coigny, la jeune femme était M^{me} la duchesse de Saint-Cerest ; le mort... est-il besoin de le nommer?..

— Monsieur, balbutia le malheureux père, veuillez offrir au roi mes remerciements et lui dire qu'il peut disposer maintenant des deux charges de gouverneur-général de la province de Flandre et de gouverneur particulier de la ville de Lille. Celui qui devait les occuper après moi n'existe plus, et moi, monsieur, je ne tarderai pas à le rejoindre.

Au mois d'août suivant, pendant que la cour était à Fontainebleau, il s'y passa deux événements assez notables, un mariage et une mort. Le mariage fut celui du beau duc de Coigny avec la jolie M^{me} de Saint-Cerest; la mort fut celle du maréchal duc de Boufflers.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

LE SINAI.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

III. — LE CAIRE.

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre, et nous approchâmes rapidement des pyramides, qui, de leur côté, semblaient venir au devant de nous et s'incliner sur nos têtes. Au bas de la chaîne libyque, nue et stérile, à travers les vapeurs sablonneuses qui épaississaient l'atmosphère, nous commençons à apercevoir les tours et les dômes des mosquées, surmontés de leurs croissants de bronze. Peu à peu ce rideau, chassé devant nous par le vent du nord, qui poussait notre barque, s'éleva en fuyant au-dessus du grand Caire, et nous découvrit les hautes dentelures de la ville, dont la base était encore cachée par les rives exhaussées du fleuve. Nous avançons à grands pas, et nous étions déjà presque à la hauteur des pyramides de Ghyzé. Plus loin, et sur la même rive, se balançait gracieusement la forêt de palmiers qui s'élève sur l'emplacement où fut autrefois Memphis, et longe le rivage où se promenait la fille de Pharaon lorsqu'elle sauva Moïse des eaux; et au-dessus de ces palmiers, dans une brume, non pas de brouillards, mais de sable, nous distinguons les sommets rougeâtres des pyramides de Sakkara, ces vieilles aïeules des pyramides de Ghyzé. Un moment nous croisâmes plusieurs bateaux chargés d'esclaves : l'un d'eux contenait des femmes. Aussitôt que le patron les vit, il planta un couteau dans le grand mât et jeta du sel dans le feu : cette

double opération avait pour but de neutraliser le mauvais œil. La conjuration fut efficace : une heure après nous débarquâmes à Schoubra, sur la rive droite du Nil. On nous montra à quelque distance, la maison de campagne du pacha : c'était une charmante habitation, entourée de fraîcheur et de verdure.

Nous retrouvâmes là les ânes et les âniers, les uns plus beaux et plus grands que ceux d'Alexandrie, les autres plus empressés et plus batailleurs encore, s'il est possible, que leurs confrères du bord de la mer. Cette fois, instruits par l'expérience, nous nous gardâmes bien de faire les difficiles, et, prenant une délicieuse allée de sycomores dont le dôme sombre interceptait les rayons du soleil, nous nous mîmes en mesure de franchir rapidement la lieue qui nous restait encore à faire.

Toute la différence que le débarquement avait produite dans notre manière de voyager était qu'au lieu de remonter le Nil en bateau, nous suivions sa rive à âne. Au reste, comme nous nous étions élevés d'une trentaine de pieds, l'horizon était plus étendu, nous voyions en face de nous l'île de Roudah, base du monument où l'on conserve le nilomètre, instrument destiné à mesurer la hauteur des inondations du Nil : des lignes tracées indiquent les années où la crue du fleuve, atteignant un niveau inaccoutumé, amena des époques d'une fertilité mémorable. C'est là que, chaque année, les cheiks des mosquées donnent, en publiant l'élévation des eaux, la mesure des réjouissances auxquelles on peut se livrer, ou, en musulmans résignés, annoncent la stérilité prochaine, le jeûne et la famine auxquels la crue insuffisante du fleuve condamne les habitants de ses rives. Alors nous avions à notre droite les pyramides de Ghyzé, que nous découvrions de leur cime à leur base, ainsi que le monticule formé par le grand sphinx qui les garde depuis trois mille ans, et qui tourne vers la tombe des Pharaons son visage de granit, mutilé par les soldats de Cambyse. Enfin notre vue s'étendait, à gauche, sur le champ de bataille d'Héliopolis, illustré par Kléber, et dont l'immense solitude, qui s'étend à perte de vue, n'est animée que par un seul sycomore, qui verdit au milieu du sable ardent du désert. Nos guides nous le firent remarquer ; car une tradition arabe rapporte que ce fut sous cet arbre que se reposa Marie lorsque, fuyant le courroux d'Hérode, *Joseph*, dit saint Matthieu, *prit de nuit le petit enfant et sa mère, et*

se retira en Égypte. C'est donc , selon les Mahométans eux-mêmes , à l'abri qu'il prêta à la mère du Christ que cet arbre sacré doit sa longévité miraculeuse et sa verdure éternelle.

Cependant nous étions arrivés à Boulak , espèce de faubourg du Caire , sentinelle de la ville chargée de garder le port. Nous n'avions plus qu'une demi-lieue à faire : nous jetâmes un coup d'œil sur la rade animée par une multitude de canges et de djerms , qui apportent , en remontant le Nil , les récoltes de ses jardins , ou en le descendant, les fruits plus savoureux de la Haute-Égypte , que ne peut mûrir le soleil trop pâle du Delta. Dans le village , la population , par son nombre et son activité, dénotait l'approche d'une grande ville ; je montrai les murailles à Mohammed : il comprit mon désir. *El Masr*, s'écria-t-il , et lançant son âne au galop , il nous invita du geste à le suivre. Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation , et nos montures , qui sentaient qu'elles retournaient chez elles, secondèrent de leur mieux notre impatience. Bientôt nous aperçûmes le Caire parfaitement isolé , dans un océan de sable , dont les vagues brûlantes viennent battre sans cesse ses flancs de granit , où finiraient par faire brèche , si , deux fois l'an, le Nil, puissant auxiliaire , ne délivrait momentanément la ville de cet incommodé assiégeant. A mesure que nous approchions , nous distinguons les teintes alternées des édifices et les dessins élégants des coupoles , puis au-dessus des dents colorées qui couronnent les remparts , s'élançant pareils aux pièces d'un immense jeu d'échec , les madenehs de trois cents mosquées ; enfin , nous atteignîmes la porte de la Victoire , la plus belle des soixante-onze qui entourent le Caire , et par laquelle Bonaparte entra le lendemain de la bataille des Pyramides , le 29 juillet 1798.

A peine entré dans la ville , M. Taylor , qui savait l'inconvénient de se promener au Caire comme un provincial arrivant à Paris , enfila au galop une des rues qui se présentait à nous : force nous fut de le suivre , de peur de nous perdre ; effectivement nous voyions que nos habits à l'européenne attiraient sur nous l'attention d'une manière peu favorable ; il y a des moments où l'on devine le danger sans le voir, par instinct et comme par pressentiment. L'uniforme des officiers de marine surtout préoccupait singulièrement les serviteurs du prophète. Nous redoublâmes donc de vitesse, coudoyant Turcs et Arabes qui passaient

avec leurs brillants costumes devant nos yeux éblouis, et nous criaient : *yamin* ou *chemal*, c'est-à-dire, à droite ou à gauche, selon que cette manœuvre leur paraissait nécessaire de notre part, pour ne pas les déranger dans la ligne droite et invariable qu'ils suivaient gravement soit à pied soit à cheval. Enfin, après une de ces courses comme on en fait en songe, au milieu d'êtres fantastiques et inconnus, à travers les rues étroites et tortueuses que M. Taylor nous faisait prendre, parce que c'était le chemin le plus court, nous arrivâmes au milieu du quartier franc, et nous descendîmes à la porte d'une auberge italienne.

Notre premier soin fut de faire demander un tailleur; notre aubergiste nous en procura un aussitôt : c'était un Turc pur sang. Il nous fit choisir des étoffes, puis tirant de la poche de son pantalon un fil auquel pendait un plomb, il suspendit ce plomb de manière à ce qu'il se trouvât au niveau de mon coude-pied, appuya le fil sur mon épaule, lut le degré qui était marqué sur le fil; en fit autant à chacun de nous et sortit : la mesure était prise.

Cette opération achevée, nous songeâmes à une autre non moins urgente : la préoccupation des grands souvenirs qui se présentaient à notre esprit, l'aspect grandiose du paysage, le désir immodéré d'arriver au Caire, nous avaient fait oublier le déjeuner; mais à peine fûmes-nous dans nos chambres, où le défaut de vêtements nous consignait jusqu'au soir, que notre estomac réclama d'une manière pressante la double ration qui lui était due. La chose était trop juste pour que nous ne nous empessassions pas de le satisfaire. Nous rappelâmes notre hôte, tous enchantés de trouver à qui parler sans interprète, et nous lui commandâmes à diner. Une demi-heure après un couvert à l'européenne se dressait dans notre chambre; j'avoue que ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour moi, que de m'asseoir chrétiennement à une table. Cependant notre préoccupation gastronomique ne nous fit pas oublier Mohammed; nous l'appelâmes par la fenêtre de la cour, et, sur notre invitation, il prit place par terre près de nous.

Si nous l'avions amusé au commencement de notre voyage, lorsqu'il nous avait fallu remplacer par nos doigts seulement, la cuillère, la fourchette et le couteau, c'étaient nous, à cette heure, qui triomphions; le pauvre diable était tout ébahi de nous

voir jongler aussi adroitement avec des instruments qui lui étaient inconnus. Il n'essaya pas moins de nous imiter ; mais après s'être piqué les gencives deux ou trois fois, il revint au système naturel, et destitua cuillère, fourchette et couteau. La somptuosité de notre repas n'avait pas non plus médiocrement étonné sa frugalité arabe ; mais, sur ce deuxième point, il fut plus accommodant que sur le premier : il mangea de tout et trouva tout parfaitement bon.

Le soir venu, nous profitâmes de l'obscurité pour parcourir les rues qui conduisaient au consulat de France. Le vice-consul, enchanté de voir des compatriotes, voulut nous donner une petite fête : une demi-douzaine de musiciens du pays, arrivèrent, s'accroupirent en rond en face du divan sur lequel nous étions assis, accordèrent leurs instruments avec un sérieux imperturbable, et commencèrent à jouer des airs nationaux interrompus par des chants. Il faut avoir entendu la musique turque ou arabe pour se faire une idée du degré où peut être porté le charivari ; le nôtre était des plus complets, et sans la précaution que les musiciens avaient prise de nous bloquer, je crois que mes souvenirs des Italiens l'emportant sur ma politesse naturelle, j'aurais pris la fuite à la quatrième mesure. Après deux heures des plus atroces que j'aie passées de ma vie, les exécutants se levèrent enfin, toujours graves et raides, malgré la mauvaise plaisanterie qu'ils venaient de nous faire, et sortirent. Le vice-amiral nous dit alors que, pour nous rendre les honneurs qui nous étaient dus, ils nous avaient joué leurs airs les plus graves, mais qu'une autre fois nous entendrions des cavatines plus vives et plus gaies.

Nous revînmes à l'hôtel, conduits par un kaffa, qui marchait devant nous en nous éclairant avec une lanterne de papier collé sur une spirale en fils de fer ; les rues étaient parfaitement désertes, nous rentrâmes sans rencontrer âme qui vive, et nous nous couchâmes dans des lits : c'était la première fois depuis Alexandrie.

Cependant quelque supériorité qu'eussent les couchettes sur les divans, et les matelas sur les tapis, j'avais les nerfs si prodigieusement agacés par la musique infernale dont nous avons été régalez, que je ne pus dormir. Bientôt une cause étrangère et physique vint se joindre à l'irritation nerveuse qui me tenait

éveillé : je sentis sauter et courir sur mon lit des animaux que je ne pouvais distinguer dans l'obscurité, et qui, malgré ma promptitude à les poursuivre de la main, aussitôt que je les sentais peser sur quelque partie de mon corps, m'échappaient avec une adresse et une sagacité qui dénonçaient de leur part une grande pratique de ce genre d'exercice ; pendant un moment de repos, où je me tenais à l'affût, j'entendis Mayer, couché à l'autre bout de la chambre, faire la même chasse. Dès-lors il n'y eut plus de doute, c'était une attaque en règle et combinée ; nous nous ralliâmes aussitôt par la parole, et nous étant informés mutuellement de la situation critique dans laquelle nous nous trouvions, nous nous appuyâmes aux dossiers de nos lits pour n'être point surpris par derrière, et nous commencâmes une défense en règle. Mais, le geste et la parole étaient impuissants ; comme le mamelouck,

Qui charge, combat, fuit, et revient fuir encore,

nos ennemis étaient insaisissables ; je pris le parti de faire, ma chandelle éteinte à la main, une sortie jusque dans l'antichambre, où brûlait une lampe, et je rentrai immédiatement avec de la lumière. Cette fois, si nous n'avions pas pu toucher nos antagonistes, nous pûmes au moins les voir c'étaient d'énormes rats, vieux et gras comme des patriarches ; à l'aspect de la chandelle allumée, ils opérèrent leur retraite dans le plus grand désordre et avec des cris d'effroi, par-dessous la porte, qui joignait le plancher à quatre pouces près. Nous nous ingéniâmes alors à qui mieux mieux pour leur fermer cette issue ; après plusieurs moyens proposés sans résultats acceptables, je vis que l'heure était venue d'un grand dévouement, et, nouveau Curtius, je sacrifiai ma redingote que je roulai comme un bourrelet, et avec laquelle je calfeutrai la porte. A peine recouchés et la lumière éteinte, le siège recommença ; mais cette fois les issues étaient bouchées, et nous nous endormîmes dans la certitude que ma tactique avait réussi.

J'avais mis, le soir, une redingote sous la porte, le lendemain j'en retirai une veste ronde, irrégulièrement rongée : les pans avaient disparu ; c'étaient les dépouilles opimes.

Ce déficit dans ma toilette, joint à l'impossibilité de sortir

sans avanie du quartier franc où il n'y a rien de bien curieux à voir, me refint à l'hôtel. Je profitai de ce jour de quarantaine, pour jeter sur le papier quelques réflexions architecturales, résultat des anciennes études que j'avais faites avec M. Taylor dans le Nord et des nouvelles que je venais de commencer avec lui en Orient.

L'architecture arabe, présente, au premier abord, un caractère d'étrangeté individuelle qui la ferait regarder, ainsi que certaines plantes indigènes poussées sur le sol, comme appartenant essentiellement à la terre, et sans analogue au-delà d'un certain rayon oriental. Cependant, si mystérieusement que cette fille ingrate s'abrite sous sa coupole d'or, ceigne sa tête de versets, écrits dans une langue inconnue, qui lui serrent le front comme les bandelettes hiéroglyphiques d'une momie égyptienne, et enveloppe sa taille de son manteau de marbre aux mille couleurs, une fois que l'œil de l'archéologue, familiarisé avec l'éblouissante richesse de son ornementation, descend des détails particuliers au plan général, une fois qu'on a enlevé la première couche, une fois enfin que le sujet est écorché, on reconnaît aux muscles, aux organes, la famille antique, l'origine commune, la source fraternelle, où le Nord et l'Orient, le christianisme et le mahométisme, ont été chercher ce qui leur manquait à chacun en propre, c'est-à-dire la main qui devrait tracer le plan des mosquées du Caire et des basiliques de Venise.

Car voilà en quelques mots l'histoire complète de l'architecture. Née avec la civilisation antique de l'Inde, elle commença par creuser des cavernes avant d'élever des palais ; elle eut des temples monolithes avant d'avoir des cathédrales aériennes ; puis, peu à peu, ce qui était dessous monta à la surface, et ce jour-là apparut à la lumière l'art des grandes nations et des grandes époques.

L'architecture indienne traversa-t-elle la mer Rouge pour passer en Éthiopie ? C'est ce que l'on ignore. L'égyptienne fut-elle sa sœur ou seulement sa fille ? On ne sait. Seulement elle partit de Méroé, grave et puissante, comme leur aieule, elle bâtit Philœ, Éléphantine, Thèbes et Tentyra, puis s'arrêta regardant les remparts de Memphis s'élever sous les mains d'hommes étrangers, qui remontaient le Nil qu'elle descendait. C'est la seconde époque. C'est l'époque du progrès qui précède l'époque de l'art ;

c'est l'époque où l'on élève, par des moyens dynamiques inconnus de nos jours, des masses gigantesques sur des fûts monolithes ; c'est l'époque où l'architrave d'un seul bloc, se rejoignant sur le centre du chapiteau, forme la voûte carrée plate et massive ; c'est l'époque, enfin, où tous les monuments, quelle que soit leur destination, auront l'air d'avoir été bâtis pour des géants, car le mot grandeur est l'idée dominante de cette époque, et il est écrit de Babylone à Palanqué, et d'Éléphantine aux murs de Sparte, non pas avec des pierres, mais avec des rochers.

La Grèce succède à l'Égypte ; la fille gracieuse et coquette, à la mère silencieuse et voilée ; l'art, à l'idéalité ; le beau, à la grandeur. Alors naissent des mots inconnus, la pureté, la proportion, l'élégance ; Athènes, Corinthe, Alexandrie, éparpillent un peuple joyeux de nymphes sous quatre ordres de colonnes ; la construction reste stationnaire, l'ornementation s'élève à son apogée.

Puis vient Rome la laborieuse, avec son monde de laboureurs et de soldats, pour qui déjà le granit, le porphyre et le marbre sont rares, à cause de la dépense qu'en ont faite ses aînées, et qui ne possède que son travertin. Il faut que les petits matériaux succèdent aux grands ; mais la science vient au secours de la pauvreté, et elle invente la voûte semi-circulaire. Le plein cintre forme dès-lors le principal caractère de l'art romain, car il l'applique à tout, à ses temples, à ses aqueducs, à ses arcs de triomphe ; seulement, aux extrémités et sur les limites de son empire, il reflète les pays qui l'avoisinent. A Petra, il creuse des palais monolithes comme dans l'Inde ; à Persépolis, il remplace le chapiteau toscan ou corinthien par la tête des éléphants de Darius ou des chevaux de Xerxès.

Tout à coup cette immense Babel est interrompue ; l'Orient pousse le nord sur le couchant, et tous deux viennent rouler ensemble à travers le vieux monde qu'ils enveloppent comme un serpent, qu'ils inondent comme une mer, qu'ils dévorent comme un incendie. Rome, la reine du monde, prépare à la hâte son arche sainte, qui aborde à Byzance avec la semence de chaque art, comme Noé aborde au mont Ararat avec la semence de chaque race.

Cependant, non-seulement un monde a succédé à un autre,

mais, au milieu de ce cataclysme, une voix du ciel s'est fait entendre, une idée nouvelle a été formulée, un symbole inconnu a resplendi ; il faut des monuments qui représentent cette idée, une base va élever ce symbole ; les Barbares tournent les yeux vers Byzance, et ils reconnaissent la croix sur la coupole de Sainte-Sophie : le symbole et le monument sont réunis, l'idée chrétienne est complète.

Mais, si la foi est partout, là est l'art, là est la lumière ; c'est là que le chrétien doit aller chercher ses artistes, et l'Arabe ses architectes ; car l'arabe est ignorant, barbare et fervent comme le chrétien. Byzance est donc la source commune ; ses fils, appelés à la réédification du monde, viennent, descendants dégénérés de leurs pères, avec leurs souvenirs antiques et leur inhabileté présente ; ils essaient, ils tâtonnent, ils copient ; dans cette première période, la basilique du Christ et la mosquée de Mahomet sont sœurs, et ce n'est que lorsque les exigences de l'Évangile et du Koran ont parlé assez haut pour que les pierres, le granit et le marbre leur obéissent, que les deux filles de la même mère se séparent pour ne plus se rapprocher.

Alors les deux pensées en travail réunissent autour de leur symbole visible tout ce qui peut le compléter ; la basilique prend d'abord la forme de la croix grecque, puis bientôt celle de la croix latine, qui est la croix du Christ ; elle élève un clocher auprès de son porche pour y montrer de son doigt de pierre le ciel à ceux que ses cloches appellent : elle bâtit douze chapelles en mémoire de ses douze apôtres, elle incline le chœur à droite, parce que Jésus a incliné la tête sur l'épaule droite en mourant, et elle perce dans ce chœur trois fenêtres, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu : maintenant viennent les vitraux aux mille couleurs, qui, brisant les rayons du jour, feront à toute heure un crépuscule pour la méditation et la prière ; maintenant vient l'orgue, cette grande voix de cathédrale qui parle toutes les langues, depuis celle de la vengeance jusqu'à celle de la miséricorde, et la pensée chrétienne tout entière sera arrivée à son plus haut degré de perfection dans la cathédrale gothique du xv^e siècle.

Chez le musulman au contraire, où tout doit s'adresser à la matière et rien à l'âme, où la récompense des vrais croyans, après le plaisir dans ce monde, sera la volupté du paradis, le mou-

ment religieux prend un tout autre caractère. Son premier soin est d'ouvrir la voûte au sourire éternel de son ciel : il fait jaillir, sous le prétexte de ses ablutions, des fontaines d'argent liquide dont le murmure seul rafraîchit ; il les entoure d'arbres touffus et odoriférants, sous l'ombrage desquels il appelle ses rossignols et ses poètes, ne réservant qu'un espace étroit ou carré, où reposera le corps du saint musulman abrité par un dôme enrichi d'ingénieuses arabesques, et près duquel s'élèvera le madeneh, tour à plusieurs étages, d'où le muezzin appellera trois fois par jour les fidèles à la prière, en leur rappelant les maximes fondamentales de leur foi ; puis après l'influence religieuse viendra l'influence locale. L'art mahométan, quoique fils de Byzance, ne passera pas impunément si près de Persépolis et de Delby ; ses arcs, élargis à leur centre, se refermeront à leur base avec une grâce persane, et l'Inde lui fournira des combinaisons légères et déliées avec lesquelles il recouvrira ses murs d'une dentelle de pierre. Alors, à son tour, la pensée mahométane sera complète et se résumera dans sa mosquée, ainsi que la pensée chrétienne en sa cathédrale.

Au reste, les architectes des deux pensées ont eu cela de commun que chacun de son côté ils ont détruit pour construire. Tous ont rebâti leur nouveau monde avec les débris de l'ancien. Ils ont trouvé le squelette étendu sur le sable, et ils lui ont volé ses ossements les plus forts, ses merveilles les plus élégantes ; aux chrétiens le Parthénon, le Colysée, le temple de Jupiter Stator, la maison dorée de Néron, les thermes de Caracalla, les amphithéâtres de Titus ; aux Arabes les pyramides, Thèbes, Memphis, le temple de Salomon, les obélisques de Karnac et les colonnes de Sérapis. Et cela, par cette volonté immuable qui ne permet pas que rien se crée de nouveau, mais qui veut que tout s'enchaîne, et qui, par cet enchaînement, a donné aux hommes l'explication de l'éternité.

Parmi tous ces architectes et ces faiseurs de villes, ce fut Ahmed-Ebn-Tayloun, dont le père était chef de la garde des califes à Bagdad, qui fonda le Vieux-Caire. Ce conquérant nomade l'appela *Fostat*, ou la tente, et y fit bâtir la mosquée de Tayloun. Le Fatimite Djouhaar s'empara, en 969, de ce campement de pierres, traça l'emplacement de la nouvelle ville, et l'appela Maur-el-Kakirah, *la Victorieuse*. Au commencement du XII^e

siècle, Salah-Eddin, lieutenant de Nour-Eddin, conquit l'Égypte, et enveloppa la *Victorieuse* dans sa conquête. Ce fut sous lui que Karacoush, son capitaine, fit bâtir la citadelle et les murailles d'enceinte. Quelques années plus tard, Beybar, le chef des mamelouks, poignarda le visir et régna à sa place ; enfin ses descendants possédèrent tranquillement le Caire jusqu'à ce qu'en 1517 Sélim fit de l'Égypte une province turque. Ce fut pendant le cours de ces différents règnes que, tandis que tombait la ville d'Ahmed-Ebn-Tayloun, celle de Djouhaar vit successivement s'élever ses splendides édifices.

Le Caire, qui occupe une immense étendue de terrain, et dont la population s'élève à trois cent mille âmes, est divisé en plusieurs quartiers, comme les villes européennes du moyen-âge, le quartier des Arabes, des Grecs, des Juifs et des chrétiens ; seulement chaque quartier est séparé par des portes auxquelles veillent la nuit des gardes. Nous étions comme nous l'avons dit, dans le quartier des chrétiens, qu'on appelle le quartier franc, et dont il est dangereux de sortir avec son costume à l'euro-péenne, danger auquel le lecteur doit cette longue discussion archéologique et chronologique, dont nous lui demandons humblement excuse, mais que nous avons crue nécessaire une fois pour toutes dans un ouvrage de ce genre.

Le lendemain, à l'heure dite, notre marchand d'habits arriva. C'est encore à cette exactitude que je fus forcé, comme sur beaucoup d'autres choses, de reconnaître la supériorité du tailleur turc sur le tailleur français. Quelques compatriotes, attirés par la curiosité de l'opération, étaient venus pour assister à notre métamorphose. Le tailleur avait amené avec lui un barbier, entre les mains, ou plutôt entre les jambes duquel il nous fallut passer avant d'arriver à lui. La cérémonie commença par moi ; M. Taylor, qui avait à traiter de sa mission, s'était rendu chez le consul, et nous avait laissés aux soins de notre toilette.

Le barbier se plaça sur une chaise et me fit asseoir à terre. Puis, il tira de sa ceinture un petit instrument de fer que je reconnus pour un rasoir, en le lui voyant frotter sur la paume de la main. L'idée que cette espèce de scie allait me courir sur la tête, me fit dresser les cheveux, mais presque aussitôt je me trouvai le front pris entre les genoux de mon adversaire, comme dans un étau, et je compris que ce qu'il y avait de mieux à faire

était de ne pas bouger. En effet, je sentis courir successivement sur toutes les parties de ma tête, ce petit morceau de fer si méprisé, avec une douceur, une adresse et un velouté qui m'ablèrent à l'âme. Au bout de cinq minutes, le barbier déserra les jambes, je relevai le front, j'entendis tout le monde rire ; je me regardai dans une glace, j'étais complètement rasé, et sur tout le crâne, il ne me restait de ma chevelure que cette charmante teinte bleuâtre qui décore le menton à la suite des barbes bien faites. J'étais stupéfié de cette promptitude ; puis je ne m'étais jamais vu ainsi, et j'avais quelque peine à me reconnaître. Je cherchai, au-dessus de la bosse de la théosophie, la mèche par laquelle l'ange Gabriel enlève les musulmans au ciel, elle n'y était même pas. Je crus que j'avais le droit de réclamer ; mais au premier mot que j'en dis, le barbier me répondit que cet ornement n'était adopté que par une secte dissidente, peu vénérée parmi les autres à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Je l'arrêtai au milieu de sa phrase en l'assurant que j'avais à cœur de n'appartenir qu'à une secte parfaitement pure, attendu que mes mœurs avaient toujours été, en Europe, l'objet de l'admiration. Ce point arrêté, je passai sans regret entre les mains du tailleur qui commença par mettre sur ma tête rase une calotte blanche, sur cette calotte blanche un tarbouch rouge, et sur le tarbouch un châle roulé, qui me transformait presque en vrai croyant. On me passa ensuite ma robe et mon *abbaye* ; la taille comme la tête, fut serrée avec un châle, et dans ce châle, auquel je suspendis fièrement un sabre, je passai un poignard, des crayons, du papier et de la mie de pain. Dans cet accoutrement, qui ne me faisait pas un pli sur le corps, mon tailleur m'assura que je pouvais me présenter partout. Je n'en fis aucun doute ; aussi attendis-je avec la plus grande impatience et comme un acteur qui va entrer en scène, que le travestissement de mes compagnons fût opéré. Il leur fallut, à leur tour, subir sous mes yeux, l'opération que j'avais subie sous les leurs ; et décidément, ce n'était point encore moi qui avais la plus drôle de tête. Enfin, la toilette achevée, nous descendîmes l'escalier, nous franchîmes le seuil de la porte et nous débutâmes.

J'étais assez embarrassé de ma personne : mon front était alourdi par mon turban, les plis de ma robe et de mon manteau embarrassaient ma marche, mes babouches et mes pieds, encore

mal habitués l'un à l'autre, éprouvaient de fréquentes solutions de continuité. Mohammed marchait sur nos flancs, marquant le pas avec les mots : doucement, doucement. Enfin, lorsque la pétulance française fut un peu calmée ; qu'un peu plus de lenteur cadencée nous eut permis d'observer le balancement du corps, nécessaire pour donner la grâce arabe à notre allure, tout alla pour le mieux. En somme, ce costume parfaitement approprié au climat, est infiniment plus commode que le nôtre, en ce qu'il ne serre que la taille et laisse toutes les articulations parfaitement libres. Quant au turban, il forme autour de la tête une espèce de muraille, à l'aide de laquelle celle-là transpire à son aise, sans que le reste du corps ait à s'en inquiéter ; ce qui ne laisse pas que d'être fort satisfaisant.

Une demi-heure passée à nous mahométaniser, nous commençâmes nos investigations. Notre première visite fut pour le palais du pacha ; le chemin qui y conduit était rempli de fragments d'un goût exquis à la contemplation desquels il fallait que Mohammed nous arrachât à toute minute ; rien ne peut donner une idée de la finesse et de l'ingéniosité de l'ornementation arabe ; c'est qu'aussi partout le Caire est grand par ses détails comme par son ensemble, lorsqu'il laisse seulement apercevoir le bout d'une rue ou le coin d'une mosquée, comme lorsqu'il découvre dans une vue générale ses trois cents madenehs, ses soixante-douze portes, sa ceinture de murailles, ses tombeaux des califes, ses pyramides, son Nil et son désert.

Nous traversâmes rapidement des bazars somptueux et des rues couvertes de tentes, puis nous arrivâmes à la mosquée géante du sultan Hassan, séparée par une place de la citadelle, vers laquelle est tournée sa principale façade. Nous prîmes le chemin escarpé qui conduit au Divan de Joseph, près duquel était un fameux puits que M. Taylor nous avait désigné. C'est un édifice quadrangulaire destiné à fournir de l'eau à la citadelle, et dont la profondeur est, dit-on, égale à celle du fleuve : il est creusé dans le roc, et on y descend par des degrés, qu'éclairaient d'abord des jours ménagés dans la cage du milieu ; mais, arrivé à une certaine profondeur, il est indispensable d'allumer des flambeaux.

Quant à la mosquée connue sous le nom du *Diran de Joseph*, elle est soutenue sur des colonnes monolithes d'un marbre ad-

mirable, qui supportent au-dessus de leurs chapiteaux corinthiens des arcs un peu rentrants, dont le contour est orné de lettres arabes, indiquant des versets particuliers du Koran. En continuant de gravir, on arrive à la plate-forme; c'est sur ce point culminant que s'élève le palais du pacha, amas de pierres, de colonnes en bois et de peintures italiennes d'un goût détestable; le tout fort mal approprié aux exigences du climat.

Ce fut Karacoush, capitaine et premier ministre de Saint-Eddin, qui, comme nous l'avons dit, fit bâtir la citadelle, creuser le puits et tracer les murailles de la nouvelle ville; aussi son souvenir est-il des plus populaires, et comme il était petit et bossu, on donna son nom à une espèce de polichinelle, qui jouit de la plus grande liberté dans les rues du Caire, où il débite en gestes et en paroles les obscénités les plus prodigieuses. La célébrité de leur nom a valu chez nous quelque chose de pareil à MM. de Malborough et de La Palisse.

Nous étions accompagnés dans notre excursion par M. Msara, interprète du consulat, ancien drogman des mamelouks de la garde, que nous avons, en arrivant, trouvé établi à notre hôtel; il joignait à cette antique recommandation une industrie nouvelle, celle du commerce des antiquités; il possédait en outre une foule d'anecdotes qui le rendait un cicérone des plus intéressants. Ce fut lui qui nous expliqua le magnifique panorama que nous avons sous les yeux, du point élevé où nous étions parvenus.

La citadelle domine tout le Caire. En tournant la face à l'orient et le dos au fleuve, on a à sa droite le midi, à sa gauche le nord, et l'on embrasse un demi-cercle immense; sur les ailes à nos pieds, s'élevaient les tombeaux des kalifes, ville morte, silencieuse et inhabitée, mais debout comme une ville vivante. C'est la nécropole des géants. Chaque sépulcre est grand comme une mosquée, et chaque monument a son gardien, muet comme le sépulcre. Nous irons la visiter plus tard avec des flambeaux, évoquer ses spectres et effrayer ses oiseaux de proie, qui, tout le jour, se tiennent sur les flèches qui la surmontent, et la nuit rentrent dans les tombeaux, comme pour dire aux âmes des califes que c'est à leur tour de sortir. Derrière cette ville monumentale et mortuaire passe la chaîne du Mokattan, rocher à pic et aride, qui reflète jusqu'au Caire les rayons ardents du soleil.

En faisant volte-face, on a sous ses pieds la ville vivante au lieu de la ville morte ; en plongeant dans les rues emmêlées et tortueuses, au fond desquelles on voit circuler lentement et gravement quelques Arabes à pied, vêtus de leur magnifique *msallah*, ou quelques Turcs à âne ; puis des encombrements d'où partent des cris de chameaux et de marchands, et qui sont des bazars ; un toit de coupoles, qui semblent des boucliers de géants, une forêt de madenlis pareils à des mâts ou à des palmiers ; à gauche, le Vieux-Caire ou *la tente* de Tayloun ; à droite, Boulak, le désert, Héliopolis ; en face, au-delà de la ville, le Nil, avec son île de Roudah, et sur son autre rive le champ de bataille d'Embabeh ; au-delà, le désert ; au sud-ouest, Ghyzé, le sphynx, les pyramides, une forêt de palmiers immense, où dort le colosse et où fut Memphis ; au-dessus de leurs cimes, des pyramides encore ; puis le désert, le désert à tous ces horizons : un océan de sable immense comme l'océan d'eau, avec son flux et son reflux ; ses caravanes qui le fendent comme des flottes ; ses dromadaires qui le sillonnent comme des barques ; son simoun qui l'agite comme un ouragan.

C'est sur la plate-forme où nous étions que le pacha d'Égypte fit mitrailler, en 1818, je crois, toute cette vieille milice de mamelouks qu'il avait fait appeler comme pour une fête ; elle était venue, ainsi que d'habitude, revêtue de ses plus beaux costumes, armée de ses plus belles armes, portant avec elle toutes ses richesses. A un signal donné par le pacha, la mort éclata de tous côtés ; les bouches des canons croisèrent leur flamme et leur fer, et chevaux et hommes roulèrent dans le sang. Alors toute cette troupe éperdue se dispersa heurtant du front les murailles, avec des cris insensés de vengeance et de fureur, se mêlant en tourbillons, se divisant en groupes, s'éparpillant comme les feuilles que le vent chasse, se réunissant tout à coup, et revenant dans un dernier effort briser le poitrail de ses chevaux aux embouchures grondantes des canons, puis repartant comme des volées d'oiseaux effarouchés, poursuivis dans leur course par la pluie de bronze qui les suivait. Plusieurs alors se précipitèrent du sommet de la citadelle, et s'abîmèrent eux et leurs montures ; cependant, parmi ceux-ci, deux se relevèrent ; chevaux et cavaliers, étourdis, frémirent un instant comme des statues équestres dont un tremblement de terre secoue la base ;

puis les deux cavaliers et les deux chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair, traversèrent la porte de la ville, qui n'était pas fermée, et se trouvèrent hors du Caire. Ils se dirigèrent aussitôt vers la ville des califes, traversèrent la cité silencieuse, qui retentit comme une catacombe, puis arrivèrent au pied de la chaîne du Mokaltan, au moment où une troupe de cavaliers de la garde du pacha sortait de la ville pour les poursuivre ; l'un prit le chemin d'El-Arich, l'autre s'enfonça dans la montagne ; l'escorte se partagea et les poursuivit.

Ce fut quelque chose de merveilleux que cette course de vie et de mort et que ces chevaux du désert, lâchés à travers la montagne, bondissant par-dessus les rochers, franchissant les torrents, côtoyant les précipices. Trois fois le cheval d'un des mamelouks tomba, au bout de son haleine, et presque à la fin de sa vie ; trois fois, en entendant le galop qui le poursuivait, il se releva et reprit sa course ; enfin, il s'abattit pour ne plus se relever. L'homme alors donna un touchant exemple de réciproque fidélité ; au lieu de se laisser glisser de quelque rocher dans quelque gorge, et de gagner des pics inaccessibles aux chevaux, il s'assit auprès de son coursier, la bride au bras, et il attendit ; les soldats le tuèrent sans qu'il proférât une plainte, sans qu'il poussât un soupir. Quant à l'autre mamelouk, plus heureux que son camarade, il traversa El-Arich, gagna le désert, et devint gouverneur de Jérusalem, où nous l'avons vu seul et dernier débris de ce corps redoutable qui trente ans auparavant rivalisait de courage avec l'élite de notre jeune armée.

Ce que nous remarquâmes surtout dans cette première course, c'est la quantité d'oreilles et de nez qui manquait aux visages que nous rencontrions, et qui donnait aux braves gens mutilés de cette façon l'aspect le plus fantastique. J'interrogeai Mohammed sur cet étrange phénomène ; il me répondit que ces honorables invalides étaient tout bonnement des pratiques du tribunal correctionnel du Caire. Cela demandait une explication : M. Msara, toujours officieux et causeur, nous la donna à l'instant.

Au Caire, pays primitif, et qui n'a pas encore eu le temps d'arriver à notre civilisation, il n'y a pas une armée de mouchards pour surveiller l'armée des voleurs ; d'ailleurs les plus minutieuses recherches, la surveillance la plus exacte, seraient

facilement déçues. Le surveillé franchit les murs du Caire, et il est dans le désert. Or la justice a horreur du sable comme de l'eau; toute mer l'épouvante; il fallait remédier à cet inconvénient. Les kadis, que cela regardait particulièrement, cherchèrent dans leur tête, et trouvèrent un moyen ingénieux de distinguer les voleurs des honnêtes gens.

Quand un vol a été commis et que le voleur est pris, ce qui arrive quelquefois, le kadi fait venir l'accusé, l'interroge, dresse sa procédure, et quand sa conviction est établie, ce qui est vite fait, il prend d'une main l'oreille du voleur, de l'autre un rasoir, et passe adroitement l'instrument entre sa main et la tête du prévenu; assez habituellement le résultat de cette manœuvre est que le morceau lui reste entre les doigts, et que le prévenu s'en va défermé d'une oreille.

On comprend combien un pareil procédé simplifie l'action de la police. Si un voleur déjà repris de justice commet un second vol, il n'y a pas de dénégation possible, à moins que l'oreille n'ait repoussé, ce qui est rare. Alors on coupe l'autre, en vertu de cet axiome de droit, *non bis in idem*. Si le voleur est incorrigible, et qu'il retombe une troisième fois dans la même faute, le kadi s'en prend alors au milieu du visage et coupe le nez comme il a coupé les oreilles. C'est alors aux bourgeois du Caire de se tenir pour avertis, quand ils voient s'approcher d'eux une tête qui manque de quelques-uns de ses accessoires, car les propriétaires ont le ridicule de tant les regretter, qu'ils les cherchent dans toutes les poches qu'ils trouvent sur leurs routes. Au reste, si vous sentez au Caire une main dans votre poche, tirez votre poignard, coupez-la, et allez-vous-en avec; s'il y a des bagues aux doigts, tant mieux pour vous: vous pouvez être tranquille, le propriétaire ne la réclamera pas.

M. Msara finissait de nous donner cette explication, lorsque nous vîmes le kadi en exercice. Le kadi sort le matin, sans prévenir où il doit se rendre; il prend son vol à travers la ville, et, suivi de ses exécuteurs, s'abat sur le premier bazar qu'il rencontre; là, il s'assied au hasard dans une boutique, vérifie les poids, les mesures et les marchandises, écoute la clameur publique, interroge le marchand pris en contravention, puis, sans avocat, sans juge et surtout sans retard, prononce l'arrêt, applique le châtement, et se remet en quête d'un nouveau délin-

quant. Les peines alors changent de caractère : on ne peut pas , malgré la ressemblance, traiter les marchands comme les voleurs, cela ôterait la confiance au commerce ; aussi les condamnations sont-elles ordinairement, les plus douces : la confiscation ; les modérées, la fermeture des boutiques ; et les sévères, l'exposition. Cette exposition se fait d'une manière toute particulière ; on adosse le patient contre sa boutique, on lui fait lever les talons de manière à ce que tout le poids de son corps porte sur la pointe des pieds, puis on lui cloue l'oreille contre sa porte ou contre son volet, ce qui lui donne l'air de faire des pointes à la manière d'Elssler ou de la Brugnoli. Ce supplice ingénieux dure deux, quatre ou six heures. Il est inutile de dire que le patient peut l'abrégier en pratiquant une déchirure ; mais cela arrive rarement. Les marchands turcs tiennent à leur honneur, et pour rien au monde, ils ne voudraient ressembler à un voleur par l'absence du plus petit morceau d'oreille.

Je m'arrêtai devant un de ces malheureux qui venait d'être cloué à l'instant même ; j'allais m'apitoyer sur son sort, lorsque Mohammed me dit que c'était un habitué, et que, si je regardais ses oreilles de près, je les trouverais comme des écumoières. Cela changea complètement mes dispositions à son égard ; il en avait encore pour sept quarts d'heure : c'était beaucoup plus qu'il ne m'en fallait pour faire son portrait. J'invitai le reste de la société à continuer son chemin avec M. Msara, et à me laisser Mohammed, avec qui je me tirerais d'affaire ; mais mon fidèle Mayer ne voulut pas m'abandonner. Nous restâmes donc tous les trois : les autres continuèrent leur route.

Le tableau était tout composé. Le boulanger, cloué par l'oreille, se tenait debout raide et tout d'une pièce sur l'extrémité des gros orteils, et près de lui assis, sur le seuil, le garde chargé de l'exécution, fumait une chibouque, dont la charge paraissait avoir été calculée sur le temps du supplice. Autour des deux personnages, un demi cercle de curieux s'élargissait ou se rétrécissait, selon que de nouveaux venus arrivaient, ou que d'anciens arrivés s'en allaient, Nous prîmes place sur une des ailes, et je commençai mon travail.

Au bout de dix minutes, le boulanger, voyant qu'il n'y avait aucune pitié à attendre du public, parmi lequel d'ail-

leurs il reconnaissait peut-être quelques-unes de ses pratiques, se hasarda à adresser la parole à son gardien :

— Frère, lui dit-il, une loi de notre saint prophète est que les hommes doivent s'entr'aider.

Le gardien ne parut avoir rien à objecter contre ce précepte, et continua tranquillement de fumer.

— Frère, reprit le patient, m'as-tu entendu ?

Le gardien ne donna d'autre signe d'adhésion qu'une large bouffée de fumée qui monta au nez de son voisin.

— Frère, ajouta celui-ci, l'un de nous deux pourrait aider l'autre, et être agréable à Mahomet.

Les bouffées de fumée se succédaient avec une régularité désespérante pour le malheureux qui demandait autre chose.

— Frère, continua-t-il d'une voix dolente, — mets une pierre sous mes talons, et je te donnerai une piastre, — silence absolu, — deux piastres, — pause, — trois piastres, — fumée, — quatre piastres.

— Dix piastres (1), dit le gardien.

L'oreille et la bourse du boulanger se livrèrent un combat qui se refléta sur sa physionomie ; enfin la douleur l'emporta, et les dix piastres tombèrent aux pieds du gardien, qui les ramassa, les compta les unes après les autres, les mit dans sa bourse, posa sa chibouque contre le mur, se leva, alla chercher un caillou gros comme un œuf de mésange, et le plaça délicatement sous les pieds de son voisin.

— Frère, dit le patient, je ne sens rien sous mes pieds.

— Il y a cependant une pierre, dit le gardien en reprenant sa place et sa chibouque, et en se mettant à fumer ; seulement jé l'ai choisie proportionnée à la somme. Donne-moi un talari (cinq francs), et je te mettrai sous les pieds une pierre si belle et si bien appropriée à ta situation, que tu regretteras dans le paradis la place que tu avais à la porte de ta boutique.

Le résultat de tout cela fut que le gardien eut ses cinq francs et le boulanger sa pierre. Je ne sais pas, au reste, comment la séance se termina, mon dessein ayant été achevé au bout d'une demi-heure.

(1) Il est bien entendu que la piastre dont nous parlons est toujours la piastre égyptienne, qui vaut 6 ou 7 sous de France.

Comme la chaleur commençait à être fatigante et que notre tournée était loin d'être achevée. Mohammed fit un signe et deux ânes magnifiquement caparaçonnés nous furent amenés. C'étaient bien les bêtes les plus pétulantes que nous eussions encore rencontrées ; mais nous sortions pour dessiner et non pour gagner le prix de Chantilly. Nous les forçâmes donc de marcher à notre allure, ce qui ne fut pas chose facile, surtout pour Mayer, qui, en sa qualité d'officier de marine, n'avait pas le moindre goût pour l'équitation. Mohammet nous assura qu'avant l'arrivée des Français au Caire, jamais on n'avait vu un âne galopper ; mais les pacifiques quadrupèdes n'eurent pas plus tôt tâté des moyens ingénieux qu'employaient les nouveaux venus, tels que la pointe de la baïonnette ou les mèches d'amadou allumées sous la queue, qu'ils adoptèrent ce galop éternel qui s'est perpétué de génération. Cependant Mohammed prétendait qu'en général ils avaient l'intelligence de sentir à quelle race appartenait leur cavalier. En effet, j'ai vu des animaux, que je reconnaissais pour avoir eu toutes les peines du monde à les dompter la veille, marcher tranquillement sous la conduite d'un grave Turc, ou trotter convenablement entre les jambes d'un marchand cophte : quant à ceux que j'ai vus à la solde des voyageurs français, c'étaient toujours de véritables Bucéphales.

Nous visitâmes successivement plusieurs bazars. Chaque bazar est presque toujours affecté à un seul genre de marchandises, comme chaque commerçant à un seul genre de commerce, et chaque esclave à un seul genre de service. Nous commençâmes par le bazar des comestibles : il y avait d'abord, et surtout, du riz, qui est la denrée la plus facile à transporter, et la principale nourriture de la population ; puis de la pâte d'abricot roulée comme des tapis et dont chaque pièce avait de vingt-cinq à trente pieds de longueur sur trois ou quatre de large ; puis des dattes choisies, puis des dattes trop mûres et des dattes trop vertes pilées ensemble et agglomérées en cubes qui pèsent de cent à cent cinquante livres : c'est, avec le riz, la principale nourriture du peuple ; seulement l'un est considéré comme dîner et l'autre comme dessert : cette pâte, au reste, lui est vendue à vil prix.

Les bazars de costumes sont riches ; les châles des Indes y

sont en grande quantité ; leur prix m'a paru coté à peu près à la moitié de ce qu'ils coûtent en France. Le bazar des armes est somptueux ; les armes blanches surtout sont magnifiques, mais rares et recherchées. Presque jamais on n'y trouve ni poignards ni sabres tout montés ; il faut acheter la lame, la faire emmancher chez un armurier, la porter ensuite chez le gainier pour qu'il y fasse un fourreau, puis chez l'argentier pour qu'il la garnisse, puis chez le passementier pour qu'il y suspende les cordons, puis enfin chez le vérificateur pour qu'il y applique le poinçon. Quelques lames sont d'un prix exorbitant ; elles valent jusqu'à 2,000, 2,500 et 3,000 francs.

Pour faciliter les achats, les juifs parcourent les bazars, et proposent de changer l'or et l'argent, ou de prêter des fonds aux personnes connues qui auraient besoin d'une somme plus forte que celle qu'elles auraient apportée : on les reconnaît, au premier coup d'œil, à leurs costumes noirs, les lois somptuaires du Caire leur interdisant toute autre couleur.

Pour terminer la journée, nous allâmes au bazar des femmes. Le bâtiment qui les renferme est divisé en misérables cours carrées, contre les murs desquelles sont appliquées des cages ; au milieu de chaque cour passe une cloison qui la sépare en deux : le premier étage est occupé par des appartements un peu plus confortables réservés aux esclaves de prix.

Nous entrâmes dans les cours, et nous trouvâmes la marchandise que nous venions visiter parfaitement nue, afin que nous puissions d'abord apprécier sa qualité, puis ensuite, assortie par couleur, par nation et par âge : il y avait des juives aux traits graves, au nez droit, aux yeux longs et noirs ; des Arabes à la teinte basanée, avec des anneaux d'or aux jambes et aux bras ; des Nubiennes avec leurs cheveux nattés en tresses, d'une finesse extrême, et qui se partagent sur le milieu de la tête, pour retomber à droite et à gauche ; parmi celles-ci, qui toutes étaient noires, il y avait cependant deux classes et deux tarifs ; c'est que quelques-unes appartenaient à une race qui a le privilège, quelle que soit la chaleur, de conserver une peau froide comme celle d'une couleuvre, ce qui est d'un prix inappréciable pour le maître, dans ce climat ardent, où tout ce qui respire passe dix heures par jour à chercher la fraîcheur ; enfin, il y avait de jeunes Grecques, élevées à Scio, à Naxos et à Melo, et

parmi celles-ci une jeune enfant ravissante de grâce et de beauté, dont je demandai le prix, et que l'on me fit 500 fr.

Toutes ces esclaves sont toujours joyeuses en apparence, car, horriblement nourries par leurs marchands, battues à la moindre faute ou plutôt au moindre caprice, aucune condition n'est pire pour elles que celle de rester au magasin. Aussi n'y a-t-il pas de mines, de sourires, de promesses muettes et lascives que ces malheureuses ne fassent aux acheteurs qui les visitent. Les marchands les traitent absolument comme du bétail, et il n'y a pas de cheval au marché, sur lequel la curiosité de l'amateur puisse s'exercer d'une manière plus naïve et plus étendue que sur ces malheureuses créatures. Au reste, sous ce climat de feu, une femme n'est plus jeune à vingt ans.

Dans ces derniers bazars, on retrouve encore les juifs ; mais là ils vendent des costumes. Comme la livraison se fait au moment même de l'achat, et que la marchandise est complètement nue, l'acheteur ne peut pas l'emmener sans la couvrir au moins d'une couverture.

Il y a aux environs de chaque bazar de magnifiques fontaines : ce sont de beaux et somptueux monuments presque toujours isolés, et dont un grillage en bronze ferme les ouvertures. A chaque fenêtre un bol en cuivre est suspendu par une chaîne ; on passe le bras à travers les grillages, on puise de l'eau, on boit, et on laisse retomber le bol qu'attend presque toujours une autre bouche altérée. Il y a éternellement, près de chaque fontaine, une douzaine d'Arabes assis : ils tournent autour du monument avec le soleil, de sorte qu'ils ont toujours les deux choses les plus précieuses dans ce climat, de l'eau et de l'ombre.

Nous sortions du bazar si préoccupés de ce que nous venions de voir, que nous laissions nos ânes maîtres de nous conduire, lorsque nous nous trouvâmes, en prenant une rue qui nous conduisait au quartier franc, marcher au-devant d'une troupe de femmes qui allaient au bain ; elles étaient toutes montées sur des mules, couvertes de mantes de soie blanche, et s'avançaient conduites par un eunuque aux armes du pacha. Chacun se rangeait sur le chemin qu'elles allaient parcourir, les hommes se jetant le visage contre terre, ou se collant la figure le long des murailles, de sorte qu'il n'y avait que Mayer et moi au milieu

de la rue. Mohammed, qui vit le danger, saisit aussitôt mon âne par le licol, et le tira dans un rentrant de maison, criant à Mayer, à gauche! à gauche! seigneur Français! à gauche! Mais le conseil à ce qu'il paraît, était plus facile à donner qu'à suivre; Mayer, en sa qualité de marin n'entendait que lorsqu'on lui parlait par tribord et babord: aussi, de peur de commettre une faute, tira-t-il les deux côtés de la bride en même temps, de sorte que son âne s'arrêta court, comme celui de Balaam. En ce moment il se trouvait face à face avec l'eunuque; celui-ci, habitué à écarter tous les obstacles d'un signe, leva son bâton, et en frappa la tête de l'âne. L'âne se cabra, Mayer perdit les arçons, et manqua tomber; mais se rattrapant moitié au pommeau de la selle, moitié au cou de la bête, il reprit son aplomb, et marchant à son tour à l'eunuque, qui ne pensait à rien, il l'étendit à terre du plus beau coup de poing que jamais face d'eunuque ait reçu; puis en véritable Parisien, il tira sa carte, qu'il avait fait passer de la poche de son gilet dans celle de son *abbaye*, afin, que si l'eunuque n'était pas content, il sût où le retrouver. Mais celui-ci effrayé d'un traitement auquel il était si peu habitué, se releva sur les deux genoux, et voyant que Mayer lui présentait un papier, il le baisa humblement. Mayer, satisfait de cette démonstration, opéra enfin la manœuvre indiquée par Mohammed, et, prenant à gauche, vint nous rejoindre, tandis que le cortège, un instant arrêté continuait sa route vers le bain.

A peine Meyer nous eut-il rejoints, que Mohammed, sans dire un seul mot, saisit de chaque main une bride de nos ânes, et prenant le galop nous entraîna dans un millier de petites rues au bout desquelles nous entrâmes toujours courant dans la cour du consulat de France. Là, nous lui demandâmes la raison de cette course muette et forcenée, mais il ne nous répondit pas autre chose que ces mots : *Dis au consul, dis au consul.*

En effet, c'était le plus court pour savoir à quoi nous en tenir; nous montâmes chez le vice-consul pour lui dire ce qui s'était passé; il nous écouta avec terreur, puis, le récit achevé :

— Allons, dit-il, tout a fini pour le mieux; mais si l'eunuque vous avait fait poignarder sur la place, je n'aurais pas même osé redemander vos cadavres.

Ce qui nous avait sauvé, c'est que l'imbécile, en se sentant

châtié de la sorte, avait pensé que nous ne pouvions être que deux grands personnages, et avait pris la carte de Mayer pour notre firman.

Nous restâmes cachés au consulat jusqu'au soir, et lorsque la nuit fut venue, on nous fit directement reconduire à notre quartier.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

PROMÉTHÉE,

PAR M. EDGAR QUINET.

Les grands événements qui ont signalé les premières années du XIX^e siècle ont vivement ébranlé les imaginations, et ont fait éclore dans les âmes un véritable sentiment poétique. Tant d'idées nouvelles, tant de passions violentes, tant de gloire, de si rares catastrophes, n'ont pas vainement ému les peuples de l'Europe; et nous avons vu les poètes eux-mêmes, se faisant les interprètes de leurs propres ouvrages, reconnaître dans leur génie l'écho des agitations et des tempêtes au milieu desquelles notre génération est venue au monde.

Ce n'est pas seulement dans notre temps que l'histoire a eu une si grande influence sur la poésie. Les quatre siècles poétiques qu'on a l'habitude de compter dans le passé n'ont pas été, comme on l'a dit quelquefois, le résultat du loisir et de la paix, mais au contraire de l'action et du mouvement. Les guerres persiques avaient préparé l'époque de Périclès; les guerres du Péloponèse la couronnèrent. Jules César annonça par ses conquêtes et par ses guerres civiles le siècle d'Auguste, lequel fut aussi fécond en péripéties politiques qu'en illustrations littéraires. L'ambition fougneuse de Jules II ouvrit le siècle de Léon X; et c'est au milieu des guerres héroïques du XVI^e siècle que l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre virent éclater leurs plus beaux génies. Enfin le siècle de Louis XIV, précédé par les troubles de la Fronde, fut rempli par des exploits qui ne permirent pas à la France de respirer un seul moment, et il semble que dans cette glorieuse époque notre nation n'ait été la plus éclairée et la plus intelli-

gente que parce qu'elle fut aussi la plus entreprenante et la plus guerrière.

La révolution française et Napoléon ont fait une impression si forte sur l'esprit de l'Occident, que les poètes sortis de ce mouvement sont arrivés à nier la poésie de toutes les époques antérieures; estimant que les événements, au milieu desquels ils se sont élevés, dépassaient tout ce que l'histoire avait produit de plus merveilleux, ils ont été conduits à se regarder comme la plus haute expression du génie humain. Cet orgueil insensé n'était pas tout à fait sans motif et sans excuse: et il y a au fond de notre époque tant de chaleur réelle, et dans la tendance des esprits supérieurs tant d'élévation, qu'on ne saurait trop espérer des poètes qui seraient véritablement inspirés par les passions et par les idées qui font, à cette heure, la vie de l'Europe.

En aucun temps sans doute, le mot de poésie n'a été plus prononcé que dans celui-ci; l'art est devenu une sorte de culte qui a eu non-seulement ses fidèles, mais encore ses fanatiques. Les termes du langage poétique sont devenus familiers et ont tellement entamé l'esprit positif et l'antique bon sens de notre langue, qu'on a été réduit à regretter la simplicité et la bonhomie des écrivains d'autrefois; le vertige s'est emparé de toutes les têtes et l'emphase a gonflé toutes les bouches. La prose et la poésie se sont si bien mêlées, qu'il faut être doué d'une netteté particulière d'intelligence pour les distinguer. On abuse de la poésie pour ampouler notre langue, comme au siècle dernier on abusa de l'analyse pour la dessécher.

Cependant nous voulons faire remarquer une chose singulière, et qui semble d'abord inexplicable. Comment se fait-il que le sentiment poétique, qui est développé parmi nous jusqu'à l'exagération, n'ait pas encore produit un seul ouvrage d'une construction solide et d'une architecture durable? Pourquoi fait-on tant de poésies et si peu de poèmes? La question mérite d'être examinée.

Ce ne sont pas seulement les chefs avoués du romantisme qui ont fondé leur réputation sur le genre lyrique; toute la poésie contemporaine s'est réduite, jusqu'à ce jour, à la forme de l'ode. Béranger, qui a peut-être plus qu'aucun autre poète de ce temps-ci la faculté de composer et de construire, n'a pourtant fait que des chansons; et c'est dans la courte et rapide durée de

la stance qu'il a enfermé le sentiment épique qui l'anime. Larmartine doit toute sa gloire à ses admirables élégies. S'il a réussi lorsqu'il a voulu se donner un cadre plus large, c'est qu'il est resté dans son premier sentiment et qu'il n'a point sensiblement modifié sa forme. Je viens de citer nos deux plus grands poètes, ceux qui résument les deux grandes tendances de notre époque; l'un s'est inspiré des passions politiques et des glorieux souvenirs de son temps; l'autre des grandes tristesses morales, des regrets, des aspirations religieuses que l'Europe entretient devant l'autel abandonné de ses anciens dieux. Ne semble-t-il pas que chacun de ces deux partis et de ces deux sentiments devrait fournir la matière d'une véritable épopée? Pourquoi se sont-ils exprimés en odes et non pas en poèmes? Pourquoi en refrains et en soupirs et non pas en imaginations puissantes et savamment ordonnées? N'avons-nous pas vu de nos jours tout ce qu'a vu Dante? N'avons-nous pas assisté comme lui aux luttes politiques de la démocratie et à une rénovation de la pensée humaine? Pourquoi ne savons-nous traduire en poèmes ni le passé ni l'avenir?

M. Hugo semblait annoncer une disposition plus particulière pour les œuvres d'imagination. On pensait qu'après avoir essayé de renouveler la langue poétique, il se donnerait le temps d'assembler, dans un poème, tous les aspects différents de l'esprit contemporain, de manière à présenter, sous une forme animée et durable, la physionomie de notre temps. Lorsque Ronsard eut fait violence à la langue française pour y introduire les débris des langues anciennes dont la renaissance avait rajeuni la culture, il ne crut pas que son œuvre fût encore complète, et il jugea qu'il n'avait rien fait, s'il ne laissait, dans un poème, l'exemple de la littérature qu'il voulait inaugurer, et un témoignage des idées qui l'animaient. M. Hugo, qui a un si grand nombre de points de ressemblance avec Ronsard, n'a point tant de confiance que son maître, et il se condamne lui-même en reculant devant l'épopée.

Mais nous avons tort de nous plaindre de son défaut de courage. S'il osait plus, peut-être serait-il moins! son épopée aurait-elle un sort plus brillant que le *Francus* de Ronsard? La destinée de M. Hugo n'est-elle pas, au contraire, de montrer, dans tout son éclat et dans toute son insuffisance, le vague sentiment poétique de notre temps. Une rêverie sans dessein arrêté, sans

but déterminé, errante, ambitieuse, souvent bizarre, souvent profonde, n'est-ce point tout ce que peut essayer de plus élevé la génération qu'il représente? Une instinctive lumière que tout poète a dans son âme, un sourd retentissement des tempêtes à peines dissipées, la confusion et les éclairs du vertige, voilà ce que nous offrent les volumes de poésie dans lesquels il rassemble les sentiments que chaque année nouvelle lui apporte. L'inquiétude de la recherche, le tourment de la poursuite, sont les caractères principaux de cet incontestable génie. Il nous semble toujours le voir sous les ombres du crépuscule, interrogeant les formes indécises des nuages et adorant, dans les brumes du ciel, une chimère insaisissable; son esprit ne se lasse pas de courir après ce fantôme, qui se dérobe sans cesse à son étreinte, et qui trace çà et là des sillons de lumière dans les ténèbres où il s'enfuit.

Si la poésie s'exhale en soupirs épars et en mélodies isolées, ce n'est sans doute pas la faute des poètes, mais celle du temps. Jusqu'à ce jour, les esprits se sont beaucoup plus appliqués à analyser la nature, à critiquer la société, à ajouter des ruines à toutes celles dont les derniers siècles ont couvert le sol de l'Europe, qu'à se composer un idéal nouveau de la vie et à réparer l'absence de la foi; les grands monuments de la poésie, comme ceux de l'architecture, veulent reposer sur des croyances solides. Le doute peut faire vibrer l'imagination; on peut, en son nom, évoquer de sombres fantômes, comme Byron en a donné l'exemple; mais il ne saurait être un élément épique. L'épopée est toujours le récit de quelque fondation considérable, de quelque illustre commencement destiné à une haute fortune; au contraire de la tragédie qui est la forme essentielle du dénouement des grandeurs d'ici-bas, l'épopée remonte à leur origine et montre, dans leur berceau, le germe de leur avenir. Pour être poète épique, il faut donc avoir l'espérance que donne une conviction ferme, et porter en soi le sentiment d'un ordre durable.

Il suffit de jeter un regard sur la société pour se persuader que la foi est aujourd'hui une chose rare. Quel est le parti, même parmi les victorieux, ou parmi ceux qui sont sur le point de triompher, qui puisse dire qu'il existera encore dans dix années? N'avons-nous pas vu, depuis trente ans, trois générations

d'hommes et d'idées , qui se sont crues immortelles , et qui ont trébuché l'une après l'autre dans le tombeau où le temps les a réunies ? Pourrait-on renouveler les mêmes naïvetés et s'exposer aux mêmes déceptions ? Toutes ces illusions sont tombées ; la foule , désertant de plus en plus les agitations politiques , se tourne vers les intérêts privés , et s'absorbe dans les soins de la fortune matérielle. Les grossiers instincts d'un individualisme égoïste sont les seules passions qui l'animent et qui entretiennent sa vie. On dirait que le siècle est fatigué par les grands enfantements qui ont marqué ses premières années , que sa fécondité est épuisée , et qu'il recueille ses forces dans un repos nécessaire.

Ce repos est un temps accordé à l'esprit humain , pour réfléchir sur les révolutions qu'il vient de subir , et sur les transformations auxquelles il faut qu'il se prépare. Tandis que la foule s'empresse autour de ses comptoirs , et se berce dans son insouciant athéisme ; tandis que les partis politiques aiguïsent les vieilles pointes de leurs armes ébréchées , et répètent par habitude des mots vides qui ne servent plus de ralliement à personne , la pensée fait , sans bruit , son œuvre solitaire , et voyant la nuit des sens redoubler chaque jour , se tient prête à allumer le flambeau dont la clarté guide les nations. Voilà la double physiologie de notre temps : à l'extérieur un grand mouvement matériel , un grand désordre moral , un complet oubli des principes qui font la vie des sociétés ; au fond une haute intelligence des choses accomplies et des choses possibles , un sentiment philosophique aussi élevé qu'il l'ait jamais été , une raisonnable espérance , une vive croyance aux grandes lois de l'humanité , qui se dégagent de l'enveloppe des anciennes formes , et qui prennent le costume des temps nouveaux , mais qui demeurent inébranlables et qui jettent une lumière de plus en plus vive et pénétrante. Ainsi , nous l'osons dire , il y a de la foi dans notre société ; mais cette foi ne se rencontre pas à la surface , ni dans la multitude , ni dans les mœurs générales de notre temps : elle s'alimente aux sources de la méditation et de la philosophie ; elle ne restera pas toujours cachée dans la solitude , elle en sortira pour vivifier le monde , et pour le renouveler.

L'indifférence et le doute qui existent dans la foule expliquent bien comment la poésie ne s'est encore produite , chez nous ,

que sous la forme de l'ode et de l'épique. L'individualisme de notre époque se trahit tout entier dans cette absolue domination du monologue lyrique ; des rêves hasardés, des désirs perdus, des voix isolées, la lumière entrevue, voilà tout ce que peut comporter l'état général des esprits ; c'est aussi tout ce qu'on trouve dans les poésies lyriques de notre temps. Nous pensons, cependant, qu'il y a lieu de franchir les limites que la poésie s'est tracées jusqu'à ce jour ; mais s'il se rencontre quelque poète assez audacieux pour l'essayer, on doit s'attendre à le voir puiser ses inspirations dans la philosophie ; d'elle seule peut aujourd'hui émaner la foi qui est nécessaire à la construction d'un monument épique ; elle seule peut prêter à l'invention l'appui que l'héroïsme et la religion ne lui fournissent plus.

M. Edgar Quinet a tenté de réaliser, dans une suite d'œuvres épiques, le sentiment poétique de notre siècle, et d'élever notre littérature nouvelle de la forme de l'ode à celle du poème. C'est déjà un mérite que d'avoir voulu donner ce complément nécessaire à l'art contemporain. La tâche est rude, et nous ne craignons pas de dire que c'est l'entreprise la plus difficile qu'un poète puisse embrasser aujourd'hui. Cependant M. Quinet a annoncé, dès son début, qu'il s'y dévouait tout entier ; il savait, dès le premier jour, tout le poids du fardeau qu'il s'imposait. Personne, mieux que lui, ne connaît les épopées qui ont signalé les grandes phases de l'humanité ; personne ne sait mieux à quelles conditions le poète épique est possible ; personne n'apprécie plus justement la rare et divine mission de ces hommes qui sont chargés d'écrire, dans la langue de la poésie, les grandes pensées des siècles, et de donner la figure et la vie à cette histoire mystérieuse des sentiments humains, dont l'histoire politique n'est que l'enveloppe et l'écorce.

La raison est, chez M. Edgar Quinet, au moins au niveau de l'imagination ; mais loin de le détourner de l'œuvre à laquelle ses secrets instincts l'entraînaient, c'est elle qui l'a encouragé à l'aborder, et qui l'y a fait persévérer. Les travaux de haute critique auxquels il s'était livré, l'étude profonde de l'antiquité et de l'Allemagne qu'il avait faite, l'intelligence élevée de la philosophie qu'il possédait, n'ont servi qu'à confirmer sa vocation. Son esprit, partagé entre la réflexion et l'inspiration, et ne voulant renoncer ni à l'une ni à l'autre, a pris l'énergique

résolution de les associer ensemble , et de tirer de leur réunion une originalité puissante.

Ahasvérus fut le premier effet de cette détermination. On vit , dans ce grand poëme en prose , l'épanouissement vigoureux d'une imagination longtemps contenue , et qui s'était donné de nouvelles forces en faisant alliance avec la raison. Ces deux facultés y étaient intimement unies ; mais dans leur empressement à se confondre , elles n'avaient peut-être pas assez conservé leur intégrité ; l'imagination avait été emportée par l'audace de la raison , au delà de sa sphère , et dans des mondes où elle se débattait contre l'impossible ; la raison , à son tour enivrée par l'imagination , n'était pas toujours restée maîtresse , de manière à jeter une lumière sûre dans les sentiers qu'elle traversait. Mais l'audace de M. Edgar Quinet eut tous les fruits qu'elle avait pu se promettre ; elle donna un grand éclat à son début , et découvrit en lui des qualités précieuses qu'on chercherait vainement dans les poètes plus accrédités par la renommée. Qui a uni , de nos jours , à un aussi haut degré , le sentiment de la nature à celui de l'histoire ? Qui a montré un esprit plus large et plus universellement intelligent ? Qui a vu plus de choses , remué plus de sensations , résumé plus d'idées ?

On agita alors une grande question : on se demanda si la prose pouvait raisonnablement servir d'instrument à cette imagination pleine de luxe et d'audace. M. Edgar Quinet se posa lui-même ce problème , et il arriva à conclure que la versification était l'expression indispensable de sa pensée. Sa volonté l'avait déjà conduit de l'étude de la philosophie à l'invention poétique ; elle l'amena à la nécessité de renoncer à une langue dont il connaissait toutes les ressources , pour s'en créer une dont il fallait affronter la nouveauté. Ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire de l'art moderne. Comme M. Quinet , Schiller passa de la prose aux vers par un effort de sa volonté. Dans un temps où l'intelligence joue un si grand rôle , faut-il s'étonner beaucoup qu'elle puisse ainsi se modifier elle-même par l'exercice de sa liberté ?

Le sujet que M. Quinet choisit pour faire l'essai du rythme poétique était moins vaste et moins infini qu'*Ahasvérus*. Après avoir considéré l'humanité , pour ainsi dire , au point de vue de son étendue et de son immensité , le poète voulait l'envisager

dans une personnification nette et décidée ; il s'arrêta à la vie de Napoléon, sujet grandement épique et dans lequel il était soutenu par un amour ardent et éclairé de la gloire de notre patrie. Mais ce n'est pas un facile travail que celui de s'initier aux secrets de la versification française ; les génies les plus naturellement disposés n'ont jamais surmonté sans peine les difficultés de cette langue bornée et exigeante : il faut une longue patience et un grand bonheur pour plier ce métal difficile au gré de la pensée. M. Quinet ne put se dissimuler qu'il perdait de sa force, et qu'il hasardait son talent dans cette entreprise périlleuse. Mais il subit sans crainte les conséquences de son inflexible raison. Heureux dans sa témérité, il s'empara du mètre poétique, fit sur la langue une conquête dont on avait pu désespérer, et accomplit ainsi un nouveau progrès dans sa carrière.

Il nous apporte aujourd'hui une œuvre nouvelle dans laquelle il a perfectionné d'une manière notable l'instrument dont il a pris possession. L'apparition du poème de *Prométhée* nous semble être un grand événement littéraire ; c'est l'annonce de tout un ordre nouveau de compositions poétiques. L'auteur se détache entièrement, par cette production, de tous les poètes de notre époque, dont, jusqu'à présent, il avait plus ou moins emprunté les formes pour vêtir ses idées. Il a renouvelé le culte des grands modèles de la poésie ; mais, tout en essayant de restaurer, au sein même de l'innovation, la tradition des maîtres du langage, il a suffisamment conservé la liberté de son intelligence pour faire des ouvertures imprévues dans le monde de la pensée, et pour donner l'exemple si longtemps attendu d'une poésie véritablement philosophique.

La fable de Prométhée, que M. Quinet a rajeunie par une invention pleine d'audace et de nouveauté, se lie à tout cet ensemble de traditions qui précédèrent, chez les Grecs, la constitution définitive de la religion de Jupiter. Débris d'un monde antérieur, elle fut obscurcie par l'oubli et par l'interprétation que les poètes et les philosophes lui donnèrent selon leur fantaisie ou leur raison. Dans l'état où elle nous est parvenue, elle offre une multitude de contradictions ; mais on ne saurait douter du sens qu'elle présente, et qui se retrouve toujours le même au fond des diverses transformations qu'elle a subies.

Le nom de Prométhée se trouve dans Homère ; ce Titan y est désigné comme fils d'Eurymédon et de Junon. D'après cette tradition, ce serait pour se venger de l'attentat fait à son honneur, que Jupiter aurait enchaîné le fils de l'adultère sur le Caucase. Si on s'arrêtait à cette opinion, il ne serait pas besoin d'avoir recours à un monde antérieur pour expliquer la fable de Prométhée ; mais, bien qu'Homère soit le plus ancien poète grec dont les œuvres soient parvenues jusqu'à nous, on sait que ses poèmes furent plus ou moins altérés par les rhapsodes, et, sans aucun doute, remaniés à l'époque où ils furent définitivement rassemblés. Il ne faudrait donc voir dans l'assertion d'Homère qu'un témoignage de l'effort que faisaient les Grecs civilisés pour ramener toutes les traditions à l'unité en leur donnant pour source commune la mythologie olympienne, et en effaçant les vestiges de l'époque de Saturne.

Hésiode, qui a longtemps passé pour être le contemporain d'Homère, attribue une autre origine à Prométhée. Dans les fragments qui nous ont été conservés, il s'explique longuement sur ce sujet ; mais nous croyons qu'il est de la plus grande importance de faire connaître comment il y est amené. La poésie d'Hésiode est une poésie toute morale ; si elle parle des dieux, c'est toujours pour apprendre aux hommes à être meilleurs. On sent que, pour arriver à ce but, elle invente fort souvent. L'allégorie est sa forme habituelle, aussi faut-il bien prendre garde de s'arrêter à la forme, qui est toujours comme un ingénieux mensonge jeté sur la vérité que le poète se propose d'enseigner.

Dans le poème *Des Travaux et des Jours*, Hésiode commence par s'adresser à son frère Persée, qui, par le moyen d'un faux serment, lui avait arraché la moitié de la succession de son père, mais qui, ruiné bientôt par ses débauches, trouva un appui dans ce frère qu'il avait dépouillé. Hésiode raconte les ruses de son frère, et ses propres bienfaits, avec une naïveté charmante ; il en tire des leçons pour la conduite des autres hommes. Puis venant à regretter le temps où l'intérêt et l'avarice ne régnaient pas sur le monde, il dit tout à coup que c'est Prométhée, le plus rusé des mortels, qui est le principe de tous les maux dont la terre est affligée. Il personnifie en lui la chute originelle du genre humain ; il raconte que, pour punir cet homme audacieux d'avoir dérobé le feu du ciel dans une urne, Jupiter

ordonna à Vulcain de mélanger la terre avec l'eau, et de faire avec cette argile une femme à qui chacun des dieux donna une qualité, et que, pour cette cause, on nomma Pandore. Mercure fut chargé d'apporter Pandore à Épiméthée, Prométhée, qui, selon le poète, était le père d'Épiméthée, lui avait recommandé de se méfier des présents de Jupiter. Mais Épiméthée, qui avait l'intelligence bornée, ne se souvint pas des paroles de son père; il accueillit Pandore, qui lui apportait dans une urne mille dons cachés. A peine eut-il soulevé le couvercle de l'urne, que tous les vices en sortirent pour se répandre à la surface du monde; l'Espérance resta au fond du vase. Ainsi Jupiter se vengea sur les hommes des inventions de Prométhée.

Il est difficile de voir dans ce récit autre chose qu'un symbole. Hésiode a voulu dire que la civilisation, qui avait amené beaucoup de biens, avait aussi fait naître beaucoup de maux. Pour exprimer cette pensée, il change à son gré les relations que la fable établit entre les divers acteurs qu'il met en scène. Il nous offre lui-même la preuve de cette assertion. Dans sa *Théogonie*, préoccupé d'une autre pensée morale, il explique différemment la filiation des mêmes personnages. Voulant peindre dans ce poème la victoire de la révélation religieuse sur les penchants matériels de l'homme, il raconte que du titan Japet, frère de Saturne et de Clymène, fille de l'Océan, étaient nés le fort Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'industriel Prométhée et le stupide Épiméthée. Jupiter foudroya Ménétius et le précipita aux abîmes; il ordonna à Atlas de porter le monde sur ses épaules. Pour Prométhée, il le surprit un jour, cherchant à tromper le maître des dieux, à propos d'un bœuf monstrueux qu'il s'agissait de partager entre les dieux et les hommes; Prométhée avait fait la part des hommes plus grosse, et celle des dieux plus petite. Jupiter le punit de sa ruse en enlevant le feu à la terre. Prométhée, toujours habile à jouer Jupiter, prit les rayons du soleil dans une urne et rendit ainsi le feu aux hommes. Alors Jupiter entra dans une violente colère, et envoya Pandore sur la terre pour y répandre tous les maux. Il voulut punir Prométhée d'une manière particulière; il l'enchaîna à une colonne, et attachait un aigle à ses flancs qui renaissaient sans cesse pour lui servir de pâture. Mais enfin Hercule tua cet aigle et délivra Prométhée.

Il est facile de voir, dans les réflexions dont Hésiode fait suivre ce récit, qu'il ne regarde toutes ces traditions que comme des symboles sous lesquels sont cachées des vérités morales. Commentant lui même la tradition de Pandore, il dit que le commerce des femmes amollit les hommes et les perd, et il finit par faire entendre que les chaînes de Prométhée ne sont que des liens mystiques et signifient la dépendance à laquelle l'amour a assujetti les hommes.

D'après les calculs les plus probables, Eschyle vivait cinq siècles après Hésiode. Dans l'intervalle qui sépara ces deux poètes, la fable de Prométhée dut subir des modifications comme toutes les autres. Fondateur du théâtre grec, Eschyle y développa cette tradition dans une trilogie. La première partie de cette grande composition avait pour titre : *Prométhée inventeur du feu* ; la seconde : *Prométhée enchaîné* ; la troisième : *Prométhée délivré*. La seconde partie nous est seule parvenue dans son intégrité ; il est resté un vers de la première, et une quarantaine de la troisième. Il est difficile de se faire une idée des deux parties perdues ; la dernière, toutefois, est plus facile à imaginer que la première ; il y a dans la partie que nous conservons une préparation évidente pour l'apparition d'Hercule dans la troisième. Un des plus savants professeurs de l'université de Bonn, M. Welker, a publié une dissertation curieuse, dans laquelle il a essayé de récomposer le plan des parties perdues de cette trilogie ; mais il était difficile de montrer, dans ce travail, autre chose qu'une grande érudition et une ingénieuse lutte d'esprit. Le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, mérite une sérieuse attention. Ce drame est le plus grand, sans aucun doute, et le plus élevé que l'antiquité nous ait transmis. C'est aussi le renseignement le plus étendu que nous ayons sur la fable de Prométhée.

Pandore et Épiméthée jouaient-ils un rôle dans la première partie de la trilogie d'Eschyle ? Rien ne le prouve. Dans la seconde partie où leur nom n'est point prononcé, on trouve même une indication qui ferait présumer le contraire. Le chœur, plaignant les douleurs de Prométhée, lui rappelle qu'avant de gémir avec lui, il avait autrefois chanté des chants joyeux pour célébrer son union avec Hésione. Il est donc probable que les noces de Prométhée et d'Hésione avaient, dans la première partie, une importance qui excluait tout autre développement capital.

Au commencement de la seconde partie, Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, attache, malgré lui, Prométhée sur un rocher. Lorsque ces exécuteurs de la volonté de Jupiter se sont éloignés, Prométhée, qui n'a pas prononcé un mot en leur présence, se plaint à l'univers de son supplice. Il parle du dieu qui le persécute comme d'un dieu nouveau; il dit que c'est pour avoir donné le feu aux hommes qu'il est puni, et qu'il s'attendait à tous les maux qui l'accablent. Tout à coup, du sein de l'Océan, s'élançe une troupe de nymphes qui viennent s'abattre auprès de lui, et déplorer ses tourments et la chute du monde antérieur dont Jupiter a triomphé. Prométhée leur raconte sa destinée: il s'est élevé une sédition dans le ciel. Prométhée, fils de Thémis, qui s'appelle aussi la Terre, a prêté appui à Jupiter pour s'emparer du souverain pouvoir. Mais, au lieu de lui savoir gré de ses bienfaits, Jupiter l'a accablé de maux. Jupiter a voulu consolider son autorité en détruisant le genre humain, pour en créer un nouveau; Prométhée seul s'est opposé à ce dessein, et a sauvé les hommes. C'est pour cette raison qu'il est puni.

L'Océan vient lui-même se joindre à ses filles pour plaindre le malheur de Prométhée. Il lui conseille de ne pas accuser Jupiter, et de le supplier au contraire de mettre fin à ses peines; il lui cite d'autres exemples de la colère et de la redoutable puissance de Jupiter. Prométhée ne veut pas l'écouter, et lui déclare qu'il ne s'humiliera pas sous la main de son persécuteur. L'Océan, qui est un dieu prudent, se retire; le chœur des nymphes recommence sa plainte. Prométhée, pour se consoler de ses souffrances, leur fait le récit des bienfaits dont il a comblé les hommes. C'est lui qui leur a appris à se servir de leurs sens, et à croire à la réalité des images qu'ils leur offrent; c'est lui qui les a mis en possession de la nature; c'est lui qui leur a enseigné à façonner le bois, à se construire des maisons, à faire la différence des saisons, à connaître le mouvement des astres, à former les lettres pour fixer le souvenir de toutes choses; c'est lui qui leur a assujéti les animaux, qui a attelé les chevaux aux chars, qui a inventé les vaisseaux et leurs voiles; c'est lui qui leur a donné les médicaments et les principes de la médecine; c'est lui qui les a initiés aux secrets de la divination et des présages; enfin c'est lui qui a fait présent aux hommes de tous

leurs arts. Après avoir achevé ce grand récit, il commence à prédire la chute de Jupiter. Le chœur continue à déplorer l'infortune de ce bienfaiteur des hommes.

Tout à coup une autre victime de Jupiter traverse la scène; c'est Io, pour laquelle le maître des dieux a éprouvé un adultère amour. Changée en génisse, elle a été condamnée à errer sans cesse. Elle demande à Prométhée quand finira cette course involontaire, et elle raconte longuement ses malheurs, qui sont une nouvelle accusation portée contre Jupiter. Prométhée lui prédit par quelles contrées il faudra qu'elle passe, avant d'arriver en Égypte, où elle doit trouver la fin de son supplice.

Cette partie du discours de Prométhée est fort curieuse; elle fournit des renseignements précieux sur l'état de la géographie chez les Grecs, au temps d'Eschyle; l'ignorance profonde de ce peuple civilisé, sur la situation des pays étrangers, a de quoi confondre. Prométhée dit à Io : Tu te tourneras d'abord du côté de l'orient, et tu prendras ton essor à travers des champs incultes; tu arriveras chez les Scythes errants; tu passeras à gauche, au-dessus du pays des Chalybes; tu rencontreras le fleuve Hybristes, très-dangereux à passer; pour le guérir, remonte jusqu'à sa source sur la crête du Caucase, la plus élevée des montagnes. (Prométhée n'est donc pas sur le Caucase? Où est-il?) De là tu te dirigeras vers le midi, où le peuple des Amazones habite sur les bords de la mer Salmydessienne; tu parviendras ensuite facilement à l'isthme Cimmérien, et tu passeras le détroit Méotique, qui, pour garder la mémoire de ton passage, s'appellera le Bosphore. Là, tu quitteras le sol de l'Europe, et tu mettras le pied sur le continent de l'Asie. » Il est inutile de faire remarquer que si Io avait suivi fidèlement l'itinéraire tracé par Prométhée, elle serait arrivée au résultat précisément contraire; au lieu de la conduire d'Europe en Asie, ce chemin devait la mener d'Asie en Europe.

Nous ne prolongerons pas davantage cette digression. Prométhée, après avoir ajouté quelques autres erreurs de géographie à celles-là, en vient à annoncer sa propre délivrance qu'un descendant d'Io doit opérer. Il fait une autre prophétie plus audacieuse; il prédit d'une manière claire la chute de Jupiter. Le chœur s'épouvante de ce blasphème; Prométhée redouble d'assurance et il répète son menaçant oracle.

Jupiter, effrayé, envoie Mercure pour ordonner à Prométhée de s'expliquer. Prométhée répond qu'il a déjà vu descendre du ciel deux maîtres, que Jupiter sera le troisième qui en tombera à ses yeux. Son audace s'accroît sans cesse, et monte de la menace à l'injure; il défie Jupiter et son messenger. Mercure veut l'épouvanter par la peinture de tous les maux que Jupiter lui réserve; il lui annonce l'aigle qui doit déchirer son flanc, les tonnerres qui doivent foudroyer sa tête, les abîmes de feu qui doivent engloutir son corps. Rien n'émeut Prométhée, qui a le sentiment de son éternité. Alors Mercure ordonne au chœur de se retirer, pour ne pas attirer sur lui la colère du ciel. Le chœur refuse d'abandonner le malheureux Prométhée. Au même instant, tous les maux effroyables que Mercure a prédits à Prométhée fondent sur lui. Mais au milieu du fracas du tonnerre et des vents qui remuent la terre jusque dans ses entrailles, Prométhée proteste contre la colère et contre la puissance de Jupiter.

Tel est ce drame auguste, éternel témoignage de la liberté de la pensée humaine, par lequel le poète grec annonçait en face même des superstitions de son temps, et au milieu des fêtes des dieux, la fin de toute la mythologie menteuse qui recevait les adorations de la multitude. C'était une œuvre digne du génie d'Eschyle; et il convenait à cet homme héroïque, qui avait célébré l'indépendance de son pays, et les victoires de la Grèce sur l'Orient, de chanter aussi l'émancipation des esprits, et l'éternelle progression de l'humanité. Sophocle avait aussi abordé ce grand sujet; et il paraît qu'Euripide lui-même l'avait traité après eux; mais il n'est rien resté des deux trilogies de ces poètes.

Les Athéniens étaient particulièrement disposés à comprendre la fable de Prométhée et à en sentir la profondeur. La ville de Minerve devait honorer la mémoire de l'inventeur des arts. A Athènes on donnait le nom de Prométhée aux sculpteurs, aux potiers, à tous les gens qui pétrissaient l'argile; on avait aussi institué, en l'honneur de ce grand civilisateur, une fête particulière; il fallait que ceux qui la célébraient courussent du temple à la ville sans éteindre les flambeaux qu'ils tenaient à la main, et qui rappelaient le principal bienfait de Prométhée.

La philosophie grecque s'empara de la fable de Prométhée et la modifia encore. Platon, dans son dialogue de Protagoras,

dit, que lorsque la Terre eut été créée, il fallut y placer des êtres vivants; Prométhée se chargea d'en modeler les formes avec l'argile, et de leur donner la vie. Epiméthée son frère, voulut l'aider dans ce travail; Prométhée l'ayant laissé faire, il commença par donner aux animaux toutes les qualités qui leur étaient nécessaires; il épuisa sur eux toute sa science, et, arrivé à l'homme, il se trouva dans l'impuissance de l'élever au-dessus de la condition des animaux. Alors Prométhée intervint, et, donnant à l'homme son âme immortelle, il compléta l'œuvre de son frère. Ce mythe n'est pas tout entier de l'invention de Platon, il est complètement d'accord avec la tradition qui représente Épiméthée comme le génie subalterne de l'humanité, et Prométhée, comme le représentant de son principe le plus élevé et le plus pur.

Apollodore, qui était maître de langues à Athènes, environ cent cinquante ans avant notre ère, et qui avait accueilli toutes les traditions mythologiques dans un long ouvrage dont il ne nous reste que trois livres, nous servira à compléter la fable de Prométhée. Ce Titan est, d'après lui, fils de Japet et d'Asia, fille de l'Océan; comme l'indique son nom, il joue, au milieu des dieux et des hommes, le rôle de la prévoyance; il donne des conseils au ciel et à la terre; il avertit Jupiter de ne pas épouser Thétis, et Hercule d'envoyer Atlas, à sa place, au jardin des Hespérides. Il est délivré par Hercule, et, en signe de son supplice, il conserve des liens d'oliviers. Suivant Athénée, il porta une couronne de saule. Suivant d'autres traditions plus obscures, il garda aux pieds et aux mains des fragments du rocher sur lequel il avait été attaché. Ainsi le voulait l'honneur de Jupiter, qui, après avoir juré que Prométhée serait éternellement enchaîné, avait fini par consentir à sa délivrance. On trouve, dans un bas-relief antique, la preuve irrécusable que les poètes avaient imaginé de faire terminer le supplice de Prométhée; Hercule y est représenté tuant l'aigle qui dévore le foie du Titan.

Il nous semble impossible, après tant de preuves, de douter que les Grecs n'aient voulu personnifier dans Prométhée le génie impérissable de l'espèce humaine. Ils lui ont attribué la formation du premier homme, et ils ont mêlé son nom à toutes les grandes crises par lesquelles ils ont supposé que le monde nais-

sant avait passé. Deucalion, qui repeupla la terre après le déluge, est fils de Prométhée; Pyrrha, sa femme, est fille d'Épiméthée et de Pandore. C'est Prométhée qui conseille à Deucalion de construire le coffre dans lequel il se soustrait à l'inondation qui engloutit les autres hommes. On trouve dans Euripide que c'est Prométhée qui fendit le crâne de Jupiter pour en faire sortir Minerve, cet emblème de la civilisation. Enfin Duris de Samos rapportait que Prométhée avait osé devenir amoureux de Minerve, et que c'était la raison pour laquelle il avait été enchaîné. Ainsi, on n'en pourrait douter, ce grand nom de Prométhée, qui était un débris d'un monde antérieur, avait fini par n'être, aux yeux des Grecs, qu'une allégorie et par représenter l'esprit humain lui-même.

Nous ne voulons pas soulever toutes les importantes questions qui se rattachent à cette fable; nous n'essaierons pas d'accorder ensemble tous les récits que les mythologues en ont faits; nous ne chercherons pas à éclairer le problème de ce monde antérieur au monde de Jupiter, et auquel il semble que Prométhée appartenait. Nous avons recueilli aux sources mêmes les traditions qui ont été conservées à ce sujet; nous nous bornerons à cet exposé qui a déjà pu paraître bien long.

La fable de Prométhée est profondément grecque, on en trouve cependant des traces dans la mythologie des autres peuples. Il y a une sorte de Prométhée dans la poésie de l'orient. Il y en a une aussi dans la poésie du nord. De quoi est-il question dans la plupart des Sagas qui ont servi de point de départ aux *Nibelungen*? Ce héros qui va dérober le secret de la métallurgie au dragon, sur la montagne de feu, n'est-il pas le Prométhée scandinave? Les Romains prirent aux Grecs tout ce qui convenait à leur civilisation militaire et matérialiste; aussi ont-ils peu compris Prométhée et en ont-ils peu fait mention. On retrouve cependant son nom dans Ovide, dans Horace et dans Catulle.

Lorsque le christianisme se fut répandu dans le monde grec et latin, les premiers pères de l'Église, cherchant des preuves de la vérité de leur religion, dans celle qu'ils venaient combattre et remplacer, s'emparèrent du mythe de Prométhée et l'interprétèrent en faveur de leur nouvelle croyance. Lactance et Tertulien ont présenté ce Titan comme le précurseur et l'image du Christ;

ils trouvaient en effet , entre eux , cette ressemblance que tous les deux avaient souffert pour le bonheur du genre humain. Tandis que les chrétiens rajeunissaient la fable de Prométhée par ses pieuses comparaisons , un païen , animé par le génie de la satire , s'en servait pour faire une dernière critique des dieux qui descendaient rapidement les pentes de l'Olympe ; je veux parler de Lucien , qui a consacré au fils de Japet un de ces admirables dialogues dans lesquels il a si spirituellement célébré les funérailles du paganisme.

Dans les temps modernes , Prométhée a été un sujet d'inspiration pour de grands poètes. Déjà nous avons essayé de montrer comment il avait été mis en scène par Caldéron ; ce n'est pas pour peindre la révolte de l'homme contre les liens du passé , que Caldéron a composé sa comédie de *la Estatua de Prometeo* ; il n'a rien emprunté à l'audacieuse impiété d'Eschyle ; au lieu de prendre la partie de cette fable qui est consacrée au blasphème et à la prophétie , il s'est arrêté à la première partie , dans laquelle il n'est question que des bienfaits dont Prométhée a comblé les hommes. Interprétant avec un rare bonheur cette différence de nature et d'instinct , que la tradition avait déjà confusément donnée à Prométhée et à Épiméthée , et que Platon avait surtout signalée , il a fait de ces deux Titans la personnification de deux idées chrétiennes , et de leur histoire l'image du triomphe de l'intelligence sur la matière. Dans une nation religieuse et soumise , comme était l'Espagne au xvii^e siècle , il était impossible qu'on donnât un autre sens à la fable de Prométhée.

Mais à mesure qu'on approche de notre époque ; agitée par le doute et par tous les déchirements qui accompagnent les grandes rénovations de l'espèce humaine , la figure de Prométhée reprend toute son audace et toute sa véritable grandeur. Dès lors ce ne sont plus les récits moraux d'Hésiode sur l'invention du feu et la création de Pandore , ce sont les prophétiques blasphèmes d'Eschyle qui occupent les méditations des poètes. Ce grand drame du poète athénien n'a pas seulement inspiré des œuvres remarquables , il a nourri , à lui seul , et peut-être créé , le plus grand génie de notre siècle. Qu'est-ce que Byron , sinon l'écho de Prométhée ? Quels personnages a-t-il imaginés , sinon des êtres qui sont les fils de Prométhée ?

Nous avons un précieux témoignage de cette vérité. Lorsque *Manfred* parut, la *Revue d'Édimbourg* le compara au drame d'Eschyle ; Byron s'empessa de reconnaître leur ressemblance, et il écrivit à Murray : « J'étais admirateur passionné du Prométhée d'Eschyle dans ma première jeunesse ; c'était une des pièces du théâtre grec que nous lisions trois fois par an à Harrow... Le Prométhée m'est toujours tellement resté dans la tête, que je conçois facilement l'influence qu'il a sur tous mes écrits. »

Le *Faust* de Goëthe, auquel on a aussi comparé le *Manfred* de Byron, a des analogies évidentes avec *Prométhée*. Ne sont-ils pas tous les deux les représentants de la science humaine ? Il y a pourtant cette différence notable, que Prométhée dupe le ciel, tandis que Faust est dupé par lui. Pour qu'on pût moins douter de l'importance qu'il attachait à ce symbole grec, Goëthe a pris soin d'en faire le sujet d'une de ses odes.

Un des amis de lord Byron, qui avait un génie moins brillant, mais non pas moins élevé, Shelley, entreprit de lutter ouvertement avec Eschyle, et composa un drame en quatre actes pour expliquer à sa façon le supplice et la délivrance de Prométhée. Esprit essentiellement métaphysique, il était, plus encore que Byron, en proie à tous les doutes de notre siècle. Tourné cependant vers l'avenir, et croyant à une prochaine transformation des sociétés européennes, il avait cherché à devancer les progrès de son temps et à deviner les idées qui devaient prévaloir plus tard ; il s'était arrêté à un système où le matérialisme du dix-huitième siècle se mêlait aux prévisions plus avancées qu'il tirait de son propre sein ; il avait une sorte d'athéisme mystique qui divinisait le monde visible, pour pouvoir nier l'invisible dieu. Ce système devait le prédisposer singulièrement à comprendre le Prométhée antique ; la haine de la religion, la négation du dieu du passé, l'espérance vague de l'avenir, le sentiment des forces de la nature, et l'animation que sa pensée prêtait à l'univers, tout cela trouvait un aliment naturel dans le drame d'Eschyle.

Shelley représente d'abord Prométhée enchaîné sur les rochers neigeux du Caucase indien, invoquant, au milieu de la nuit, un dieu supérieur à tous les dieux, à tous les démons et à tous les esprits ; un dieu un, dont la puissance est le principal attribut.

Des voix répondent à celle du Titan , du sein de l'air , des montagnes , des eaux et des abîmes ; puis la Terre, mère de Prométhée , vient plaindre son fils et le consoler. Le Titan est troublé par des visions odieuses : l'image de Jupiter plane sur le lieu de son supplice ; Mercure et les furies se joignent à cette apparition pour le tourmenter. Les filles de l'Océan , Asia , Panthéa et Ione, s'efforcent d'adoucir ses douleurs et de conjurer la colère du maître des dieux. Les esprits accourent de toutes parts, et mêlent leurs chants d'espérance aux chants de désolation des furies.

Shelley a donné au chœur des développements immenses. Voulant prêter une voix à toutes les puissances de la nature , il a été conduit à faire usage d'une sorte de fantasmagorie métaphysique , et à inventer une mythologie beaucoup plus compliquée que celle des Grecs : aussi les Océanides jouent-elles dans son drame un rôle beaucoup plus grand que dans celui d'Eschyle. Deux d'entre elles , Panthéa et Asia , occupent le second acte presque tout entier par leurs conversations sur le principe du monde. Au milieu des chants des esprits, elles prennent la résolution d'aller chercher au sein de la terre le véritable dieu de l'univers, et de le prier de venir au secours de Prométhée. Ce dieu, Shelley l'a fait de ses mains, et, après lui avoir donné l'être, il lui a aussi donné un nom ; il l'a appelé Démogorgon , ce qui veut dire ouvrier de l'univers. Cette puissance aveugle et souveraine se rend aux désirs des Océanides , qui célèbrent par avance le changement des temps et l'âge nouveau qui va se lever pour le monde.

Au commencement du troisième acte , Jupiter est assis au plus haut des cieux , sur son trône , au milieu des dieux ; il s'enivre de sa puissance , et chante lui-même ses propres louanges. Tout à coup Démogorgon arrive, porté sur le char des Heures ; il en descend et ébranle le trône de Jupiter. Le roi de l'Olympe , effrayé , s'écrie : « Forme redoutable , qui es-tu ? Parle. — Je suis l'éternité , » répond Démogorgon : et il le précipite aux abîmes. Jupiter essaie en vain de le fléchir ; il est englouti dans l'Océan. Une fois que Jupiter est détroné , Hercule , selon la tradition antique , délivre Prométhée , qui est rendu à la Terre sa mère , et qui rentre dans son sein. Le quatrième acte, qui est le dernier , est rempli tout entier par les chœurs, qui

chantent la transformation que le monde vient de subir, et celles qu'il doit éprouver dans la suite des siècles. C'est une véritable encyclopédie métaphysique et poétique à la fois, où le poète a développé toutes les idées de son naturalisme mystique. La pensée qui a inspiré ce drame est d'une grande hardiesse; l'invention en est bizarre et d'une simplicité trop nue; l'expression est riche en images et plus encore en idées élevées; mais la couleur métaphysique qui est répandue sur tout l'ouvrage a empêché qu'il ait jamais eu un grand succès. Il est bien que la poésie s'inspire de la philosophie; mais, si elle peut emprunter sa substance aux abstractions même les plus subtiles, il est nécessaire qu'elle prenne sa forme dans la réalité. Shelley a violé cette grande loi; il a construit un monument qui n'a pas fondement dans les croyances générales des hommes, et qui repose tout entier sur les spéculations solitaires de son esprit. C'est l'effort d'un rare génie; mais la société n'a pas reconnu dans ce rêve ses propres opinions, et elle ne lui a accordé qu'une de ces stériles admirations qui ne remuent pas la multitude.

M. Edgar Quinet a traité le même sujet d'une manière plus heureuse. Fidèle au génie positif de notre pays, il est constamment appuyé sur la tradition; lorsqu'il a été obligé d'y suppléer, c'est à l'histoire même du genre humain et aux formes réelles du passé qu'il a emprunté l'action et les images de son poème. Non-seulement il a été plus vrai et plus sage que Shelley; mais il nous semble qu'il a été plus profond. En effet, Shelley a peint dans son *Prométhée* une crise générale de l'humanité, mais il a donné, à la partie lyrique de son œuvre, un développement qui prouve combien peu il a attaché de réalité, de puissance et de vie propre aux personnages qu'il a mis en scène; de la sorte, il s'est privé de tout le secours que les passions peuvent prêter à la poésie; il n'a mis que des idées et des images dans son drame qui est une haute abstraction splendidement vêtue. M. Quinet ne s'est pas borné, comme lui, à exploiter la métaphysique de son sujet, il a voulu en développer les passions. Aussi n'a-t-il pas envisagé seulement Prométhée comme le représentant de l'esprit humain; il lui a fait jouer un rôle personnel et l'a considéré comme un homme de génie se débattant contre les obstacles que la nature lui oppose; il a vu en lui l'individu d'abord,

l'humanité ensuite ; ainsi il a composé son œuvre de deux cercles concentriques qui tiennent l'un dans l'autre. Il ne faut pas perdre de vue cette idée , si l'on veut se rendre un compte fidèle de son poëme.

A l'imitation des Grecs , M. Quinet a divisé son œuvre en trois parties ; il leur a donné les titres qu'Eschyle avait donnés à celles de sa trilogie. Il a donc embrassé l'existence entière de Prométhée et la plénitude des questions qui se rattachent à cette grande figure. Prométhée inventeur du feu , Prométhée enchaîné , Prométhée délivré . telles sont les trois époques de la vie du Titan , et les divisions de la trilogie de M. Quinet. La forme adoptée est celle du drame dans sa haute acception ; se restreindre à cette forme sévère du dialogue , c'était se priver des ressources infinies de la description , et renoncer à tous les riches travaux que pouvaient fournir le monde primitif et le monde antique. M. Quinet avait devant lui l'exemple de Milton , qui a fait aussi de son Satan une sorte de Prométhée chrétien ; mais il a résisté aux tentations que son imagination lui offrait sans doute , et c'est dans le moule précis et austère du drame qu'il a jeté l'épopée de l'humanité. Le drame est , en effet , une forme particulièrement destinée à présenter l'image et l'idée de la lutte. Et quelle lutte plus grande peut-on concevoir que celle dont Prométhée est l'incarnation , et qui soulevait la terre contre le ciel ?

Au commencement de la première partie , Prométhée pétrit le limon primitif , sur les bords de l'Océan ; seul vivant sur la terre , il est entouré de peuples d'argile qui n'ont pas encore reçu la vie. Il forme ainsi l'homme en dépit des dieux qui ,

A leur création, portant eux-mêmes envie,
N'entr'ouvrent qu'à moitié les portes de la vie.

Il achève de modeler la figure d'une géante ; il l'anime en partageant son souffle avec elle.

Limon, que Prométhée a formé de ses doigts,
Reçois encor son âme et tressaille à sa voix !
Puisses-tu, quand du jour tu verras la lumière,
Ne regretter jamais la terre nourricière
Où, caché loin de moi, sous le pied des ormeaux,
Tu dormais sans penser, dans les flancs du chaos !

La géante s'éveille à la vie. Elle sera la compagne de Prométhée, la mère des nations; elle s'appelle Hésione de ce nom qu'Eschyle a consacré, mais qu'on ne retrouve pas dans les mythologues. Prométhée lui prédit toutes les douleurs qui l'attendent; mais Hésione n'en accepte pas moins la vie avec reconnaissance, et elle salue avec ivresse l'univers qui lui sourit.

Alors Prométhée va puiser au volcan de Lemnos le feu qui doit animer les hommes dont il a formé les corps avec l'argile. Les Cyclopes y forgent la foudre au milieu des flots de lave qui s'épanchent,

Comme un dragon qui va boire
Dans le calice des mers.

Prométhée les voit s'endormir; il monte sur la cime du volcan et puise la flamme divine dans un vase, il l'apporte à Hésione qui construit le premier foyer; puis il appelle les humains à son feu. Les hommes s'avancent de toutes parts en murmurant des sons confus. Ainsi passent devant Hésione, les femmes, les enfants, les vieillards, les rois, les prophètes, toute la multitude des vivants. Prométhée leur demande:

Que vous faut-il encore?

Le chœur des hommes répond:

Ah! donnez-nous des dieux!

Ainsi ces peuples courent au-devant de la servitude à laquelle Prométhée s'est soustrait. Voilà la première douleur du créateur; il voit sa création dégénérer en ses mains dès le premier jour, et détruire toute son espérance et tout le fruit de son génie. La première partie est terminée par un chœur de cyclopes témoins des prodiges de la civilisation naissante dont Prométhée a fait présent aux hommes après leur avoir donné la vie et le feu. Dans cette partie, on voit que M. Quinet ne s'est point arrêté à mettre d'accord les traditions diverses qui existent sur la première époque de Prométhée; poussé par cet amour des choses naïves et primordiales qu'il a porté dans tous ses précédents ouvrages, il a rejeté les fables accessoires et les allégories mo-

rales qui , dans Hésiode et dans les poètes postérieurs , accompagnent la création de l'homme et l'invention du feu ; il a écarté les personnages d'Épiméthée et de Pandore dont nous avons vu que Calderon avait tiré tous les effets de sa comédie et qui semblent être des inventions d'une époque déjà ingénieuse et d'une civilisation avancée ; il a voulu raconter les premiers mystères de la vie humaine . avec l'austère simplicité d'un contemporain du monde anté-olympien .

Dans la seconde partie, les cyclopes entraînent Prométhée sur le sommet du Caucase. C'est Némésis , la déesse de la vengeance , qui veille à l'exécution de l'arrêt de Jupiter. Elle voudrait qu'on enchaînât l'âme de Prométhée. Mais tout ce que les cyclopes peuvent faire , c'est de lier le corps du Titan ; encore murmurent-ils contre la barbarie des dieux nouveaux qui ordonnent cette cruauté. Némésis punit leur compassion en les faisant à jamais disparaître dans les entrailles de la terre. Prométhée resté seul, se plaît dans son supplice , et ne songe qu'aux grandes choses qu'il a faites. Comme dans le drame d'Eschyle , l'Océan vient plaindre Prométhée ; mais pour Eschyle , l'Océan n'était qu'un dieu plus compatissant que les autres ; c'était un Titan qui pleurait sur le sort d'un Titan. M. Quinet a élargi le sentiment du poète grec , en faisant de cet interlocuteur le représentant de tous les aveugles instincts de la lourde et imbécile matière. L'Océan ne voit que la souffrance physique de Prométhée. Celui-ci lui répond avec un rire amer que le véritable vautour , c'est la tristesse intérieure qui ronge son cœur. L'Océan ne comprend par ce supplice de l'âme. Prométhée lui demande des nouvelles du monde ; plein de tendresse pour sa création , il veut savoir ce que les hommes sont devenus et s'ils songent à lui. L'Océan n'a que de tristes choses à lui apprendre. Prométhée écoute avec une douleur muette le récit de l'ingratitude des hommes. Puis il continue ses questions :

Mais les dieux que font-ils ? dans leurs apothéoses ,
 N'a-t-on pas sur leurs fronts vu s'effeuiller les roses ?
 Sont-ils ce qu'ils étaient ? plus jeunes ou plus vieux ?
 Et le ver du sépulcre entre-t-il dans les cieus ?
 Dis ! parle ! de leur chute est-il quelque présage ?
 Les douze olympiens changent-ils de visage ?

L'OCÉAN.

Heureux qui sur les dieux a fondé son appui !
 Ce qu'ils étaient hier, ils le sont aujourd'hui.
 Pendant que sur ton roc ce vautour te dévore,
 Ils recueillent en paix les roses de l'aurore ;

De l'aveugle avenir enfin qu'espères-tu ?
 Les dieux possèdent tout.

PROMÉTHÉE.

Excepté l'inconnu.

L'Océan l'exhorte à prier les dieux ; et comme Prométhée s'indigne contre cette pensée , il s'écrie :

Insensé ! comme une eau qui se perd dans les sables,
 Sa raison s'est perdue au milieu de ses maux.

PROMÉTHÉE.

Conserve ta pitié pour tes frères roseaux.
 Ce que tu n'entends pas, tu le nommes folie ;
 Caressant sous la vague une ombre ensevelie,
 Adore, sans penser, les dieux que tu connais.
 Ils plaisent au limon, le limon les a faits.

Prométhée et l'Océan ne peuvent s'entendre. Celui-ci est l'image du chaos ; l'autre est au contraire l'esprit de l'ordre , et le prophète de l'avenir ; Prométhée reste donc seul après avoir effrayé l'Océan , par la prédiction de la chute de ces dieux de la matière aux pieds desquels l'univers est prosterné. Mais avant que sa prophétie s'accomplisse, il va subir un déluge de maux. D'abord c'est Hésione , l'épouse qu'il s'est donnée , qui , saisie par la mort , appelle en vain son créateur à son secours , du fond de la vallée où elle se traîne vers lui. Prométhée ne peut la secourir ; du sommet où il est enchaîné , il entend les derniers soupirs qu'elle rend avec la vie. Alors les sibylles accourent vers lui ; il les interroge , à leur tour , sur le sort du monde. Les sibylles répondent :

Comme toi dévoré par la haine ou l'amour,
 Chaque homme a son Caucase et nourrit son vautour.

Inhabiles à expliquer les présages qui se font voir au milieu des désolations de l'espèce humaine, elles en viennent demander le sens à Prométhée qui leur apprend que c'est le signe de la mort des dieux.

LE CHOEUR.

Blasphème ! est-il donc vrai qu'en secret, Prométhée,
Le prophète chez toi ne cache que l'athée ?

.
.

PROMÉTHÉE.

Tous vos dieux vont mourir.

Mes yeux ont déjà vu deux races immortelles,
Tour à tour usurper les voûtes éternelles.
Au noir Chaos j'ai vu Saturne succéder ;
Saturne à Jupiter à son tour doit céder.
A qui va Jupiter céder l'aigle suprême ?
Je le demande aux cieux. Est-ce là mon blasphème ?

LE CHOEUR.

Malheur à qui prévoit l'avenir de trop loin !
Le Temps, au pas tardif, est sourd à son génie.
En vain il prend d'abord l'avenir à témoin.
En sursaut éveillé, l'univers le renie.

Prométhée prédit un dieu nouveau ; comme preuve de l'éternité de Jupiter, les sibylles lui montrent son messager ailé qui descend du ciel sur le Caucase. C'est Mercure ; il presse Prométhée de déclarer nettement quel est ce dieu qu'il annonce, et dont Jupiter est effrayé ; il emploie inutilement la ruse et la terreur ; Prométhée se révolte contre ses séductions, rit de ses menaces, et demeure inflexible. Comme à la fin du drame d'Eschyle, l'univers s'enflamme et tremble sous les foudres de Jupiter ; les dieux se précipitent sur leur victime. Prométhée va éprouver un mal plus affreux encore que tous ceux qu'il endure ; vaincu par la douleur, il commence à douter de lui-même et de l'avenir : il se met à célébrer le néant. Mais les sibylles, qui ont retenu ses oracles, les lui répètent pour le consoler. Ainsi, la seconde partie du poëme se termine par un chœur de sibylles qui marquent la transition du monde antique

au monde nouveau qui va éclore. Prêtresses du paganisme, on sait qu'elles furent adoptées par le culte chrétien, qui leur a témoigné son respect dans ses chants et dans les peintures de ses temples. Elles célèbrent donc tout ensemble la fin du paganisme et l'aurore d'une religion nouvelle. Les défaillances du doute et les pressentiments de la foi se mêlent dans leur bouche ; leur sein rempli du passé et de l'avenir, se livre éperdument aux inspirations qui le partagent. Leur hymne vagabond se détache cependant peu à peu du vieux monde, et finit par une prière au maître inconnu du monde nouveau.

On a pu voir, dans les scènes que nous venons d'analyser, que M. Edgar Quinet ne s'est pas contenté d'imiter le drame d'Eschyle, mais qu'il l'a transformé, en quelque sorte, et complété. Livré désormais à lui-même, il a négligé les hypothèses par lesquelles l'érudition a essayé de refaire le dénouement de la trilogie du poète grec ; et il a puisé entièrement dans son imagination l'idée qu'il a développée dans la troisième partie de son œuvre. La délivrance de Prométhée par Hercule, telle qu'elle a été imaginée par les poètes grecs, lui a paru une invention incomplète, et aujourd'hui inadmissible. En effet, ainsi que l'auteur l'a dit lui-même, dans la préface pleine de vues élevées, qui précède son poëme, comment les dieux païens pouvaient-ils délier, sans se mentir à eux-mêmes, le grand blasphémateur dont ils avaient juré l'éternel supplice ? Une solution plus raisonnable, plus vraie, plus hardie, en même temps, s'est présentée à l'esprit de M. Quinet. Prométhée a prédit la chute de Jupiter ; ce n'est donc qu'après la chute de Jupiter qu'il pourra être délivré. Mais quel est le dieu rédempteur annoncé par les poètes antiques qui nous ont transmis cette fable ? Son nom est écrit dans l'histoire. Qui a détrôné Jupiter ? C'est Jehovah. Qui a délivré l'humanité des chaînes du matérialisme où le paganisme la tenait prisonnière ? C'est le Christ. Qu'est-ce que c'est que Prométhée, si ce n'est l'image de l'humanité elle-même ? Pourquoi donc ne supposerait-on pas que le dieu qui a affranchi l'humanité, a brisé aussi les liens de Prométhée ?

Cette conclusion une fois admise, restait la difficulté de fondre les idées païennes, qui sont empreintes dans les deux premières parties, avec celles du christianisme qui devaient dominer la dernière. Mais cette difficulté n'est point si grande qu'on

pourrait se le figurer d'abord. Le christianisme n'est-il pas sorti du sein du paganisme? N'a-t-il pas hérité d'une foule d'idées développées sous son empire? N'a-t-il pas approprié à son culte des cérémonies de ce culte qu'il venait remplacer? Aussi les poètes de la renaissance, depuis Dante et Boccace jusqu'au Tasse et au Camoëns, ont-ils mêlé avec plus ou moins de bonheur, selon la force de leur génie, la mythologie de ces deux religions qui ont commencé par exister ensemble, et qui sont encore associées ensemble, dans le respect que les intelligences élevées professent pour les grandes institutions du passé. M. Quinet n'a donc pas reculé devant l'idée de faire un poème mixte, semblable à ceux de la renaissance. Il avait du reste, de nos jours, l'exemple d'une audace toute semblable; dans les premières années de ce siècle, M. de Châteaubriand a tenté, dans son ouvrage des *Martyrs*, de rapprocher la poésie païenne et la poésie chrétienne.

La troisième partie du poème de M. Quinet nous montre deux archanges descendant du ciel avec l'aurore. Le premier est l'archange Michel, représentant de l'esprit biblique; l'autre, l'archange Raphaël, incarnation du sentiment évangélique; ils s'entretiennent dans l'immensité. Leurs discours reflètent toute la différence de leurs natures; la pensée de Michel est pleine de force et d'énergie, celle de Raphaël pleine de mansuétude et de douceur. Apportant la vie nouvelle au monde, ils touchent la cime du Caucase; ils y aperçoivent Prométhée enchaîné, et l'interrogent. A leur voix, Prométhée s'émeut, comme si de lointains et vagues souvenirs s'éveillaient dans son âme; puis il leur adresse lui-même des questions :

Où donc êtes-vous nés? de cette chaste armure
 Qui donc a revêtu vos flancs et votre sein?
 Quelle vierge a filé votre robe de lin?
 Peut-être habitez-vous les grottes de Pénée;
 Où plutôt retirés sur le mont Cyanée,
 De l'Olympe inconnus et de tout l'univers,
 Votre toit se marie au tronc des myrtes verts.

Pressé de nouveau de dire qui il est, il leur raconte sa longue histoire, avec une naïveté pleine à la fois de grandeur et de charme: au milieu de l'obscurité complète des premiers sou-

venirs de son enfance , il a conservé la pensée à demi voilée d'un dieu invisible , universel , unique et vrai , qui était son père ; mais à une époque qu'il ne peut préciser , tout ce monde antérieurs'effaça :

Comme un aiglon tombé de l'aire paternelle ,
Sans refuge , orphelin , j'errai dans l'univers.
Alors je commençai d'adorer les enfers.

Il rencontra , sur un mont , des dieux qui s'enivraient de toutes les délices inférieures de la matière ; il aurait pu partager leur banquet , et se faire , comme eux , des idoles ; mais il prit toutes ces vanités en pitié ,

Et toujours affamé d'un plaisir immortel ,
Je quittai tous les dieux par un éclat de rire.
De l'abîme bientôt je visitai l'empire.
Le monde était désert ; l'homme n'était pas né.

L'univers était sans voix ; Prométhée songeait à lui en donner une , et à tirer de l'argile une forme plus belle que toutes celles que les dieux avaient façonnées ; chaque jour il attendait la réalisation de son rêve.

Ainsi mes jours passaient... si c'étaient là des jours.
Un soir (cette heure est triste et me navre toujours)
Dans la mer je voyais se mirer l'astre blême ;
Mais l'orage éternel ne grondait qu'en moi même.
Tout dormait ; j'enviais les songes des roseaux ,
Et mon ombre , comme eux , dormant au fond des eaux.
Un penser (d'où me vint cette lueur sublime ?)
Tout d'abord m'éclaira. Sur le bord de l'abîme ,
D'un vil et noir limon recueilli par hasard ,
Je fis un demi-dieu , fragile enfant de l'art.

Ainsi il forma l'homme ; il l'auima , puis il lui apprit les sciences et les arts , il lui donna la civilisation ; et c'est pour cette raison que Jupiter l'a crucifié. A ce nom de Jupiter , l'archange Michel s'indigne , et lui apprend que Jupiter est déchu de l'Olympe. Prométhée ne le veut pas croire. L'archange lui raconte les changements du ciel et de la terre ; mais Prométhée

a trop souffert pour se laisser persuader facilement ; on sent que la douleur a desséché son âme, et lui a fait une irréparable vieillisse.

Pardonnez aux soupçons ; ils sont fils des tristesses.
 Mais tous les dieux nouveaux sont féconds en promesses.
 Avars du présent, prodigues d'avenir,
 Par le même chemin on les voit tous venir.

Le blasphème erre encore sur la bouche du vieux Prométhée ; mais un miracle va changer son âme. Par un mot Raphaël brise ses chaînes, et Michel tue le vantour qui le dévore. L'âme de Prométhée ne peut cependant se livrer si entièrement à la joie de sa délivrance qu'elle ne conserve une sourde défiance. Comme pour achever de dissiper ses doutes, les dieux bannis de l'Olympe passent devant lui ; ils supplient les archanges de les laisser vivre dans quelque coin ignoré de la terre, et, ne trouvant aucune pitié, ils blasphèment à leur tour contre la dureté des maîtres du ciel ; les archanges les précipitent dans le néant. En se dispersant, les dieux anciens annoncent au dieu qui les écrase une chute semblable à la leur. Quand ils ont cessé de faire entendre leurs imprécations, les archanges enlèvent Prométhée dans le ciel ; le Titan y conserve encore la morsure de la douleur, qui est comme un secret avertissement des nouveaux tourments qui attendent l'humanité dans son infatigable voyage à travers des cieux toujours nouveaux. Un chœur de séraphins, au milieu desquels Hésione, rendue à la vie, fait entendre sa voix, célèbre l'avènement de la foi nouvelle et couronne tout le poème.

L'analyse de cet ouvrage en a suffisamment éclairé la pensée. Considéré sous son aspect le plus général, il offre le tableau du développement entier de l'humanité ; c'est un abrégé des croyances du monde. En regardant plus au fond, on voit clairement qu'il présente l'histoire des douleurs que le doute fait souffrir à l'homme, mais aussi des progrès qu'il lui fait accomplir. Jusqu'à ce jour les poètes qui s'étaient inspirés du Prométhée antique n'avaient jeté au milieu de notre société pleine de trouble que des angoisses nouvelles. Byron, ce Prométhée que l'Europe a vu vivant, a rempli l'air des cris de son désespoir, qui retentissent encore à nos oreilles. Il appartenait à notre nation de pro-

duire un poète qui vint venger l'avenir des blasphèmes qui s'adressent au passé, et de montrer comment le mal est une épreuve qui mène au bien, comment le scepticisme est la transition nécessaire qui conduit d'une foi à une autre foi.

Il y a aussi dans la société actuelle un vice plus terrible que le blasphème : mieux vaut maudire le ciel et le nier que de rester indifférent à ses merveilles, et que de vivre tout entier dans les horizons inférieurs de la terre. L'oubli de Dieu est un mal plus honteux que l'athéisme. Cependant, à l'heure qu'il est, tandis que quelques esprits égarés entre la lumière et la nuit, se tourmentent dans le vide, et, pleins de l'horreur que leur inspire l'obscur solitude où nous marchons, jettent leurs anathèmes à la face du ciel, la foule s'appesantit dans un sensualisme impur, auquel les arts eux-mêmes prodiguent leurs ornements et leurs voiles. Cette insolente ivresse de la boue est odieuse aux hommes qui poursuivent, dans leur isolement, les présages d'un meilleur avenir, et bien souvent elle porte le découragement dans leur cœur. A tous ces esprits purs et élevés le poème de M. Edgar Quinet apparaîtra comme un rafraîchissement salutaire; ils y pourront voir l'incapable protestation de l'esprit humain contre toutes les puissances matérialistes; ils espéreront que la série des hymnes du doute étant définitivement close par ce chant d'espérance, toutes les facultés poétiques dispersées jusqu'à ce jour dans des œuvres fragmentaires se concentreront dans la méditation des grandes choses que notre nation a accomplies, et songeront à élever des monuments dignes de sa gloire.

Il y a dans la forme de ce poème autant de sérénité et d'élévation que dans la pensée qui l'a inspiré; comme l'idée est entièrement étrangère aux créations sans espoir et sans foi avec lesquelles on berce aujourd'hui l'indifférence publique, le style aussi est exempt des bizarreries et des prétentions pénibles par lesquelles on tourmente notre langue. M. Quinet a visité la Grèce, et il a voué aux débris de sa littérature et de ses arts un culte pieux, qui a donné au poème que nous venons d'analyser un délicieux parfum de calme et de simplicité. Plein d'admiration pour les beaux monuments de notre littérature, il a trouvé en eux le secret de cette alliance du génie antique et du génie moderne qu'il voulait réaliser. La littérature française, quoi qu'on fasse, devra toujours sa plus belle gloire à ce vrai senti-

ment de l'antiquité dont elle est, depuis la renaissance, le plus fidèle représentant. L'esprit philosophique qui est la véritable source de sa vie, et qui préside aux destinées de notre nation, établit entre elle et les siècles philosophiques de l'ancien monde des liens qu'on ne détruira jamais. Le mérite de ce Ronsard, dont on a pris le nom dans ces dernières années comme le symbole de la révolte contre les anciens, consiste au contraire dans la dévotion qu'il avait pour eux; et c'est lui qui le premier a renoué chez nous cette chaîne de la grande tradition littéraire qu'on a vainement essayé de briser de nos jours.

La versification de M. Quinet ne ressemble donc en rien au procédé des poètes de notre époque, qui, ne trouvant pas la lumière dans leur esprit, entrechoquent péniblement les mots pour voir s'ils n'en pourront pas faire jaillir l'étincelle sacrée; elle est paisible, simple, je dirai même élémentaire, comme cette belle et naïve civilisation grecque, dont elle a voulu faire renaître les songes parmi nous; elle laisse parler la pensée toute vraie et toute nue. C'est par une grande étude et par un labeur dont il faut qu'on tienne compte, qu'un poète, d'une imagination aussi brillante et aussi prodigieuse, s'est restreint à cette grande sobriété; ayant à sa disposition l'or, l'argent, l'ivoire, et tous les métaux les plus riches, sachons-lui gré d'avoir fait sa statue d'un marbre pur et uniforme.

Sans doute les Grecs lui ont été fort utiles; Homère et Eschyle lui ont donné l'exemple de cette primitive simplicité de contour dont il a fait un usage si inattendu. Mais il a trouvé aussi dans nos auteurs d'excellents modèles, qu'il n'a pas vainement étudiés, et dont il a rajeuni le style. Dans toutes les parties de son poème où le dialogue domine, on sent l'influence de Corneille; c'est ce vers plein, concis, grand et simple à la fois, empreint d'une noble rudesse, et profondément martelé par la pensée. Les récits nous ont rappelé une forme plus souple et plus naïve, ils ont été écrits avec le grand vers de La Fontaine, ce beau vers de Philémon et Beaucis, si grave et si facile dans son allure, et où revivent toute la grâce et toute la simplicité de la poésie antique. Pour les chœurs, M. Quinet en a pris la forme dans Jean-Baptiste Rousseau; mais il a imité les cantates plus que les odes de son modèle, et il a beaucoup moins cherché à prendre un ton général d'harmonie qu'à exprimer, par des

coupes inventées, des idées et des situations différentes. De toutes ces formes, la première lui est plus familière que la seconde, et la seconde plus naturelle que la dernière; il s'est fait avec ces trois manières une sorte de style composite dont il a su ramener les nuances diverses à l'unité.

Nous avons la conviction que l'œuvre que nous venons d'apprécier n'est pas faite pour la vie éphémère des choses qui brillent et qui passent; elle tranche si complètement avec tout ce que l'on fait aujourd'hui, que nous ne saurions prévoir l'accueil qu'elle recevra du temps présent. La pensée profonde qui l'anime lui garantirait l'avenir, quand même la forme dont elle est revêtue ne trouverait pas les esprits bien disposés; dans le temps où nous sommes, c'est une chose rare qu'une idée de la portée et de la taille de celle que nous venons d'examiner. Y a-t-il beaucoup d'ouvrages qui forcent la critique à agiter toutes les questions que nous avons dû soulever à propos de celui-ci, et qui l'obligent à remonter ainsi le cours des âges et la série des créations poétiques? Un poëme dont l'enfantement remue tant de souvenirs dans le passé, n'éveillerait-il pas les échos de l'avenir? Nous ne le croyons pas. Oui, l'avenir ignorera beaucoup de noms aujourd'hui célèbres; mais il connaîtra celui de ce naïf et hardi poëte, qui, chaque année, emporte dans ses forêts l'émotion de tous les tressaillements de notre grande ville, et qui, chaque année, nous rapporte de sa solitude l'œuvre consciencieuse éclosée au milieu du calme de la nature, loin de toutes les passions impures et tumultueuses. Le ver qui rongé les idoles que la foule adore, finira par les réduire en poussière, et l'œuvre de la corruption retournera à la corruption. Mais les grandes idées nées d'un noble cœur sont assurées de ne pas périr; la postérité ne se paye pas de vains sons: c'est dans l'élévation de l'âme et de la pensée qu'elle reconnaît la marque du vrai génie.

H. FORTOUL.

DU

COMITÉ HISTORIQUE

DES ARTS ET DES MONUMENTS

ÉTABLI AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous avons déjà parlé de la nouvelle organisation des comités historiques par M. de Salvandy. D'après l'arrêté ministériel, la commission entière se partage en cinq comités dont l'un, celui des arts et des monuments, est chargé de diriger des recherches sur toutes les œuvres de l'art, d'interroger l'architecture, la sculpture, la peinture, et de leur demander tout ce qu'elles peuvent fournir de renseignements historiques. L'archéologie enfin, dans le sens restreint et usuel du mot, est dans les attributions de ce comité, comme la paléographie dans celles du comité des inscriptions. Nous allons en conséquence dire un mot de l'archéologie avant d'indiquer la série de travaux que le comité des arts doit faire ou diriger, et les résultats que ces travaux obtiendront nécessairement.

L'archéologie fait de l'histoire, ou plutôt prépare des matériaux à l'histoire en observant les diverses formes que l'art imprime aux divers métaux, comme la paléographie fait de l'histoire en s'enquérant des mots et des phrases. L'une étudie la langue qui se parle avec des lignes et des couleurs, l'autre la langue qui s'exprime par des lettres. Toutes deux aboutissent au même but, parce que toutes deux étudient les deux faces d'une même question.

Je ne contesterai rien à la paléographie, je la déclarerai même

une science bien faite , fort avancée , une science à qui ni les Linnée ni les Lavoisier n'ont manqué pour lui donner une classification et une terminologie , ni les Cuvier pour la parler à l'aide de mots ordonnés par une syntaxe.

Il est vrai qu'on serait fort embarrassé de citer un paléographe qui fût de la taille des savants qu'on vient de nommer ; mais ce que les individus ont fait dans les sciences physiques , ce sont les corporations qui l'ont accompli dans cette science historique ; on ne trouve pas un homme , mais une société de génie. L'Académie des inscriptions aurait à raison droit de se fâcher si on lui contestait sa gloire ; elle écraserait le détracteur avec les grands travaux qu'elle a accomplis et ceux qu'elle tient en ce moment sur le chantier. Je m'incline donc devant les paléographes de l'Institut. — Mais l'archéologie est loin d'avoir eu le même bonheur. Ici , point d'hommes , point de corps à grande capacité. L'archéologie grecque , romaine , et surtout l'archéologie égyptienne , auraient sans doute à citer quelques noms éclatants , étrangers à la France , ou nos concitoyens d'un âge antérieur , ou nos contemporains ; mais ces noms eux-mêmes sont ternes sur plus d'un point. Au surplus , j'abandonne l'appréciation des érudits qui se livrent aux antiquités étrangères , parce que j'ai à parler seulement de nos antiquités nationales et du comité qui les étudie exclusivement.

L'archéologie française , qui sera , il faut l'espérer une grande et belle science dans quelques années , est aujourd'hui si misérable , que tous les hommes intelligents s'en moquent et ont le droit de s'en moquer.

C'est que d'abord elle n'est pas faite et n'existe qu'en germe ; car elle n'a ni terminologie pour dénommer les objets dont elle s'occupe , ni classification pour disposer ces objets dans un ordre quelconque. Comme l'enfant qui ne sait pas encore parler , elle en est réduite à se faire comprendre par des gestes , pour ainsi dire , plutôt que par des mots.

L'archéologie est donc une science en enfance et qui ne parle pas encore.

Mais , et ce fait est bien autrement déplorable , les hommes qui se sont occupés d'archéologie en France , sont peu sensés pour la plupart. Je ne parlerai par des phases diverses par lesquelles l'archéologie a passé depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours : elles

sont si nombreuses et tellement chargées de faits, qu'il y a matière pour un curieux volume qui se fera un jour et avec avantage pour la science. Je me contenterai de dire que les objets d'art, les statues et les figures particulièrement, n'ont jamais été vues en eux-mêmes, mais toujours au travers de préjugés et de systèmes religieux, scientifiques et historiques. Les alchimistes du xv^e siècle voyaient dans le sacrifice d'Abraham la transmutation des métaux. Les astrologues du xviii^e expliquaient l'absence ou la présence de la Vierge Marie dans un zodiaque par une intention astronomique; ils appelaient Jésus-Christ le soleil, saint Pierre le taureau, saint Jean les gémeaux. Les mystiques de nos jours vous donnent le sens allégorique d'une ogive, d'un chardon, d'un escargot; les historiens vous expliquent par les croisades la provenance du système gothique que les poètes font venir de la Forêt-Noire ou des Ardennes. Mon Dieu! pourquoi se torturer ainsi l'intelligence ou la mémoire! Qu'on fasse donc de l'archéologie tout bonnement, tout simplement comme on fait de la botanique: avec les seules plantes et les seuls monuments sous les yeux. L'archéologie est une science naturelle aussi, puisque les objets qu'elle étudie sont physiques et palpables. Cuvier a mis la Bible de côté pour faire de la géologie, et a créé cette science qui s'est trouvée ensuite parfaitement d'accord avec la Genèse; pour le moment, renvoyez les textes, et l'histoire, et les systèmes, pour étudier les monuments de l'art, et vous verrez en peu d'années que votre science ne sera pas contredite par l'histoire, comme elle l'a été jusqu'alors, mais au contraire, confirmée par elle et avec beaucoup d'éclat. C'est pour avoir négligé les monuments et ne les avoir vus que les livres à la main, qu'on a fait, jusqu'à cette heure, une besogne archéologique si déplorable. Ajoutez, et je reviens à mon dire de tout à l'heure, que cette perpétuelle contradiction entre l'histoire et les monuments, que cette continuelle torture à laquelle les antiquaires ont soumis leur esprit pour interpréter l'art par l'histoire, au lieu de l'interpréter par lui-même, ont entraîné dans de graves erreurs la plupart des archéologues.

Certains antiquaires, par exemple, ont pris pour spécialité les antiquités qu'on appelle gauloises, ou celtiques, ou druidiques, ou ibériennes, à tort ou à raison, peu importe. Ils ont lu Stra-

bon, César et Tacite, avant d'avoir étudié les monuments ; il eût mieux valu les lire après, car ils ne rêvent que roches druidiques, que tombelles gauloises. Ces panthéistes en archéologie déifient toute pierre naturelle et font des dieux avec les cailloux des champs. Ils ne peuvent rencontrer une roche dans les bois ou les prés, sans l'adorer, la proclamer un monument de la religion druidique, et faire remarquer, avec une horreur toute philanthropique, une rigole encore tachée du sang des victimes humaines immolées au dieu Teutatès. — Par malheur, la rigole est une fente de la pierre, et le sang est une plaque de mousses desséchées et rougies par l'automne, comme celles qui tapissent, dans toute sa hauteur, l'aiguille du mont Saint-Michel, au Puy en Velay, où l'on n'immole pourtant que les blanches hosties de l'eucharistie.

Pour eux, tout monticule qui s'élève sur un terrain plat ne peut être qu'un tumulus gaulois ou franc qui a servi de sépulture à Brennus, à Mérovée, à Clodion-le-Chevelu ; tout ossement fossile, trouvé dans une caverne géologique, a dû appartenir à quelque géant historique des Cimbres ou des Teutons. Mais examinés de près par la science, les os du géant Teutobochus ont été reconnus, il y a bientôt un an, pour être ceux d'un mastodonte ; M. de Blainville en a même dit l'espèce. — C'est ainsi qu'on montre au musée de Dijon une pierre creuse qu'on avait prise, pendant cent cinquante ans, pour un peulvan et un taurobole antique, et qui n'est qu'un tronc chrétien où les bonnes femmes jetaient liards et deniers pour l'entretien de l'église et les pauvres de la paroisse.

Quant aux antiquaires qui étudient nos antiquités romaines, même chose à dire : l'histoire leur trouble la tête. Je ne nie pas que sur notre sol les Romains n'aient jeté quelques monuments de distance en distance ; mais qu'ils les aient semés avec profusion, comme on le dit, qu'ils en aient eu le temps et la puissance, cela n'est pas croyable.

D'ici à dix ans, il faut espérer que nous aurons rendu à nos pères la plupart de ces monuments qu'on attribue aux Romains. Déjà les archéologues sceptiques demandent d'autres preuves que celles données jusqu'à ce jour pour déclarer qu'un monument n'est pas français. L'appareil ne suffit pas pour caractériser un édifice, et c'est par l'appareil seulement

qu'on a reconnu jusqu'alors les constructions romaines.

Pour les antiquaires chrétiens, à part une dizaine que tous nous proclamons nos savants, nos intelligents, nos honorables maîtres, ils tombent dans les mêmes erreurs que les autres; aveuglés par l'histoire, par le mysticisme, par les systèmes, ils veulent rendre compte de l'art chrétien, où ils ne voient, ne sentent et ne comprennent rien. J'en connais un malheureux que le mysticisme a rendu complètement fou.—On voyait à Charenton, il y a quelques années, un homme qui se croyait le carillon de Dunkerque. Le pauvre fou allait et venait nuit et jour dans sa cabane, de seconde en seconde, comme le balancier d'une horloge; il sonnait les heures, les quarts, les demies, les trois quarts; avant chaque heure, il carillonnait des pieds, des mains et de la tête, l'air si connu de tout le monde. Il ne put tenir longtemps à pareille fatigue, car il ne s'arrêtait pas plus qu'une horloge bien montée. Une nuit, après avoir sonné le dernier coup de onze heures, il tomba mort d'épuisement.—L'antiquaire dont je vous parle est passé à l'état de ce carillon humain. Persuadé qu'une cathédrale est un mythe de pierre, un système moral bâti, il cherche et trouve une intention dans les proportions d'une église, une idée dans sa direction, une pensée dans sa forme, tout un traité de théologie dans les assises qui montent des fondations à la pointe des clochers. Puis, renouvelant la magnifique légende de je ne sais plus quelle sainte, qui, une nuit, vit son cœur se dilater et se modeler en forme de sanctuaire où Jésus-Christ lui-même disait la messe, il s'est cru pétrifié et transfiguré en cathédrale. On rencontre dans les rues un homme long, maigre, pâle de figure, à l'œil cave, étendant ses bras en croix comme la nef transversale d'une église, inclinant la tête sur l'épaule gauche, comme on s'imagine que Notre-Dame de Paris penche son chevet vers le nord, parce que Jésus-Christ mourant laissa tomber douloureusement sa tête; cet homme, c'est notre antiquaire chrétien, à qui l'exagération du mysticisme archéologique a troublé la raison. Il se croit cathédrale. C'est déplorable de voir une intelligence, remarquable assurément, ainsi ruinée par une erreur. Et malheureusement cette maladie est contagieuse, car tous les antiquaires chrétiens en sont plus ou moins sérieusement atteints. Faut-il parler encore de ces antiquaires si nombreux qui vont recueillir les

traditions plus absurdes l'une que l'autre pour faire de l'archéologie, et qui, voyant à Notre-Dame de l'Épine des anneaux de fer scellés contre une muraille du xv^e siècle pour attacher les ânes le jour de la fête, croient, sur la foi des traditions, que ces anneaux ont été placés là pour attacher les chevaux d'Attila, le grand héros épique de la Champagne; qui, voyant sur la route de Châlons à Troyes de la pierre calcaire cylindrique comme un humérus et veinée de silex noirâtre, croient que ce sont les os calcinés de ces milliers de Huns tués par les Romains; qui, sur le plan d'une abbaye, voyant indiquée par le nom de salle des morts une pièce contiguë à l'église, et où les cadavres encore chauds étaient apportés comme cela se pratique à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il y a un refroidissoir pour un pareil usage, lisent *salle des Maures*, préoccupés qu'ils sont par les traditions orientales, et pensent que cette pièce était en ogive comme l'Alhambra et les Alcazars mauresques?—Quelques antiquaires, enfin, usent leur vie sur des vétilles, et passent leurs plus belles années à disserter sur des niaiseries, comme autrefois les antiquaires païens sur les cornes de la biche chasseresse, sur les yeux sans prunelles du bel Antinoüs, sur les sandales de Jason; ils dessinent et mesurent pour la millième fois deux ou trois colonnes d'un monument ruiné, tandis que des édifices immenses, solides, entiers, n'appellent pas une minute leur attention. Ils s'obstinent à déchiffrer le seul mot qui reste d'un manuscrit complètement effacé, et détournent les yeux d'un grand ouvrage auquel pas une lettre ne manque.

Ce sont toutes ces causes réunies qui ont jeté de la déconsidération sur l'archéologie; car on rend une doctrine, une science, une institution, responsable des vices et des folies de ceux qui la prêchent, l'étudient ou la fondent. Mais ces causes diminuent chaque jour en nombre et en intensité. L'archéologie bégaye déjà, si elle ne parle pas encore, et certains archéologues commencent à oublier l'histoire et les traditions; ils renoncent aux systèmes et aux mythes, ramassent des monuments importants et non des miettes archéologiques, et veulent faire de l'archéologie une science aussi rigoureuse, aussi positive qu'une science naturelle. C'est alors qu'elle rendra d'immenses services et qu'on ne lui contestera plus son utilité.

On peut indiquer d'avance les services qu'elle est appelée à

rendre, et signaler son importance, surtout sous le rapport historique.

Prise de haut, l'archéologie est une noble science, qui fournit à l'histoire morale et politique, à l'histoire des arts libéraux et des arts industriels, à l'histoire physique et à l'histoire intellectuelle, la plupart des matériaux où elles vont puiser leurs faits. Comme on a contesté, comme des historiens contestent encore ces résultats, qu'on me permette de m'y arrêter quelques instants.

Sans l'archéologie, que saurait-on de l'histoire de l'Égypte, si ce n'est les fables racontées par Hérodote et les hiéroglyphes burinés par Sanchoniaton? Avec l'archéologie on a refait une grande partie de l'histoire des Égyptiens; on connaît déjà les mœurs de ce peuple, on est au courant de son industrie, on possède rectifiée la liste de ses rois, et cependant nous ne sommes encore qu'au bord de la science, nous avons à peine étudié les obélisques et les pylones qui en gardent l'entrée. Il en sera de même et mieux encore, assurément, pour l'archéologie chrétienne; car on n'aura pas affaire, comme en Égypte, à des hiéroglyphes qu'on peut craindre de ne pouvoir jamais déchiffrer. D'abord elle donnera à l'histoire politique ou extérieure des faits d'un haut intérêt. Ainsi dans la cathédrale de Sens et dans celle de Chartres, un vitrail raconte la vie de saint Thomas Becket, depuis sa nomination à l'archevêché de Cantorbéry jusqu'à sa mort. La verrière de Sens, particulièrement, est d'une extrême importance; car, presque contemporaine de Becket, elle est encore chaude, pour ainsi dire, des passions politiques et religieuses que ce grand homme avait soulevées; puis elle est dans une ville habitée par le saint, où il a prêché (un médaillon de ce vitrail le représente en chaire parlant au peuple, avec cette légende : *Prædical populum*), où il a laissé sa mitre, son aube et sa chasuble, qu'on garde précieusement dans le trésor, et qu'on montre aujourd'hui encore aux voyageurs. Cette verrière est un pamphlet contemporain en faveur de Becket contre le roi d'Angleterre. Je ne connais pas beaucoup de manuscrits historiques qui aient cette importance; aussi M. Augustin Thierry, qui, dans sa *Conquête des Normands*, a reproduit avec tant de chaleur ce drame tragique qui se noua en France et se dénoua en Angleterre par la mort affreuse du héros, va-t-il

Illustrer la nouvelle édition de son bel ouvrage par quelques tableaux empruntés à ce vitrail. A Troyes, cette ville si riche en peintures sur verre de toutes les époques du XIII^e au XVII^e siècle, car ses dix églises en sont remplies, une autre fenêtre raconte la jeunesse de saint Louis et la régence de la reine Blanche. Ce n'est pas sans intérêt qu'on voit, dans la ville du comte Thibaut de Champagne, la révolte, puis la soumission de ce noble troubadour, de ce turbulent amoureux de Blanche de Castille. Sur un autre vitrail de la cathédrale est peinte toute l'éducation de saint Louis par sa mère, qui, en vraie bourgeoise, lui apprend à lire, comme autrefois sainte Anne à la Vierge. Une des fenêtres de la Sainte-Chapelle de Paris représente la translation de la couronne d'épines achetée par saint Louis aux Constantinopolitains. On voit les différentes stations que la précieuse relique fit de Sens à Paris, et l'échafaud de la porte Saint-Antoine d'où l'évêque la montra au peuple. De Suger, ce grand abbé qui ne fit pas de miracles comme saint Bernard, qui ne fut pas canonisé comme lui, mais qui aimait les arts que Bernard détestait, qui décora comme un palais céleste la grande basilique de Saint-Denis, tandis qu'il s'était réservé pour lui une pauvre cellule longue de six pieds et large de quatre, qui déconseilla la malheureuse croisade dont Bernard fut le boute-feu, qui gouverna la France avec tant de fermeté et de sagesse en l'absence de Louis VII; de Suger nous n'avons d'autre portrait qu'une petite figure en pied, où il s'est fait représenter à genoux, priant la Vierge, avec cette légende : *Sugarius abbas*. Je ne parle pas de la tapisserie de Bayeux connue de tous, et où la conquête d'Angleterre est brodée avec des détails si intéressants. A Carcassonne, dans l'église de Saint-Nazaire, un bas-relief représente l'un des plus tragiques épisodes militaires de la guerre des Albigeois. A Notre-Dame de Reims, tous les vitraux de la nef représentent superposés les rois de France et les archevêques qui les ont sacrés. L'un de ces rois tient un glaive, tandis que les autres ont un sceptre à la main. C'est Charlemagne (son nom y est : *Karolus*), et ce glaive, c'est la *Joyeuse* qui coupa ou ordonna de couper la tête à quatre mille cinq cents Saxons en un seul jour, et qui prend ici une terrible signification. Cette série d'archevêques n'est-elle pas plus intéressante que ces froides listes écrites sur parchemin, renfermées dans des diptyques que

l'on ouvrait sur l'autel au moment du canon de la messe, et dont plusieurs sont conservés à la Bibliothèque royale ?

Et les tombeaux, si nombreux en France, ne sont-ils pas chacun une feuille importante de notre histoire, depuis les simples dalles tumulaires qui couvrent, comme à Notre-Dame de Rouen et Saint-Remi de Reims, des cendres royales, jusqu'aux monuments de Saint-Denis, où quelquefois, comme aux tombeaux de Louis XII et de François I^{er}, c'est une portion entière de la vie du prince, qui est sculptée en relief ou en bosse sur toutes les parois ? Il n'y a pas que des tombes royales : chaque ordre de l'État, les nobles, les clercs et les plébéiens, faisait sculpter son histoire sur un monument qui abritait ses restes. Et tant d'édifice écussonnés du blason des rois et des seigneurs ecclésiastiques et séculiers, ou même des bourgeois parvenus, comme on en voit en si grand nombre à Saint-Nizier de Lyon, ne sont-ils pas autant de sources où l'on devrait puiser pour refaire au complet le grand armorial de France et redresser de nombreuses généalogies ?

Je ne donne que des indications, je ne rappelle que peu de monuments ; mais ce que je viens de dire prouvera suffisamment que nos édifices chrétiens regorgent de faits de l'histoire proprement dite, de l'histoire extérieure et politique. — Mais encore et surtout l'histoire morale, intellectuelle, industrielle, coule à pleins bords dans les églises de toutes les époques, dans les châteaux féodaux, dans les constructions civiles du x^v^e et xvi^e siècles. Un monument raconte aussi bien que les livres imprimés ou manuscrits des faits en grand nombre et de toute nature.

Par exemple, l'histoire de France, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au x^v^e, se partage, quant aux personnes qui en ont occupé la scène et quant aux idées qui ont fait ou modifié les événements, en quatre périodes très-distinctes. A la première, c'est le clergé, c'est le pouvoir sacerdotal qui domine. C'est lui qui, du cadavre de la puissance romaine, fait sortir la nouvelle civilisation chrétienne. Les grands hommes d'abord sont les évêques, et ces évêques sont, pour ainsi dire, des chefs de dynastie, car l'un, saint Martin, fait de Tours la capitale des premiers Mérovingiens ; l'autre, saint Remi, fait de Reims et de Laon le siège des derniers Mérovingiens et des premiers Carlovingiens. Le clergé oppose à la fureur d'Attila, ici sainte Geneviève, là

l'évêque d'Orléans, ailleurs celui de Troyes, et Attila recule. Après avoir chassé les barbares, après avoir organisé la Gaule, le clergé appelle les Francs pour leur faire administrer le pays qu'il vient de convertir ; il baptise Clovis, il canonise Clotilde. Il ne remet pas, cependant toutes les affaires temporelles aux leudes, il n'abdique pas au profit des séculiers ; car il s'introduit dans les assemblées politiques, et reste ainsi maître de la Gaule, dont il a fait les idées et dont il règle les actions. Mais sa puissance se coucha après une course triomphale qui dura près de cinq cents ans. Quand Charles Martel eut dépouillé les prêtres pour enrichir les soldats, et que le guerrier chanta la messe en mettant la chasuble par-dessus la cuirasse, le clergé, qui avait fait son temps, céda la place à la noblesse. Ébroïn blessa la puissance hiératique à mort en tuant saint Léger, son rival.

C'est à Charlemagne que commence ce second acte du drame de notre histoire. Les Carlovingiens sont de souche ecclésiastique : leur ancêtre est un évêque de Metz, c'est vrai ; mais Charles Martel d'un côté, et Charlemagne de l'autre, paraissent, l'un dans sa vie publique, l'autre dans ses mœurs privées, oublier leur origine. Le prêtre régnera encore, mais ne gouvernera plus ; il se fera renvoyer dans ses cloîtres, comme un intrigant, avec Adalhard et Wala, lorsqu'il voudra retremper ses mains aux affaires publiques ; tandis que le pouvoir militaire, la noblesse, s'organisera par la féodalité, deviendra puissante par la hiérarchie, imposera des lois même à l'autorité sacerdotale. Quelques grands hommes de cette époque sont encore des saints, comme Guillaume, le grand saint du Midi, comme Angilbert, le saint du Nord : mais ils seront saints après coup, subsidiairement et après avoir été d'abord et surtout des héros laïques. Et même, en leur qualité de saints ; ils inspirent quelque peu de pitié : voyez leurs légendes ; tandis que, comme héros, ils sont redoutables et magnifiques : voyez les poèmes qui parlent d'eux. Louis le Débonnaire est forcé d'abandonner aux nobles toutes ses propriétés, et de se ruiner pour les enrichir. L'hérédité des fiefs se constitue ; Charles le Chauve signe celle des comtes. La noblesse s'organise, se rive au sol, s'attache à la terre, s'incorpore au pays. Elle impose son organisation même aux ecclésiastiques, car saint Benoît d'Aniane hiérarchise ses moines comme la noblesse ses vassaux, car Grégoire VII

soumet tout le clergé à une sorte de discipline militaire. La noblesse, dans l'apogée de sa force, conquiert l'Angleterre à la tête d'un bâtard; elle conquiert la Sicile, et donne asile au terrible Hildebrand, qui fut heureux d'être recueilli par elle.

Mais la noblesse devait finir comme avait fini le clergé; elle devait laisser la place à un autre personnage. Déjà ce nouvel acteur se fait pressentir dans les chefs des deux grands pays européens : les Plantagenets qui sont rois d'Angleterre, et les Capets rois de France, descendant les uns d'un bourgeois de Rennes, les autres, selon Dante, d'un boucher de Paris. Le bourgeois va régner.

Les croisades furent plutôt un mouvement communal qu'un mouvement féodal : les bourgeois s'enrôlèrent sous Pierre l'Hermitte et sous Gautier sans Avoir, et ce fut après réflexion que les nobles voulurent prendre part à cette grand impulsion. Mais quand même on laisserait les croisades à la féodalité, d'autres symptômes n'annonceraient pas moins la puissance imminente du bourgeois.

D'abord les villes se soulèvent contre le brigandage des seigneurs et réclament la liberté; les unes achètent, les autres emportent des droits. Les curés des communes et les bourgeois des villes, bannière en tête, accompagnent le roi dans ses courses contre les tyrans féodaux. Saint Louis promulgue ses établissements contre la féodalité et oppose au pape la Pragmatique-sanction; le clergé et la noblesse, solidaires l'un de l'autre, à cause de leur puissance passée, sont soufflés sur la joue de Boniface VIII et brûlés avec les Templiers; tandis que le bourgeois se fait instruire à l'université de Paris, apprend le droit romain, traduit la Bible et les Institutes dans sa langue vulgaire, et chasse le latin sacerdotal et féodal avec cette langue française, honnie jusqu'alors, et qu'aujourd'hui il impose à tous. Il réclame la liberté de la pensée par la bouche d'Abeilard, et par ses légistes s'empare de toute l'administration financière et politique du pays.

Le clergé recula devant la noblesse; la noblesse céda au bourgeois; le bourgeois s'écarta pour laisser passer le peuple qui, à son tour, prit en main l'autorité politique. Il annonça sa prise de possession par des actes atroces, par le massacre des

juifs et des lépreux, accusés d'empoisonnement, comme à l'époque du choléra furent accusés et massacrés plusieurs malheureux. Jean le Bon, roi populaire, dégrade les petits seigneurs et les bourgeois en leur offrant de l'argent pour le service de son armée permanente; il en fait des valets à ses gages. Au contraire, il élève le peuple en le poussant dans les états généraux de 1356. Le peuple, de moitié dans les affaires politiques (sur 800 membres il y était pour 400), s'empara bientôt de la totalité de ces affaires, car toute la noblesse se retira des États. Alors Marcel est roi de Paris, roi du peuple. Marcel tué, le peuple de Paris est paralysé pour un moment, mais celui des campagnes s'agite; le Jacques Bonhomme s'arme de socs de charrue, de pioches et de hoyaux, et fend la tête de ses tyrans. Il est bientôt forcé de rentrer chez lui, mais il en sortira une autre fois plus énergique et plus violent encore dans les sanglantes querelles des Bourguignons et des Armagnacs. Il saisit le couperet du bourreau Capeluche, le couteau de l'égorgeur Caboche, le rasoir du barbier Jean de Troyes, pour écorcher, égorger, dépecer ce qui reste encore de nobles; la populace massacre les Armagnacs dans les prisons. Puis vient Louis XI, qui s'habille pauvrement, qui aime les petites gens, qui d'un laquais fait son héraut, et d'un barbier son favori; qui saigne à blanc la veine des nobles. Puis vient l'imprimerie, qui reproduit et multiplie à bon marché pour le peuple ces riches manuscrits réservés aux riches jusqu'à présent, aux nobles et aux clercs; puis le canon qui perce les cuirasses et les poitrails bardés de fer du chevalier et de sa noble monture. Enfin Louis XII, le père du peuple, ferma cette période que Jean le Bon, si cher au peuple, avait ouverte. Il semble que les noms aient ici une signification: Charles est nommé le grand par la féodalité, Louis est appelé le gros par les gras bourgeois de son temps, Jean est appelé le bon par les plébéiens qui retrouvent un père dans Louis XII; Charlemagne ouvre l'ère des nobles, comme Louis le Gros celle des bourgeois, comme Jean le Bon celle du peuple.

Voilà ce qu'on lit dans les livres; voici maintenant ce qu'on lit dans les œuvres d'art.

L'art de la période qui court des premiers âges chrétiens à Charlemagne se distingue par trois caractères: le choix austère

des sujets et des physionomies, la prédilection pour l'allégorie, et le mépris de la réalité.

De cet art, peu de monuments nous restent en France; mais par ceux que possède la Provence, surtout Arles, Marseille et Saint-Maximin; par les vestiges qui se voient encore dans l'Auvergne et même dans la Champagne, il est certain que cet art était identique à celui qui décorait les catacombes et qui remplit aujourd'hui le musée chrétien du Vatican, identique à celui des plus anciennes basiliques de l'Italie, de Rome particulièrement. Or là, toutes les scènes peintes et sculptées sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est toujours Dieu qui est en scène; l'homme n'y apparaît que comme un accessoire ou comme un instrument dont la Divinité se sert pour prouver un fait ou un dogme. Ce dogme, c'est celui de l'immortalité de l'âme, l'espérance d'une vie meilleure, la foi dans la résurrection. Ainsi Noé sort à mi-corps de son arche et reçoit la branche verte que la colombe apporte à son bec, symbole de la vie rendue à la terre. Abraham va sacrifier Isaac que Dieu rappelle à la vie, en quelque sorte, par la voix d'un ange. Moïse fraie le passage de l'Égypte ennemie à la terre promise par la mer Rouge, ou bien tire l'eau d'un rocher comme Dieu fait sortir la vie de la mort, et enlève l'homme à la terre pour lui faire échanger les pleurs de ce monde contre les joies du paradis. Daniel dans la fosse, les trois enfants dans la fournaise, sont respectés l'un par les lions, l'autre par les flammes, comme le chrétien par la mort. Le Christ ressuscite Lazare, rend la vue à l'aveugle-né, guérit le paralytique et l'hémorroïsse, change l'eau en vin, comme Dieu la mort en vie, la maladie du corps en santé de l'âme. Du reste, peu ou pas de représentations de saints, la Vierge elle-même se montre assez rarement; aucune pensée terrestre, aucun portrait dans cet art: on ne voit que des symboles et que des choses du ciel. Le Christ, qui sera plus tard représenté sous la figure d'un homme ayant un âge humain et mu par les passions humaines, triste, mélancolique, impitoyable dans le jugement dernier; le Christ est là le plus souvent représenté sous une forme idéalisée, à la façon dont les artistes grecs traitaient leurs divinités; Jésus est comme une jeune divinité païenne, un bel Antinous après l'apothéose, un adorable Apollon après son retour dans le ciel. C'est un bel

adolescent de dix-huit à vingt ans, imberbe, à la figure douce, rayonnante, aux cheveux blonds, bouclés, répandus sur les épaules; il est souvent debout sur un monticule d'où s'échappent les quatre sources du paradis terrestre et où viennent boire les cerfs et les agneaux.

A ce point commence l'allégorie, si chérie des premiers chrétiens, qu'ils en abusèrent, et qu'un concile de Constantinople, tenu en 692, l'interdit formellement. Non-seulement Dieu, mais les hommes eux-mêmes, étaient allégorisés à cette époque. Les acteurs des faits bibliques ont été, à la façon de certaines fables d'Ésope, transformés en animaux. Ainsi au fameux tombeau de Bassus, le principal acteur d'un fait est représenté sous la forme d'un gros mouton entouré de petits agneaux : une baguette à la patte droite, ce mouton frappe l'eau du rocher, multiplie le pain et les poissons, change l'eau en vin, ressuscite Lazare. Ailleurs, ce gros mouton est saint Jean-Baptiste, qui met sa patte de devant sur la tête d'un petit agneau plongé dans les eaux du Jourdain, et qui est Jésus-Christ. Ailleurs, c'est Moïse qui, avec ses deux pattes de devant, prend de la main de Dieu les tables de la loi.

C'était un tel besoin d'allégorie, que les chrétiens empruntèrent même aux païens, qui les martyrisaient alors, une partie de leur système symbolique. Le fleuve du Jourdain est souvent représenté comme un fleuve antique, en vieillard couronné de plantes aquatiques, à barbe limoneuse, armé d'un sceptre de jonc, et accoudé sur son urne, d'où s'épanche la source. Le soleil est un homme ailé, la tête ceinte de rayons; la lune est une femme en buste, posée sur un croissant; le ciel est tantôt un vieillard, tantôt un beau jeune homme nu, étendant en arc-en-ciel ou en forme d'horizon un voile azuré. La lune, c'est Diane; le ciel, Uranus; le soleil, Apollon. — Voilà donc tout un art austère qui ne représente que des sujets religieux, et les habille de la forme allégorique la plus opposée à la réalité; il se moque de la réalité historique et de la réalité naturelle. De la nature, presque pas de traces, ou bien elle est empruntée à l'art du paganisme, comme les oiseaux, les couronnes, les palmes, les arbres, les fruits, les feuilles de lierre, les rinceaux de vigne, les dauphins; ou bien elle est absurde. Ainsi l'arche d'où Noé sort le haut du corps est un baquet tantôt carré, tantôt rond, où il a bien de

la peine à trouver de la place même pour lui seul. Les personnages qui ne sont ni Jésus, ni les apôtres, ni les principaux acteurs des scènes, mais ceux pour lesquels Jésus fait des miracles, sont bien au-dessous de la grandeur naturelle, comme le paralytique ou le Lazare qui, pour un Christ ou un apôtre de six pieds, auraient à peine un pied et demi.

De l'histoire on n'a pas le plus mince souci, ou plutôt on la regarde avec un mépris profond. L'Évangile dit positivement que les mages offrirent au petit Jésus de l'or, de la myrrhe et de l'encens; eh bien ! sur les sarcophages antiques, sur les vieilles mosaïques ou fresques, l'un de ces rois apporte une couronne de roses, l'autre une corbeille de gâteaux, l'autre des colombes ! Le lierre sous lequel Jonas se mit à l'abri du soleil s'est, dans cet art, changé en cucurbitacée, et des melons d'eau pendent sur la tête du prophète, ordinairement tout nu. On cherche inutilement sur le front de Moïse les cornes lumineuses que les âges postérieurs, plus amis de l'histoire, n'ont eu garde d'oublier. Élisée lui-même, dont la calvitie fut si fatale à tant de pauvres petits enfants, est représenté chevelu. L'idée est la seule chose qui préoccupe; on lui sacrifie l'histoire jusque dans la disposition des sujets, car la Bible s'enchevêtre dans l'Évangile, comme l'Évangile dans la Bible.

Enfin, et le type des figures, et le choix des sujets, et la manière de les représenter, indiquent une époque grave, austère, où tout parle de Dieu, où l'intelligence exercée du prêtre et du chrétien va plus loin que la réalité qu'elle méprise ou qu'elle transfigure.

Mais bientôt l'allégorie se sauva devant cette réalité si dédaignée. De tous ces agneaux représentant les fidèles et les apôtres, le seul agneau de Dieu ne disparut pas totalement, et encore Jésus-Christ se montra plus souvent en homme, et en homme réel, non en homme dieu, que sous la forme de l'animal qui symbolise la douceur. On est à l'époque féodale où l'on songeait plus aux choses de la terre qu'à celle du ciel, où l'intelligence était soumise par la force, le prêtre par le noble; aussi l'homme se fait peindre et sculpter à côté de Dieu, et la hiérarchie qui classe seigneurs, vassaux, vavassaux et serfs dans la société, se lit parfaitement dans les œuvres figurées.

Une curieuse peinture du cimetière souterrain de Saint-Valentin à Rome représente la Visitation, Jésus emmailloté dans la crèche, Jésus en croix, ayant sa mère et le soleil à sa droite, saint Jean et la lune à sa gauche. Certes, les premières époques chrétiennes n'auraient pas voulu humaniser leur Dieu jusqu'à l'emmailloter dans la crèche, et l'attacher à la croix pour qu'il y mourût entre sa mère et son ami, devant le soleil et la lune, les flambeaux de la nature; la Visitation aussi était une scène par trop domestique pour l'époque sacerdotale. Le père éternel, qui, dans les catacombes, montre seulement sa main hors des nuages, sort le bras, quelquefois même le buste, à la deuxième époque: il faut attendre l'époque bourgeoise, et surtout l'époque plébéienne, pour voir Dieu tout entier en chair et en os, habillé en pape ou en empereur.

L'époque féodale hiérarchise dans l'art comme dans la société. A la période précédente, les personnages sont assez confondus, peu distincts les uns des autres; l'époque féodale met un nimbe autour de la tête pour distinguer les saints; elle le croise pour faire reconnaître Dieu; elle orne de perles ceux de la Vierge et des anges pour les séparer des autres personnages. Le nimbe est pour le saint ce que l'épaulette est pour le soldat: c'est à l'épaulette qu'on distingue le général du colonel, le chef de bataillon du capitaine; c'est au nimbe qu'on reconnaît Dieu, la Vierge et les autres saints. On met les pieds nus aux apôtres pour les distinguer de la foule des saints qui sont toujours chaussés. Cette époque traduit, commente, sculpte sur la pierre la hiérarchie des anges de saint Denis l'Aréopagite; et l'ordre politique qui s'établit sur la terre s'introduit même dans le ciel. Non-seulement le nimbe est un moyen de hiérarchie, non-seulement les apôtres, confondus jusqu'alors, au moins dix sur douze, se distinguent par leurs attributs; mais les diverses classes de la société ont des costumes différents: la religieuse diffère de la séculière pour le vêtement; la tiare n'appartient qu'aux papes, le pallium qu'aux archevêques, le manipule est surtout réservé aux diacres, et les textes même vont jusqu'à dire que le chevalier porte son épée autrement que le soldat. Hincmar combat toute sa vie pour établir la suprématie du métropolitain sur les suffragants, et le pape se déclare alors le chef de l'Église. Le blason aussi va désigner invariablement les

familles , comme plus tard les bannières désigneront les corporations.

Puis les monuments , si sobres de portraits et de figures humaines à l'époque romane , se chargent d'êtres humains à l'époque où nous sommes. Ainsi , sur les portes de bronze de la cathédrale de Bénévent , est ciselé le portrait de l'archevêque métropolitain , entouré de ses vingt-quatre suffragants : ainsi une mosaïque du Triclinium , au palais de Latran , et qui date de 797 , montre d'un côté Jésus-Christ donnant à Constantin un étendard , et de l'autre , saint Pierre remettant une bannière à Charlemagne.

Le noble se fait donc peindre par l'art chrétien , mais il fait représenter aussi ses mœurs dans toute leur brutalité. A étudier l'art figuré de cette époque , on voit bien qu'on est sous le règne de la force.

A la cathédrale d'Autun , l'archivolte du grand portail représente les signes du zodiaque et les travaux de chaque mois ; en mai les gémeaux ne se montrent pas sous la figure de ces deux petits enfants tout nus qui s'embrassent ou jouent dans la prairie , au milieu des fleurs , comme nous les voyons d'ordinaire , mais sous celles de deux adolescents , âgés de dix-huit ans , dans toute la vigueur physique , dans toute l'humeur guerrière , et tenant chacun une lance où flotte superbement un étendard.

L'art anima les chapiteaux et les modillons , qui ne s'étaient encore revêtus que d'ornements végétaux. Les artistes , inspirés par les mœurs féodales , donnèrent carrière à leur imagination brutale : ils ciselèrent , sur ces modillons et chapiteaux , mille formes bizarres , mille figures grimaçantes , humaines , bestiales ou composées de l'homme et de la bête , quelques-unes sérieuses , le plus grand nombre satiriques ou grotesques , et plusieurs indécentes. C'est d'alors que date cette sculpture populaire et dévergondée , interrompue durant les XIII^e et XIV^e siècles , mais reprise aux XV^e et XVI^e avec de nombreuses amplifications. On voit déjà des singes racler du violon , des truies pincer de la guitare , des ânes souffler dans des flûtes de Pan. Pour pendant à ces bouffonnes imaginations , un évêque à figure hébétée , coiffé burlesquement de sa mitre , est pilorié à un modillon entre une femme qui lui fait des mines et un singe qui lui racine au nez. La barbarie morale se traduit par l'art. Des églises de cette

époque, historiées à plus de cent ou cent cinquante chapiteaux, ne présentent souvent pas une seule scène de douceur, pas un seul Christ faisant quelque miracle de compassion comme tous ces beaux et jeunes Jésus des Catacombes de Rome et des Aliscamps d'Arles. Partout ce sont des démons effroyables qui tourmentent, rôtissent ou font bouillir des damnés; qui, en ricanant, traînent pécheurs et pécheresses devant Dieu ou devant des moines, pour qu'ils soient jugés impitoyablement. Des serpents rongent les parties génitales à des damnés, ou tétent les seins d'une femme libertine; des démons étranglent des hommes en riant, ou les cassent en deux par le ventre comme un bâton de fagot. Quand Satan n'est pas triomphant, il est terrassé par saint Michel et fouaillé par des anges inférieurs. On ne voit partout que scènes de violence, de mort et de carnage: ce sont des oiseaux qui tuent des reptiles, des oiseaux qui se battent entre eux et se dévorent les yeux, des hommes qui se tirent aux cheveux, s'assomment à coups de poing ou de bâton, des armées qui s'exterminent.

Quand les sujets sont empruntés à l'histoire, c'est David qui scie le cou à Goliath, c'est Absalon, les cheveux pris dans les branches d'un arbre et tué par Joab. Sur près de six cents figures — 577 — qui historient les chapiteaux de la grande église de Vezelay, il n'y a qu'une scène de compassion: un moine s'adresse à un malheureux qui subit l'épreuve du feu et lui dit: *Spera*; mais pour balancer ce mot, un autre moine lui crie: *Pave*.

Il y a plus, la même brutalité envahit jusqu'aux sujets bibliques, et l'ange ministre de Dieu, Dieu lui-même, qui devrait toujours être impassible, s'abaisse jusqu'à la passion la plus grossière. Ainsi Notre-Dame-du-Port, à Clermont, dont la sculpture est au moins contemporaine de la tapisserie de Bayeux, si elle ne lui est antérieure, montre sur un chapiteau du sanctuaire la désobéissance d'Adam et d'Ève. Le serpent, monstre gonflé de nourriture, s'enroule autour d'un grand cep de vigne; dans sa gueule, il tient une branche chargée de trois raisins qu'il présente à Ève. Ève, vieille et laide femme à seins pendants, prend ces raisins et en donne à son mari qui en a déjà plein la bouche; — on dirait que la grandeur du péché s'évalue par le nombre de raisins mangés. — Le péché commis, un ange, tenant

à la main gauche un cep de vigne, témoin et cause du crime, prend de la main droite Adam par la barbe pour l'amener devant la vigne et le convaincre de sa faute. Adam fait la plus laide grimace du monde; car, d'un côté, l'ange lui arrache la barbe, et de l'autre, Dieu le saisit à l'épaule avec violence et lui présente un livre ouvert où sa condamnation est écrite pour l'éternité. Adam, ainsi arrêté par Dieu et par l'ange, comme par deux gendarmes, met brutalement le pied gauche sur la cuisse d'Ève, et de la main gauche l'empoigne aux cheveux en ouvrant la bouche pour crier que le coupable, ce n'est pas lui, mais sa femme. La pauvre femme cache sa nudité de la main droite, elle porte la gauche à sa tête en signe de la douleur que lui cause la violence d'Adam, et, ne pouvant y résister, tombe abîmée sur ses genoux. Je ne connais pas de scène plus brutale, plus populacière. Les figures ignobles, les chairs grasses et flasques répondent complètement au tableau moral. Du reste, c'est bien entendu d'exécution et très-adroitement groupé.

Avec la période suivante, les mœurs s'adoucirent un peu, le bourgeois ne frappait pas toujours d'estoc et de taille comme le chevalier; dans la boutique il faut être affable aux chalands pour les engager à acheter; puis le bourgeois reste chez lui, au lieu de courir les aventures par monts et par vaux comme le chevalier; par conséquent il vit en famille, avec sa femme et ses enfants, et cette vie profite à ceux-ci et à celle-là. Aussi M. de Montalembert dans son introduction à l'admirable *Légende de sainte Élisabeth*, et M. Michelet dans le deuxième volume de son *Histoire de France*, ont-ils remarqué qu'au XIII^e siècle la femme règne sur les trônes avec Blanche de Castille, et dans le cœur avec Héloïse et la Vierge Marie. Mais le bourgeois fut arrogant contre les seigneurs, il eut l'insolence du parvenu vis-à-vis de ceux qui ne l'avaient pas remarqué ou qui l'avaient méprisé. Au lieu de courir d'un monument à un autre pour chercher des preuves de cette assertion, nous resterons dans la cathédrale de Chartres, le plus complet monument de l'époque communale en France. D'abord cette église est véritablement dédiée à la femme, car elle est d'une tendresse adorable pour elle et pour les enfants. Un *Massacre des Innocents*, sculpté au portail occidental, représente le drame le plus pathétique de l'amour d'une mère pour l'enfant qu'elle a mis au monde; c'est,

en pierre , le cri sublime de Rachel qui refuse toute consolation , parce que ses enfants ne sont plus. Puis à toutes les hauteurs et dans toute la longueur , au dedans et au dehors , Marie est représentée douze fois tenant et embrassant son enfant divin ; puis les arts libéraux du portail occidental , les vertus cardinales et théologiques , les vertus publiques , les vertus domestiques , les vertus méditatives du portail du nord sont toutes représentées sous la forme de femmes , de femmes fortes et triomphantes dont plusieurs sont couronnées comme des reines , sont protégées du bouclier qui pare les coups , sont armées de la pique qui tue l'adversaire , et de l'étendard flottant au vent et faisant peur à l'ennemi qu'il met en fuite , comme dans les jardins on chasse , avec des épouvantails de paille ou de toile , ces nuées d'oiseaux qui viennent s'abattre sur les plus beaux fruits.

Regardez , à ce même portail du nord , trois statuettes sculptées au piédestal d'une statue colossale de saint , et vous verrez que le bourgeois est plus fort que le prêtre , comme tout à l'heure , au dedans , je vous le montrerai plus fort que le noble. Ces statuettes sont la personnification de trois sciences : l'une représente l'architecte , l'autre l'orateur , la troisième le philosophe.

Le bourgeois de Chartres sécularise la science. Voyez , en effet , ces jolies figures , toutes au regard éveillé : la tête est tout cheveux , le rasoir du tonsureur n'a point passé par là ; les habits sont courts ou mi-longs , comme les portaient les laïques , et non pas longs ou trainants comme les habits du clergé. Il n'y a là ni crosse d'évêque , ni bâton d'abbé , ni chasuble , ni étole , ni visage macéré par le jeûne , ni œil abaissé par l'humilité. La science est sortie du sanctuaire où elle gisait à l'étroit , pour se répandre à son aise dans le monde.

L'évêque , devant la construction d'une église , comme il est représenté sur un vitrail du xiv^e siècle , à Saint-Pierre de Troyes , remet aux mains du laïque et du franc-maçon le plomb et l'équerre. Regardez la statuette de Chartres : le glorieux architecte est barbu , plein de cette force qu'il fallait pour ériger les édifices gigantesques du moyen âge ; sa robe et son manteau lui tombent aux mollets , comme à un noble , car il gagné ses quartiers de noblesse à bâtir cette multitude de chefs-d'œuvre qui couvrent le monde chrétien. Un fragment d'architecture à

la main droite, l'équerre à la main gauche, il rêve à des constructions plus belles encore que celles qu'il a faites déjà.

Certes, c'était beaucoup que d'avoir abandonné aux laïques l'art souverain d'où les autres dépendent, l'art principal dont les autres ne sont que l'accessoire et la broderie, que d'avoir fait passer cet art admirable des frères aux confrères, du monastère à la loge. Mais le bourgeois fit plus encore en sécularisant l'éloquence qui dorénavant ne s'amusera plus à commenter des patenôtres, à redire pour la millième fois les mêmes paroles sur le dogme et la morale du christianisme, mais qui va défendre les droits politiques de la bourgeoisie, rédiger et traduire les lois civiles, rendre des arrêts de jurisprudence, et constituer les parlements en rivalité des conciles. Elle est là toute verte, cette éloquence, sous la forme d'un jeune homme de vingt-cinq ans, entourée de fleurs et de rinceaux de vigne qui tapissent les colonnettes de l'arcade trilobée où elle est debout. Ses pieds foulent l'herbe des champs, et en ravivant ces petites fleurs que le temps a rongées, on serait en pleine prairie de poésie, semée de belles fleurs de métaphores. Cette éloquence, au fond de sa niche embaumée, rappelle involontairement l'ostensoir de la Fête-Dieu rayonnant à travers les pétales qui jonchent le chemin, et les vapeurs de l'encens qui parfument l'air. L'orateur, en effet, est un dieu dans son genre, car il crée à cette époque les droits de la bourgeoisie.

Les bourgeois de Chartres furent plus hardis encore dans leur insurrection contre le clergé, car ils sécularisèrent la philosophie. La philosophie, en effet, c'est, au XIII^e siècle, la science universelle, c'est l'encyclopédie de toutes les connaissances. Parcourez le cadre de la philosophie d'alors, tel par exemple qu'il est tracé dans la Légende dorée, à la vie de sainte Catherine d'Alexandrie, la patronne des philosophes, et vous verrez que ce cadre vraiment encyclopédique embrasse toutes les sciences mathématiques, physiques, naturelles, psychologiques, morales et politiques. Ainsi, la philosophie personnifiée à Chartres dans un bourgeois, dans un laïque, annonce que l'explication de la science universelle n'est plus donnée par le pouvoir du clergé, mais par la puissance naissante du peuple, puisque la philosophie du XIII^e siècle, contemporaine de la sculpture de ce portail, exprime l'idée de tout fait et donne la raison de toutes choses.

Voyez donc cette statuette si bien prise dans ses dimensions et d'expression si énergique ; lisez aux pieds de cet homme debout , vêtu d'habits laïques , sans tonsure , sans soutane , sans aube ni étole , comme je vous ai dit ; de cet homme qui a la tête pesante de réflexions et le corps un peu incliné par la méditation , lisez ces quelques lettres , aussi entières que le jour où le sculpteur laïque les a gravées , tant il a mordu profondément la pierre , tant il avait à cœur de laisser ineffaçable à jamais ce fait énorme ; épelez une à une ces lettres gothiques et vous en composerez ce beau nom : *Philosophus*. Maintenant redressez-vous , et vous verrez , en effet , que c'est bien là le philosophe du XIII^e siècle , pensant malgré l'Église , se moquant des échafauds et des anathèmes , parce qu'il sait que l'avenir est à lui , et que l'avenir est plus fort que le présent.

Le bourgeois règne sur le clergé. c'est prouvé ; entrons maintenant dans l'intérieur de la cathédrale , et nous le verrons régner sur la noblesse. La place d'honneur dans une église , c'est le sanctuaire ; la nef , la croisée , le chœur lui-même , sont inférieurs en dignité à ce saint des saints où Dieu descend tous les jours dans l'eucharistie , et où se dresse le maître , le grand-autel. Eh bien ! tandis que les nobles , harnachés d'armoiries , se pavant sous leurs riches habits , et caracolent à cheval sur les verrières peintes de la croisée et du chœur , les bourgeois les narguent d'une façon comique , du haut des verrières du sanctuaire , car ils s'y sont fait représenter dans les plus humbles attitudes , dans le plus pauvre costume , dans les plus avilissantes occupations. Là ce sont deux garçons boulangers qui portent leurs pains dans une corbeille ; ailleurs , c'est un boucher dans sa tuerie , qui vient de pendre au croc un veau dépouillé et vidé , tandis qu'il se prépare à tuer , du dos de sa hache , un bœuf qui est à ses pieds. Et au-dessus de ces personnages si peu relevés , sont la Vierge tenant l'enfant divin , des anges vêtus d'ailes , des prophètes de l'Ancien Testament , des apôtres nimbés. C'est qu'en effet c'est la place illustre , la place d'honneur , réservée à Dieu et aux personnages qui le touchent de plus près. Le bourgeois de Chartres a donc le pas sur la noblesse ; sans vergogne , il se met dans le sanctuaire à côté de Dieu lui-même.

A l'époque suivante ce n'est pas seulement le bourgeois , mais

le serf et le plus humble prolétaire, qui marchent la tête haute, et qui expriment par l'art de ce temps qu'ils sont arrivés à l'existence sociale, qu'ils ont conquis la vie politique. On pourrait, comme pour l'époque communale, prendre une église modèle, et décrire l'art dont le peuple l'a ornée pour montrer qu'il n'y a là plus rien de sacerdotal, de féodal, ni même de bourgeois ; l'église la plus complète en ce genre, c'est Notre-Dame-de-l'Épine, près de Châlons-sur-Marne. Les mœurs du peuple déteignent partout en ce moment, et tout l'art, la sculpture comme la peinture, l'architecture comme la poésie, se salit à leur contact. Lisez les fabliaux publiés par Méon et Barbazan, et vous verrez combien de mots ces honnêtes paléographes ont été forcés de laisser en blanc pour ne pas effaroucher la pudeur. C'est vraiment d'une crudité révoltante, d'un matérialisme qui dégoûte. Aujourd'hui les plus sales chansons n'approchent pas de cette poésie obscène. Vraiment, lorsque sans distinguer les époques, on parle de la pureté et du spiritualisme de l'art chrétien, de ces temps d'innocence et de chaste naïveté, il y a de quoi hausser les épaules. C'est d'une telle innocence, en effet, que si de nos jours un artiste, poète ou sculpteur, s'avisait de publier et d'exposer les fabliaux et les groupes qui remplissent les manuscrits et les églises du xv^e siècle particulièrement, les tribunaux seraient forcés d'intervenir et de le condamner à la prison. Et encore si ces saletés avaient été reléguées dans un coin obscur, ou appendues aux murailles de la nef ; mais non, comme à l'Épine, c'est au sanctuaire que l'artiste les a intronisées, c'est au grand jour qu'il les a étalées, à ce point qu'un honnête curé s'est cru obligé d'en mutiler plusieurs, parce qu'elles allumaient le sang des jeunes Champenoises de son village. Je ne puis vraiment décrire en détail cet art libertin, car le musée secret de Naples, car plusieurs bas-reliefs antiques aujourd'hui réunis dans la maison carrée de Nîmes ne sont guère plus obscènes. J'en dirai un mot cependant ; mais on me permettra d'en agir comme Méon et Barbazan, et de laisser beaucoup de blancs dans mon énumération. Une gargonille de l'hôtel Cluny, quelques consoles et gargouilles de Saint-Germain-l'Auxerrois, plusieurs mascarons de la tour neuve à la cathédrale de Bourges, l'hôtel de Jacques Cœur, les stalles de Gaillon qui décorent aujourd'hui Saint-Denis, celles de Notre-

Dame de Brou, presque toute la sculpture de l'hôtel de ville de Saint-Quentin, les stalles de la cathédrale d'Auch, donnent des échantillons assez croustilleux de cet art obscène, très à la mode depuis Jean le Bon jusqu'à François I^{er}.

Si tout n'est pas libertin, tout est vulgaire et grossier. A Saint-Quentin, une vieille femme vous rit à la figure et vous regarde avec des lunettes qui lui pincement le nez ; un singe file, une quenouille en main ; un plébéien, le bonnet de fou sur la tête, joue de la nusette, tandis qu'une femme toute nue racle du violon ; un chat remue des morceaux de bois et paraît tirer les marrons du feu ; un fou tient un petit fou dans ses bras, comme un père son enfant ; une femme nue bat son mari, qui n'en peut mais : elle le frappe après l'avoir déshonoré ; un loup portant des ailes de chauve-souris est en admiration devant une figure du Christ ; un cochon mange des glands ; une chèvre tétée par son petit mange quelques feuilles d'arbres ; un prédicateur à figure de lapin, et posant les deux mains sur une chaire, apostrophe deux coqs qui se battent sur un fumier ; un chien, capuchon baissé, monte en chaire aussi et compte sur ses doigts les points de son discours. Là les chiens sont d'un cynisme dégoûtant, et les hommes et les femmes agissent comme les chiens. L'exécution de cette sculpture est aussi lourde, aussi triviale que les sujets sont licencieux ; elle est ronde, molle, opaque, trapue. Dans l'ornementation même, le peuple préfère des choux, des salades, des chardons dont les cochons, les lapins ou lui font leur nourriture, aux nobles feuilles d'acanthé, de laurier, de saule ou de châtaignier. La feuille de vigne se déforme sous sa main, et très-souvent, à son épaisseur, on la prendrait pour une feuille de chou. On aime à représenter des escargots montrant les cornes et bavant sur des plantes, et on sculpe alors des cadavres hideux rongés de vers, comme on en voit un à Notre-Dame de Paris. On décore un tombeau non plus de fleurs, non plus de palmes ou de cordons de perles, comme à l'époque des catacombes, mais de chapelets d'ossements ; des tibias et des humérus se croisent en sautoir, des têtes de mort vous font la grimace ; on reproduit plusieurs fois les danses macabres, où la Mort se présente à tous, depuis la forme d'un squelette jusqu'à celle d'un cadavre qui est encore revêtu de sa chair.

Quand le peuple n'a pu être sale à sa guise, il s'est montré sous un aspect commun et trivial. Il a enlaidi la Vierge et le Christ de cette époque, en donnant à l'une la figure de sa ménagère et à l'autre son propre visage ; il a dégradé les apôtres en les montrant sous des formes vulgaires. Il a matérialisé jusqu'aux objets les plus immatériels. Ainsi le nimbe, cette auréole électrique, cette lueur céleste qui sort de la tête de Dieu et d'un saint, comme les deux terribles flammes qui rayonnaient à la tête de Moïse ; le nimbe se dégrade, s'avilit, se dépouille de sa lumière, se matérialise. et n'est plus, à la fin du xv^e siècle, ainsi qu'on le voit particulièrement sur un vitrail de Saint-Alpin de Châlons et de Notre-Dame de Brou, qu'un chapeau sans ailes qui se pose sur l'oreille comme les élégants des campagnes affectent de porter leur coiffure. Ceci est d'autant plus piquant à Brou, que les Bressannes et les Mâconnaises se coiffent précisément d'un chapeau de velours et de dentelle analogue à ces nimbes du xv^e siècle.

Mais, toute dégradée qu'elle soit en morale et en esthétique, cette époque n'est pas moins digne du plus grand intérêt. D'abord tout fait est histoire, et ces obscénités et grossièretés sont aussi historiques que les plus adorables délicatesses sculptées et peintes dans les catacombes. Puis à cette époque on voit fréquemment représentés sur des vitraux ou des bas-reliefs l'industrie et le commerce du temps : ainsi un pilier qui se dresse dans l'église de Gisors ; ainsi des verrières qui colorent celles de Semur, de Troyes et de Châlons ; ainsi de rondes bosses qui décorent Saint-Pantaléon de Troyes et l'église de l'Épine, montrent des tisserands, des cordonniers, des cardeurs, des tondeurs de draps, des bouchers assommant des bœufs, des bouchers dépeçant la viande, des foulons, des corroyeurs, des charpentiers, des forgerons, des scribes, des tailleurs de pierre, des maçons, des épiciers, des changeurs, des poissonniers, des marchands de draps et de fourrures. Avec les nombreuses figures des arts et métiers dont plusieurs édifices publics des xv^e et xvi^e siècles nous montrent la représentation, on pourrait refaire toute la technologie d'alors et remonter ainsi de siècle en siècle à cette complète technologie peinte au xiii^e dans la cathédrale de Chartres.

Je m'arrête à la renaissance, parce qu'on ne conteste pas à

cette époque la valeur historique de son art ; au surplus la maison de François I^{er}, le château de Gaillon, Chambord, Saint-Germain, les tombeaux de Nantes, de Tours, de Brou, de Rouen, de Saint-Denis, seraient là pour répondre à qui voudrait nier.

Après tous les faits qui viennent de passer sous les yeux, il ne restera probablement pas de doutes sur cette proposition, qu'il y a autant d'histoire dans l'art que dans l'histoire même, et que cette histoire, inconnue et négligée jusqu'à présent, est des plus intéressantes. Cependant il n'est peut-être pas inutile de faire la preuve de la règle posée plus haut au moyen d'une série de monuments qui se montrent dans les quatre divisions historiques que nous avons indiquées. — Les tombeaux forment une classe de monuments sur lesquels l'homme appose le sceau de sa personnalité plus énergiquement que sur les autres, et qui par conséquent laissent percer plus clairement la pensée humaine. Je laisserai de côté les sarcophages, les tombeaux proprement dits, parce qu'il en a déjà été question ; je ne parlerai que des dalles sépulcrales qui pavent encore plusieurs de nos églises. C'est à trois églises, les seules, à ma connaissance, où le dallage, sauf de légères perturbations postérieures, soit réellement ancien, que nous allons nous arrêter, et demander quelques renseignements historiques puisés dans l'ordre où furent disposées les dalles tumulaires. Avant le XI^e siècle, on n'enterrait guère dans les églises que les saints, les évêques et les rois. Avec la féodalité et Grégoire VII, qui hiérarchisèrent tout le personnel ecclésiastique et laïque, les places funéraires, au dedans et au dehors de l'église, furent assignées à telle ou telle classe de la société. Le bas peuple n'a jamais été enterré dans l'intérieur, mais toujours dans le cimetière commun, en plein air, à la pluie. Au XIII^e siècle, le bourgeois ne pouvait encore avoir de tombe que sous le porche, et tout au plus dans les nefs latérales ; à la petite noblesse et au clergé inférieur appartenaient la grande nef et les bras de la croix ; le haut clergé se faisait enterrer dans le chœur ; les grands dignitaires ecclésiastiques et la grande noblesse militaire s'étaient réservé le sanctuaire et les chapelles apsidales. Cette hiérarchie funéraire n'a pas duré longtemps, pas plus longtemps que la hiérarchie politique. Les bourgeois qui étaient entrés dans l'histoire, ainsi que nous avons vu,

firent bientôt irruption du porche et des nefs latérales dans la nef centrale. Un peu plus tard, le peuple lui-même qui n'avait encore été qu'à la porte, glissa quelques-uns des siens dans l'intérieur de l'église. La foule du peuple poussant devant elle les plus petits de la noblesse et du clergé, ceux-ci furent obligés, à leur grand plaisir du reste, d'envahir les places réservées aux évêques et archevêques, aux barons, aux princes et aux rois. Aux xv^e et xvi^e siècles, le scandale fut à son comble et le désordre complet. Il n'y eut plus de places réservées, plus d'endroit privilégié. Pourvu que le mort payât, on ne lui demanda plus sa qualité, on le mit partout où il avait le *moyen* d'aller.

C'est cette curieuse histoire qu'on lit tout à son aise dans les cathédrales de Laon et de Noyon, et dans Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. On voit à quelle époque a commencé le trouble, quelle direction, quel progrès il a suivis.

On voit jusqu'à quel siècle aussi on a enterré invariablement les pieds à l'orient, et à quelle époque, pour faire de la place, cet usage s'est oblitéré, au point qu'on mit les pieds à l'occident et même au midi. A qui saura le lire, ces dalles, considérées même uniquement dans leur disposition, apprendront beaucoup.

Ce n'est pas tout. Jésus-Christ ordonna bien aux apôtres qui les écartaient, de laisser venir les enfants à lui. Échauffés par cette tendresse du Christ, et surtout, il faut bien le dire, par la coutume des Romains, si tendre aux enfants, les premiers chrétiens, ceux des catacombes, élevèrent des monuments funéraires avec la plus touchante pitié à de pauvres enfants morts tout jeunes. Une des inscriptions funéraires, relevée dans les catacombes par Bosio (voyez la *Rome souterraine*), annonce la plus touchante douleur, il est dit : *A notre fils plein d'innocence et de douceur, bon et sage, qui vécut six ans sept mois quatorze jours et neuf heures, Socratianus, son père, et Irénée, sa mère. Qu'il repose en paix.* On voit bien là le chagrin d'une mère qui va jusqu'à compter les heures que son enfant a vécues. Ailleurs, c'est une femme qui fait graver une inscription, avec sa douleur (*insculpi jussit cum dolore suo*), à son mari qui mérita bien d'elle, comme il est dit, et vécut avec elle beaucoup d'années, sans la moindre querelle. Ailleurs et partout ce sont des frères, des sœurs, des enfants, des amis, qui élèvent des monu-

ments à leurs parents , à leurs frères , à leurs sœurs , à leurs amis. On respire une tendresse ineffable dans ces vieilles entrailles de Rome , où il n'y a pas une plainte contre les bourreaux , pas un cri contre les persécuteurs.

Mais ce ne fut pas de longue durée , les paroles du Christ s'effacèrent promptement de la mémoire , la charité se refroidit et se glaça bientôt , les sentiments humains , les affections de la famille se figèrent , et , à partir des v^e et vi^e siècles , le christianisme fut bien loin de caresser les petits enfants comme avait fait son divin auteur. Aussi il n'existe pas , que je sache , un seul tombeau chrétien élevé à un enfant , depuis l'époque dont nous parlons jusqu'au xiv^e siècle , tandis que chez les Romains , à toutes les époques , depuis la république jusqu'à la décadence de l'empire , il y a de très-nombreux et très-touchants monuments de la piété des parents envers leurs enfants morts en bas âge. Je ne rappellerai que le commencement de cette épitaphe du Bas-Empire , que j'ai copiée au Musée de Lyon : *Ego pater Vitalinus et mater Martina scripsimus non grandem gloriam , sed dolum filiorum : tres filios in diebus XXVII hic posuimus.....*—Rien de cela chez les chrétiens ; on dirait qu'ils n'ont jamais perdu d'enfants. Mais à la fin du xiv^e siècle , au fort de l'époque bourgeoise , les sentiments de famille se réveillent , et à Châlons , une tombe de cette époque montre un père enterré entre ses deux filles , jeunes et belles personnes ciselées avec lui sur une seule dalle , l'une à sa droite , l'autre à sa gauche ; une autre dalle montre une mère entre ses deux filles aussi , dont l'une est en costume de religieuse et l'autre en costume de séculière. Sur une autre est ciselée une mère à côté de son fils ; sur une autre , un père tient à son côté gauche , côté du cœur , son jeune fils de quinze ans.—La femme elle-même , à moins qu'elle ne fût reine ou abbesse , n'est entrée que très-tard dans l'église , pour s'y faire enterrer. D'abord elle a passé à l'aide de son mari et sous sa protection , et plusieurs tombes de Châlons nous la montrent ainsi sur la même dalle que le chevalier auquel elle était mariée , et comme s'abritant sous son armure ; puis on a laissé passer la mère et le fils , la mère et la fille , et enfin la femme seule. Alors la femme a pu se faire graver , pour elle , une grande dalle funéraire. A Châlons , il existe plusieurs de ces dalles de femmes seules , nobles et même bourgeoises ; j'y ai vu .

à l'église de Saint-Alpin, une dalle ou la moitié est occupée par un homme qui mourut du vivant de sa femme, à laquelle l'autre moitié de la dalle était destinée; mais cette partie est restée lisse aujourd'hui, et je soupçonne que la dame ne voulut pas se faire enterrer et ciseler à côté de son mari. C'était bien assez, suivant elle, d'avoir vécu beaucoup d'années avec lui sur terre, sans se condamner à passer sa mort toujours avec lui et sous terre. Elle a dû se faire enterrer à part, dans la même église probablement, avec une dalle pour elle seule. Je n'ai pas eu le temps d'aller à la recherche de cette dalle si curieuse.

Voilà comme un même sujet, traité à différentes époques, réfléchit le caractère de ces époques; l'art est comme l'eau, incolore en soi, il reflète le ciel qui est au-dessus de lui, la terre sur laquelle il roule, et les rives qui l'encadrent.

On serait mal venu, j'espère, après tous ces faits, à dire que l'art n'est pas une mine inépuisable de renseignements historiques de toute nature. M. Villemain disait autrefois des romans de Walter Scott qu'ils étaient plus historiques et plus vrais que l'histoire même; je dirais volontiers aussi que l'art est plus vrai et plus historique que l'histoire. M. Michelet a rassemblé, à grande peine, plusieurs textes épars pour prouver que le doute commençait à saisir les âmes, même les plus saintes, du XIII^e siècle, et que saint Louis adressait d'inquiètes questions à son ami Joinville. Ces textes ne reçoivent-ils pas une éclatante confirmation et ne s'éclairent-ils pas de plusieurs œuvres d'art de cette époque? Avant le XIII^e siècle, en effet les sculptures et les peintures représentent Jésus-Christ sortant du tombeau pendant que les soldats qui le gardaient dorment profondément. Comme la foi d'alors était robuste, on n'avait pas besoin, pour croire, que des témoins eussent constaté la résurrection. Mais quand la foi s'affaiblit, quand la raison humaine, émancipée par Abeilard, demanda des preuves, les artistes désormais ne firent plus ressusciter le Christ à l'insu de tous, mais en présence de quelques soldats bien éveillés, et qui purent témoigner de ce qu'ils avaient vu. Sur un vitrail de Saint-Bonnet, à Bourges, Jésus-Christ ressuscite devant cinq soldats qui tous cinq sont éveillés; deux sont comme éblouis, un autre médite sur ce qui se passe, un quatrième est en admiration devant le Christ qui s'envole, et le cinquième, plus dur que les autres, plus

sceptique, celui qui plus tard témoignera plus vivement de ce qu'il a vu de ses yeux, saisit une pique et menace d'en percer Jésus qui lui échappe en montant.

C'est à partir du XIII^e siècle aussi que l'on représente fréquemment l'incrédulité de saint Thomas. Paris, la ville de la raison, et du doute par conséquent, montre à ce qui reste de la clôture qui ferme le chœur de Notre-Dame et aux vitraux de Saint-Étienne-du-Mont, les nombreuses apparitions de Jésus à Madeleine, à sa mère, aux trois Maries, aux pèlerins d'Emmaüs, à saint Pierre, aux apôtres réunis, à tous les disciples assemblés, à saint Thomas, afin de bien constater la résurrection.

Le doute seul ne s'était pas emparé du XIII^e siècle, car déjà même commençait à poindre un germe d'athéisme, et si les textes historiques se taisent à ce sujet, les monuments de l'art parlent très-haut. Il n'y a pas de grandes cathédrales où parmi les vices on n'ait peint ou sculpté l'athée. L'athée à Paris, à Chartres, Amiens, Reims et Rouen, l'athée dans plusieurs manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles, est représenté sous la forme d'un homme mi-nu, battant l'air avec un bâton, ou mordant la queue d'un chien. On l'avilit, on le caricature, parce qu'on en a peur. On le craint, car un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal le représente redoutable, homme à tête puissante, et tenant en main la boule du monde qu'il voudrait bien avaler : le monde ôté, à quoi sert Dieu? Cette curieuse miniature est dans une bible de la fin du XIII^e siècle, elle illustre le psaume de David qui commence par ces mots. *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu.*

Enfin le *sic et non* d'Abeilard, tout important qu'il soit, éclairé et annoté surtout par M. Cousin, ne vaut pas plus à nos yeux que la statuette du philosophe de Chartres. Cette sculpture me révèle l'état des intelligences de l'époque, tout aussi sûrement, tout aussi complètement que le volume in-4^o publié il y a quelque mois. Dans l'art, il y a de l'histoire politique, morale, intellectuelle, industrielle, à prendre à pleines mains. On aura beau fouiller archives et bibliothèques, il n'est pas probable qu'on trouve jamais une encyclopédie analogue au vaste et admirable travail de Vincent de Beauvais. Eh bien! Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame de Reims, la première

surtout, nous donnent chacune une encyclopédie de pierre, distribuée absolument comme celle de Vincent de Beauvais et tout aussi étendue qu'elle, et ces deux encyclopédies qui renferment la personnification caractérisée par des attributs divers de toutes les sciences humaines connues alors, sont encore ignorées presque de tous!

Après ce qui vient d'être dit, ou plutôt montré, pour parler plus juste, il faut conclure que le comité des arts et des monuments n'est pas le moins intéressant des cinq, car c'est celui qui révélera le plus grand nombre de faits importants et nouveaux; il y a toute une science à fonder, l'archéologie nationale, et sa tâche est des plus belles.

Cette tâche, il la comprend. Sachant qu'il a beaucoup à faire, il travaille avec ardeur; il se réunit toutes les semaines. Composé d'hommes homogènes, jeunes ou nouveaux, car tous sont actifs, et aucun ne tient aux vieilles idées qui ôtent aux autres antiquaires la faculté de faire un pas en avant, il marche délibérément à la conquête des idées nouvelles et des faits nationaux. Sa mission est de conserver et d'étudier les monuments de tout âge et de toute nature qui ont poussé sur le sol de la France, depuis les monuments religieux jusqu'aux constructions civiles et militaires.

La conservation des monuments, il l'obtiendra directement par des réclamations énergiques. Le comité ne s'en tiendra pas d'ailleurs à des réclamations auprès les autorités municipales et administratives, locales et générales, pour conserver les monuments menacés; il veut encore les protéger et les illustrer tous, sans aucune distinction. Son plus jeune membre, et l'un des plus zélés, M. Léon Delaborde, chez qui l'amour des arts est héréditaire, a récemment apporté au comité plusieurs inscriptions en relief sur des plaques de métal. Pour dix ou douze francs, on a une inscription monumentale indestructible, et qui contient la valeur de deux pages in-8°. M. Delaborde a proposé d'employer ces plaques pour sauver les monuments de l'indifférence des passants. On choisirait d'abord ceux qui sont exposés aux dégradations; on rédigerait une notice détaillée qui ferait ressortir tous les renseignements historiques, toutes les traditions locales propres à donner de l'intérêt à un édifice, et l'on ferait sceller ces notices, fondues en bronze, dans l'endroit

le plus apparent du monument. Alors l'habitant le plus ignorant sera saisi de respect pour l'édifice qu'on lui recommandera de cette manière, et le voyageur ne sera plus forcé d'accueillir les contes archéologiques que débitent les antiquaires de province sur l'âge et le caractère des œuvres d'art. En peu de temps on ferait ainsi de tous les monuments de la France un musée numéroté et annoté, comme les galeries du Louvre. Le roi se propose, dit-on, d'employer ce moyen pour éclairer de légendes les statues des Tuileries et les tableaux de Versailles.

Une pareille proposition, si utile aux monuments et à la science archéologique, ne pouvait être adoptée qu'avec entraînement par le comité.

Mais quand un monument ne pourra être conservé, soit que le propriétaire, conseil municipal ou individu, s'acharne par ignorance, par cupidité ou nécessité, à sa destruction, soit qu'il tombe de vétusté, le comité des arts enverra un architecte et un artiste relever le plan, mesurer les élévations, dessiner les détails du monument encore debout ou gisant à terre; ne pouvant conserver l'édifice lui-même, il en gardera au moins le portrait, comme on fait mouler la tête d'un être chéri avant qu'il ne soit enfermé dans la tombe. C'est ce que le comité vient de faire pour la vieille église de Saint-Sauveur, à Nevers, qui s'est écroulée dernièrement. Il a chargé un architecte, qui est antiquaire en même temps, et qui restaure avec intelligence la cathédrale de Nevers et la cathédrale de Sens, M. Robelin, de relever en dessin Saint-Sauveur et de faire un rapport sur la cause de l'écroulement, pour préserver à l'avenir les édifices qui seraient menacés d'un pareil accident. Il est question aussi de faire calquer les rares et belles fresques qui décorent encore aujourd'hui plusieurs de nos édifices, et qui se détériorent de jour en jour, telles que celles de Saint-Savin, près de Poitiers, de Saint-Savin, au pied des Pyrénées, de Saint-Julien, à Brioude, etc.

Mais tout ceci n'est qu'un accessoire, en quelque sorte, aux travaux du comité, et cette sollicitude dont il entoure les monuments de l'art ressortirait plutôt du ministère de l'intérieur, où est établie une inspection générale des monuments historiques, que du ministère de l'instruction publique. Son travail principal, essentiel, celui de tous les jours et qu'il poursuit sans relâche, c'est d'inventorier, de cataloguer, de décrire et de

dessiner tous les monuments de la France, sans aucune exception. Il n'y aura pas une pierre où la main de l'artiste aura posé son cachet, pas un morceau de bois où le ciseau aura mordu, pas une plaque de métal où le burin se sera promené, qui ne soit noté dans ce catalogue, écrit et quelquefois dessiné.

Là il y a deux séries de travaux à faire : l'une de statistiques, l'autre de monographies monumentales. Dans les statistiques qui se publieront par départements, peut-être même, et ce serait préférable, par arrondissements, tous les édifices seront décrits, plusieurs seront dessinés, tous seront classés. Ramenées à un même format, à une même échelle, pour les plans et les élévations, ces statistiques d'où sera banni le pittoresque, car c'est de la science exacte et sévère qu'on veut, seront un répertoire immense où s'amasseront, pour les historiens futurs de l'art français, les matériaux les plus précieux. C'est une œuvre colossale, incomparablement plus grande que ce qui s'est fait jusqu'alors, analogue, mais supérieure encore au grand travail sur l'Égypte. Il n'est pas douteux que l'Angleterre, l'Allemagne et les autres pays européens n'envient cette idée à la France, et ne veuillent tôt ou tard la réaliser chez eux. — Les statistiques noteront tous les monuments, et par conséquent ne pourront donner beaucoup de détails; alors à côté d'elles, et parallèlement, se feront, pour cent cinquante à deux cents des plus grands et des plus complets monuments de France, des monographies dont le format et l'importance, quant au texte et aux dessins, seront déterminés par ces monuments eux-mêmes. On conçoit que les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims, de Bourges, méritent un travail spécial, et ne puissent tenir à l'aise dans une statistique.

Deux statistiques et deux monographies sont sur le chantier : la statistique de Paris et celle du département de la Marne, dont l'arrondissement de Reims sera bientôt prêt pour la publication. Paris servira de modèle aux grandes villes comme Lyon et Rouen, et la Marne aux autres départements.

Comme type de monographies, on a choisi la cathédrale la plus simple et la plus originale à la fois, celle de Noyon, qui est toute en architecture, qui arrondit en forme d'abside, au nord et au sud, les bras de sa croisée; et la cathédrale de Chartres, où il y a de tout, la plus complexe et la plus complète de celles

qui existent en France et hors de France. Mais ce n'est pas avec 25 ou 50,000 francs seulement qu'on exécutera ces nombreux et importants travaux : à elle seule, et pendant plusieurs années, la monographie de Chartres emporterait tout cet argent. Il faut que les chambres comprennent ce qu'il y aura de glorieux pour l'avenir dans la pensée de M. Guizot complétée par celle de M. de Salvandy. Il ne faut pas qu'elles marchandent ni qu'elles fassent exécuter au rabais un travail général sur toute la France, quand elles se sont montrées si généreuses pour des voyages archéologiques de longs cours, et pour des expéditions scientifiques qui ont rendu très-peu jusqu'ici.

On a critiqué avec amertume la disposition du dernier arrêté qui partage en portions égales le budget de chaque comité, et l'on a demandé s'il était juste que le comité des sciences, par exemple, qui ne pourra faire qu'un petit nombre de publications, eût à sa disposition une somme exactement égale à celle du comité des arts, qui a de si nombreux travaux à faire et à provoquer, qui doit faire dessiner tous les monuments menacés de ruine, qui fera sillonner la France archéologique par plusieurs voyageurs, et dont toutes les publications seront accompagnées de dessins considérables et importants qui coûteront non-seulement à relever, mais à graver, à lithographier, et quelquefois à colorier, quand il s'agira de fresques et de vitraux particulièrement ; qui aura enfin des artistes dessinateurs, des artistes graveurs et lithographes, des voyageurs, des antiquaires et des historiens à indemniser.

En droit, la critique est fondée ; en fait, elle se réfute par une explication. Lorsque M. Guizot créa une commission historique, cette commission ne dut rechercher que les monuments écrits, et le crédit demandé pour ces recherches lui fut alloué tout entier, et tout entier fut dépensé par elle. Mais bientôt M. Guizot sentit la nécessité d'ordonner des travaux sur nos antiquités nationales, et dès lors, ainsi que je l'ai dit, fut créé un comité spécial dans ce but. Mais ce comité dernier venu ne trouva rien en caisse, car des travaux considérables que le premier comité faisait exécuter à Paris aux manuscrits de la Bibliothèque royale particulièrement, et en province, surtout à Besançon, des publications immenses et de suprême valeur confiées à MM. Augustin Thierry et Guérard, d'autres publications plus restreintes,

mais coûteuses aussi, dont MM. Mignet, Pelet et Fauriel s'étaient chargés, absorbaient les fonds et devaient les absorber indéfiniment. Comme sur le budget total, deux parts n'avaient pas été faites, l'une pour le premier, l'autre pour le deuxième comité, le comité des inscriptions coupait, et coupait à jamais, les vivres au comité des arts, qui fut contraint, ne pouvant rien publier, à préparer des publications. Il était donc urgent d'assigner à chaque comité une somme spéciale dont il disposerait entièrement. C'est ce que vient de faire M. de Salvandy. Le comité des arts, qui n'a pas eu un sou en propre jusqu'à présent, est riche aujourd'hui de 50,000 francs à peu près. C'est un grand point, mais ce n'est qu'un premier pas de fait, et il n'est pas douteux que plus tard le comité des arts, vu la nécessité de ses besoins, non-seulement ne puise abondamment au fonds commun de réserve établi par le dernier arrêté, mais encore ne soit plus largement doté que les autres comités, lorsqu'on déposera sur le bureau des chambres ces beaux spécimens de statistiques et de monographies qui se gravent et se lithographient à l'heure qu'il est, et qui seront la tête de ce grand travail qui s'organise par toute la France.

Les deux statistiques et les deux monographies terminées seront répandues avec profusion pour exciter le zèle des antiquaires et des historiens des provinces et provoquer des travaux analogues de leur part. C'est qu'en effet le comité ne peut ni ne veut exécuter par lui-même toutes les statistiques et toutes les monographies ; il donne des modèles à suivre pour tracer une voie bonne et uniforme ; mais il fait appel à tous les gens instruits, et il recueillera tous les travaux sérieux qui voudront s'associer à ses travaux et à sa pensée. C'est la France entière, pour ainsi dire, qui, sous la direction du comité, et d'après ses conseils, dressera le cadastre de ses monuments. Dans quelques années d'ici, cet inventaire descriptif, raisonné et graphique, pourra être rédigé, car les conseils d'arrondissement et de département, et probablement aussi des souscriptions volontaires, viendront en aide à tous les antiquaires, artistes, historiens, qui voudront faire un travail complet sur les monuments de l'art d'une contrée limitée.

Mais le comité sait bien que la bonne science n'est pas commune en France ; il sait bien que les erreurs et les contes ar-

chéologiques foisonnent dans tous nos départements, que les traditions les plus grotesques, les plus hérissées d'anachronismes voltigent autour des monuments et aveuglent ceux qui cherchent à les étudier ; il a donc voulu relever les erreurs et arrêter les fluctuations de la science en établissant une langue uniforme et raisonnée. En conséquence, depuis deux ans, il rédige une série d'instructions qui constitueront un travail considérable.

M. Albert Lenoir, qui, à l'École des Beaux-Arts, a étudié l'art antique, et à Rome, Athènes, Smyrne et Constantinople, les origines de l'art chrétien, traite dans ses instructions tout ce qui concerne les monuments publics gaulois, grecs, romains et chrétiens, jusqu'au XI^e siècle.

M. Auguste Leprévost, à qui l'archéologie du moyen âge a tant d'obligations, s'est chargé des monuments religieux, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours.

M. Mérimée, que son goût et ses fonctions ont conduit en Alsace, en Auvergne et dans tout le midi de la France, où des enceintes de villes et des châteaux de tout âge sont si nombreux et si variés, a choisi l'architecture militaire à toutes les époques, en y faisant rentrer les routes qui, dans l'origine, appartenaient au service de la guerre.

A M. Vitet, qui connaît à fond tout notre art national, revenait une des branches les plus intéressantes de cet art, l'architecture civile, dont les constructions peu nombreuses, peu durables, et partant peu anciennes, ont pourtant le plus piquant intérêt.

M. Lenormant, qui surveille la belle édition du *Trésor de Numismatique*, traite de tous les monuments meubles, aux divers âges, des médailles, des vases et ornements.

M. V. Hugo, qui a déclaré dans sa *Notre-Dame* que l'histoire de la deuxième moitié du moyen âge se lisait tout au long dans les armoiries, s'est réservé les instructions sur le blason.

Enfin, le secrétaire traitera de la sculpture et de la peinture chrétienne à toutes les époques.

De ces instructions, toute la partie antérieure au christianisme est rédigée et sous presse ; la partie chrétienne s'élabore en ce moment sous les yeux de M. de Gasparin, ancien ministre

de l'intérieur, président du comité, qu'il éclaire de ses vastes connaissances, et qu'il échauffe de son activité. Des dessins gravés sur bois seront dispersés dans le texte pour rendre la description d'une intelligence plus nette et plus facile. Cette masse d'instructions formera une série de petits manuels archéologiques, analogues en disposition aux manuels de botanique, par exemple, et qui mettront à la disposition de tous ceux qui s'occupent ou voudront s'occuper de nos antiquités monumentales, la science à son état le plus avancé.

La seule promesse de ces instructions, attendues depuis dix-huit-mois, a déjà fait éclore au moins trois antiquaires dans chaque département. L'archéologie, en effet, marche avec rapidité, et les sciences naturelles, la géologie particulièrement, font tous les jours des pertes à son profit; on abandonne les monuments fossiles pour étudier ceux de l'art, et, en voyage, on ne rencontre que des géologues qui se font antiquaires. Attendez que les instructions soient éparpillées dans toute la France, et nous aurons autant d'archéologues que de monuments.

Ces instructions elles-mêmes, malgré leur étendue, seront cependant assez brèves encore; le comité, sur la demande de M. Albert Lenoir et du secrétaire, a voulu leur donner un commentaire oral. Il a prié M. le ministre de l'instruction publique d'accorder à ces deux membres un local convenable pour faire deux cours d'archéologie chrétienne. Dans l'un serait traitée l'histoire de l'architecture, depuis ses origines à Constantinople et à Rome jusqu'à nos jours; dans l'autre, on parlerait de la sculpture et de la peinture à toutes les époques. Ainsi, tout l'art figuré du christianisme y serait étudié et enseigné; et tandis que les instructions du comité montreraient la lumière dans les provinces, ces deux cours la dissémineraient dans Paris. Une foule de jeunes gens ne demandent qu'à étudier les antiquités chrétiennes. Les livres et les traités manquent; les cours en tiendront lieu, au moins pour le moment, et multiplieront le nombre de ceux qui parlent ou écrivent pour la conservation des édifices. Ils seront le complément de la pensée qui a fondé les comités et de celle qui les a réorganisés. En attendant, ce qui est inévitable et prochain, que l'archéologie nationale s'enseigne à l'École des Beaux-Arts, à la Sorbonne et au Collège de France, il est bon de

faire voir au préalable ce qu'elle peut offrir d'intérêt à la science historique.

Un seul mode très-efficace d'action manque jusqu'à présent au comité pour appliquer la science qu'il possède, c'est celui d'une restauration monumentale. A Paris, en province, on restaure les édifices chrétiens ; mais on le fait platement et sans aucune connaissance archéologique. Le seul moyen d'arrêter ces travaux ignorants et scandaleux qui déshonorent notre pays et tant d'architectes auxquels on avait cru du mérite, serait de confier au comité, pour le restaurer, un édifice important, mais de petites dimensions, afin que la restauration fût prompte et ne demandât pas au comité plus de temps qu'il ne peut y donner. La Sainte-Chapelle de Paris était parfaitement appropriée à ce but ; il faut regretter que le ministère de l'intérieur et la ville ne veuillent pas s'en dessaisir pour un moment au profit de la science et de l'art. Mais un temps viendra peut-être où le comité aura une action puissante, immédiate non pas, mais au moins indirecte dans la restauration d'un édifice beaucoup plus important que la Sainte-Chapelle.

Au point où nous sommes, il serait très-superflu de montrer l'influence que les travaux du comité des arts auront sur tous les architectes en général, sur les architectes restaurateurs en particuliers et sur les propriétaires de monuments. Désormais nos édifices seront environnés de sollicitude ; on n'y touchera plus à la légère, ainsi qu'on a fait jusqu'à présent, on ne les détruira plus sous les prétextes les plus insignifiants, les plus honteux ou les plus passionnés.

Pour l'aider dans son zèle de conservation et dans l'activité de ses explorations, le comité a désigné, pour être nommés par le ministre, de nombreux membres non résidants, et des membres correspondants plus nombreux encore, en sorte que nos édifices nationaux ont maintenant des tuteurs officiels dans chaque département.

Comme les édifices religieux sont les plus nombreux et les plus intéressants, le comité s'est associé plusieurs membres du clergé, et à leur tête l'évêque de Brou, le possesseur de la charmante église de Brou, et qui a consacré tout un volume du rituel en usage dans son diocèse, aux dessins et à la description des plus beaux monuments élevés durant les époques chrétiennes

par toute la terre. Ce rituel feuilleté, lu, appris par les prêtres, nous fait espérer qu'enfin le clergé ne se mettra plus à la tête de ces mutilations, de ces dégradations, de ces badigeonnages ignobles, qui depuis trois cents ans déshonorent et travestissent nos plus belles églises. Le clergé, au contraire, va seconder les hommes intelligents et instruits qui provoquent des restaurations archéologiques et consciencieuses. Déjà M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois se débat contre les pitoyables travaux qu'on voudrait exécuter dans son église, et se met à étudier cet édifice pierre à pierre, nuit et jour, pour s'en faire lui-même le restaurateur. Déjà le grand-vicaire administrateur du diocèse de Reims, M. l'abbé Gros, a demandé à celui qui écrit ces lignes la liste de toutes les églises intéressantes de son diocèse et de tous les objets curieux qui les meublent ou les décorent pour les signaler à l'attention des curés, et empêcher qu'ils ne soient déplacés, vendus ou détériorés. M. de Montalembert a signalé, dans un bel et chaleureux article, inséré dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*, toutes les tentatives du clergé français, curés et évêques, pour étudier et conserver nos monuments religieux.

La révolution archéologique est donc commencée, et c'est au comité des arts et des monuments qu'on en devra la consommation.

DIDRON.

LA DESTITUTION.

I.

Jean Fresnaut était capitaine dans une des douze colonnes qui furent condamnées, sous peine de mort, à tout incendier et à tout tuer dans la Vendée en 1794. Le paysan du Bocage ne les connaît que sous le nom expressif d'*armée brûleuse*.

Le capitaine était un homme de taille moyenne, bien pris, carré des épaules, et haut en couleur, quoiqu'il ne s'enivrât jamais, ce qui toutefois n'était pas une vertu à cette époque d'héroïque abstinence. En prenant l'uniforme, il n'avait point obéi à cet entraînement qui fournit tout à coup quatorze armées à la France; il avait attendu qu'on l'appelât. Probe, intelligent, courageux, mais sans enthousiasme, Jean Fresnaut avait régulièrement gagné tous ses grades, et s'il exécutait strictement, sans en discuter la moralité, les ordres qu'on lui donnait, ses bulletins n'étaient jamais empreints de l'exagération ridicule du temps. Ils annonçaient seulement que la besogne était faite. Jean Fresnaut semblait la personnification du devoir.

Un soir, après un combat sanglant livré par les républicains aux royalistes dans le château de Long-Pré, le capitaine fumait paisiblement en face de la cheminée d'une des chambres dévastées qui avaient servi de champ de bataille, lorsqu'on frappa à la porte brusquement.

— Qui est-là ? demanda-t-il.

Trois soldats entrèrent et dirent en même temps :

— C'est un homme que nous avons appréhendé dans la cave du château, caché sous les décombres.

Le visage du capitaine prit une expression chagrine qui vou-

lait dire : pourquoi ne l'avoir pas tué comme les autres, sans me forcer à vous en donner l'ordre ?

Les soldats comprirent si bien la pensée de Jean Fresnaut qu'ils ajoutèrent aussitôt :

— Il nous a suppliés de le conduire devant toi.

— Qu'alliez-vous faire à cette heure dans les caves du château, dit le capitaine aux soldats avec dureté ? Il cherchait à se mettre en colère.

— Mais... capitaine... chercher... voir s'il y était.

— Vous mentez, ivrognes.

— Mais...

— Taisez-vous !... Et toi, que faisais-tu dans cette cave, sous ces décombres ? murmura-t-il en tournant le dos au prisonnier, comme s'il avait craint de le voir en face.

— Capitaine, je vous le dirai.

— Parle, j'écoute.

— C'est au capitaine seul.

Le capitaine fit un hum ! de mauvaise humeur assez semblable au grognement d'un chien, et qui témoignait de sa répugnance pour ce tête-à-tête. Cependant il dit aux soldats :

— Laissez-nous. Si j'ai besoin de vous, j'appellerai.

Il régnait dans la personne du prisonnier je ne sais quoi de calme et de résigné qui intéressait. Sa voix était ferme, mais affectueuse... Il avait au front une blessure toute fraîche et le bras gauche en écharpe. Sa santé paraissait délicate, mais son regard, dont l'expression ordinaire devait être la bienveillance et le sourire, avait aussi des étincelles involontaires qui annonçaient la force, l'énergie, la volonté persévérante, et ce noble courage qui consiste plus à mépriser la mort qu'à la donner. Il se nommait Henri Naels.

Le capitaine l'examina avec une grande attention ; Henri soutint cet examen avec assurance, mais sans effronterie ; il ne craignait point son ennemi, mais il ne le bravait pas. C'était de la fierté, ou de l'insulte, ou de la forfanterie.

— Assieds-toi, dit Jean Fresnaut en lui présentant une mauvaise chaise qu'il approcha du feu.

Sans paraître surpris de cette prévenance à laquelle il ne devait pas s'attendre, Henri s'assit.

— Voyons, que te faut-il ? demanda le capitaine.

— Ma liberté.

— Ta liberté ?

— Oui.

— Tu n'es pas dégoûté, murmura Jean Fresnaut. Puis il ajouta en haussant les épaules : — Est-ce que je puis te la donner ?

Il fit deux fois le tour de la chambre, se parlant à lui-même ; et revenant près du prisonnier :

— Est-ce que tu as peur de la mort ? lui dit-il d'un ton bref.

— Si cela était, capitaine, je ne serais pas ici.

— C'est juste... Mais sais-tu que ta liberté c'est ma vie ?

— Je le sais.

— Alors qui diable a pu te faire penser que je me laisserais fusiller à ta place ?

Henri se levant tout à coup :

— Votre mère vit-elle encore, demanda-t-il ?

— Oui sans doute..., répondit le capitaine étonné... ; mais qu'a de commun ?...

— Eh bien, si ses jours étaient en danger, que feriez-vous pour la sauver ?

— Tout, morbleu.

— Vous me comprendrez alors..., écoutez-moi... Je suis votre prisonnier ; votre consigne est de me tuer, et si vous n'y obéissez pas on vous tuera. Mais vingt-quatre heures de retard dans mon supplice vous coûteraient-elles votre tête.

— Que veut-il dire ?...

— Ma mère est à onze lieues d'ici..., à la métairie de St-Laurent. Elle m'attend demain ; en ne me voyant pas venir, elle viendra, elle, et on l'égorgera. Vingt-quatre heures de liberté me suffisent pour la mettre en sûreté derrière votre ligne. Cela fait, je me représente ici, et vous commandez le feu aux soldats qui m'ont amené devant vous.

— Et qui me sera garant de votre parole ? demanda le capitaine qui oubliait le *tu* civique.

— Ma parole seule.

— C'est assez, mon brave, répondit le capitaine sans hésiter... ; mais il me faut l'autorisation de mon général... Je l'ai retiré blessé des mains des vôtres, qui sans moi, hier, l'auraient achevé ;

il me doit quelque reconnaissance, j'espère qu'il m'accordera votre liberté provisoire sur ma responsabilité personnelle.

Jean Fresnaut sortit, et Henri resta seul debout en face du foyer, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme qui, attendant un arrêt suprême, ne veut ni l'espérer, ni le craindre.

L'absence du capitaine ne dura que quelques minutes ; il revint bientôt annoncer à Henri qu'il était libre.

— Si demain avant minuit vous n'êtes pas de retour, dit-il, je suis fusillé à votre place. Cependant, prenez votre temps, jeune homme ! Veillez bien à la sûreté de votre bonne femme de mère, et si par hasard il vous était impossible de vous représenter ici à l'heure dite, retenez bien cette adresse : veuve Fresnaut, à Alençon, rue du Cours, 22, parce que si cette chienne de guerre finit quelque jour, et qu'elle vous laisse vivant dans votre peau, je vous recommande la citoyenne... Elle est pauvre et presque aveugle... Et maintenant, en route ! ajouta-t-il en grossissant sa voix, qui s'était un peu attendrie. Couvrez-vous de ce manteau ; bien. Suivez-moi, je répondrai aux sentinelles.

Ils traversèrent trois petits postes qui étaient distribués au milieu des ruines, et lorsqu'ils en furent éloignés de deux cents pas, Henri dit à Jean Fresnaut :

— Capitaine, je vous remercie. A présent, je puis aller seul, je connais tous les sentiers. J'arriverai à Saint-Laurent sans obstacle. A demain : comptez sur moi.

Et après s'être serré la main, mais sans aucune protestation de reconnaissance, ils se séparèrent.

— Sacrebleu ! pensait le capitaine en regagnant sa chambre, je crois, ma conscience, que vous devez être satisfaite, si le général en chef et le comité de salut public forcent un peu votre consigne.... Allons, allons, vous en prenez aujourd'hui une bonne revanche, car si ce diable de blondin... Ah ! je suis bien sûr que je le reverrai et que j'aurai encore la corvée d'ordonner sa mort !

II.

Pour marcher plus vite, Henri Naels avait repoussé toutes les pensées qui, comme un lourd bagage, auraient pu le retarder

en pesant sur son cœur ; il n'avait voulu se rappeler ni sa mère, ni l'intrépide confiance du capitaine, ni le sort qui l'attendait le lendemain. Courir ! courir ! sauver madame Naels ; après, Dieu ordonnerait.

Lorsqu'il entra dans le petit chemin couvert de Saint-Laurent, la nuit était déjà bien avancée. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la métairie ; les pas de Henri, en retentissant dans la cour, ne réveillèrent pas le chien vigilant dont l'enfant de la maison aime l'aboïement, qui s'apaise à son approche. La métairie lui parut silencieuse comme une ruine.

La porte était ouverte ; mais Henri frappa pour avertir de sa présence ; on ne répondit pas. Il frappa une seconde, une troisième fois, personne ne se présenta. Il franchit le seuil alors, mais le cœur envahi par un sentiment le plus cruel de tous ceux qui l'avaient fait battre durant cette journée.

Dans le foyer brûlaient quelques tisons écartés, sur la table étaient épars les débris d'un repas commencé et brusquement interrompu... il semblait qu'une terreur panique eût fait tout à coup déserté cette maison. Le sang de Henri s'était glacé dans ses veines, car il entrevoyait confusément un malheur immense. Les bleus étaient-ils venus à Saint-Laurent ! Mais non sans doute..., ils laissaient de leur passage des traces qui n'existaient point ici.

Henri alluma une lampe en tremblant, et monta l'escalier avec une sueur froide au front. Arrivé à la chambre de sa mère, il s'arrêta, respirant à peine, écoutant avec une affreuse angoisse... il n'entendit que le bruit monotone et régulier d'une grosse horloge de ferme. C'était le seul signe de vie qui restât à Saint-Laurent.

Préparé à supporter sans mourir un de ces spectacles dont l'horreur doit tuer subitement, — il avait besoin de vivre encore un jour et une nuit ! — il entre, s'approche du lit de sa mère, les rideaux sont fermés ; il ouvre les rideaux..., la couche était vide.

O mon Dieu, s'écria-t-il en tombant à genoux, la tête cachée dans ses deux mains, mon Dieu ! secourez-moi.

Autour de Saint-Laurent tout avait été incendié par les affreuses nécessités de la guerre. Dans un rayon de deux lieues, il ne restait debout aucune habitation... Où pouvait-il aller cher-

cher madame Naels ? et d'ailleurs en avait-il le droit ? Pris par les républicains et fusillé, comment tenir sa parole au brave capitaine qui s'en était fait garant sur sa vie ? Pour lui ne valait-il donc pas mieux trouver sa mère morte que de ne la trouver pas ?

Il descend l'escalier comme on monte les degrés de l'échafaud, et s'assied près du foyer. Mais les fatigues de la journée l'ont épuisé, il a faim, il a soif, il a soif surtout ; il boit, il boit, il mange, et ce repas qu'il fait entre deux cercueils, celui de sa mère et le sien, il le fait avec une sensation de plaisir. La main brûlée de Scævola et le martyr de Goatimozin ne prouvent rien contre certaine volonté invincible de la nature ; mais aussi, cette volonté satisfaite, l'irritation morale qu'elle a pu dompter un instant s'éveille, s'augmente, et de la paix du corps l'âme tire une plus grande force pour souffrir.

Cette maison abandonnée accable Henri de tout son poids. Il n'y peut plus demeurer. A une lieue de Saint-Laurent, au milieu d'un petit bois où il s'était promené si heureux dans son enfance, conduit par madame Naels, s'élève un pavillon que les arbres cachent presque entièrement. Henri ira à ce pavillon. Sa mère n'y est pas sans doute, mais il est bien sûr qu'elle n'est pas non plus à Saint-Laurent ; il a sur cent mille une chance de l'y rencontrer, cela lui suffit.

Les pieds sanglants, mais insensible à la douleur, il part. Auparavant il a écrit ces mots :

— Ma mère, si vous rentrez, attendez-moi, je vous cherche.

Le froid était vif. Le vent du nord foulait en sifflant la neige contre la terre gelée. Mais la neige commençait seulement à tomber. Sa mate blancheur n'éclairait point encore l'obscurité d'une nuit sans lune. Henri ne courait aucun danger d'être aperçu, cependant il s'arrêtait de temps en temps, comme si son oreille exercée eût pu reconnaître de loin le pas de l'ennemi dont il avait doublement à se défendre. Mais le silence n'était troublé que par le sourd gémissement des branches dépouillées, qui semblaient se plaindre sous leur couche de frimas.

Cette nécessité peut-être inévitable de tuer un homme qui avait confié sa vie à son honneur ou sa mère, en délivrant cet homme, jetait Henri dans une perplexité sans issue, qui l'entraînait comme un tourbillon ; tout se résumait pour lui dans

une question de temps : comme s'il avait aussi précipité les heures, il précipitait sa marche pour que tout se décidât plus vite.

Il était auprès du pavillon. Mais dans son cœur une voix s'élevait, et criait : — elle n'y est pas.

Cependant, lorsqu'il ouvrit la porte, il entendit un bruit léger, semblable au faible soupir d'un mourant.

— Qui est là ? demanda-t-il avec égarement.

— Est-ce vous, monsieur Henri ? répondit une voix défaillante.

— C'est toi, mon pauvre père, reprit Henri.

Ils se touchaient, mais l'obscurité, qui était profonde, les empêchait de se voir.

— Sais-tu où est ma mère, Septier ?

— A Saint-Laurent sans doute, monsieur Henri, les bleus n'y sont pas encore venus.

— Non, elle n'y est pas..., mais demain peut-être les bleus y seront... Où est-elle ?

— Avant-hier elle y était encore, monsieur Henri. Je suis ici depuis hier. J'ai une balle dans la cuisse... Les nôtres m'ont abandonné... Je remercie le Seigneur qui vous a envoyé près de moi, monsieur Henri... J'ai soif... Vous m'emmènerez...

— Tu ne peux marcher, Septier, et moi qui n'ai qu'un bras, je ne peux te porter.

— Monsieur Henri, lorsque le feu prit à Saint-Laurent, vous étiez encore tout petit, dans votre berceau..., je passai au milieu de la flamme qui gagnait votre chambre où on n'osait entrer, et je vous emportai.

Ce reproche irrita Henri.

— Est-ce que nous ne sommes pas tous condamnés à mort ? il s'agit seulement de sauver les femmes et les enfants... Tes deux fils ont été tués hier à côté de moi... De cinq cents que nous étions, je survivis seul..., et demain on me passe par les armes... Toi tu vas mourir ici, car je n'ai ni pain ni eau à te donner.

— Que la volonté de Dieu soit faite, il a pris nos enfants.

Henri sortit brusquement du pavillon ; mais il se repentit de sa dureté ; et, revenant auprès du vieillard avec de la neige qu'il avait recueillie dans sa main, il l'approcha de ses lèvres.

— Que le ciel vous le rende, répondit le blessé, en baisant cette main. Partez maintenant, laissez-moi.

Henri retourne à Saint-Laurent. Il semblait que, près de la quitter, il avait obtenu de la vie une force surnaturelle... Il était blessé, il avait marché toute la nuit, et il sentait bien qu'il regagnerait facilement le château de Long-Pré, où Jean Fresnaut l'attendait.

Henri retrouva la métairie dans l'état d'abandon où il l'avait laissée ; mais le feu s'était éteint ; le froid avait augmenté... Le crépuscule jetait une teinte plus triste encore sur la maison déserte... Un sommeil indomptable commençait à peser sur les yeux de Henri ; ses jambes se roidissaient, il était accablé.... Il se sentit tomber sur le banc où il était assis, et s'endormit malgré lui, comme on dort dans un tombeau.

III.

Lorsqu'Henri se réveilla, la nuit était revenue.

— Déjà ! s'écria-t-il.... Mais, quelle heure est-il?... Ah ! peut-être que ce brave officier.... Et ma mère qui n'est pas de retour.... Eh ! s'il était trop tard pour me présenter à Long-Pré... Non ! que je l'ignore.... Partons ; ma mort dût-elle être maintenant inutile, je ne pourrais plus supporter le poids d'une vie déshonorée.

Henri arriva avant minuit ; il avait fait onze lieues en six heures. Le capitaine était assis à la place où il l'avait trouvé la veille ; il reçut le prisonnier avec un sourire.

— Vous êtes exact, lui dit-il ; c'est bien. Prenez cette chaise et ce verre de vin, deux choses dont vous devez avoir besoin.

En effet, Henri, qui ne sentait plus la nécessité d'aucune énergie, s'était abandonné à toute sa douleur, et se soutenait à peine ; il ne refusa ni n'accepta l'offre du capitaine ; mais celui-ci porta, avec autorité, le verre à ses lèvres.

— Votre bonne femme de mère est donc enfin en sûreté ? lui dit-il avec cet air satisfait d'une conscience contente d'elle-même.

— Je ne l'ai pas trouvée, répondit Henri. Demain elle sera sans doute en votre pouvoir ; car, je vous l'ai dit, ne me voyant pas revenir, elle se livrera. Capitaine, que les soldats qui vont tuer le fils tuent aussi la mère si elle doit périr, et qu'on leur donne à tous deux le même tombeau.

— Jeune homme, vous extravaguez ; cela peut encore s'arranger..... Le lendemain n'est-il pas là..... Si vous étiez libre..... Hein!

— Ah! monsieur...

— Chut, répondit Jean Fresnaut à voix basse. Pas d'exaltation! On pourrait nous entendre. Écoutez, citoyen... Votre nom?

— Henri Naels.

— Vous n'êtes pas un ci-devant, tant mieux! Voici ce que j'ai à vous dire. *Primo*, le général est mort; *secundo*, les trois soldats qui vous ont appréhendé sont à Pourange avec presque toute la division; je sais donc seul ici maintenant que vous êtes prisonnier... Votre vie est donc à moi. C'est clair ça, n'est-ce pas? Eh! bien, je vous la donne. Frappez là, monsieur, et partez.

Mais comme le capitaine achevait ce discours débité avec un respect parfait pour l'impassibilité militaire, il entendit la voix aigre de Turreau qui arrivait inopinément.

— Vite dans ce cabinet et ne soufflez pas! Voici le général en chef; autant vaudrait le diable en personne pour vous et pour moi, murmura Jean Fresnaut en poussant Henri avec un empressement qui décelait son embarras.

Tout ce qui était pouvoir alors était si fort et si impitoyable, qu'on était convaincu de la nécessité d'y obéir comme à la volonté du destin. Turreau, général haï et méprisé, mais représentant du comité de salut public, était devenu une de ces divinités terribles de la patrie devant lesquelles il fallait plier les genoux; une femme dans ce temps avec une écharpe tricolore et une lettre de Robespierre aurait décimé dix régiments.

— Tu veillais, capitaine, dit Turreau à Jean Fresnaut, en se plaçant en face du feu dont il parut recevoir le chaleur avec reconnaissance. Le sommeil n'est pas fait pour les républicains, tant que ce pays ne sera pas purgé des brigands qui l'infectent encore. Tu es un fidèle, Jean Fresnaut, ton affaire est sûre.

Jean Fresnaut, ce brave soldat qui risquait tous les jours sa vie avec indifférence, qui venait de la livrer à la parole d'un inconnu, écoutait Turreau, qui s'était assis, debout, tête nue et courbé, comme jamais courtisan ne le fut devant la majesté héréditaire la plus exigeante.

— Général, tu me donnes des louanges qui ne m'appartiennent pas, répondit-il en baissant les yeux.

— Et cela t'appartient-il ? reprit Turreau en lui présentant une lettre ouverte avec un air qu'il s'efforça de rendre agréable.

Jean Fresnaut, qui connaissait les procédés du général en chef, pâlit un peu à cette question ; cependant il prit bravement la lettre et la lut.

— Général, c'est à toi que je dois...

— Tout à toi ! répondit Turreau en donnant à sa voix un ton déclamatoire, tout à ton civisme. Ton chef de brigade est mort, quoi de plus naturel que de lui nommer pour successeur son meilleur officier ? Personne n'a mieux exécuté que toi les ordres de la république... Tu as brûlé et tué avec une incontestable supériorité sans colère et sans faiblesse, en homme qui comprend que le corps social, quand il réclame une amputation, exige aussi qu'on la fasse avec sang-froid.

Jean Fresnaut, pendant que Turreau lui tenait ce discours, tournait malgré lui vers le cabinet ses yeux qui semblaient vouloir en murer la porte. Le général passera-t-il la nuit dans cette chambre ? Comment faire évader le prisonnier ? Et si le général le découvrait, s'il l'interrogeait...

De son côté, Henri, qui entendait toute cette conversation, s'oubliait lui-même, s'effrayait pour le capitaine ; il savait que le général Turreau était une hache à deux tranchants qui frappait également amis et ennemis.

Tout parut sauvé un instant.

— Est-ce que vous êtes souffrant, général ? dit avec intention le capitaine, qui n'ignorait pas les soins que Turreau prenait de sa personne et sa facilité à s'inquiéter.

— Cette guerre est si fatigante ! répondit Turreau d'un ton douloureux.

— Oui, il faut une santé de cheval pour y résister, et encore la cavalerie est-elle presque toute démontée.

— J'ai eu froid cette nuit ; mon manteau était humide sur mes épaules... Le vent du nord souffle par cette fenêtre brisée, ajouta-t-il en approchant davantage sa chaise du feu.

— On n'est guère mieux ici qu'au bivouac. Mais... (le capitaine prit un ton affectueux) mais il y aurait dans le château une pièce beaucoup plus convenable.

— Hein ?

— Il ne faut pas non plus trop se *forcer*, général, dit Jean Fresnaut, évitant de répondre avec un empressement qui eût trahi sa pensée, au *hein!* interrogateur de Turreau. — Est-ce que vous avez la fièvre? lui demanda-t-il avec un air d'intérêt.

— Moi?... mais je ne pense pas.

Turreau commençait à s'alarmer.

— Je n'en serais pas surpris, rien n'est plus pernicieux que ces changements subits de température. Le major dit que c'est ce qui a achevé mon chef de brigade.

— Ah! le major dit ça?

— Il y a deux jours, on croyait le printemps arrivé.... Regardez donc, la neige pénètre jusque dans le milieu de cette chambre.

— Effectivement.... tu me trouves donc mauvaise mine.

— Vous n'avez pas votre physionomie ordinaire, ce beau teint qui désole vos ennemis.

— C'est le besoin de repos.

— Le lit vous ferait du bien.

— Le lit? dis-tu... mais où avoir un lit

— Certainement, c'est là le difficile, où avoir un lit?

Jean Fresnaut garda quelques instants le silence; puis, comme éclairé par une inspiration subite, il s'écria :

— Mais attendez donc... il reste un lit dans la chambre là-bas.... un bon lit même... d'excellents oreillers. Un édredon aussi.... oui, il y a un édredon et des contrevents aux croisées.

— Oh! mais c'est très-bien... ce n'est pas au moins dans ce lit là que le chef de brigade...

— Non sans doute... ça ne se ressemble même point.

— Je n'y tiendrais pas le moins du monde..... c'était seulement pour m'informer.

— Je comprends.

— Eh bien! cher capitaine, si tu veux nous allons nous acheminer. Il vient *effectivement* par cette fenêtre des raffales dont je me moquerais dans toute autre circonstance; mais mal en train comme je suis... toi tu ris, tu es solide comme une barre d'acier.

— Général, suivez-moi; je vous conduis...

Turreau s'était levé; mais au moment où Jean Fresnaut montait avec lui l'escalier, il entendit une voix de femme qui criait : — Par pitié laissez-moi voir votre chef, je veux lui parler ! et à laquelle plusieurs voix répondaient, les unes : — Non ! non ! tuons-la sans réveiller le capitaine ! — les autres : — oui ! oui ! conduisons-la au capitaine.

Dix soldats se présentèrent devant Jean Fresnaut, tenant au milieu d'eux la femme qui implorait la grâce de l'approcher. C'était une noble tête à cheveux gris, éloquente de douleur, et qui s'embellissait de l'expression sublime du désespoir.

Turreau s'avança :

— Que veut cette femme ?

— Mon fils, mon Henri que vous avez fait prisonnier, et que vous allez tuer.

— Sais-tu où il est, capitaine, demanda Turreau avec un air de bonhomie qui trompa Jean Fresnaut.

— Mais il serait... il est difficile.

— Oui sans doute, reprit vivement Turreau, cela est impossible. On ne peut faire droit à la réclamation de la citoyenne, attendu que les prisonniers ont tous été passés au fil de la baïonnette.

— Mon Henri est mort ! s'écria-t-elle en tombant sur le pavé de la chambre.

Jean Fresnaut la releva et la soutint dans ses bras.

— Que signifie cette prévenance, murmura Turreau en le regardant avec un sourire qui le pétrifia... Eh ! bien, capitaine, tu ne dis rien ; est-ce qu'il faut que je commande à ta place ?

Jean Fresnaut était muet.

— Soldats, emmenez cette femme, dit Turreau d'un ton dur, mais sans colère.

— Et moi avec elle ! s'écria Henri en sortant du cabinet. Turreau recula effrayé de cette apparition.

— Capitaine, dit Henri, ne comptez plus sur la révélation que je vous avais promise.

Le capitaine comprit l'intention généreuse du jeune homme qui craignait de le compromettre... Mais il n'eut pas le courage de le défendre... Il ne pouvait pas le sauver, même en se perdant.

Henri était dans les bras de sa mère... Tout à la joie de se

retrouver, ils semblaient oublier de quelle douleur elle allait être suivie.

— Mon pauvre enfant, dès que j'ai appris que tu étais prisonnier, je suis partie... Mais je me suis égarée en route... nous n'avons plus de chevaux... j'ai fait vingt lieues à pied... j'ai marché bien vite... j'avais tant de peur d'arriver trop tard... Embrasse donc ta mère, mon Henri, je suis si contente de te revoir !

— O ma mère, pourquoi êtes-vous venue ?

— Pour mourir avec toi ! répondit-elle en se rappelant tout à coup la réalité de leur position.

Turreau, voyant Henri blessé et sans armes, s'était rapproché.

— Tu donnes donc dans les révélations, toi, capitaine ! murmura-t-il.

— Mais quelquefois le salut de la république.... balbutia Jean Fresnaut sans pouvoir achever sa phrase.

— Ne te trouble pas, dit Turreau avec un regard de protection ; ce n'est point un crime. Soldats, que faites-vous là ? Emmenez-les ! ajouta-t-il en montrant la mère et le fils.

Madame Naels marcha d'abord résolument vers la porte ; mais comme on l'ouvrait, elle revint subitement se jeter aux pieds de Turreau.

— O monsieur ? s'écria-t-elle, est-ce qu'il est impossible de faire grâce, non pas à moi, mais à lui ? — Henri, laisse-moi parler. — Qu'importe que je meure, moi qui suis vieille ! mais Henri ! si vous saviez quel crime c'est de le tuer. Il a le courage d'un héros et la bonté d'un ange... Oui, monsieur ; il n'a jamais fait mourir un prisonnier. Vous qui ordonnez sa mort, si vous étiez à sa place et lui à vôtre, il se laisserait massacrer plutôt que de souffrir qu'on vous arrachât un cheveu de la tête. Oh ! c'est bien beau, allez, d'être généreux ! que vous en coûterait-il pour cela ? rien qu'un mot. Il doit vous être si facile de le prononcer. Que craignez-vous de lui ? il est blessé à la tête et au bras. Il demeurera près de vous si vous le voulez... O écoutez donc... une mère qui prie pour son enfant, c'est sacré !

Turreau restait impassible.

— Mais aidez-moi donc, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le capitaine ; il me semble que vous essuyez une larme,

ce que je dis là vous touche, n'est-ce pas ? Vous êtes bon, vous avez pitié... aidez-nous, monsieur !

A cette interpellation, Jean Fresnaut, qui sentait sa main serrer involontairement le pommeau de son épée, dont le regard faisant appel à Henri se reportait sur la poitrine de Turreau comme s'il avait voulu la déchirer, Jean Fresnaut ne put répondre. Si madame Naels lui eût dit, en montrant Turreau : « Capitaine, au nom de votre mère, tuez-moi ce lâche !... peut-être se serait-il précipité sur le général ; il semblait n'attendre qu'un signe, qu'un encouragement... Mais madame Naels le pria de parler pour Henri, et il s'effraya plus d'une parole courageuse que d'un acte de révolte à main armée.

Son silence ne pouvait être compris de cette manière par la malheureuse mère ; aussi, malgré les efforts de Henri qui cherchait à l'éloigner :

— Non, s'écria-t-elle, laisse-moi dire à ces deux hommes qu'ils sont indignes de porter une épée, et que leur place est auprès du bourreau, sur le plancher de la guillotine.

— Capitaine, c'est ainsi que tu permets qu'on insulte la république, répondit froidement Turreau. Soldats, faites votre devoir.

C'étaient des soldats de la compagnie de Jean Fresnaut. Ils hésitèrent un instant ; mais, voyant le général tirer une liste, ils craignirent que leurs noms n'y fussent inscrits, et entraînent Henri et sa mère.

Turreau ouvrit la fenêtre à moitié brisée de la chambre. Il vit Henri et madame Naels marcher entourés du détachement. Madame Naels s'appuyait sur le bras de son fils et lui montrait le ciel. Son geste disait qu'ils allaient y monter ensemble.

— N'attendez pas à demain, cria Turreau aux soldats ! Qu'on leur mette cette lanterne au cou et qu'on les place au pied de ce mur ! Vos armes sont-elles chargées ?

— Oui, répondirent quelques voix.

— C'est bien ! dit-il en refermant la fenêtre.

Un instant après on entendit le bruit d'une décharge.

— On dirait que c'est un feu de peleton, fit Turreau.

— Sacrebleu ! général, nous faisons là un f... métier ! murmura Jean Fresnaut en passant la main sur ses yeux.

— Vous êtes trop poule-mouillée pour un chef de brigade,

monsieur ; je vous retire votre brevet, vous resterez capitaine.

ÉDOUARD BERGOUNIOUX.

Dear Mr. [Name],

I have received your letter of the 25th and am glad to hear from you.

I am sorry that I cannot give you a more definite answer at this time.

I will be glad to discuss this matter further with you if you wish.

I am, Sir, very respectfully,
Yours truly,
[Name]

[Address]

[City, State]

[Country]

[Additional address information]

[Additional address information]

[Additional address information]

[Additional address information]

[Additional address information]

[Additional address information]

[Additional address information]

TABLE DES MATIÈRES.

Le Fada, par H. ARNAUD (M ^{me} CHARLES REYDAUD.) . . .	5
Mémoires d'un Touriste.	56
La Mascarade, par HENRI BLAZE.	56
Salon de 1858. — M. Delacroix. — M. Gigoux, par T. THORÉ.	61
Le Sinaï. — (Impressions de Voyage.) — I. — Alexandrie, par A. DANZATS — ALEX. DUMAS.	70
La Estatua de Prometeo, comédie de Caldéron, par H. FOR- TOUL.	90
Critique Littéraire. — Chavornay. — La Chasse aux Fan- tômes. — Le Serpent sous l'Herbe, par E. SOUVESTRE. — D. M.	112
Musique Sonnante, par CASTIL BLAZE.	151
De l'Héroïsme des Femmes pendant la Terreur, par CH. LACRETELLE, de l'Académie française.	157
Bucharest et Jassy, par AUG. LABATUT.	152
Le Sinaï — (Impressions de Voyage.) — II. — Damanhour. — Rosette, par A. DANZATS — ALEX. DUMAS.	175
L'Ancienne Méthode, par ALEXANDRE DE LAVERGNE. . . .	190
Le Sinaï. — (Impressions de Voyage.) — III. — Le Caire, par A. DANZATS — ALEX. DUMAS.	208
Prométhée, de M. Edgar. Quinet, par H. FORTOUL. . . .	252
Du Comité Historique des Arts et des Monuments établi au Ministère de l'Instruction publique, par DIDRON. . . .	264
La Destitution, par ÉDOUARD BERGOUNIOUX. (<i>Chronique de Paris</i>).	305

[Faint, illegible title or header text]

[Extremely faint and illegible body text, possibly a list or table of contents]





